This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

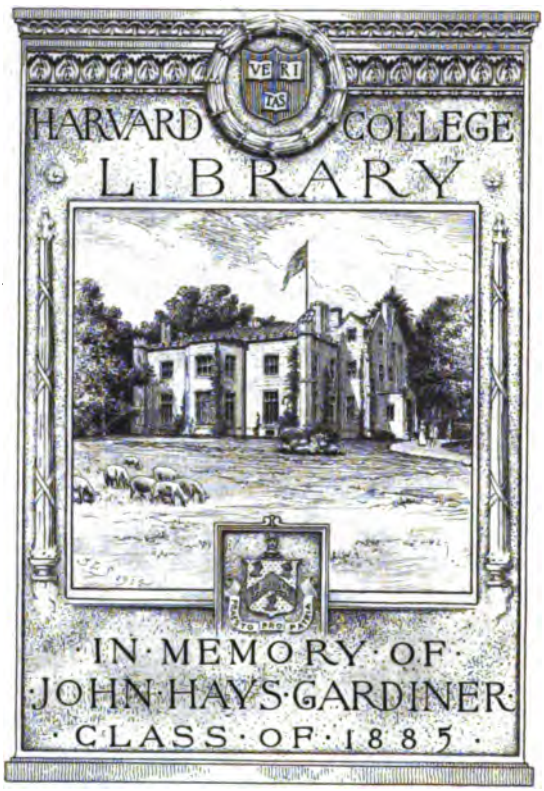
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

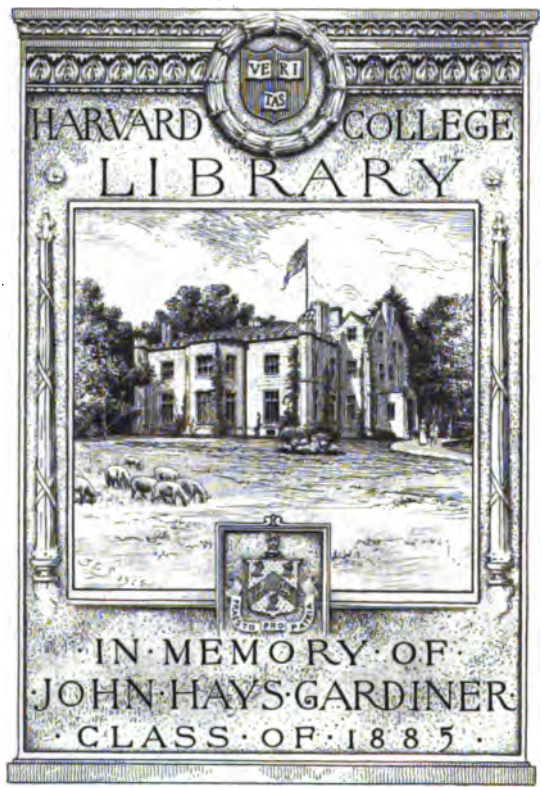
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

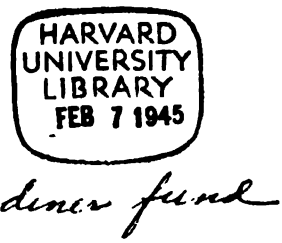
War 458.303


VE RI TAS
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
IN MEMORY OF
JOHN HAYS GARDINER
CLASS OF 1885

War 458.303


VE RI TAS
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
IN MEMORY OF
JOHN HAYS GARDINER
CLASS OF 1885

War 458. 30. 3



Gardiner fund

PERMIS D'IMPRIMER,

à la charge de présenter trois exemplaires de cet ouvrage au comité de censure. St.-Pétersbourg, le 2 Décembre 1835.

Pierre Korsakoff, censeur.

IMPRIMERIE DE A. PLUCHART.

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

DE TOUTES LES RUSSIES,

Roi de Pologne,

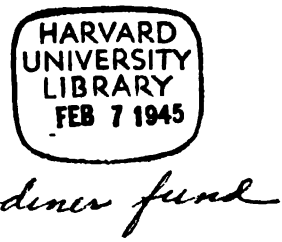
ETC., ETC., ETC.

Sire,

VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, *dans Sa juste sollicitude pour tout ce qui peut contribuer aux progrès & à la propagation des sciences, a daigné ordonner la traduction en langue russe de mon* **Traité des grandes Opérations militaires**, *pour les Instituts de la Couronne.*

Jaloux de répondre aux vues bienveillantes de **VOTRE MAJESTÉ,** *j'ai cru devoir augmenter cet ouvrage d'un* **Tableau analytique**, *qui lui servira à la fois d'introduction & de complément. Malgré son peu d'étendue, ce Tableau comprend toutes les*

War 458. 30. 3



Gardiner fund

PERMIS D'IMPRIMER,

à la charge de présenter trois exemplaires de cet ouvrage au comité de censure. **St.-Pétersbourg, le 2 Décembre 1835.**

Pierre Korsakoff, censeur.

IMPRIMERIE DE A. PLUCHART.

A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

DE TOUTES LES RUSSIES,

Roi de Pologne,

ETC., ETC., ETC.

Sire,

VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, *dans Sa juste sollicitude pour tout ce qui peut contribuer aux progrès & à la propagation des sciences, a daigné ordonner la traduction en langue russe de mon* **Traité des grandes Opérations militaires**, *pour les Instituts de la Couronne.*

Jaloux de répondre aux vues bienveillantes de **VOTRE MAJESTÉ,** *j'ai cru devoir augmenter cet ouvrage d'un* **Tableau analytique**, *qui lui servira à la fois d'introduction & de complément. Malgré son peu d'étendue, ce Tableau comprend toutes les*

combinaisons que le général d'armée et l'homme d'état peuvent faire pour la conduite d'une guerre: jamais objet si important ne fut traité dans un cadre à la fois plus resserré & plus à la portée de tous mes lecteurs.

Je prends la liberté de faire hommage de ce Précis à **VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE**, en La suppliant de vouloir bien l'accueillir avec indulgence. Mes voeux seraient comblés si ce travail pouvait mériter les suffrages d'un Juge aussi éclairé; d'un Monarque aussi versé dans l'art important qui élève & conserve les empires.

Je suis avec vénération,

Sire,

De Votre Majesté Impériale & Royale,

Le plus humble & fidèle serviteur,

Général JOMINI.

St.-Pétersbourg, 2 Janvier 1830.

NOTICE

SUR LA THÉORIE ACTUELLE DE LA GUERRE

ET SUR SON UTILITÉ.

Le tableau analytique des combinaisons de la guerre, dont j'ai l'honneur de présenter une quatrième édition a été, dès l'origine, rédigé pour l'instruction d'un auguste prince, et graces aux nombreuses additions que je viens d'y faire, je me plais à croire qu'il sera digne de sa destination. Afin d'en mieux faire apprécier le but, je crois devoir le faire précéder de quelques lignes sur l'état actuel de la théorie de la guerre. Je serai forcé de parler un peu de moi et de mes œuvres; j'espère qu'on me le pardonnera, car il eût été difficile d'exposer ce que je pense de cette théorie, et la part que je puis y avoir prise, sans dire comment je l'ai conçue moi-même.

Ainsi que je l'ai dit dans mon chapitre de principes, publié isolément en 1807, *L'art de la guerre a existé de tous les temps*, et la stratégie surtout fut la même sous César comme sous Napoléon. Mais l'art, confiné

dans la tête des grands capitaines, n'existait dans aucun traité écrit. Tous les livres ne donnaient que des fragmens de systèmes, sortis de l'imagination de leurs auteurs, et renfermant ordinairement les détails les plus minutieux (pour ne pas dire les plus niais), sur les points les plus accessoires de la tactique, la seule partie de la guerre, peut-être, qu'il soit impossible de soumettre à des règles fixes.

Parmi les modernes, Feuquières, Follard et Puiségur avaient ouvert la carrière; le premier par des relations critiques et dogmatiques fort intéressantes; le second par ses commentaires sur Polybe et son traité de la colonne; le troisième par un ouvrage qui fut je crois le premier essai de logistique, et une des premières applications de l'ordre oblique des anciens.

Mais ces écrivains n'avaient pas pénétré bien avant dans la mine qu'ils voulaient exploiter, et pour se faire une idée juste de l'état de l'art au milieu du XVIIIe siècle, il faut lire ce qu'écrivait le maréchal de Saxe dans la préface de ses Rêveries.

«La guerre, *disait-il*, est une science couverte de «ténèbres, au milieu desquelles on ne marche point d'un «pas assuré; la routine et les préjugés en sont la base, «suite naturelle de l'ignorance.

«Toutes les sciences ont des principes, la guerre «seule n'en a point encore: les grands capitaines qui ont «écrit ne nous en donnent point; il faut être consommé «pour les comprendre.

«Gustave Adolphe a créé une méthode, mais on «s'en est bientôt écarté, parce qu'on l'avait apprise par «routine. Il n'y a donc plus que des usages, *dont les «principes nous sont inconnus.*»

Ceci fut écrit vers le temps où Frédéric-le-Grand préludait à la guerre de sept ans par les victoires de Hohenfriedberg, de Soor, etc. Et le bon maréchal de Saxe, au lieu de percer ces ténèbres dont il se plaignait avec tant de justice, se complaisait lui-même à rédiger des systèmes pour habiller les soldats en blouses de laine, pour les former sur quatre rangs, dont deux armés de piques; enfin pour proposer des fusils-canons qu'il nommait des *amusettes*, et qui méritaient vraiment ce titre par les plaisantes images dont ils étaient entourés.

A la suite de ces guerres de sept ans, quelques bons ouvrages parurent: Fréderic lui-même, non content d'être grand roi, grand capitaine, grand philosophe et grand historien, se fit aussi auteur didactique par son instruction à ses généraux. Guichard, Turpin, Maizeroy, Menil-Durand, soutinrent des controverses sur la tactique des anciens comme sur celle de leur temps, et donnèrent quelques traités intéressans sur ces matières. Turpin commenta Montécuculi et Végéce; le marquis de Silva en Piémont, Santa Cruz en Espagne, avaient aussi discuté quelques parties avec succès; enfin d'Escremeville ébauchait une histoire de l'art, qui n'était pas dénuée de mérite. Mais tout cela ne dissipait nullement les ténèbres dont se plaignait le vainqueur de Fontenoy.

Un peu plus tard vinrent Grimoard, Guibert et Lloyd: les deux premiers firent faire des progrès à la tactique des batailles et à la logistique (*). Ce dernier souleva dans ses intéressans mémoires des questions importantes de stratégie, qu'il laissa malheureusement enfouies dans un dédale de détails minutieux sur la tactique de formation, et sur la philosophie de la guerre. Mais quoique l'auteur n'ait résolu aucune de ces questions de manière à en faire un système, il faut lui rendre la justice de dire que le premier il montra la bonne route. Toutefois sa relation de la guerre de sept ans, dont il n'acheva que deux campagnes, fut plus instructive (pour moi du moins), que tout ce qu'il avait écrit de dogmatique.

L'Allemagne produisit, dans cet intervalle entre la guerre de sept ans et celle de la révolution, une multitude d'écrits plus ou moins étendus sur différentes branches secondaires de l'art, qu'ils éclairèrent d'une faible lueur. Thielke et Faesch publièrent en Saxe, l'un des fragmens sur la castramétation, l'attaque des camps et positions, l'autre un recueil de maximes sur les parties accessoires des opérations de la guerre. Scharnhorst en fit autant dans le Hanovre. Warnery publia en Prusse un assez bon ouvrage sur la cavalerie. Le baron Holzendorf un autre sur la tactique de manœuvres. En Autriche,

---

(*) Guibert, dans un chapitre excellent sur les *marches*, effleura la stratégie, mais il ne tint point ce que ce chapitre promettait.

le comte de Kevenhuller donna des maximes sur la guerre de campagne et sur celles des sièges. Mais rien de tout cela ne donnait une idée satisfaisante des hautes branches de la science.

Enfin il n'y eut pas jusqu'à Mirabeau qui, revenu de Berlin, publia un énorme volume sur la tactique prussienne, aride répétition du règlement pour les évolutions de peloton et de ligne, auxquelles on avait la bonhommie d'attribuer la plus grande partie des succès de Frédéric!! Si de pareils livres ont pu contribuer à propager cette erreur, il faut avouer toutefois qu'ils contribuèrent aussi à perfectionner l'ordonnance de 1791 sur les manœuvres, seul résultat qu'il était possible d'en espérer.

Tel était l'état de l'art de la guerre au commencement du XIXe siècle, lorsque Porbeck, Venturini et Bulow publièrent quelques brochures sur les premières campagnes de la révolution. Le dernier surtout fit une certaine sensation en Europe par son esprit du système de guerre moderne, œuvre d'un homme de génie, mais qui n'était qu'ébauchée, et qui ajoutait peu de chose aux premières notions données par Lloyd. Dans le même temps parut aussi en Allemagne, sous le titre modeste d'introduction à l'étude de l'art militaire, un ouvrage précieux de M. de Laroche-Aymon, véritable encyclopédie pour toutes les branches de l'art, excepté pour la stratégie qui n'y est qu'à peine indiquée; mais malgré cette lacune, ce n'en est pas moins un des ouvrages classiques les plus complets et les plus recommandables.

Je ne connaissais pas encore ces deux derniers livres lorsqu'après avoir quitté le service helvétique comme chef de bataillon, je cherchais à m'instruire par moi-même, en lisant avec avidité toutes ces controverses qui avaient agité le monde militaire dans la dernière moitié du XVIIIe siècle; commençant par Puiségur, finissant par Menil-Durand, et Guibert, et ne trouvant partout que des *systèmes* plus ou moins complets de la tactique des batailles, qui ne pouvaient donner qu'une idée imparfaite de la guerre, parce qu'ils se contredisaient tous d'une manière déplorable.

Je me rejetai alors sur les ouvrages d'histoire militaire pour chercher, dans les combinaisons des grands capitaines, une solution que ces systèmes des écrivains ne me donnaient point. Déjà les relations de Frédéric-le-Grand avaient commencé à m'initier dans le secret qui lui avait fait remporter la victoire miraculeuse de Leuthen (Lissa). Je m'aperçus que ce secret consistait dans la manœuvre très-simple de porter le gros de ses forces sur une seule aile de l'armée ennemie; et Lloyd vint bientôt me fortifier dans cette conviction. Ensuite je retrouvai la même cause aux premiers succès de Napoléon en Italie, ce qui me donna l'idée *qu'en appliquant par la stratégie, à tout l'échiquier d'une guerre, ce même principe que Frédéric avait appliqué aux batailles seulement, on aurait la clef de toute la science de la guerre.*

Je ne pus douter de cette vérité en relisant ensuite les campagnes de Turenne, de Marlborough, d'Eugène

de Savoie, et en les comparant à celles de Frédéric, que Tempelhoff venait de publier avec des détails si pleins d'intérêt, quoique un peu lourds et par trop répétés. Je compris alors que le maréchal de Saxe avait bien eu raison de dire qu'en 1750 il n'y avait point de principes posés sur l'art de la guerre, mais que beaucoup de gens avaient bien mal interprété sa préface en concluant qu'il avait pensé que ces principes n'existaient pas.

Convaincu que j'avais saisi le vrai point de vue sous lequel il fallait envisager la théorie de la guerre pour en découvrir les véritables règles, et quitter le champ toujours si incertain des systèmes personnels, je me mis à l'œuvre avec toute l'ardeur d'un néophyte.

J'écrivis dans le courant de l'année 1803 un volume que je présentai d'abord à M. d'Oubril, secrétaire de la légation russe à Paris, puis ensuite au maréchal Ney. Mais l'ouvrage stratégique de Bulow, et la relation historique de Lloyd traduite par Roux-Fazillac, m'étant tombés alors entre les mains, me déterminèrent à suivre un autre plan. Mon premier essai était un traité didactique sur les ordres de batailles, les marches stratégiques, et les lignes d'opérations; il était aride de sa nature et tout coupé de citations historiques qui, groupées par espèces, avaient l'inconvénient de présenter ensemble dans un même chapitre, des évènemens souvent séparés par un siècle entier; Lloyd surtout me convainquit que la relation critique et raisonnée de toute une guerre avait l'avantage de conserver de la suite et de l'unité dans le récit et dans les évènemens, sans nuire à l'exposition

des maximes, car une série de dix campagnes suffirait amplement pour présenter l'application de toutes les maximes de guerre possibles. Je brûlai donc mon premier travail, et recommençai avec le projet de donner la suite de la guerre de sept ans que Lloyd n'avait pas achevée. Ce mode me convenait d'autant mieux, que je n'avais que 24 ans et peu d'expérience, et que j'allais m'attaquer à la fois à beaucoup de préjugés et à de grandes réputations un peu usurpées, ensorte qu'il me fallait le puissant appui des évènemens que je laisserais parler pour ainsi dire eux-mêmes. Je m'arrêtai donc à ce dernier plan, qui me paraissait d'ailleurs mieux convenir à toutes les classes de lecteurs. Sans doute un traité didactique eut été préférable, soit pour un cours public, soit pour retracer avec plus d'ensemble les combinaisons de la science un peu éparses dans la narration de ces campagnes; mais quant à moi, je dois avouer que j'ai beaucoup plus profité de la lecture attentive d'une campagne raisonnée que de tous les ouvrages scientifiques possibles, et mon livre publié en 1805 était destiné à des officiers d'un grade supérieur, non à des écoliers.

Vers le même temps parut une petite brochure sur la stratégie, par le major Wagner, alors au service d'Autriche, cet essai, rempli de vues sages, promettait que l'auteur donnerait un jour quelque chose de plus complet, ce qu'il vient de tenir tout recemment. Quelques années après l'archiduc prélnda à son bel ouvrage par un in-folio sur la grande guerre, où le génie du maître

se montrait déjà. En Prusse le général Scharnhorst commença aussi à sonder ces questions avec succès.

Enfin, dix ans après mon premier traité des grandes opérations, parut l'important ouvrage de l'archiduc Charles qui réunit les deux genres didactique et historique, ce prince ayant d'abord donné un petit volume de maximes stratégiques, puis quatre volumes d'histoire critique sur les campagnes de 1796 et 1799 pour développer l'application pratique. Cet ouvrage, qui fait autant d'honneur à l'illustre prince que les batailles qu'il a gagnées, mit le complément aux bases de la science stratégique, dont Lloyd et Bulow avaient soulevé le premier voile, et dont j'avais indiqué les premiers principes en 1805 dans un chapitre sur les lignes d'opérations, et en 1807 dans un chapitre sur les principes fondamentaux de l'art de la guerre, imprimé isolément à Glogau en Silésie.

La chute de Napoléon, en rendant beaucoup d'officiers studieux aux loisirs de la paix, devint comme le signal de l'apparition d'une foule d'écrits militaires dans tous les genres. Le général Rogniat donna matière à controverse en voulant ramener le système des légions, ou des divisions de la république, et en attaquant le système un peu aventureux de Napoléon. L'Allemagne fut surtout fertile en ouvrages dogmatiques, Xilander en Bavière, Théobald et Muller dans le Wurtemberg; Wagner, Decker, Hoyer et Valentini en Prusse, publièrent différens livres, qui ne présentaient au fond que la répétition des maxi-

mes de l'archiduc et des miennes, avec d'autres développemens d'application.

Bien que plusieurs de ces auteurs aient combattu mon chapitre des lignes d'opérations centrales avec plus de subtilité que de succès réel, on ne saurait refuser à leurs écrits les témoignages d'estime qu'ils méritent, car tous contiennent plus ou moins des vues excellentes.

En Russie, le général Okounief traita l'article important de l'emploi combiné ou partiel des trois armes, qui fait la base de la théorie des combats, et il a rendu par là un service réel aux jeunes officiers.

En France, Gay-Vernon, Jacquinot de Presle et Roquancourt, publièrent des cours qui ne manquaient pas de mérite.

Dans ces entrefaites, je m'étais assuré par ma propre expérience qu'il manquait, à mon premier traité, un recueil de maximes pareil à celui qui précède l'ouvrage de l'archiduc; ce qui m'engagea à publier en 1829 la première esquisse de ce tableau analytique, en y ajoutant deux articles intéressans sur la politique militaire des états.

Je profitai de cette occasion pour défendre les principes de mon chapitre sur les lignes d'opérations que plusieurs écrivains avaient mal saisis, et cette polémique amena du moins des définitions plus rationnelles, tout en maintenant les avantages réels des opérations centrales.

Un an après la publication de ce tableau analytique, le général prussien de Clausewitz mourut, en laissant à

sa veuve le soin de publier des œuvres posthumes qu'on a présentées comme des ébauches non achevées. Cet ouvrage fit grande sensation en Allemagne, et pour ma part je regrette qu'il ait été écrit avant que l'auteur connût mon tableau analytique, persuadé qu'il lui eût rendu quelque justice.

On ne saurait contester au général Clausewitz une grande instruction, et une plume habile; mais cette plume, parfois un peu vagabonde, est surtout trop prétentieuse pour une discution didactique, dont la simplicité et la clarté doivent être le premier mérite. Outre cela l'auteur se montre par trop sceptique en fait de science militaire: son premier volume n'est qu'une déclamation contre toute théorie de guerre, tandis que les deux volumes suivans, pleins de maximes théoriques, prouvent que l'auteur croit à l'efficacité de ses doctrines s'il ne croit pas à celles des autres.

Quant à moi, je l'avoue, je ne sus trouver dans ce savant labyrinthe qu'un petit nombre d'idées lumineuses et d'articles remarquables; et loin d'avoir partagé le scepticisme de l'auteur, aucun ouvrage n'aurait contribué plus que le sien à me faire sentir la nécessité et l'utilité des bonnes théories, si j'avais jamais pu les révoquer en doute: seulement faut-il bien s'entendre sur les limites qu'on doit leur assigner pour ne pas tomber dans un pédantisme pire que l'ignorance (*); il faut surtout bien

(*) Un homme ignorant, doué d'un génie naturel, peut faire de grandes choses; mais le même homme, bourré de fausses doctrines

distinguer la différence qui existe *entre une théorie de principes et une théorie de systèmes.*

A la même époque où Clausewitz semblait ainsi s'appliquer à sapper les bases de la science, un ouvrage d'une nature tout opposée paraissait en France, c'est celui du marquis de Ternay, émigré français au service d'Angleterre. Ce livre est sans contredit le plus complet qui existe sur la tactique des batailles, et s'il tombe quelquefois dans un excès contraire à celui du général prussien, en formulant en doctrines des détails d'exécution souvent inexécutables à la guerre, on ne peut lui refuser un mérite vraiment remarquable, et un des premiers rangs parmi les tacticiens.

Je n'ai fait mention dans cette esquisse que des traités généraux et non des ouvrages particuliers sur les armes spéciales. Les œuvres de Montalembert, de St.-Paul, de Bousmard, de Carnot, d'Aster, de Blesson, ont fait faire des progrès à l'art des sièges et de la fortification. Les écrits de Bismark, de Laroche-Aymon et Muller ont aussi éclairé maintes questions sur la cavalerie. L'artillerie depuis Gribeauval et d'Urtubie a eu son aide-mémoire, et une foule d'ouvrages particuliers au nombre desquels on distingue Decker, Paixhans, Dedon, Hoyer, Ravichio et Rouvroy. Les discussions de plusieurs auteurs, entr'autres celles du marquis de Chambray et du général Okounief sur les feux de l'infanterie. Enfin les

---

étudiées à l'école, et farci de systèmes pédantesques, ne fera rien de bon, à moins qu'il n'oublie ce qu'il avait appris.

dissertations d'une foule d'officiers consignées dans les intéressans journaux militaires de Vienne, de Berlin, de Munich, de Stuttgard et de Paris, ont contribué aussi aux progrès successifs des parties qu'ils ont discutées.

Quelques essais ont été tentés aussi pour une histoire de l'art, depuis les anciens jusqu'à nos jours. Tranchant Laverne l'a fait avec esprit et sagacité, mais incomplètement. Carion Nisas, trop verbeux pour les anciens, médiocre pour l'époque de la renaissance jusqu'à celle de la guerre de sept ans, a complètement échoué sur le système moderne. Roquancourt a traité les mêmes sujets avec plus de succès. Enfin le capitaine Blanch, officier napolitain, a fait une analyse intéressante des différentes périodes de l'art écrit, et de l'art pratiqué.

D'après cette nombreuse nomenclature des écrivains modernes on jugera que le maréchal de Saxe, s'il revenait parmi nous, serait fort surpris de la richesse actuelle de notre littérature militaire, et il ne se plaindrait plus des ténèbres qui couvrent la science. Désormais les livres ne manqueront pas à ceux qui voudront étudier; mais ce qui est préférable à tous les livres, c'est qu'aujourd'hui on a des principes, tandis qu'on n'avait au XVIIIe siècle que des méthodes ou des systèmes.

Cependant, il faut en convenir, pour rendre la théorie aussi complète que possible, il manque un ouvrage important, qui selon toute apparence manquera encore long-tems; ce serait un examen bien approfondi des quatres différens systèmes suivis depuis un siècle: celui de la guerre de sept ans; celui des premières

campagnes de la révolution; celui des grandes invasions de Napoléon; enfin celui de Wellington. De cet examen comparé il faudrait déduire un système mixte, propre aux guerres régulières, qui participât des méthodes de Frédéric et de celles de Napoléon; ou pour mieux dire, il faudrait développer un double système pour les guerres ordinaires de puissance à puissance et pour les grandes invasions. J'ai esquissé un aperçu de cet important travail dans l'art. 8, du chapitre III; mais comme le sujet exigerait des volumes entiers, j'ai du me borner à indiquer la tâche à celui qui se sentira le courage et le loisir de la bien remplir, et qui serait en même temps assez heureux pour trouver la justification de ces doctrines mixtes dans de nouveaux évènemens qui lui serviraient de preuves.

En attendant, je terminerai cette esquisse rapide par une profession de foi sur les polémiques dont ce tableau et mon premier traité ont été le sujet. En pesant tout ce qui a été dit pour ou contre, en mettant en parallèle les immenses progrès faits dans la science depuis trente ans, avec l'incrédulité de M. Clausewitz, je crois être en droit de conclure que l'ensemble de mes principes et des maximes qui en dérivent a été mal saisi par plusieurs écrivains; que les uns en ont fait l'application la plus erronée, que d'autres en ont tiré des conséquences exagérées qui n'ont jamais pu entrer dans ma tête; car un officier-général, après avoir assisté à douze campagnes, *doit savoir que la guerre est un grand drame, dans lequel mille causes morales ou physiques agissent plus ou moins*

fortement, et qu'on ne saurait réduire à des calculs mathématiques.

Mais je doit également l'avouer sans détour, vingt ans d'expérience n'ont fait que me fortifier dans les convictions suivantes :

«Qu'il existe un petit nombre de principes fondamentaux de la guerre, dont on ne saurait s'écarter sans danger, et dont l'application au contraire a été presque en tout temps couronnée par le succès.

«Que les maximes d'application qui découlent de ces principes sont aussi en petit nombre, et que, si elles se trouvent quelquefois modifiées selon les circonstances, elles peuvent néanmoins servir en général de boussole à un chef d'armée pour le guider dans la tâche, toujours difficile et compliquée, de conduire de grandes opérations au milieu du fracas et du tumulte des combats.

«Que le génie naturel saura sans doute, par des inspirations heureuses, appliquer les principes aussi bien que ne pourrait le faire la théorie la plus étudiée. Mais qu'une théorie simple, dégagée de tout pédantisme, remontant aux causes sans donner de systèmes absolus, basée en un mot sur quelques maximes fondamentales, suppléera souvent au génie, et servira même à étendre son développement en augmentant sa confiance dans ses propres inspirations.

«Que de toutes les théories sur l'art de la guerre, la seule raisonnable est celle qui, fondée sur l'étude de l'histoire militaire, admet un certain nombre de prin-

cipes régulateurs, mais laisse au génie naturel la plus grande part dans la conduite générale d'une guerre, sans l'enchaîner par des règles exclusives.

«Qu'au contraire, rien n'est plus propre à tuer le génie naturel et à faire triompher l'erreur, que ces théories pédantesques, basées sur la fausse idée que la guerre est une science positive, dont toutes les opérations peuvent être réduites à des calculs infaillibles.

«Enfin que les ouvrages métaphysiques et sceptiques de quelques écrivains ne réussiront pas non plus à faire croire qu'il n'existe aucune règle de guerre, car leurs écrits ne prouvent absolument rien contre des maximes appuyées sur les plus brillans faits d'armes modernes, et justifiées par les raisonnemens mêmes de ceux qui caoient les combattre.»

J'espère qu'après ces aveux on ne saurait m'accuser ni de vouloir faire de cet art une mécanique à rouages déterminés, ni de prétendre au contraire que la lecture d'un seul chapitre de principes puisse donner, au premier venu, le talent de conduire une armée. Dans tous les arts comme dans toutes les situations de la vie, *le savoir* et *le savoir-faire* sont deux choses tout à fait différentes, et si l'on réussit souvent par le dernier seulement, ce n'est jamais que la réunion des deux qui constitue un homme supérieur et assure un succès complet. Cependant, pour ne pas être accusé de pédantisme, je me hâte d'avouer que, par *savoir*, je n'entends point une vaste érudition; il ne s'agit pas de *savoir beaucoup*

mais de *savoir bien*; de savoir surtout ce qui se rapporte à la mission qui nous est donnée.

Je fais des vœux pour que mes lecteurs, bien pénétrés de ces vérités, accueillent avec bienveillance cette nouvelle édition de mon tableau analytique, augmenté de plusieurs articles d'une haute importance, et qui aujourd'hui peut, je crois, être offert comme le livre le plus convenable à l'instruction d'un prince ou d'un homme d'état.

G. 3.

Je n'ai pas cru devoir faire mention dans la notice ci-dessus, des ouvrages historiques militaires, qui ont signalé notre époque, parce qu'au fond ils n'entraient pas dans le sujet que j'avais à traiter. Toutefois, si l'espace et le tems me le permettent, je me propose d'en donner une note raisonnée à la fin de ce volume. En attendant on me permettra d'observer que cette branche aussi a fait de grands progrès dans les derniers temps.

L'histoire purement militaire est un genre ingrat et difficile, car pour être utile aux hommes de l'art, elle exige des détails non moins arides que minutieux, mais nécessaires pour bien faire juger des positions et des mouvemens. Aussi jusqu'à l'ébauche imparfaite que Lloyd a donnée de la guerre de sept ans, tous les écri-

vains militaires n'étaient pas sortis de l'ornière des relations officielles ou des panégyriques plus ou moins fatigants.

Les historiens militaires du XVIIIe siècle qui avaient tenu le premier rang, étaient : Dumont, Quincy, Bourcet, Pezay, Grimoard, Retzow et Tempelhoff, le dernier surtout avait fait en quelque sorte école, bien que son ouvrage soit un peu surchargé de détails sur les marches et les campements : détails fort bons sans doute pour les jours de combat, mais fort inutiles dans l'histoire de toute une guerre, puisqu'ils se représentent presque chaque jour sous la même forme.

L'histoire purement militaire a fourni en France comme en Allemagne des écrits si nombreux depuis 1792, que la nomenclature seule formerait une brochure; je signalerai néanmoins ici les premières campagnes de la révolution par Grimoard; celles du général Gravert; les mémoires de Suchet et de Saint-Cyr; les fragmens de Gourgaud et de Montholon; la grande entreprise des victoires et conquêtes sous la direction du général Beauvais; la collection précieuse des batailles du colonel Wagner et celle du major Kaussler. La guerre d'Espagne par Napier, celle d'Egypte par Reynier. Les campagnes de Souvoroff par Laverne, les relations partielles de Stutterheim, de Labaume (*).

(*) On pourrait citer encore les relations intéressantes de Saintine, de Mortonval, de Lapenne, Lenoble, Lafaille, ainsi que celles du

L'histoire, à la fois politique et militaire, offre plus d'attrait, mais est aussi beaucoup plus difficile à bien traiter et se concilie difficilement avec le genre didactique, car pour ne pas tuer sa narration on doit supprimer précisément tous ces détails qui font le mérite d'une relation de guerre.

Depuis bien des siècles l'histoire politique et militaire n'avait eu jusqu'à la chute de Napoléon qu'un seul ouvrage vraiment remarquable ; celui de Frédéric-le-Grand, intitulé: *Histoire de mon temps* (*). Ce genre qui demande à la fois un style élégant, et des connaissances vastes et profondes en histoire et en politique, exige aussi un génie militaire suffisant pour bien juger les évènemens. Il faudrait décrire les rapports ou les intérêts des états comme Ancillon, et raconter les batailles comme Napoléon ou Frédéric pour produire un chef-d'œuvre dans ce genre. Si nous attendons encore ce chef-d'œuvre, il faut convenir que quelques bons ouvrages ont paru depuis 30 ans: au nombre de ceux-ci nous devons mettre la guerre d'Espagne de Foy; le précis des évènemens militaires de Mathieu-Dumas, et

---

major prussien Spath sur la Catalogne, du baron Volderndorf sur les campagnes des Bavarois, et une foule d'autres écrits de même nature.

(*) Plusieurs historiens politiques, comme Ancillon, Ségur père, Karamsin, Guichardin, Archenholz, Schiller, Daru, Michaud, Salvandy, ont raconté aussi avec talent bien des opérations de guerre, mais on ne saurait les compter au nombre des écrivains militaires.

les manuscrits de Fain; bien que le second manque de points de vue fermes et que le dernier pêche par trop de partialité. Ensuite viennent les ouvrages de M. Ségur fils, écrivain plein de verve et de vues sages, qui nous a prouvé par l'histoire de Charles VIII, qu'avec un peu plus de naturel dans le style il pourrait enlever aux précédens la palme historique du grand siècle, qui attend encore son Polybe. Au troisième rang nous mettrons les histoires de Toulongeon et de Servan (*).

Enfin il est un troisième genre; celui de l'histoire critique, appliquée aux principes de l'art et plus spécialement affectée à développer les rapports des évènemens avec ces principes. Feuquières et Lloyd en avaient indiqué le chemin sans avoir eû beaucoup d'imitateurs jusqu'à la révolution. Ce dernier genre moins brillant dans ses formes, n'en est peut être que plus utile dans ses résultats; surtout quand la critique n'est pas poussée jusqu'à un rigorisme qui la rendrait souvent fausse et injuste.

Depuis 20 ans, cette histoire moitié didactique, moitié critique, a fait de plus grands progrès que les autres ou du moins elle a été cultivée avec plus de succès, et a produit des resultats incontestables. Les campagnes publiées par l'archidue Charles, celles anonymes du général Muffling, les relations partielles des généraux Pelet,

---

(*) Je ne parle pas de la vie politique et militaire de Napoléon, parce qu'on a prétendu que j'en étais l'auteur, ni de celles de Norvins et de Thibeaudeau, parce qu'elles ne sont point militaires.

Boutourlin, Clausewitz, Okounieff, Valentini, Ruhle; celles de MM. de Laborde, Koch, de Chambrai, Napier: enfin les fragmens publiées par MM. Wagner et Scheel dans les intéressants journaux de Berlin et de Vienne, ont tous plus ou moins concuru au développement de la science de la guerre. Peut être me serait-il permis aussi de revendiquer une petite part à ce résultat en faveur de ma longue histoire critique et militaire des guerres de la révolution et des autres ouvrages historiques que j'ai publiés; car, spécialement rédigés pour prouver le triomphe permanent de l'application des principes, ces ouvrages n'ont jamais manqué de ramener tous les faits à ce point de vue dominant, et sous ce rapport du moins ils ont eu quelques succès (*); j'en apelle pour appuyer cette assertion, à la piquante analyse critique de la guerre de la succession d'Espagne, donnée par M. le capitaine Dumesnil.

Graces à ce concours des ouvrages didactiques et de l'histoire critique, l'enseignement de la science n'est plus aussi difficile, et les professeurs qui seraient embarrassés aujourd'hui de faire de bons cours avec mille exemples

---

(*) On a pu reprocher bien des longueurs a quelques uns de ces volumes, mais il est difficile de contenter tous les gouts en fait de relations militaires: les uns veulent tous les détails possibles, et les autres n'en veulent pas. J'avoue que séduit par l'ecole de Tempelhoff, j'ai trop abondé dans le sens des premiers. Ces détails sont bons pour une relation de campagne isolée mais non pour une guerre. Je me suis bien corrigé de ce défaut dans les derniers ouvrages.

pour les appuyer, seraient de tristes professeurs. Il ne faut pas en conclûre néanmoins que l'art en soit arrivé au point de ne pas faire un pas de plus vers la perfection. Il n'y a rien de parfait sous le soleil!! Et si l'on rassemblait sous la présidence de l'archiduc Charles ou de Wellington un comité composé de toutes les notabilités stratégiques et tactiques du siècle, avec les plus habiles généraux du génie et de l'artillerie, ce comité ne parviendrait pas encore à faire une théorie parfaite absolue et immuable, sur toutes les parties de la guerre, notamment sur la tactique!!

TABLEAU ANALYTIQUE

DES GRANDES COMBINAISONS DE LA GUERRE.

Définition de l'art de la guerre.

La science de la guerre, telle qu'on la conçoit généralement, se divise en quatre branches purement militaires; *la stratégie, la grande tactique, l'art de l'ingénieur* et *la tactique de détail;* mais il est une partie essentielle de cette science qu'on en a, mal à propos, exclue jusqu'à présent, c'est la *politique de la guerre* (*). Bien que celle-ci

(*) Il n'existe, à ma connaissance, que bien peu d'ouvrages sur cette matière: le seul même qui en porte le titre, c'est la *Politique de la guerre*, par Hay du Chatelet (1767). On y trouve qu'une armée, voulant passer par un pont de pierres, doit le faire visiter par des charpentiers et des architectes, et que Darius n'eût pas été vaincu si, au lieu

tienne plus particulièrement à la science de l'homme d'état qu'à celle du guerrier, depuis qu'on a imaginé de séparer la toge de l'épée, on ne peut disconvenir toutefois que, si elle est inutile à un général subalterne, elle est indispensable à tout général commandant en chef une armée: elle entre dans toutes les combinaisons qui peuvent déterminer une guerre, et dans celles des opérations qu'on pourrait entreprendre: dès-lors elle appartient nécessairement à la science que nous traitons.

D'après ces considérations, il semble que l'art de la guerre se compose réellement de cinq parties bien distinctes.

La 1re est la politique de la guerre.

La 2me est la stratégie, ou l'art de bien diriger les masses sur le théâtre de la guerre, soit pour l'invasion d'un pays, soit pour la défense du sien.

---

d'opposer toutes ses forces à Alexandre, il ne l'eût combattu qu'avec la moitié! Etonnantes maximes de politique militaire!! Maizeray a eu quelques idées tout aussi vagues dans ce qu'il nomme la dialectique de la guerre. Lloyd est entré le plus avant dans la question; mais combien son ouvrage laisse à désirer, et combien il a reçu de démentis par les évènemens inouis de 1792 à 1815!!

La 3me est la grande tactique des batailles et des combats.

La 4me est l'art de l'ingénieur, l'attaque et la défense des places.

La 5me est la tactique de détail.

On pourrait même y ajouter la philosophie ou la partie morale de la guerre; mais il paraît plus convenable de la réunir dans une même section avec la politique.

Nous nous proposons d'analyser les principales combinaisons des trois premières parties, notre but n'étant point de traiter la tactique de détail, ni l'art de l'ingénieur qui fait une science à part.

Pour être un bon officier d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, il est inutile de connaître toutes ces parties également bien; mais pour devenir un général, ou officier d'état-major distingué, cette connaissance est indispensable. Heureux sont ceux qui la possèdent, et les gouvernemens qui savent les mettre à leur place!

CHAPITRE I.

DE LA POLITIQUE DE LA GUERRE.

Nous donnerons ce titre aux combinaisons par lesquelles un homme d'état doit juger lorsqu'une guerre est convenable, opportune, ou même indispensable, et quelles seront les diverses opérations qu'elle nécessitera pour atteindre son but.

Un état est amené à la guerre:

Pour revendiquer des droits ou pour les défendre.

— satisfaire à de grands intérêts publics.

— soutenir des voisins dont l'existence est nécessaire à la sûreté de l'état ou au maintien de l'équilibre politique.

— remplir les stipulations d'alliances offensives et défensives.

Pour propager des doctrines, les comprimer ou les défendre.

— étendre son influence ou sa puissance par des acquisitions nécessaires au salut de l'état.

— sauver l'indépendance nationale menacée.

— venger l'honneur outragé.

Par manie des conquêtes et par esprit d'invasion.

On juge que ces différentes espèces de guerre influent un peu sur la nature des opérations qu'elles exigeront pour arriver au but proposé, sur la grandeur des efforts qu'il faudra faire à cet effet, et sur l'étendue des entreprises qu'on sera à même de former.

Sans doute chacune de ces guerres pourra être offensive ou défensive; celui même qui en serait le provocateur sera peut-être prévenu et réduit à se défendre, et l'attaqué pourra prendre aussitôt l'initiative s'il a su s'y préparer. Mais il y aura encore d'autres complications provenant de la situation respective des partis.

1° On fera la guerre seul contre une autre puissance.

2° On la fera seul contre plusieurs états alliés entr'eux.

3° On la fera avec un puissant allié contre un ennemi seul.

4° On sera la partie principale de la guerre, ou auxiliaire seulement.

5° Dans ce dernier cas on interviendra dès le début de la guerre ou au milieu d'une lutte déjà plus ou moins engagée.

6° Le théâtre pourra être transporté sur le pays ennemi, sur un territoire allié, ou dans son propre pays.

7° Si on fait la guerre d'invasion, elle peut être voisine ou lointaine, sage et mesurée, ou extravagante.

8° La guerre peut être nationale, soit contre nous soit contre l'ennemi.

9° Enfin il existe des guerres civiles et religieuses également dangereuses et déplorables.

La guerre, une fois décidée sans doute, il faut la faire selon les principes de l'art; mais on conviendra toutefois qu'il y aura une grande différence dans la nature des opérations qu'on entreprendra, selon les diverses chances que l'on est appelé à courir. Par exemple, deux cent mille Français, voulant soumettre l'Espagne, soulevée contr'eux comme un seul homme, ne manœuvreront pas comme 200 mille Français voulant marcher sur Vienne, ou toute autre capitale, pour y dicter la paix (1809); et l'on ne fera pas aux

guérillas de Mina l'honneur de les combattre comme on a combattu à Borodino (*). On conçoit qu'un régiment doive toujours se battre à peu près de même, mais il n'en est pas ainsi des généraux en chef.

A ces différentes combinaisons, qui appartiennent plus ou moins à la politique diplomatique, on peut en ajouter d'autres, qui n'ont de rapport qu'aux opérations des armées. Nous donnerons à celles-ci le nom de *politique militaire*, ou *philosophie de la guerre*, car elles n'appartiennent exclusivement ni à la diplomatie, ni à la stratégie, et n'en sont pas moins de la plus haute importance dans les plans d'un cabinet, comme dans ceux d'un général d'armée. Commençons par analyser les combinaisons qui se rapportent à la diplomatie.

(*) Ceci en réponse à M. le major Proketsch, qui, malgré son érudition bien connue, a cru pouvoir soutenir que la politique de la guerre ne saurait influer sur les opérations, et que l'on doit toujours faire la guerre de même.

Des guerres offensives pour revendiquer des droits.

Lorsqu'un état a des droits sur un pays voisin, ce n'est pas tonjours une raison pour les réclamer à main armée. Il faut consulter les convenances de l'intérêt public avant de s'y déterminer.

La guerre la plus juste sera celle qui, fondée sur des droits incontestables, offrira encore à l'état des avantages positifs, proportionnés aux sacrifices et aux chances auxquelles il s'expose. Mais il se présente malheureusement de nos jours tant de droits contestables, et contestés, que la plupart des guerres, quoique fondées en apparence sur des héritages, des testaments, des mariages, ne sont plus réellement que des guerres de convenance.

La question de la succession d'Espagne sous Louis XIV était la plus naturelle en droit, puisqu'elle reposait sur un testament solennel, appuyé sur des liens de famille et sur le vœu général de la nation espagnole; néanmoins ce fut la plus contestée par toute l'Europe: elle produisit une coalition générale contre le légataire légitime.

Frédéric II, profitant d'une guerre de l'Autriche contre la France, évoque de vieux par-

chemins, entre en Silésie à main armée, et s'empare de cette riche province qui double la force de la monarchie prussienne. Le succès et l'importance de cette résolution en firent un coup de maître; car, si Frédéric n'eût pas réussi, il eût été toutefois injuste de l'en blâmer; la grandeur de l'entreprise et son opportunité peuvent excuser une telle irruption, autant qu'une irruption est excusable.

Dans une pareille guerre, il n'y a pas de règles à donner: *savoir attendre et profiter est tout.* Les opérations offensives doivent être proportionnées au but proposé. La première est naturellement celle d'occuper les provinces revendiquées; on peut ensuite pousser l'offensive selon les circonstances et les forces respectives, afin d'obtenir la cession désirée en menaçant l'adversaire chez lui; tout dépend des alliances qu'on aura su se ménager, et des moyens militaires des deux partis. L'essentiel dans une pareille offensive, c'est d'avoir un soin scrupuleux de ne pas éveiller la jalousie d'un tiers qui viendrait au secours de la puissance qu'on se propose d'attaquer. C'est à la politique à prévoir ce cas et à détourner une intervention, en donnant toutes les garanties nécessaires à ses voisins.

Des guerres défensives en politique et offensives militairement.

Un état attaqué par son voisin, qui réclame de vieux droits sur une province, se décide rarement à la céder sans combattre, et par pure conviction de la réalité de ces droits; il préfère défendre le territoire qu'on lui demande, ce qui est toujours plus honorable et plus naturel. Mais au lieu de demeurer passivement sur la frontière en attendant son agresseur, il peut lui convenir de prendre l'initiative ou l'offensive; tout dépend alors des positions militaires réciproques.

Il y a souvent de l'avantage à faire la guerre d'invasion; il y en a souvent aussi à attendre l'ennemi chez soi. Une puissance fortement constituée chez elle, qui n'a point de motifs de divisions, ni de craintes d'une agression tierce sur son propre territoire, trouvera toujours un avantage réel à porter les hostilités sur le sol ennemi. D'abord, elle évitera le ravage de ses provinces; ensuite, elle fera la guerre aux dépens de son adversaire; puis elle mettra toutes les chances morales de son côté, en excitant

l'ardeur des siens, et frappant au contraire l'ennemi de stupeur dès le début de la guerre. Cependant, sous le point de vue purement militaire, il est certain qu'une armée opérant dans son propre pays, sur son échiquier, dont tous les obstacles naturels ou artificiels sont en sa faveur et en son pouvoir, où toutes ses manœuvres sont libres et secondées par le pays, par ses habitans et ses autorités, peut en espérer de grands avantages.

Ces vérités, qui semblent incontestables, sont susceptibles d'être appliquées à toute espèce de guerre; mais si les principes de la stratégie sont immuables, il n'en est pas de même des vérités de la politique de la guerre, qui subissent des modifications par l'état moral des peuples, les localités, les hommes qui sont à la tête des armées et des états. Ce sont ces nuances diverses qui ont accrédité l'erreur grossière qu'il n'y a pas de règles fixes à la guerre. Nous espérons prouver que la science militaire a des principes, qu'on ne saurait violer sans être battu, lorsqu'on a affaire à un ennemi habile: c'est la partie politique et morale de la guerre qui seule offre des différences qu'on ne saurait soumettre à aucun calcul positif, mais qui sont susceptibles d'être soumises néanmoins à des calculs de probabilités. Il faut donc modifier les plans d'opé-

rations selon les circonstances, bien que pour exécuter ces plans, il faille rester fidèle aux principes de l'art. On conviendra, par exemple, qu'on ne saurait combiner une guerre contre la France, l'Autriche ou la Russie, comme une guerre contre les Turcs, ou toute nation orientale dont les hordes braves, mais indisciplinées, ne sont susceptibles d'aucun ordre, d'aucune manœuvre raisonnable, ni d'aucune tenue dans les revers.

Des guerres de convenance.

L'invasion de la Silésie par Frédéric II fut une guerre de convenance; celle de la succession d'Espagne également.

Il y a deux sortes de guerres de convenance, celles qu'un état puissant peut entreprendre pour se donner des limites naturelles, pour obtenir un avantage politique ou commercial extrêmement important; celles qu'il peut faire pour diminuer la puissance d'un rival dangereux, ou empêcher son accroissement. Ces dernières rentrent, il est vrai, dans les guerres d'intervention; il n'est pas probable qu'un état attaque seul un

rival dangereux; il ne le fera guère que par coalition, à la suite de conflits provenant de relations avec un tiers.

Toutes ces combinaisons étant plutôt du ressort de la politique que de la guerre, et les opérations militaires rentrant dans les autres catégories que nous traiterons, nous passerons sous silence le peu que l'on aurait à dire sur ce sujet.

Des guerres avec ou sans alliés.

Il est naturel que toute guerre avec un allié soit préférable à une guerre sans alliés, en supposant d'ailleurs toutes les autres chances égales. Sans doute un grand état sera plus sûr de réussir que deux états moins forts qui s'allieraient contre lui; mais encore vaut-il mieux avoir le renfort d'un de ses voisins que de lutter seul; non seulement on se trouve renforcé de tout le contingent qu'il vous fournit, mais on affaiblit l'ennemi dans une proportion plus grande encore, car celui-ci n'aura pas seulement besoin d'un corps considérable pour l'opposer à ce contingent, il

devra encore surveiller des portions de son territoire, qui sans cela eussent été à l'abri d'insulte. On s'assurera dans le paragraphe suivant qu'il n'y a pas de petits ennemis, ni de petits alliés, qu'un grand état, tel redoutable qu'il soit, puisse impunément dédaigner.

Des guerres d'intervention (*).

De toutes les guerres qu'un état puisse entreprendre, la plus convenable, la plus avantageuse pour lui, est certainement la guerre d'intervention. La cause en sera facile à comprendre : un état qui intervient, entre dans une lutte déjà engagée; il met dans la balance tout le poids de sa puissance, en commun avec la puissance pour laquelle il intervient; il y entre quand il veut, et lorsque le moment est le plus opportun pour donner une action décisive aux moyens qu'il y apporte.

Il est deux sortes d'interventions; la première est celle qu'un état cherche à introduire dans

(*) Cet article a été écrit en 1829.

les affaires intérieures de ses voisins; la seconde est d'intervenir à propos dans ses relations extérieures.

Les publicistes n'ont jamais été bien d'accord sur le droit d'intervention intérieure; nous ne disputerons pas avec eux sur le point de droit, mais nous dirons que le fait est souvent arrivé. Les Romains durent une partie de leur grandeur à ces interventions, et l'empire de la compagnie anglaise dans l'Inde ne s'explique pas autrement. Les interventions *intérieures* ne réussissent pas toujours: la Russie doit en partie le développement de sa grandeur à celle que ses souverains surent apporter dans les affaires de Pologne; l'Autriche, au contraire, faillit périr pour avoir voulu intervenir dans les affaires intérieures de la révolution française. Ces sortes de combinaisons ne sont pas de notre ressort.

L'intervention dans les *relations extérieures* de ses voisins est plus légitime, plus naturelle et plus avantageuse peut-être. En effet, autant il est douteux qu'un état ait le droit de se mêler de ce qui se passe dans le *for* intérieur de ses voisins, autant on lui accordera le droit de s'opposer à ce que ceux-ci portent, au-dehors, le trouble et le désordre qui pourraient bientôt s'étendre jusqu'à lui.

Si les interventions sont de deux natures différentes, les guerres qui en résultent sont aussi de plusieurs espèces.

1. On intervient comme auxiliaire par suite de traités antérieurs et au moyen de corps secondaires dont la force est déterminée.

2. On intervient comme partie principale pour soutenir un voisin plus faible dont on va défendre les états, ce qui transporte le théâtre de la guerre loin de vos frontières.

3. On intervient aussi comme partie principale lorsqu'on est voisin du théâtre de la guerre, ce qui suppose une coalition de plusieurs grandes puissances contre une.

4. Enfin on intervient dans une lutte déjà engagée, ou avant la déclaration de la guerre.

Lorsqu'on n'intervient qu'avec un contingent médiocre, par suite de traités stipulés, on n'est qu'un accessoire, et les opérations sont dirigées par la puissance principale. L'orsqu'on intervient par coalition et avec une armée puissante, le cas est différent.

Les chances militaires de ces sortes de guerres sont variées. L'armée russe, dans la guerre de sept ans, était au fond auxiliaire de l'Autriche et de la France ; toutefois elle fut partie principale au nord jusqu'à l'occupation de la vieille Prusse par ses troupes: mais lorsque les généraux Fermor

et Soltikof conduisirent l'armée jusque dans le Brandenbourg, alors elle n'agissait plus que dans un intérêt autrichien: ces troupes, lancées loin de leur base, étaient à la merci d'une bonne ou mauvaise manœuvre de leurs alliés.

De pareilles guerres lointaines exposent à des dangers, et sont ordinairement très-délicates pour le général d'armée. La campagne de 1805 en fournit une nouvelle preuve. Le général Koutousoff s'avance jusque sur l'Inn au confins de la Bavière avec 30 mille Russes. L'armée de Mack, à laquelle il devait se réunir, est entièrement détruite, à l'exception de 18 mille hommes que Kienmayer ramène de Donawerth: le général russe se trouve ainsi exposé avec 45 mille hommes à toute l'impétueuse activité de Napoléon qui en a 150 mille; et pour comble de malheur, un espace de deux cents lieues sépare Koutousoff de ses frontières. Une telle position eût été désespérée, si une seconde armée de 50 mille hommes ne fût arrivée à Olmutz pour le recueillir. Cependant la bataille d'Austerlitz, résultat d'une faute du chef de l'état-major autrichien Weyrother, compromit de nouveau l'armée russe loin de sa base; elle faillit devenir victime d'une alliance lointaine, et la paix seule lui donna le temps de se replier sur sa frontière.

Si les interventions sont de deux natures différentes, les guerres qui en résultent sont aussi de plusieurs espèces.

1. On intervient comme auxiliaire par suite de traités antérieurs et au moyen de corps secondaires dont la force est déterminée.

2. On intervient comme partie principale pour soutenir un voisin plus faible dont on va défendre les états, ce qui transporte le théâtre de la guerre loin de vos frontières.

3. On intervient aussi comme partie principale lorsqu'on est voisin du théâtre de la guerre, ce qui suppose une coalition de plusieurs grandes puissances contre une.

4. Enfin on intervient dans une lutte déjà engagée, ou avant la déclaration de la guerre.

Lorsqu'on n'intervient qu'avec un contingent médiocre, par suite de traités stipulés, on n'est qu'un accessoire, et les opérations sont dirigées par la puissance principale. L'orsqu'on intervient par coalition et avec une armée puissante, le cas est différent.

Les chances militaires de ces sortes de guerres sont variées. L'armée russe, dans la guerre de sept ans, était au fond auxiliaire de l'Autriche et de la France ; toutefois elle fut partie principale au nord jusqu'à l'occupation de la vieille Prusse par ses troupes: mais lorsque les généraux Fermor

réunir ses forces, prenant même à revers le front d'opérations des Français sur l'Elbe, elle mettait 200 mille hommes dans la balance, avec presque certitude de succès: l'empire de l'Italie et l'influence sur l'Allemagne, perdus par 15 ans de revers, furent reconquis en deux mois. L'Autriche avait, dans cette intervention, non seulement les chances politiques, mais encore les chances militaire en sa faveur; double résultat qui indique le plus haut degré d'avantages auquel les chefs d'un état puissent aspirer.

Le cabinet de Vienne réussit d'autant plus sûrement, que son intervention n'était pas seulement de la nature de celles mentionnées à l'article 3, c'est-à-dire assez voisine de ses frontières pour permettre le plus grand développement possible de ses forces; mais encore parce qu'il intervenait dans une lutte déjà engagée, dans laquelle il entrait de tout le poids de ses moyens et à l'instant qui lui convenait. Ce double avantage est tellement décisif que l'on a vu, non seulement les grandes monarchies, mais même de très-petits états, devenir prépondérans en sachant saisir cet à propos. Deux exemples suffiront pour le prouver. En 1552, l'électeur Maurice de Saxe osa se déclarer ouvertement contre Charles V, maître de l'Espagne, de l'Italie et de l'empire Germanique; contre Charles V, victorieux de François Ier et pressant

la France dans ses serres. Cette levée de boucliers, qui transporta la guerre jusqu'au cœur du Tyrol, arrêta le grand homme qui menaçait de tout engloutir. En 1706, le Duc de Savoie Victor Amédée, se déclarant contre Louis XIV, change la face de la guerre en Italie, et ramène l'armée française des rives de l'Adige jusqu'aux murs de Turin, où elle éprouve la sanglante catastrophe qui immortalisa le prince Eugène. Combien d'hommes d'état paraîtront petits, à ceux qui ont médité sur ces deux évènemens et sur les hautes questions auxquelles ils se rattachent!

Nous en avons assez dit sur l'importance et les avantages de ces interventions opportunes; le nombre des exemples pourrait être multiplié à l'infini, mais cela ne saurait rien ajouter à la conviction de nos lecteurs.

Des guerres d'invasion par esprit de conquêtes ou autres causes.

Les guerres d'invasion faites par esprit de conquêtes ne sont malheureusement pas toujours les plus désavantageuses. Alexandre, César et

Napoléon dans la moitié de sa carière, ne l'ont que trop prouvé. Toutefois, ces avantages ont des limites fixées par la nature même, et qu'il faut se garder de franchir, parce qu'on tombe alors dans des extrêmes désastreux.

Cambyse en Nubie, Darius chez les Scythes, Crassus et l'Empereur Julien chez les Parthes, enfin Napoléon en Russie, fournissent de sanglans témoignages de ces vérités. Il faut l'avouer néanmoins, la manie des conquêtes ne fut pas toujours le seul mobile du dernier: sa position personnelle et sa lutte avec l'Angleterre le poussèrent à des entreprises dont le but évident était de sortir victorieux de cette lutte: l'amour de la guerre et de ses hasards était manifeste chez lui; mais il y fut encore entraîné par la nécessité de plier sous l'Angleterre ou de triompher de ses efforts. On dirait qu'il fut envoyé dans ce monde pour apprendre aux généraux d'armées, comme aux chefs des états, tout ce qu'ils doivent éviter: ses victoires sont des leçons d'habileté, d'activité et d'audace; ses désastres sont des exemples modérateurs imposés par la prudence.

La guerre d'invasion sans motifs plausibles est un attentat contre l'humanité, c'est du Gengiskan; mais lorsqu'elle peut être justifiée par un grand intérêt et un motif louable, elle est susceptible d'excuses, si ce n'est même d'approbation.

L'invasion de l'Espagne, exécutée en 1808, et celle qui eut lieu en 1823, diffèrent certainement autant dans leur but que dans leurs résultats: la première, dictée par l'esprit d'invasion et conduite avec astuce, menaçait l'existence de la nation espagnole, et fut fatale à son auteur; la seconde ne combattant que des doctrines dangereuses et ménageant les intérêts généraux, réussit d'autant mieux qu'elle trouva un point d'appui décisif dans la majorité du peuple dont elle foulait momentanément le territoire. Nous n'entreprendrons point de les juger selon le droit naturel; de pareilles questions appartiennent au droit politique d'intervention. Loin de les discuter, nous ne les présentons ici que comme preuves qu'une invasion n'est pas toujours du Gengiskan. La première que nous venons de citer contribua à la perte de Napoléon; l'autre replaça la France dans la situation relative avec l'Espagne qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Si les suites ne répondirent pas au but, ce fut la faute du gouvernement espagnol.

Adressons des vœux au ciel pour qu'il rende ces invasions aussi rares que possible; mais reconnaissons qu'un état fait mieux d'envahir ses voisins que de se laisser attaquer lui-même. Reconnaissons aussi que le moyen le plus sûr de ne pas protéger l'esprit de conquêtes et d'usur-

pation, c'est de savoir intervenir à propos pour lui mettre des digues.

En supposant donc une guerre d'invasion résolue et motivée, non sur l'espoir immodéré des conquêtes mais sur une saine raison d'état, il importe de mesurer cette invasion au but qu'on se propose et aux obstacles qu'on peut y rencontrer, soit du pays même, soit de ses alliés.

Une invasion contre un peuple exaspéré et prêt à tous les sacrifices, qui peut espérer d'être soutenu en hommes et en argent par un voisin puissant, est un entreprise épineuse; la guerre de Napoléon en Espagne le prouve évidemment; les guerres de la révolution de France en 1792, 1793, 1794, le démontrent mieux encore; car si cette dernière puissance fut moins prise au dépourvu que l'Espagne, elle n'eut pas non plus une grande alliance pour concourir à sa défense; elle fut assaillie par l'Europe entière et sur terre et sur mer.

Après de pareils exemples, quel intérêt pourraient avoir de sèches maximes? C'est dans l'histoire de ces grands évènemens qu'il faut puiser des règles de conduite.

Les invasions des Russes en Turquie présentaient, sous quelques rapports, les mêmes symptômes de résistance nationale; cependant il faut

Trois motifs peuvent engager à intervenir dans les guerres extérieures de ses voisins. Le premier, c'est un traité d'alliance offensive qui vous engage à soutenir un allié. Le second, c'est le maintien de ce qu'on nomme l'équilibre politique, combinaison des siècles modernes, aussi admirable qu'elle paraît simple, et qui fut néanmoins trop souvent méconnue par ceux-là même qui auraient dû en être les apôtres les plus fervens (*). Le troisième motif, c'est de profiter d'une guerre engagée, non seulement dans le but d'en détourner des conséquences fâcheuses, mais aussi pour en faire tourner les avantages au profit de celui qui intervient.

L'histoire offre mille exemples de puissances qui ont déchu pour avoir oublié ces vérités : «qu'un état décline lorsqu'il souffre l'agrandisse-«ment démesuré d'un état rival, et qu'un état, «fût-il même du second ordre, peut devenir l'ar-«bitre de la balance politique, lorsqu'il sait mettre

(*) Croire à la possibilité d'un équilibre parfait, serait chose absurde. Il ne peut être question que d'une balance relative et approximative. Le principe du maintien de l'équilibre doit être la base de la politique, comme l'art de mettre en action le plus de forces possibles au point décisif est le principe régulateur de la guerre. Il va sans dire, que l'équilibre maritime est une portion essentielle de la balance politique européenne.

à propos un poids dans cette balance. C'en est assez pour démontrer l'avantage des guerres d'intervention sous le point de vue de haute politique.

Quant au point de vue militaire, il est simple qu'une armée, apparaissant en tiers dans une lutte déjà établie, devienne prépondérante. Son influence sera d'autant plus décisive, à proportion que sa situation géographique aura d'importance relativement aux positions des deux armées déjà en guerre. Citons un exemple. Dans l'hiver de 1807, Napoléon franchit la Vistule et s'aventura jusque sous les murs de Kœnigsberg, ayant l'Autriche derrière lui, et toute la masse de l'empire Russe devant lui. Si l'Autriche avait fait déboucher 100 mille hommes de la Bohème sur l'Oder, c'en eût été fait, selon les plus grandes probabilités, de la toute-puissance de Napoléon; son armée eût été trop heureuse de se faire jour pour regagner le Rhin, et tout porte à croire qu'elle n'y eût pas réussi.

L'Autriche aima mieux attendre d'avoir porté son armée à 400 mille hommes; elle prit alors l'offensive deux ans après, avec cette masse formidable, et fut vaincue; tandis qu'avec 100 mille hommes engagés à propos, elle eût décidé plus sûrement et plus facilement du sort de l'Europe.

Si les interventions sont de deux natures différentes, les guerres qui en résultent sont aussi de plusieurs espèces.

1. On intervient comme auxiliaire par suite de traités antérieurs et au moyen de corps secondaires dont la force est déterminée.

2. On intervient comme partie principale pour soutenir un voisin plus faible dont on va défendre les états, ce qui transporte le théâtre de la guerre loin de vos frontières.

3. On intervient aussi comme partie principale lorsqu'on est voisin du théâtre de la guerre, ce qui suppose une coalition de plusieurs grandes puissances contre une.

4. Enfin on intervient dans une lutte déjà engagée, ou avant la déclaration de la guerre.

Lorsqu'on n'intervient qu'avec un contingent médiocre, par suite de traités stipulés, on n'est qu'un accessoire, et les opérations sont dirigées par la puissance principale. L'orsqu'on intervient par coalition et avec une armée puissante, le cas est différent.

Les chances militaires de ces sortes de guerres sont variées. L'armée russe, dans la guerre de sept ans, était au fond auxiliaire de l'Autriche et de la France ; toutefois elle fut partie principale au nord jusqu'à l'occupation de la vieille Prusse par ses troupes: mais lorsque les généraux Fermor

et Soltikof conduisirent l'armée jusque dans le Brandenbourg, alors elle n'agissait plus que dans un intérêt autrichien: ces troupes, lancées loin de leur base, étaient à la merci d'une bonne ou mauvaise manœuvre de leurs alliés.

De pareilles guerres lointaines exposent à des dangers, et sont ordinairement très-délicates pour le général d'armée. La campagne de 1805 en fournit une nouvelle preuve. Le général Koutousoff s'avance jusque sur l'Inn au confins de la Bavière avec 30 mille Russes. L'armée de Mack, à laquelle il devait se réunir, est entièrement détruite, à l'exception de 18 mille hommes que Kienmayer ramène de Donawerth: le général russe se trouve ainsi exposé avec 45 mille hommes à toute l'impétueuse activité de Napoléon qui en a 150 mille; et pour comble de malheur, un espace de deux cents lieues sépare Koutousoff de ses frontières. Une telle position eût été désespérée, si une seconde armée de 50 mille hommes ne fût arrivée à Olmutz pour le recueillir. Cependant la bataille d'Austerlitz, résultat d'une faute du chef de l'état-major autrichien Weyrother, compromit de nouveau l'armée russe loin de sa base; elle faillit devenir victime d'une alliance lointaine, et la paix seule lui donna le temps de se replier sur sa frontière.

L'armée de Souworoff en Suisse n'avait guère été plus heureuse. Le général Beningsen en 1807 eut plus d'avantage, parce que, combattant entre la Vistule et le Niemen, il se trouvait à proximité de sa base, et que ses opérations ne dépendaient nullement de ses alliés.

Il résulte de ces exemples, que ces interventions lointaines peuvent souvent compromettre les armées qui en sont chargées; mais en échange on a l'avantage que le pays du moins ne saurait être aussi facilement envahi, puisque le théâtre de la guerre est porté loin de ses frontières: ce qui fait le malheur du général, est ici un bien pour l'état.

Dans ces sortes de guerres, l'essentiel est *de choisir un chef d'armée à la fois politique et militaire; de bien stipuler avec ses alliés la part que chacun doit prendre aux opérations; et de déterminer un point objectif qui soit en harmonie avec les intérêts communs;* ce fut par l'oubli de ces précautions que la plupart des coalitions échouèrent, ou luttèrent avec peine contre une puissance moins forte au total mais plus unie.

La 3me espèce de guerre d'intervention ou d'à propos, indiquée ci-dessus, est plus favorable que les autres. C'est le cas où l'Autriche se fût trouvée en 1807, si elle avait su profiter de sa position; c'est aussi celui où elle se trouva en 1813. Voisine de la Saxe, où Napoléon venait de

réunir ses forces, prenant même à revers le front d'opérations des Français sur l'Elbe, elle mettait 200 mille hommes dans la balance, avec presque certitude de succès: l'empire de l'Italie et l'influence sur l'Allemagne, perdus par 15 ans de revers, furent reconquis en deux mois. L'Autriche avait, dans cette intervention, non seulement les chances politiques, mais encore les chances militaire en sa faveur; double résultat qui indique le plus haut degré d'avantages auquel les chefs d'un état puissent aspirer.

Le cabinet de Vienne réussit d'autant plus sûrement, que son intervention n'était pas seulement de la nature de celles mentionnées à l'article 3, c'est-à-dire assez voisine de ses frontières pour permettre le plus grand développement possible de ses forces; mais encore parce qu'il intervenait dans une lutte déjà engagée, dans laquelle il entrait de tout le poids de ses moyens et à l'instant qui lui convenait. Ce double avantage est tellement décisif que l'on a vu, non seulement les grandes monarchies, mais même de très-petits états, devenir prépondérans en sachant saisir cet à propos. Deux exemples suffiront pour le prouver. En 1552, l'électeur Maurice de Saxe osa se déclarer ouvertement contre Charles V, maître de l'Espagne, de l'Italie et de l'empire Germanique; contre Charles V, victorieux de François Ier et pressant

la France dans ses serres. Cette levée de boucliers, qui transporta la guerre jusqu'au cœur du Tyrol, arrêta le grand homme qui menaçait de tout engloutir. En 1706, le Duc de Savoie Victor Amédée, se déclarant contre Louis XIV, change la face de la guerre en Italie, et ramène l'armée française des rives de l'Adige jusqu'aux murs de Turin, où elle éprouve la sanglante catastrophe qui immortalisa le prince Eugène. Combien d'hommes d'état paraîtront petits, à ceux qui ont médité sur ces deux évènemens et sur les hautes questions auxquelles ils se rattachent!

Nous en avons assez dit sur l'importance et les avantages de ces interventions opportunes; le nombre des exemples pourrait être multiplié à l'infini, mais cela ne saurait rien ajouter à la conviction de nos lecteurs.

Des guerres d'invasion par esprit de conquêtes ou autres causes.

Les guerres d'invasion faites par esprit de conquêtes ne sont malheureusement pas toujours les plus désavantageuses. Alexandre, César et

Napoléon dans la moitié de sa carière, ne l'ont que trop prouvé. Toutefois, ces avantages ont des limites fixées par la nature même, et qu'il faut se garder de franchir, parce qu'on tombe alors dans des extrêmes désastreux.

Cambyse en Nubie, Darius chez les Scythes, Crassus et l'Empereur Julien chez les Parthes, enfin Napoléon en Russie, fournissent de sanglans témoignages de ces vérités. Il faut l'avouer néanmoins, la manie des conquêtes ne fut pas toujours le seul mobile du dernier: sa position personnelle et sa lutte avec l'Angleterre le poussèrent à des entreprises dont le but évident était de sortir victorieux de cette lutte: l'amour de la guerre et de ses hasards était manifeste chez lui; mais il y fut encore entraîné par la nécessité de plier sous l'Angleterre ou de triompher de ses efforts. On dirait qu'il fut envoyé dans ce monde pour apprendre aux généraux d'armées, comme aux chefs des états, tout ce qu'ils doivent éviter: ses victoires sont des leçons d'habileté, d'activité et d'audace; ses désastres sont des exemples modérateurs imposés par la prudence.

La guerre d'invasion sans motifs plausibles est un attentat contre l'humanité, c'est du Gengiskan; mais lorsqu'elle peut être justifiée par un grand intérêt et un motif louable, elle est susceptible d'excuses, si ce n'est même d'approbation.

L'invasion de l'Espagne, exécutée en 1808, et celle qui eut lieu en 1823, diffèrent certainement autant dans leur but que dans leurs résultats: la première, dictée par l'esprit d'invasion et conduite avec astuce, menaçait l'existence de la nation espagnole, et fut fatale à son auteur; la seconde ne combattant que des doctrines dangereuses et ménageant les intérêts généraux, réussit d'autant mieux qu'elle trouva un point d'appui décisif dans la majorité du peuple dont elle foulait momentanément le territoire. Nous n'entreprendrons point de les juger selon le droit naturel; de pareilles questions appartiennent au droit politique d'intervention. Loin de les discuter, nous ne les présentons ici que comme preuves qu'une invasion n'est pas toujours du Gengiskan. La première que nous venons de citer contribua à la perte de Napoléon; l'autre replaça la France dans la situation relative avec l'Espagne qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Si les suites ne répondirent pas au but, ce fut la faute du gouvernement espagnol.

Adressons des vœux au ciel pour qu'il rende ces invasions aussi rares que possible; mais reconnaissons qu'un état fait mieux d'envahir ses voisins que de se laisser attaquer lui-même. Reconnaissons aussi que le moyen le plus sûr de ne pas protéger l'esprit de conquêtes et d'usur-

pation, c'est de savoir intervenir à propos pour lui mettre des digues.

En supposant donc une guerre d'invasion résolue et motivée, non sur l'espoir immodéré des conquêtes mais sur une saine raison d'état, il importe de mesurer cette invasion au but qu'on se propose et aux obstacles qu'on peut y rencontrer, soit du pays même, soit de ses alliés.

Une invasion contre un peuple exaspéré et prêt à tous les sacrifices, qui peut espérer d'être soutenu en hommes et en argent par un voisin puissant, est un entreprise épineuse; la guerre de Napoléon en Espagne le prouve évidemment; les guerres de la révolution de France en 1792, 1793, 1794, le démontrent mieux encore; car si cette dernière puissance fut moins prise au dépourvu que l'Espagne, elle n'eut pas non plus une grande alliance pour concourir à sa défense; elle fut assaillie par l'Europe entière et sur terre et sur mer.

Après de pareils exemples, quel intérêt pourraient avoir de sèches maximes? C'est dans l'histoire de ces grands évènemens qu'il faut puiser des règles de conduite.

Les invasions des Russes en Turquie présentaient, sous quelques rapports, les mêmes symptômes de résistance nationale; cependant il faut

l'avouer, les conditions en étaient différentes: la haine religieuse des Ottomans pouvait les faire courir aux armes; mais, campés au milieu d'une population grecque deux fois plus nombreuse qu'eux, les Turcs ne trouvaient pas dans une insurrection générale l'appui qu'ils y auraient trouvé, si tout l'empire eût été musulman ou s'ils eussent su fondre les intérêts des Grecs avec ceux des conquérans, comme la France sut faire, des Alsaciens, les meilleurs Français du royaume: dans ce cas ils eussent été plus forts, mais il n'y aurait plus eu de fanatisme religieux.

La guerre de 1828 a prouvé que les Turcs n'étaient respectables que sur l'enceinte de leurs frontières, où se trouvaient réunies leurs milices les plus guerrières, tandis que l'intérieur tombe en ruines.

Lorsqu'une invasion n'a rien à craindre des peuples, mais se réduit à une question toute militaire, alors ce sont les lois de la stratégie ou de la tactique seules qu'il faut consulter, et qui en décident: c'est ce qui rendit les invasions de l'Italie, de l'Autriche, de la Prusse, si promptes, et ce qui fit réussir celle de la France en 1814. Ces chances purement militaires seront traitées plus loin:

Des guerres d'opinion.

Les guerres d'opinion se présentent sous trois faces; elles se borneront à une lutte intestine, c'est-à-dire à la guerre civile, ou elles seront à la fois une lutte intérieure et extérieure; il peut arriver aussi, mais rarement, qu'elles se bornent à un conflit avec l'étranger.

Les guerres d'opinion ou de doctrines entre deux états (*) appartiennent aussi à la classe des guerres d'intervention, car elles résulteront toujours, ou de doctrines qu'un parti voudra imposer à ses voisins par propagande, ou de doctrines que l'on voudra combattre et comprimer; ce qui amène en tout cas l'intervention.

Ces guerres, soit qu'elles proviennent de dogmes religieux ou de dogmes politiques, n'en sont pas moins déplorables, car ainsi que les guerres nationales, elles excitent toujours des passions violentes qui les rendent haineuses, cruelles, terribles.

(*) Je parle ici de guerres entre deux puissances et non de guerres intestines qui font un article à part.

Les guerres de l'islamisme, celles des croisades, la guerre de trente ans, les guerres de la Ligue, offrent toutes, avec plus ou moins de force, les symptômes de leur espèce. Sans doute, la religion fut quelques fois un pretexte politique ou un moyen, plutôt qu'une affaire de dogmes. Il est probable que les successeurs de Mahomet s'inquiétaient plus d'étendre leur empire, que de prêcher l'alcoran, et il n'est guère probable que ce fut pour faire triompher l'église romaine, que Philippe II soutint la Ligue en France. Nous accorderons même à Mr Ancelot, que Louis IX, lorsqu'il fit sa croisade en Egypte, pensait plus au commerce de l'Inde qu'à conquérir le St.-Sépulcre.

Lorsqu'il en est ainsi, le dogme n'est pas seulement le prétexte, c'est aussi quelquefois un puissant moyen, car il remplit le double but d'exciter l'ardeur des siens, et de se créer un parti. Par exemple les Suédois, dans la guerre de trente ans, et Philippe II en France, avaient dans le pays un auxiliaire plus puissant que leurs propres armées. Mais il arrive aussi que le dogme pour lequel on combat n'a que des ennemis, et alors la lutte est terrible. Ce fut le cas des guerres de l'islamisme et des croisades.

Les guerres d'opinions politiques présentent à peu près les mêmes catégories. Il est vrai qu'en 1792, on a vu des sociétés d'extravagans

qui pensaient réellement à promener la fameuse déclaration des droits de l'homme dans toute l'Europe, et les gouvernemens justement alarmés ne prirent sans doute les armes que dans l'idée de repousser la lave de ce volcan dans son cratère et de l'y étouffer.

Mais le moyen n'était pas heureux, car la guerre et l'agression sont de mauvaises mesures pour arrêter un mal qui gît tout entier dans des passions exaltées par un paroxisme instantané, d'autant moins durable qu'il est plus violent. Le temps, voilà le vrai remède contre toutes les mauvaises passions, contre les doctrines anarchiques! Une nation éclairée peut subir un instant le joug d'une multitude déchaînée par des factieux, mais ces orages passent et la raison revient. Vouloir arrêter une pareille multitude par une force étrangère, c'est à peu près comme si l'on voulait arrêter une mine au moment où la mèche vient d'atteindre aux poudres et d'y causer l'explosion. N'est-il pas plus sage de laisser partir la mine et d'en combler ensuite l'entonnoir que de s'exposer à sauter avec elle? (*)

Une étude approfondie de la révolution française m'a convaincu, que si l'on n'avait pas me-

(*) On pense bien que je n'applique ceci qu'aux grands états.

nacé les Girondins et l'assemblée nationale par des armemens, jamais ils n'auraient osé porter une main sacrilège sur le faible mais vénérable Louis XVI. Jamais la Gironde n'eut été écrasée par la Montagne sans les revers de Dumouriez et les menaces de l'invasion. Et si l'on eut laissé les partis se heurter à leur aise, il est probable que l'assemblée nationale, au lieu de faire place à la terrible convention, fut revenue peu à peu à la restauration des bonnes doctrines monarchiques tempérées, selon les besoins et l'usage immémorial de la France.

Considérées sous le rapport militaire, ces guerres sont terribles, parce que l'armée envahissante ne s'attaque pas seulement aux forces militaires de l'ennemi, mais à des masses exaspérées. On peut objecter, il est vrai, que la violence d'un parti procurera précisément un appui par la création d'un parti contraire : il est incontestable que ce résultat est plus sûr encore que dans les luttes religieuses; mais si le parti exaspéré tient toutes les ressources de la force publique, les armées, les places, les arsenaux, et s'il s'appuye sur les masses les plus nombreuses, que pourrait alors l'appui d'un parti dénué de tous ces moyens? que purent cent mille Vendéens et cent mille fédéralistes pour la coalition en 1793!!

L'histoire n'offre qu'un seul exemple d'une

lutte pareille à celle de la révolution française, et elle semble démontrer tout le danger de s'attaquer à une nation exaltée. Cependant la mauvaise conduite des opérations militaires a pu aussi contribuer à ce résultat, et pour pouvoir déduire des maximes certaines de cette guerre, il faudrait savoir ce qui serait arrivé si, après la fuite de Dumouriez, les alliés, au lieu de détruire les forteresses à coups de canon et d'en prendre possession en leur nom, eussent écrit aux commandans de ses forteresses, qu'il n'en voulaient ni à la France, ni à ses places, ni à sa brave armée, et qu'ils eussent marché avec 200 mille hommes sur Paris. Peut-être y eussent-ils relevé la monarchie, mais peut-être aussi n'en seraient-ils pas revenus, à moins qu'une force égale n'eût protégé leur retour sur le Rhin. C'est ce qu'il serait difficile de décider, puisque jamais l'épreuve n'en fut faite.

Le problême présente donc deux hypothèses également graves; la campagne de 1793 ne le résolut que dans un sens; il serait difficile de le résoudre dans l'autre; c'est à l'histoire seule qu'appartiennent de semblables solutions. Quant aux règles militaires à donner pour ces sortes de guerres, elles sont à peu près les mêmes que celles pour les luttes nationales; elles diffèrent cependant dans un point capital : c'est que dans les

dernières, on doit occuper et soumettre le pays, assiéger et réduire ses places, détruire ses armées, subjuguer toutes les provinces; tandis que dans les affaires d'opinion il s'agit moins de soumettre le pays et de s'occuper d'accessoires; il faut des moyens suffisans pour aller droit au but, sans s'arrêter à aucune considération de détail et en s'appliquant sur toute chose à éviter ce qui pourrait alarmer la nation sur son indépendance et l'intégrité de son territoire.

Des guerres nationales.

Les guerres nationales, dont nous avons déjà été forcés de dire quelques mots en parlant de celles d'invasion, sont les plus redoutables de toutes; on ne peut donner ce nom qu'à celles qui se font contre une population entière, ou du moins contre la majorité de cette population, animée d'un noble feu pour son indépendance; alors chaque pas est disputé par un combat; l'armée qui entre dans un tel pays n'y possède que le champ où elle campe; ses approvisionnemens ne

peuvent se faire qu'à la pointe de l'épée; ses convois sont partout menacés ou enlevés.

Ce spectacle du mouvement spontané de toute une nation se voit rarement, et s'il présente quelque chose de grand et de généreux qui commande l'admiration, les suites en sont si terribles que, dans l'intérêt de l'humanité, on doit désirer de ne le voir jamais.

Un tel mouvement peut être produit par les causes les plus opposées: un peuple serf se lève en masse à la voix de son gouvernement, et ses maîtres mêmes lui en donnent l'exemple en se mettant à sa tête, lorsqu'ils sont animés d'un noble amour pour leur souverain et pour la patrie: de même un peuple fanatique s'arme à la voix de ses moines, et un peuple exalté par des opinions politiques, ou par l'amour sacré qu'il porte à ses institutions, se précipite au devant de l'ennemi pour défendre ce qu'il a de plus cher.

Les moyens de réussir dans une telle guerre sont assez difficiles: déployer d'abord une masse de forces proportionnée à la résistance et aux obstacles qu'on doit rencontrer; calmer les passions populaires par tous les moyens possibles; les user par le tems; déployer un grand mélange de politique, de douceur et de sévérité, surtout une grande justice; tels sont les premiers

élémens de succès. Les exemples de Henri IV dans les guerres de la Ligue, du maréchal de Berwick en Catalogne, de Suchet en Arragon et à Valence, de Hoche en Vendée, sont des modèles d'un genre différent, mais qui peuvent être employés selon les circonstances avec le même succès. L'ordre et la discipline admirables, maintenus par les armées des généraux Diebitsch et Paskévitch dans la dernière guerre de Turquie, sont aussi des modèles à citer, et ne contribuèrent pas peu à la réussite de leurs entreprises.

La domination de la mer entre pour beaucoup dans les résultats d'une invasion nationale : si le peuple soulevé a une grande étendue de côtes, et s'il est maître de la mer, ou allié d'une puissance qui la domine, alors sa résistance est centuplée, non seulement par la facilité qu'on a d'alimenter le feu de l'insurrection, d'alarmer l'ennemi sur tous les points du pays qu'il occupe, mais encore par les difficultés qu'on opposera à ses approvisionnemens. Une telle guerre exige une armée suffisante pour opérer contre les forces actives de l'ennemi, et de plus des corps d'occupation pour soumettre l'intérieur, maintenir l'ordre et assurer les communications.

La nature du pays contribue beaucoup aussi à la facilité d'une défense nationale; les pays de montagnes sont toujours ceux où un peuple est

plus redoutable. Après ceux-ci viennent les pays coupés de vastes forêts.

La lutte des Suisses contre l'Autriche et contre le Duc de Bourgogne; celle des Catalans en 1712 et en 1809; les difficultés que les Russes éprouvent à soumettre les peuples du Caucase; enfin les efforts réitérés des Tyroliens, démontrent assez que les peuples des montagnes ont toujours résisté plus long-tems que ceux des plaines, tant par leur caractère et leurs mœurs, que par la nature des lieux. Les défilés et les grandes forêts favorisent, aussi bien que les rochers, ce genre de défense partielle.

Des guerres civiles et de religion.

Les guerres intestines, lorsqu'elles ne sont pas liées à une querelle étrangère, sont ordinairement le résultat d'une lutte d'opinions, d'esprit de parti politique ou religieux. Dans le moyen âge, elles furent plus souvent des chocs de coteries féodales. Les guerres les plus déplorables sont sans doute celles de religion. On comprend

qu'un état combatte ses propres enfans pour empêcher des factions politiques qui affaiblissent l'autorité du trône et la force nationale; mais qu'il fasse mitrailler ses sujets pour les forcer à prier en français ou en latin et pour reconnaître la suprématie d'un pontife étranger, voilà ce que la raison a peine à concevoir. — De tous les rois, le plus à plaindre fut sans contredit Louis XIV, chassant un million de protestans industrieux qui avaient mis sur le trône son aïeul, protestant comme eux. Les guerres de fanatisme sont horribles lorsqu'elles sont mêlées à celles de l'extérieur; elles sont affreuses, même lorsqu'elles ne sont que des querelles de famille. L'histoire de France du tems de la Ligue sera une leçon éternelle pour les nations et les rois. On a peine à croire que ce peuple, encore si noble et si chevaleresque sous François Ier, soit tombé en vingt ans dans un excès d'abrutissement aussi déplorable.

Vouloir donner des maximes pour ces sortes de guerres serait absurde; il n'y en a qu'une sur laquelle les hommes sensés devraient être d'accord, c'est de réunir les deux sectes ou les deux partis pour chasser l'étranger qui voudrait se mêler de la querelle, puis de s'expliquer ensuite avec modération pour fondre les droits des deux partis dans un pacte de réconciliation. En effet, l'intervention d'une puissance tierce dans une dispute

religieuse ne saurait jamais être qu'un acte d'ambition. (*)

On conçoit que les gouvernemens interviennent de bonne foi contre un accès de fièvre politique, dont les dogmes peuvent menacer l'ordre social : bien qu'ordinairement ces craintes soient exagérées et qu'elles servent souvent de prétexte, il est possible qu'un état croie vraiment en être menacé jusque chez lui. Mais en fait de disputes théologiques, ce n'est jamais le cas, et l'intervention de Philippe II dans les affaires de la Ligue ne pouvait avoir d'autre but que de diviser ou soumettre la France à son influence, enfin de la démembrer peu à peu.

(*) M. le colonel Wagner, en traduisant la première édition de ce Tableau, a trouvé mon assertion trop absolue, se fondant sur l'appui donné par Gustave Adolphe aux protestans d'Allemagne, et par Elisabeth à ceux de France; appui motivé selon lui par une sage politique. Peut-être a-t-il raison, car la prétention de Rome et de son église, à la domination universelle, était assez flagrante pour faire peur aux Suédois, et même aux Anglais; mais ce n'était pas le cas avec Philippe II: cependant l'ambition a bien pu entrer aussi dans les calculs de Gustave et d'Elizabeth.

Des guerres doubles, et du danger d'entreprendre deux guerres à la fois.

La célèbre maxime des Romains, de ne jamais entreprendre deux grandes guerres à la fois, est trop connue et trop appréciée pour qu'il faille s'efforçer d'en démontrer la sagesse.

Un état peut être contraint à faire la guerre contre deux peuples voisins; mais il faut des circonstances bien malheuseuses pour que, dans ce cas, il ne trouve pas aussi un allié qui vienne à son secours, par le sentiment de sa propre conservation et du maintien de l'équilibre politique. Il est rare aussi que ces deux peuples ligués contre lui aient le même intérêt à la guerre et y engagent tous leurs moyens; or, si l'un d'eux n'est qu'auxiliaire, ce ne sera déjà plus qu'une guerre ordinaire.

Louis XIV, Frédéric-le-Grand, l'Empereur Alexandre et Napoléon soutinrent des luttes gigantesques contre l'Europe coalisée. Lorsque de pareilles luttes proviennent d'agressions volontaires, qu'on pourrait éviter, elles signalent une faute capitale de la part de celui qui les engage; mais si elles proviennent de circonstances impé-

rieuses et inévitables, il faut du moins y remédier, en cherchant à opposer des moyens ou des alliances capables d'établir une certaine pondération des orces respectives.

La grande coalition contre Louis XIV, motivée ainsi que nous l'avons dit par ses projets sur l'Espagne, prit néanmoins son origine dans les précédentes agressions qui avaient alarmé tous ses voisins. Il ne put opposer à l'Europe conjurée que la fidèle alliance de l'Electeur de Bavière, et celle plus équivoque du Duc de Savoye, qui ne tarda même pas à grossir le nombre des coalisés. Frédéric soutint la guerre contre les trois plus puissantes monarchies du continent, avec le seul appui des subsides de l'Angleterre et de 50 mille auxiliaires de six petits états différens: mais la division et la faiblesse de ses adversaires furent ses meilleurs alliés.

Ces deux guerres, comme celles soutenues par l'Empereur Alexandre en 1812, étaient presque impossibles à éviter.

La France eut toute l'Europe sur les bras en 1793, par suite des provocations extravantages des Jacobins, de l'exaltation des deux partis, et des utopies des Girondins qui bravaient, disaient-ils, tous les rois de la terre en comptant sur l'appui des escadres anglaises!! Le résultat de ces ab-

surdes calculs fut un effroyable bouleversement, dont la France se tira comme par miracle.

Napoléon est donc en quelque sorte le seul des souverains modernes qui ait entrepris volontairement deux, et même trois effroyables guerres à la fois, celles d'Espagne, d'Angleterre et de Russie; mais encore s'appuyait-il, dans la dernière, du concours de l'Autriche et de la Prusse, sans parler même de celui de la Turquie et de la Suède sur lequel il compta avec trop de complaisance, en sorte que cette entreprise ne fut pas aussi aventurée de sa part qu'on l'a cru généralement d'après la tournure des affaires.

On voit par ce qui précède, qu'il y a une grande distinction à faire entre une guerre entreprise contre un seul état, et à laquelle un tiers viendrait prendre part au moyen d'un corps auxiliaire, et deux guerres conduites simultanément aux extrémités les plus opposées d'un pays, contre deux nations puissantes, qui engageraient toutes leurs forces et leurs ressources pour accabler celui qui les aurait menacées. Par exemple, la double lutte de Napoléon, engagé corps à corps en 1809 avec l'Autriche et l'Espagne, soutenues de l'Angleterre, était bien autrement grave pour lui, que s'il n'avait eu à faire qu'avec l'Autriche assistée d'un corps auxiliaire quelconque, fixé par des traités connus. Les luttes de cette dernière

espèce rentrent dans la catégorie des guerres ordinaires.

Il faut donc conclure, en général, que des guerres doubles doivent être évitées autant qu'on le peut; et que le cas arrivant, il vaut même mieux dissimuler les torts de l'un de ses voisins, jusqu'à ce que le moment opportun soit venu d'exiger le redressement des justes griefs dont on aurait à se plaindre. Toutefois cette règle ne saurait être absolue; les forces respectives, les localités, la possibilité de trouver aussi des alliés de son côté pour rétablir une sorte d'équilibre entre les partis, sont autant de circonstances qui influeront sur les résolutions d'un état qui serait menacé d'une pareille guerre. Nous aurons rempli notre tâche, en signalant à la fois le danger et les remèdes qu'on peut lui opposer.

CHAPITRE II.

DE LA POLITIQUE MILITAIRE,

ou

de la philosophie de la guerre.

Nous avons déjà expliqué ce que nous entendons sous cette dénomiation. Ce sont toutes les combinaisons morales qui se rattachent aux opérations des armées. Si les combinaisons politiques dont nous venons de parler sont aussi des causes morales qui influent sur la conduite de la guerre, il en est d'autres qui, sans tenir à la diplomatie, ne sont pas non plus des combinaisons de stratégie ou de tactique. On ne saurait donc leur donner une dénomination plus propre

que celle de politique militaire ou de philosophie de la guerre (*).

Nous nous arrêterons à la première, car bien que la véritable acception du mot de philosophie puisse s'appliquer à la guerre aussi bien qu'aux spéculations de la métaphysique, on a donné une étendue si vague à cette acception, que nous éprouvons une sorte d'embarras à réunir ces deux mots. On se rappellera donc que la *politique de la guerre* s'entend de tous les rapports de la diplomatie avec la guerre, tandis que la *politique militaire* ne désigne que les combinaisons militaires d'un état ou d'un général.

La politique militaire peut embrasser toutes les combinaisons d'un projet de guerre, autres que celles de la politique diplomatique et de la stratégie; comme le nombre en est assez considérable, nous ne saurions affecter un article particulier à chacune d'elles, sans dépasser les bornes

(*) Lloyd a bien traité ce sujet dans les 2me et 3me parties de ses mémoires; ses chapitres du général et des passions sont remarquables: la 4me partie offre aussi de l'intérêt; mais il s'en faut qu'elle soit complète, et que ses points de vue soient toujours justes. Le Mis de Chambray a aussi traité ce sujet, et ne l'a pas fait sans quelque succès, bien qu'il ait trouvé des contradicteurs; au surplus il n'a fait que marcher sur les traces de M. Tranchant de Laverne.

de ce tableau, et sans dévier de notre but, qui n'est point de donner un traité complet de ces matières, mais de signaler seulement leurs rapports avec les opérations militaires.

En effet, on peut ranger dans cette catégorie les passions des peuples contre lesquels on va combattre; leur système militaire; leurs moyens de première ligne et de réserve; les ressources de leurs finances; l'attachement qu'ils portent à leur gouvernement ou à leurs institutions. Outre cela le caractère du chef de l'état; celui des chefs de l'armée et leurs talens militaires; l'influence que le cabinet ou les conseils de guerre exercent sur les opérations, du fond de la capitale; le système de guerre qui domine dans l'état-major ennemi; la différence dans la force constitutive des armées et dans leur armement; la géographie et la statistique militaires du pays où l'on doit pénétrer; enfin les ressources et les obstacles de toute nature que l'on peut y rencontrer, sont autant de points importans à considérer, et qui ne sont néanmoins ni de la diplomatie, ni de la stratégie.

Il n'y a pas de règles fixes à donner sur de pareilles matières, sinon qu'un gouvernement doit ne rien négliger pour arriver à la connaissance de ces détails, et qu'il est indispensable de les prendre en considération dans les plans d'opérations qu'il se proposera. Nous allons esquisser

toutefois les principaux points qui doivent guider dans ces sortes de combinaisons.

De la statistique et géographie militaires.

On doit entendre, par la première de ces sciences, la connaissance aussi parfaite que possible de tous les élémens de puissance, et de tous les moyens de guerre de l'ennemi que l'on est appelé à combattre: la seconde consiste dans la description topographique et stratégique du théâtre de la guerre, avec tous les obstacles que l'art et la nature peuvent offrir aux entreprises; l'examen des points décisifs permanens que présente une frontière ou même toute l'étendue d'un pays. Non seulement le ministère public, mais le chef de l'armée et l'état-major doivent être initiés dans ces connaissances, sous peine de trouver de cruels mécomptes dans leurs calculs, comme cela arrive si souvent, même de nos jours, malgré les progrès immenses que les nations civilisées ont fait dans toutes les sciences statistique, politique, géographique et topographique. J'en citerai deux exemples dont je fus témoin: en 1796, l'armée de

Moreau, pénétrant dans la Forêt Noire, s'attendait à trouver des montagnes terribles, des défilés et des forêts dont l'antique Hercinie rappelait le souvenir avec des circonstances effrayantes: on fut fort surpris après avoir gravi les berges de ce vaste plateau qui versent sur le Rhin, de voir que ces versans et leurs contreforts seuls forment des montagnes, et que le pays, depuis les sources du Danube jusqu'à Donawert, présentait des plaines aussi riches que fertiles.

Le second exemple plus récent encore date de 1813; toute l'armée de Napoléon, et ce grand capitaine lui-même, regardaient l'intérieur de la Bohême comme un pays coupé de montagnes, tandis qu'il n'en existe guère de plus plat en Europe, dès qu'on a franchi la ceinture de montagnes secondaires dont il est entouré, ce qui est l'affaire d'une marche.

Tous les militaires européens avaient à peu près les mêmes opinions erronnées sur le Balkan et sur la force réelle des Ottomans dans leur intérieur. Il semblait que le mot d'ordre fut donné de Constantinople pour faire regarder cette enceinte comme une barrière presque inexpugnable, et comme le palladium de l'empire, erreur qu'en ma qualité d'habitant des Alpes je n'ai jamais partagée. Des préjugés non moins enracinés portaient à croire qu'un peuple, dont tous les in-

dividus marchent sans cesse armés, formerait une milice redoutable et se défendrait à toute extrémité. L'expérience a prouvé que les anciennes institutions qui plaçaient l'élite des janissaires dans les villes frontières du Danube, avaient rendu la population de ces villes plus belliqueuse que les habitans de l'intérieur, qui ne font la guerre qu'aux Rajas désarmés : cette fantasmagorie a été appréciée à sa juste valeur ; ce n'était qu'un rideau imposant que rien ne soutenait, et la première enceinte forcée, le prestige a disparu. A la vérité les projets de réforme du sultan Mahmoud avaient exigé le renversement de l'ancien système sans donner le tems d'en substituer un nouveau, en sorte que l'empire se trouva pris au dépourvu: toutefois l'expérience a prouvé qu'une multitude de braves gens armés jusqu'aux dents, ne constitue pas encore une bonne armée, ni une défense nationale.

Revenons à la nécessité de bien connaître la géographie et la statistique militaires d'un empire. Ces sciences manquent, il est vrai, de traités élémentaires et restent encore à développer. Lloyd, qui en a fait un essai dans la 5me partie de ses mémoires, en décrivant les frontières des grands états de l'Europe, n'a pas été heureux dans ses sentences et ses prédictions: il voit des obstacles partout, il présente entr'autres comme

inexpugnable la frontière d'Autriche sur l'Inn, entre le Tyrol et Passau, où nous avons vu Moreau et Napoléon manœuvrer et triompher avec des armées de 150 mille hommes en 1800, 1805 et 1809. La plupart de ses raisonnemens offrent la même critique; il a vu les choses trop matériellement.

Mais si ces sciences ne sont pas publiquement professées, les archives des états-majors européens devraient être riches de documens précieux pour les enseigner, du moins dans les écoles spéciales de ce corps.

La statistique militaire n'est guère mieux connue que la géographie; on n'en a que des tableaux vagues et superficiels, où l'on jette au hasard le nombre d'hommes armés et de vaisseaux qu'un état possède, ainsi que les revenus qu'on lui suppose, ce qui est loin de constituer entièrement une science nécessaire pour combiner des opérations. Notre but n'est pas d'approfondir ici ces importantes combinaisons, mais de les indiquer comme moyens de succès dans les entreprises que l'on voudrait former.

De diverses autres causes qui influent sur les succès d'une guerre.

Si les passions exaltées du peuple que l'on doit combattre sont un grand ennemi à vaincre, un général et un gouvernement doivent employer tous leurs efforts pour calmer ces passions. Nous ne saurions rien ajouter à ce que nous avons dit à ce sujet en parlant des guerres nationales.

En échange, un général doit tout faire pour électriser ses soldats, et leur donner ce même élan qu'il lui importe de comprimer dans ses adversaires. Toutes les armées sont susceptibles du même enthousiasme, les mobiles et les moyens seuls diffèrent selon l'esprit des nations. L'éloquence militaire a fait l'objet de plus d'un ouvrage; nous ne l'indiquerons que comme un moyen. Les proclamations de Napoléon; celles du général Paskévitsch; les allocutions des anciens à leurs soldats; celles de Souvoroff à des hommes encore plus simples; sont des modèles de genres différens. L'éloquence des juntes d'Espagne et les miracles de la Madone del Pilar ont mené aux mêmes résultats par des chemins bien opposés.

En général, une cause chérie et un chef qui inspire la confiance par d'anciennes victoires, sont de grands moyens pour électriser une armée et faciliter ses succès.

Quelques militaires ont contesté les avantages de l'enthousiasme, et lui préfèrent le sang-froid imperturbable dans les combats. L'un et l'autre ont des avantages et des inconvéniens qu'il est impossible de méconnaître; l'enthousiasme porte à de plus grandes actions, la difficulté est de le soutenir constamment; et lorsqu'une troupe exaltée se décourage, le désordre s'y introduit plus rapidement.

Le plus ou moins d'activité et d'audace dans les chefs des armées respectives est un élément de succès ou de revers qu'on ne saurait soumettre à des règles.

Un cabinet et un chef d'armée doivent prendre en considération la valeur intrinsèque des troupes et leur force constitutive comparée à celle de l'ennemi. Un général russe, commandant aux troupes les plus solidement constituées de l'Europe, peut tout entreprendre en rase campagne contre des masses indisciplinées et désordonnées, quelques braves que les individus qui les composent puissent être d'ailleurs. L'ensemble fait la force, l'ordre procure l'ensemble, la discipline amène l'ordre;

sans discipline et sans ordre point de succès possibles. (*)

Le même général russe, avec les mêmes troupes, ne pourra pas tout oser contre des armées européennes, ayant la même instruction et à peu de chose près la même discipline que la sienne. Enfin on peut oser devant un Mack ce qu'on n'osera pas devant un Napoléon.

L'action du cabinet sur les armées influe aussi sur l'audace des entreprises. Un général dont le génie et le bras sont enchaînés par un conseil aulique à 400 lieues du théâtre de la guerre, luttera avec désavantage contre celui qui aura toute liberté d'agir.

Quant à la supériorité d'habileté dans les généraux, on ne contestera pas qu'elle ne soit un des gages les plus certains de la victoire, surtout lorsque toutes les autres chances seront supposées égales. Sans doute, on a vu maintes

(*) Si les troupes irrégulières ne sont rien lorsqu'elles composent seules toute l'armée, et si elles ne sauraient gagner des batailles, il faut avouer qu'appuyées de bonnes troupes elles sont un auxiliaire de la plus haute importance: lorsqu'elles sont nombreuses, elles réduisent l'ennemi au désespoir en détruisant ses convois, interceptant toutes ses communications, et le tenant comme investi dans ses camps; elles rendent surtout les retraites désastreuses, ainsi que les Français en firent l'épreuve en 1812.

fois de grands capitaines battus par des hommes médiocres; mais une exception ne fait pas règle. Un ordre mal compris, un événement fortuit, peuvent faire passer dans le camp ennemi toutes les chances de succès qu'un habile général aurait préparées par ses manœuvres: c'est un de ces hasards qu'on ne saurait ni prévoir ni éviter. Serait-il juste, pour cela, de nier l'influence des principes et de la science dans les circonstances ordinaires? Non, sans doute, car ce hasard même produit le plus beau triomphe des principes, puisqu'ils se trouveront appliqués par l'armée contre laquelle on voulait les employer, et qu'elle vaincra par leur ascendant. Mais en se rendant à l'évidence de ces raisons, on en infèrera peut-être qu'elles prouvent contre la science.... Cela ne serait pas mieux fondé, puisque la science consiste à mettre de son côté toutes les chances possibles à prévoir, et qu'elle ne peut s'étendre aux caprices du destin: or, sur cent batailles gagnées par d'habiles manœuvres, il y en a deux ou trois gagnées par des accidens fortuits.

Si l'habileté du général en chef est un des plus sûrs élémens de victoire, on jugera aisément que le choix des généraux est un des points les plus délicats de la science du gouvernement et une des parties les plus essentielles de la politique militaire d'un état: malheureusement ce choix

est soumis à tant de petites passions, que le hasard, l'ancienneté, la faveur, l'esprit de coterie, la jalousie, y auront souvent autant de part que l'intérêt public et la justice. Cet objet est d'ailleurs si important que nous y consacrerons un article spécial.

Des institutions militaires.

Un des points les plus importans de la politique militaire d'un état, est celui qui concerne les institutions qui régissent son armée. Une excellente armée, commandée par un homme médiocre, peut effectuer de grandes choses : une mauvaise armée commandée par un grand capitaine en fera peut-être autant; mais elle en ferait bien davantage encore, si elle joignait la qualité des troupes aux talens de leur chef.

Douze conditions essentielles concourent à la perfection d'une armée.

La 1re c'est d'avoir un bon système de recrutement.

La 2me une bonne formation.

La 3me un système de réserves nationales bien organisé.

La 4me des troupes et des officiers bien instruits aux manœuvres et aux services d'intérieur et de campagne.

La 5me une discipline forte sans être humiliante.

La 6me un système de récompenses et d'émulation bien combiné.

La 7me des armes spéciales (génie et artillerie) ayant une instruction satisfaisante.

La 8me un armement bien entendu et supérieur, s'il est possible, à celui de l'ennemi, en appliquant ceci non seulement aux armes offensives, mais aux armes défensives.

La 9me un état-major général capable de bien utiliser tous ces élémens, et dont la bonne organisation réponde à l'instruction classique de ses officiers.

La 10me sera un bon système pour les approvisionnemens, les hôpitaux et l'administration en général. (*)

(*) A ces différentes conditions on peut ajouter un bon système d'habillement et d'équipement, car si ces articles intéressent moins directement les opérations du champ de

La 11me est un bon système pour organiser le commandement des armées, et la haute direction des opérations.

La 12me consiste dans l'excitation de l'esprit militaire.

Il faut le dire, aucune de ces conditions ne saurait être négligée sans de graves inconvéniens.

Une belle armée bien manœuvrière, bien disciplinée, mais sans conducteurs habiles et sans réserves nationales, laissa tomber la Prusse en 15 jours sous les coups de Napoléon. En échange, on a vu dans bien des circonstances, combien un état devait s'applaudir d'avoir une bonne armée : ce furent les soins et l'habileté de Philippe et d'Alexandre à former et à instruire leurs phalanges, qui rendirent ces masses si mobiles et si propres à exécuter les manœuvres les plus rapides, et qui permirent aux Macédoniens de

---

bataille que l'armement, ils contribuent néanmoins à la conservation des troupes ; or, à la longue, une armée solide qui conservera mieux ses anciens soldats, peut espérer une supériorité notable sur de jeunes levées sans cesse renouvelées. On a cité l'armée anglaise pour modèle dans ce genre; mais s'il est facile avec les trésors de l'Angleterre de bien pourvoir des petites armées de 50 à 60 mille hommes, la chose est plus difficile pour les puissances du continent avec leurs grandes armées.

subjuguer la Perse et l'Inde avec cette poignée de soldats d'élite. Ce fut l'amour excessif du père de Frédéric pour les soldats qui procura à ce grand roi une armée capable d'exécuter toutes ses entreprises.

Un gouvernement qui néglige son armée, sous quelque prétexte que ce soit, est donc un gouvernement coupable aux yeux de la postérité, puisqu'il prépare des humiliations à ses drapeaux et à son pays, au lieu de leur préparer des succès en suivant une marche contraire. Loin de nous la pensée qu'un gouvernement doive tout sacrifier à l'armée! ce serait une absurdité. Mais elle doit faire l'objet constant de ses soins, et si le prince n'a pas lui-même une éducation militaire, il est difficile qu'il atteigne ce but. Dans ce cas, qui malheureusement n'arrive que trop souvent, il faut y suppléer par de sages et prévoyantes institutions, à la tête desquelles on placera, sans contredit, un bon système d'état-major et un bon système de recrutement.

Quant aux récompenses et à l'avancement, il est essentiel de protéger l'ancienneté des services, tout en ouvrant une porte au mérite; les trois quarts de chaque promotion devraient être selon l'ordre du tableau, et l'autre quart réservé aux hommes qui se feraient remarquer par leur mérite et leur zèle. En tems de guerre,

l'ordre du tableau devrait au contraire être suspendu, ou réduit du moins au tiers des promotions, en laissant les deux autres tiers aux actions d'éclat.

La supériorité d'armement peut augmenter les chances de succès à la guerre; elle ne gagne pas les batailles mais elle y contribue: chacun se rappelle ce que la grosse cavalerie française a gagné en adoptant la cuirasse, qu'elle a si longtemps repoussée; chacun sait qu'avec le seul avantage de la lance, les cosaques ont souvent défait la cavalerie régulière la plus redoutable. Sans doute des lanciers en fourageurs ne valent pas mieux que des hussards; mais chargeant en ligne c'est bien une autre affaire. Combien de milliers de braves cavaliers ont été victimes du préjugé qu'ils avaient contre la lance, parce qu'elle gêne un peu plus à porter qu'un sabre!

L'armement des armées est encore susceptible de beaucoup de perfectionnemens, et celle qui prendra l'initiative de ces améliorations, s'assurera de grands avantages. L'artillerie laisse peu à désirer, mais les armes offensives et défensives de l'infanterie et de la cavalerie méritent l'attention d'un gouvernement prévoyant.

Les nouvelles inventions qui ont eu lieu depuis vingt ans, semblent nous menacer d'une grande

révolution dans l'organisation, l'armement et même la tactique des armées. La stratégie seule restera avec ses principes, qui furent les mêmes sous les Scipions et les César comme sous Frédéric, Pierre-le-Grand et Napoléon, car ils sont indépendans de la nature des armes et de l'organisation des troupes.

Les moyens de destruction se perfectionnent avec une progression effrayante; les fusées à la Congrève, dont les Autrichiens sont parvenus, dit-on, à régulariser l'effet et la direction; les obusiers de Schrapnell, qui lancent des flots de mitraille à la portée du boulet; les fusils à vapeur de Perkins, qui vomissent autant de balles qu'un bataillon; vont centupler peut-être les chances de carnage, comme si les hécatombes de l'espèce d'Eylau, de Borodino, de Leipzig et de Waterloo n'étaient pas suffisantes pour décimer les populations européennes.

Si les souverains ne se réunissent pas en congrès pour proscrire ces inventions de mort et de destruction, il ne restera d'autre parti à prendre qu'à composer la moitié des armées de cavalerie cuirassée, pour pouvoir enlever avec plus de rapidité toutes les machines; et l'infanterie même devra reprendre ses armures de fer du moyen âge, sans lesquelles un bataillon serait

couché par terre avant d'aborder l'ennemi. Nous pourrons donc revoir la fameuse gendarmerie toute bardée de fer, même les chevaux.

En attendant ces circonstances, encore reléguées dans les éventualités à peine probables, il est certain que l'artillerie, et toute la pyrotechnie meurtrière, ont fait des progrès qui doivent faire penser à modifier l'ordre profond dont Napoléon avait abusé. Nous reviendrons sur ce sujet dans le chapitre de la tactique.

Résumons donc enfin en peu de mots les bases essentielles de la politique militaire qu'un gouvernement sage doit adopter.

1° C'est de donner au prince une éducation à la fois politique et militaire; il trouvera plutôt dans ses conseils de bons administrateurs que des hommes d'état et d'épée; il doit donc chercher à l'être lui-même.

2° Si le prince ne conduit pas en personne ses armées, le plus important de ses devoirs et le plus cher de ses intérêts sera celui de se bien faire remplacer; c'est-à dire, de confier la gloire de son règne et la sûreté de ses états au général le plus capable de diriger ses armées.

3° L'armée permanente ne doit pas seulement se trouver toujours sur un pied respectable; il faut être en mesure de la doubler au besoin

pas des réserves sagement préparées. Son instruction et sa discipline doivent aller d'accord avec sa bonne organisation : enfin le système d'armement doit être perfectionné au moins à l'égal de ses voisins, si ce n'est même supérieur.

4° Le matériel doit être également sur le meilleur pied et avoir les réserves nécessaires.

5° Il importe que l'étude des sciences militaires soit protégée et récompensée, aussi bien que le courage et le zèle. Les corps auxquels ces sciences sont nécessaires doivent donc être estimés et honorés. C'est le seul moyen d'y appeler de toutes parts des hommes de mérite et de génie.

6° L'état-major général doit être employé en tems de paix aux travaux préparatoires pour toutes les éventualités de guerre possibles. Ses archives doivent se trouver pourvues de nombreux matériaux historiques pour le passé, et de tous les documens statistiques, géographiques, topographiques et stratégiques pour le présent et l'avenir. Il est donc essentiel que le chef de ce corps et une partie des officiers soient permanens dans la capitale en tems de paix, et que le dépôt de la guerre ne soit autre chose que le dépôt de l'état-major général, sauf à lui donner

une section secrète pour les documens qui devraient être cachés aux officiers du corps.

7° On doit ne rien négliger pour avoir la géographie et la statistique militaires des états voisins, afin de connaître leurs moyens matériels et moraux d'attaque et de défense ainsi que les chances stratégiques des deux partis; on doit employer à ces travaux scientifiques les officiers distingués, et les récompenser quand ils s'en acquittent d'un manière marquante.

8° La guerre une fois décidée, il faudra arrêter sinon un plan entier d'opérations, ce qui est toujours impossible, du moins un système d'opérations dans lequel on se proposera un but, et s'assurera d'une base, ainsi que de tous les moyens matériels nécessaires pour garantir le succès de l'entreprise.

9° Le système d'opérations doit être en rapport avec le but de la guerre, avec l'espèce d'ennemis qu'on aura à combattre, avec la nature et les ressources du pays, avec le caractère des nations et celui des chefs qui les conduisent, soit à l'armée, soit dans l'intérieur de l'état. Il doit être calculé sur les moyens matériels et moraux d'attaque ou de défense que les ennemis peuvent avoir à opposer; enfin on doit y prendre en considération les alliances probables qui peuvent sur-

venir pour ou contre les deux partis dans le cours de la guerre.

10° L'état des finances d'une nation ne saurait être omis dans la nomenclature des chances de guerres qu'on est appelé à peser. Néanmoins il serait dangereux de lui accorder constamment toute l'importance que Frédéric-le-Grand semble y attacher dans l'histoire de son temps. Ce grand roi pouvait avoir raison à une époque où les armées se recrutaient en majeure partie par enrôlement volontaire; alors le dernier écu donnait le dernier soldat; mais si les levées nationales sont bien organisées, l'argent n'aura plus la même influence, du moins pour une ou deux campagnes. Si l'Angleterre a prouvé que l'argent procurait des soldats et des auxiliaires, la France a prouvé que l'amour de la patrie et l'honneur donnaient également des soldats, et qu'au besoin la guerre nourrissait la guerre. Sans doute la France trouvait, dans la richesse de son sol et dans l'exaltation de ses chefs, des sources de puissance passagère qu'on ne saurait admettre comme base générale d'un système; mais les résultats de ses efforts n'en furent pas moins frappans. Chaque année les nombreux échos du cabinet de Londres, et Mr d'Yvernois surtout, annonçaient que la France allait succomber faute d'argent, tandis que Napoléon entassait

200 millions d'épargnes dans les caves des Tuileries, tout en acquittant régulièrement les dépenses de l'état et la solde de ses armées. (*)

Une puissance qui regorgerait d'or pourrait fort mal se défendre; l'histoire est là pour attester que les peuples les plus riches ne sont ni les plus forts ni les plus heureux. Le fer pèse au moins autant que l'or dans les balances de la force militaire. Cependant hâtons-nous d'en convenir: l'heureuse réunion de sages institutions militaires, de patriotisme, d'ordre dans les finances, de richesse intérieure et de crédit public, constituera la nation la plus forte et la plus capable de soutenir une longue guerre.

Il faudrait un volume pour discuter toutes les circonstances dans lesquelles une nation peut développer plus ou moins de puissance, soit par l'or soit par le fer, et pour déterminer les cas où l'on peut espérer de nourrir la guerre par la guerre. Ce résultat ne s'obtient qu'en portant ses armées chez les autres, et tous les pays ne sont pas également de nature à fournir des ressources à un assaillant.

(*) Il y eut un déficit à sa chute, mais il n'y en avait point en 1811: il fut le résultat de ses désastres et des efforts inouis qu'il fut appelé à faire.

Nous nous engagerions trop loin en traitant à fond ces matières; il suffira, pour le but que nous nous proposons, d'indiquer les rapports qu'elles peuvent avoir avec un projet de guerre; c'est à l'homme d'état à saisir les modifications que les circonstances et les localités peuvent apporter dans ces rapports.

Avant de passer au chapitre de la stratégie, nous terminerons cet aperçu de la politique militaire des états par quelques observations sur le choix des généraux en chef, sur la direction supérieure des opérations de la guerre, et sur l'esprit militaire à imprimer aux armées.

Du commandement des armées et de la direction des opérations.

On a beaucoup argumenté sur l'avantage et les inconvéniens qu'il y aurait pour un état à ce que le monarque marchât en personne à la tête des armées. Quoiqu'on en pense, il est certain que si le prince se sent les capacités et le génie d'un Frédéric, d'un Pierre-le-Grand ou d'un Napoléon, il se gardera bien de laisser, à ses généraux, l'honneur de faire de grandes choses qu'il pourrait faire lui-même, car ce serait manquer à sa propre gloire comme au bien du pays.

N'ayant pas la mission de débattre si les rois guerriers sont plus heureux pour les peuples que les rois pacifiques, question philantropique étrangère à notre sujet, il faut nous borner à reconnaître, qu'à égalité de mérite et de chances, un Souverain aura toujours l'avantage sur un général qui ne serait pas lui-même chef de l'état. Sans compter qu'il n'est responsable qu'à lui-seul des entreprises hardies qu'il formerait, il pourra encore beaucoup faire par la certitude qu'il aura de disposer de toutes les ressources publiques pour

subjuguer la Perse et l'Inde avec cette poignée de soldats d'élite. Ce fut l'amour excessif du père de Frédéric pour les soldats qui procura à ce grand roi une armée capable d'exécuter toutes ses entreprises.

Un gouvernement qui néglige son armée, sous quelque prétexte que ce soit, est donc un gouvernement coupable aux yeux de la postérité, puisqu'il prépare des humiliations à ses drapeaux et à son pays, au lieu de leur préparer des succès en suivant une marche contraire. Loin de nous la pensée qu'un gouvernement doive tout sacrifier à l'armée! ce serait une absurdité. Mais elle doit faire l'objet constant de ses soins, et si le prince n'a pas lui-même une éducation militaire, il est difficile qu'il atteigne ce but. Dans ce cas, qui malheureusement n'arrive que trop souvent, il faut y suppléer par de sages et prévoyantes institutions, à la tête desquelles on placera, sans contredit, un bon système d'état-major et un bon système de recrutement.

Quant aux récompenses et à l'avancement, il est essentiel de protéger l'ancienneté des services, tout en ouvrant une porte au mérite; les trois quarts de chaque promotion devraient être selon l'ordre du tableau, et l'autre quart réservé aux hommes qui se feraient remarquer par leur mérite et leur zèle. En tems de guerre,

l'ordre du tableau devrait au contraire être suspendu, ou réduit du moins au tiers des promotions, en laissant les deux autres tiers aux actions d'éclat.

La supériorité d'armement peut augmenter les chances de succès à la guerre; elle ne gagne pas les batailles mais elle y contribue: chacun se rappelle ce que la grosse cavalerie française a gagné en adoptant la cuirasse, qu'elle a si longtemps repoussée; chacun sait qu'avec le seul avantage de la lance, les cosaques ont souvent défait la cavalerie régulière la plus redoutable. Sans doute des lanciers en fourageurs ne valent pas mieux que des hussards; mais chargeant en ligne c'est bien une autre affaire. Combien de milliers de braves cavaliers ont été victimes du préjugé qu'ils avaient contre la lance, parce qu'elle gêne un peu plus à porter qu'un sabre!

L'armement des armées est encore susceptible de beaucoup de perfectionnemens, et celle qui prendra l'initiative de ces améliorations, s'assurera de grands avantages. L'artillerie laisse peu à désirer, mais les armes offensives et défensives de l'infanterie et de la cavalerie méritent l'attention d'un gouvernement prévoyant.

Les nouvelles inventions qui ont eu lieu depuis vingt ans, semblent nous menacer d'une grande

révolution dans l'organisation, l'armement et même la tactique des armées. La stratégie seule restera avec ses principes, qui furent les mêmes sous les Scipions et les César comme sous Frédéric, Pierre-le-Grand et Napoléon, car ils sont indépendans de la nature des armes et de l'organisation des troupes.

Les moyens de destruction se perfectionnent avec une progression effrayante; les fusées à la Congrève, dont les Autrichiens sont parvenus, dit-on, à régulariser l'effet et la direction; les obusiers de Schrapnell, qui lancent des flots de mitraille à la portée du boulet; les fusils à vapeur de Perkins, qui vomissent autant de balles qu'un bataillon; vont centupler peut-être les chances de carnage, comme si les hécatombes de l'espèce d'Eylau, de Borodino, de Leipzig et de Waterloo n'étaient pas suffisantes pour décimer les populations européennes.

Si les souverains ne se réunissent pas en congrès pour proscrire ces inventions de mort et de destruction, il ne restera d'autre parti à prendre qu'à composer la moitié des armées de cavalerie cuirassée, pour pouvoir enlever avec plus de rapidité toutes les machines; et l'infanterie même devra reprendre ses armures de fer du moyen âge, sans lesquelles un bataillon serait

couché par terre avant d'aborder l'ennemi. Nous pourrons donc revoir la fameuse gendarmerie toute bardée de fer, même les chevaux.

En attendant ces circonstances, encore reléguées dans les éventualités à peine probables, il est certain que l'artillerie, et toute la pyrotechnie meurtrière, ont fait des progrès qui doivent faire penser à modifier l'ordre profond dont Napoléon avait abusé. Nous reviendrons sur ce sujet dans le chapitre de la tactique.

Résumons donc enfin en peu de mots les bases essentielles de la politique militaire qu'un gouvernement sage doit adopter.

1° C'est de donner au prince une éducation à la fois politique et militaire; il trouvera plutôt dans ses conseils de bons administrateurs que des hommes d'état et d'épée; il doit donc chercher à l'être lui-même.

2° Si le prince ne conduit pas en personne ses armées, le plus important de ses devoirs et le plus cher de ses intérêts sera celui de se bien faire remplacer; c'est-à dire, de confier la gloire de son règne et la sûreté de ses états au général le plus capable de diriger ses armées.

3° L'armée permanente ne doit pas seulement se trouver toujours sur un pied respectable; il faut être en mesure de la doubler au besoin

pas des réserves sagement préparées. Son instruction et sa discipline doivent aller d'accord avec sa bonne organisation : enfin le système d'armement doit être perfectionné au moins à l'égal de ses voisins, si ce n'est même supérieur.

4° Le matériel doit être également sur le meilleur pied et avoir les réserves nécessaires.

5° Il importe que l'étude des sciences militaires soit protégée et récompensée, aussi bien que le courage et le zèle. Les corps auxquels ces sciences sont nécessaires doivent donc être estimés et honorés. C'est le seul moyen d'y appeler de toutes parts des hommes de mérite et de génie.

6° L'état-major général doit être employé en tems de paix aux travaux préparatoires pour toutes les éventualités de guerre possibles. Ses archives doivent se trouver pourvues de nombreux matériaux historiques pour le passé, et de tous les documens statistiques, géographiques, topographiques et stratégiques pour le présent et l'avenir. Il est donc essentiel que le chef de ce corps et une partie des officiers soient permanens dans la capitale en tems de paix, et que le dépôt de la guerre ne soit autre chose que le dépôt de l'état-major général, sauf à lui donner

une section secrète pour les documens qui devraient être cachés aux officiers du corps.

7° On doit ne rien négliger pour avoir la géographie et la statistique militaires des états voisins, afin de connaître leurs moyens matériels et moraux d'attaque et de défense ainsi que les chances stratégiques des deux partis; on doit employer à ces travaux scientifiques les officiers distingués, et les récompenser quand ils s'en acquittent d'un manière marquante.

8° La guerre une fois décidée, il faudra arrêter sinon un plan entier d'opérations, ce qui est toujours impossible, du moins un système d'opérations dans lequel on se proposera un but, et s'assurera d'une base, ainsi que de tous les moyens matériels nécessaires pour garantir le succès de l'entreprise.

9° Le système d'opérations doit être en rapport avec le but de la guerre, avec l'espèce d'ennemis qu'on aura à combattre, avec la nature et les ressources du pays, avec le caractère des nations et celui des chefs qui les conduisent, soit à l'armée, soit dans l'intérieur de l'état. Il doit être calculé sur les moyens matériels et moraux d'attaque ou de défense que les ennemis peuvent avoir à opposer; enfin on doit y prendre en considération les alliances probables qui peuvent sur-

venir pour ou contre les deux partis dans le cours de la guerre.

10° L'état des finances d'une nation ne saurait être omis dans la nomenclature des chances de guerres qu'on est appelé à peser. Néanmoins il serait dangereux de lui accorder constamment toute l'importance que Frédéric-le-Grand semble y attacher dans l'histoire de son temps. Ce grand roi pouvait avoir raison à une époque où les armées se recrutaient en majeure partie par enrôlement volontaire; alors le dernier écu donnait le dernier soldat; mais si les levées nationales sont bien organisées, l'argent n'aura plus la même influence, du moins pour une ou deux campagnes. Si l'Angleterre a prouvé que l'argent procurait des soldats et des auxiliaires, la France a prouvé que l'amour de la patrie et l'honneur donnaient également des soldats, et qu'au besoin la guerre nourrissait la guerre. Sans doute la France trouvait, dans la richesse de son sol et dans l'exaltation de ses chefs, des sources de puissance passagère qu'on ne saurait admettre comme base générale d'un système; mais les résultats de ses efforts n'en furent pas moins frappans. Chaque année les nombreux échos du cabinet de Londres, et Mr d'Yvernois surtout, annonçaient que la France allait succomber faute d'argent, tandis que Napoléon entassait

200 millions d'épargnes dans les caves des Tuileries, tout en acquittant régulièrement les dépenses de l'état et la solde de ses armées. (*)

Une puissance qui regorgerait d'or pourrait fort mal se défendre; l'histoire est là pour attester que les peuples les plus riches ne sont ni les plus forts ni les plus heureux. Le fer pèse au moins autant que l'or dans les balances de la force militaire. Cependant hâtons-nous d'en convenir: l'heureuse réunion de sages institutions militaires, de patriotisme, d'ordre dans les finances, de richesse intérieure et de crédit public, constituera la nation la plus forte et la plus capable de soutenir une longue guerre.

Il faudrait un volume pour discuter toutes les circonstances dans lesquelles une nation peut développer plus ou moins de puissance, soit par l'or soit par le fer, et pour déterminer les cas où l'on peut espérer de nourrir la guerre par la guerre. Ce résultat ne s'obtient qu'en portant ses armées chez les autres, et tous les pays ne sont pas également de nature à fournir des ressources à un assaillant.

(*) Il y eut un déficit à sa chute, mais il n'y en avait point en 1811: il fut le résultat de ses désastres et des efforts inouis qu'il fut appelé à faire.

Nous nous engagerions trop loin en traitant à fond ces matières; il suffira, pour le but que nous nous proposons, d'indiquer les rapports qu'elles peuvent avoir avec un projet de guerre; c'est à l'homme d'état à saisir les modifications que les circonstances et les localités peuvent apporter dans ces rapports.

Avant de passer au chapitre de la stratégie, nous terminerons cet aperçu de la politique militaire des états par quelques observations sur le choix des généraux en chef, sur la direction supérieure des opérations de la guerre, et sur l'esprit militaire à imprimer aux armées.

Du commandement des armées et de la direction des opérations.

On a beaucoup argumenté sur l'avantage et les inconvéniens qu'il y aurait pour un état à ce que le monarque marchât en personne à la tête des armées. Quoiqu'on en pense, il est certain que si le prince se sent les capacités et le génie d'un Frédéric, d'un Pierre-le-Grand ou d'un Napoléon, il se gardera bien de laisser, à ses généraux, l'honneur de faire de grandes choses qu'il pourrait faire lui-même, car ce serait manquer à sa propre gloire comme au bien du pays.

N'ayant pas la mission de débattre si les rois guerriers sont plus heureux pour les peuples que les rois pacifiques, question philantropique étrangère à notre sujet, il faut nous borner à reconnaître, qu'à égalité de mérite et de chances, un Souverain aura toujours l'avantage sur un général qui ne serait pas lui-même chef de l'état. Sans compter qu'il n'est responsable qu'à lui-seul des entreprises hardies qu'il formerait, il pourra encore beaucoup faire par la certitude qu'il aura de disposer de toutes les ressources publiques pour

subjuguer la Perse et l'Inde avec cette poignée de soldats d'élite. Ce fut l'amour excessif du père de Frédéric pour les soldats qui procura à ce grand roi une armée capable d'exécuter toutes ses entreprises.

Un gouvernement qui néglige son armée, sous quelque prétexte que ce soit, est donc un gouvernement coupable aux yeux de la postérité, puisqu'il prépare des humiliations à ses drapeaux et à son pays, au lieu de leur préparer des succès en suivant une marche contraire. Loin de nous la pensée qu'un gouvernement doive tout sacrifier à l'armée! ce serait une absurdité. Mais elle doit faire l'objet constant de ses soins, et si le prince n'a pas lui-même une éducation militaire, il est difficile qu'il atteigne ce but. Dans ce cas, qui malheureusement n'arrive que trop souvent, il faut y suppléer par de sages et prévoyantes institutions, à la tête desquelles on placera, sans contredit, un bon système d'état-major et un bon système de recrutement.

Quant aux récompenses et à l'avancement, il est essentiel de protéger l'ancienneté des services, tout en ouvrant une porte au mérite; les trois quarts de chaque promotion devraient être selon l'ordre du tableau, et l'autre quart réservé aux hommes qui se feraient remarquer par leur mérite et leur zèle. En tems de guerre,

l'ordre du tableau devrait au contraire être suspendu, ou réduit du moins au tiers des promotions, en laissant les deux autres tiers aux actions d'éclat.

La supériorité d'armement peut augmenter les chances de succès à la guerre; elle ne gagne pas les batailles mais elle y contribue: chacun se rappelle ce que la grosse cavalerie française a gagné en adoptant la cuirasse, qu'elle a si longtemps repoussée; chacun sait qu'avec le seul avantage de la lance, les cosaques ont souvent défait la cavalerie régulière la plus redoutable. Sans doute des lanciers en fourageurs ne valent pas mieux que des hussards; mais chargeant en ligne c'est bien une autre affaire. Combien de milliers de braves cavaliers ont été victimes du préjugé qu'ils avaient contre la lance, parce qu'elle gêne un peu plus à porter qu'un sabre!

L'armement des armées est encore susceptible de beaucoup de perfectionnemens, et celle qui prendra l'initiative de ces améliorations, s'assurera de grands avantages. L'artillerie laisse peu à désirer, mais les armes offensives et défensives de l'infanterie et de la cavalerie méritent l'attention d'un gouvernement prévoyant.

Les nouvelles inventions qui ont eu lieu depuis vingt ans, semblent nous menacer d'une grande

révolution dans l'organisation, l'armement et même la tactique des armées. La stratégie seule restera avec ses principes, qui furent les mêmes sous les Scipions et les César comme sous Frédéric, Pierre-le-Grand et Napoléon, car ils sont indépendans de la nature des armes et de l'organisation des troupes.

Les moyens de destruction se perfectionnent avec une progression effrayante; les fusées à la Congrève, dont les Autrichiens sont parvenus, dit-on, à régulariser l'effet et la direction; les obusiers de Schrapnell, qui lancent des flots de mitraille à la portée du boulet; les fusils à vapeur de Perkins, qui vomissent autant de balles qu'un bataillon; vont centupler peut-être les chances de carnage, comme si les hécatombes de l'espèce d'Eylau, de Borodino, de Leipzig et de Waterloo n'étaient pas suffisantes pour décimer les populations européennes.

Si les souverains ne se réunissent pas en congrès pour proscrire ces inventions de mort et de destruction, il ne restera d'autre parti à prendre qu'à composer la moitié des armées de cavalerie cuirassée, pour pouvoir enlever avec plus de rapidité toutes les machines; et l'infanterie même devra reprendre ses armures de fer du moyen âge, sans lesquelles un bataillon serait

couché par terre avant d'aborder l'ennemi. Nous pourrons donc revoir la fameuse gendarmerie toute bardée de fer, même les chevaux.

En attendant ces circonstances, encore reléguées dans les éventualités à peine probables, il est certain que l'artillerie, et toute la pyrotechnie meurtrière, ont fait des progrès qui doivent faire penser à modifier l'ordre profond dont Napoléon avait abusé. Nous reviendrons sur ce sujet dans le chapitre de la tactique.

Résumons donc enfin en peu de mots les bases essentielles de la politique militaire qu'un gouvernement sage doit adopter.

1° C'est de donner au prince une éducation à la fois politique et militaire; il trouvera plutôt dans ses conseils de bons administrateurs que des hommes d'état et d'épée; il doit donc chercher à l'être lui-même.

2° Si le prince ne conduit pas en personne ses armées, le plus important de ses devoirs et le plus cher de ses intérêts sera celui de se bien faire remplacer; c'est-à dire, de confier la gloire de son règne et la sûreté de ses états au général le plus capable de diriger ses armées.

3° L'armée permanente ne doit pas seulement se trouver toujours sur un pied respectable; il faut être en mesure de la doubler au besoin

pas des réserves sagement préparées. Son instruction et sa discipline doivent aller d'accord avec sa bonne organisation : enfin le système d'armement doit être perfectionné au moins à l'égal de ses voisins, si ce n'est même supérieur.

4° Le matériel doit être également sur le meilleur pied et avoir les réserves nécessaires.

5° Il importe que l'étude des sciences militaires soit protégée et récompensée, aussi bien que le courage et le zèle. Les corps auxquels ces sciences sont nécessaires doivent donc être estimés et honorés. C'est le seul moyen d'y appeler de toutes parts des hommes de mérite et de génie.

6° L'état-major général doit être employé en tems de paix aux travaux préparatoires pour toutes les éventualités de guerre possibles. Ses archives doivent se trouver pourvues de nombreux matériaux historiques pour le passé, et de tous les documens statistiques, géographiques, topographiques et stratégiques pour le présent et l'avenir. Il est donc essentiel que le chef de ce corps et une partie des officiers soient permanens dans la capitale en tems de paix, et que le dépôt de la guerre ne soit autre chose que le dépôt de l'état-major général, sauf à lui donner

une section secrète pour les documens qui devraient être cachés aux officiers du corps.

7° On doit ne rien négliger pour avoir la géographie et la statistique militaires des états voisins, afin de connaître leurs moyens matériels et moraux d'attaque et de défense ainsi que les chances stratégiques des deux partis; on doit employer à ces travaux scientifiques les officiers distingués, et les récompenser quand ils s'en acquittent d'un manière marquante.

8° La guerre une fois décidée, il faudra arrêter sinon un plan entier d'opérations, ce qui est toujours impossible, du moins un système d'opérations dans lequel on se proposera un but, et s'assurera d'une base, ainsi que de tous les moyens matériels nécessaires pour garantir le succès de l'entreprise.

9° Le système d'opérations doit être en rapport avec le but de la guerre, avec l'espèce d'ennemis qu'on aura à combattre, avec la nature et les ressources du pays, avec le caractère des nations et celui des chefs qui les conduisent, soit à l'armée, soit dans l'intérieur de l'état. Il doit être calculé sur les moyens matériels et moraux d'attaque ou de défense que les ennemis peuvent avoir à opposer; enfin on doit y prendre en considération les alliances probables qui peuvent sur-

venir pour ou contre les deux partis dans le cours de la guerre.

10° L'état des finances d'une nation ne saurait être omis dans la nomenclature des chances de guerres qu'on est appelé à peser. Néanmoins il serait dangereux de lui accorder constamment toute l'importance que Frédéric-le-Grand semble y attacher dans l'histoire de son temps. Ce grand roi pouvait avoir raison à une époque où les armées se recrutaient en majeure partie par enrôlement volontaire; alors le dernier écu donnait le dernier soldat; mais si les levées nationales sont bien organisées, l'argent n'aura plus la même influence, du moins pour une ou deux campagnes. Si l'Angleterre a prouvé que l'argent procurait des soldats et des auxiliaires, la France a prouvé que l'amour de la patrie et l'honneur donnaient également des soldats, et qu'au besoin la guerre nourrissait la guerre. Sans doute la France trouvait, dans la richesse de son sol et dans l'exaltation de ses chefs, des sources de puissance passagère qu'on ne saurait admettre comme base générale d'un système; mais les résultats de ses efforts n'en furent pas moins frappans. Chaque année les nombreux échos du cabinet de Londres, et Mr d'Yvernois surtout, annonçaient que la France allait succomber faute d'argent, tandis que Napoléon entassait

200 millions d'épargnes dans les caves des Tuileries, tout en acquittant régulièrement les dépenses de l'état et la solde de ses armées. (*)

Une puissance qui regorgerait d'or pourrait fort mal se défendre; l'histoire est là pour attester que les peuples les plus riches ne sont ni les plus forts ni les plus heureux. Le fer pèse au moins autant que l'or dans les balances de la force militaire. Cependant hâtons-nous d'en convenir: l'heureuse réunion de sages institutions militaires, de patriotisme, d'ordre dans les finances, de richesse intérieure et de crédit public, constituera la nation la plus forte et la plus capable de soutenir une longue guerre.

Il faudrait un volume pour discuter toutes les circonstances dans lesquelles une nation peut développer plus ou moins de puissance, soit par l'or soit par le fer, et pour déterminer les cas où l'on peut espérer de nourrir la guerre par la guerre. Ce résultat ne s'obtient qu'en portant ses armées chez les autres, et tous les pays ne sont pas également de nature à fournir des ressources à un assaillant.

(*) Il y eut un déficit à sa chute, mais il n'y en avait point en 1811: il fut le résultat de ses désastres et des efforts inouis qu'il fut appelé à faire.

Nous nous engagerions trop loin en traitant à fond ces matières; il suffira, pour le but que nous nous proposons, d'indiquer les rapports qu'elles peuvent avoir avec un projet de guerre; c'est à l'homme d'état à saisir les modifications que les circonstances et les localités peuvent apporter dans ces rapports.

Avant de passer au chapitre de la stratégie, nous terminerons cet aperçu de la politique militaire des états par quelques observations sur le choix des généraux en chef, sur la direction supérieure des opérations de la guerre, et sur l'esprit militaire à imprimer aux armées.

Du commandement des armées et de la direction des opérations.

On a beaucoup argumenté sur l'avantage et les inconvéniens qu'il y aurait pour un état à ce que le monarque marchât en personne à la tête des armées. Quoiqu'on en pense, il est certain que si le prince se sent les capacités et le génie d'un Frédéric, d'un Pierre-le-Grand ou d'un Napoléon, il se gardera bien de laisser, à ses généraux, l'honneur de faire de grandes choses qu'il pourrait faire lui-même, car ce serait manquer à sa propre gloire comme au bien du pays.

N'ayant pas la mission de débattre si les rois guerriers sont plus heureux pour les peuples que les rois pacifiques, question philantropique étrangère à notre sujet, il faut nous borner à reconnaître, qu'à égalité de mérite et de chances, un Souverain aura toujours l'avantage sur un général qui ne serait pas lui-même chef de l'état. Sans compter qu'il n'est responsable qu'à lui-seul des entreprises hardies qu'il formerait, il pourra encore beaucoup faire par la certitude qu'il aura de disposer de toutes les ressources publiques pour

arriver au but qu'il se proposera. Il aura de plus le puissant véhicule des grâces, des récompenses et des punitions: tous les dévouemens seront là à ses ordres pour le plus grand bien de ses entreprises; aucune jalousie ne pourra troubler l'exécution de ses projets, ou du moins cela sera fort rare et n'arrivera que loin de sa présence, sur des points secondaires.

Voilà sans doute assez de motifs pour décider un prince à se mettre lui-même à la tête de ses armées, dès qu'il aura une vocation prononcée à cet effet, et que la lutte sera digne de lui. Mais si, loin d'avoir le génie de la guerre, il est d'un caractère faible et facile à circonvenir, alors sa présence à l'armée, au lieu de produire aucun bien, ouvrirait la carrière à toutes les intrigues: chacun lui offrirait ses projets, et comme il n'aurait pas l'expérience nécessaire pour juger les meilleurs, il s'abandonnerait aux conseils de ses familiers. Le général qui commanderait sous lui, géné et contrarié dans toutes ses entreprises, serait hors d'état de rien faire de bon, lors même qu'il aurait tout le talent nécessaire pour conduire une guerre. On objectera que le prince pourrait bien être présent à l'armée, sans gêner le généralissime, en plaçant au contraire toute sa confiance en lui seul, et l'aidant de son pouvoir

souverain. Dans ce cas, cette présence produirait quelque bien, mais causerait souvent de grands embarras : si l'armée était jamais tournée, coupée de ses communications et obligée à se faire jour l'épée à la main, quels tristes résultats ne produirait pas cette position du monarque au quartier-général!

Lorsque le prince se sentira la force de se mettre en personne à la tête de ses armées, mais sans posséder encore la confiance en lui-même nécessaire pour tout diriger de son propre mouvement, le meilleur système qu'il pourra adopter sera d'imiter précisément ce que le gouvernement prussien fit avec Blücher; c'est-à-dire, de s'entourer de deux généraux les mieux famés pour leur capacité, l'un pris parmi les hommes d'exécution reconnus, l'autre pris parmi les chefs d'état-major instruits. Cette trinité, si elle s'accorde bien, pourra donner d'excellents résultats, ainsi que cela eut lieu à l'armée de Silésie en 1813.

Le même système pourrait aussi convenir dans le cas où le monarque jugerait à propos de confier le commandement à un prince de sa maison, ainsi que cela s'est vu fréquemment depuis Louis XIV. Souvent le prince n'était décoré que du commandement titulaire, tandis qu'on lui

imposait un conseiller qui commandait en réalité. Ce fut le cas avec le duc d'Orléans et Marsin à la fameuse bataille de Turin, puis avec le duc de Bourgogne et Vendôme à la bataille d'Oudenarde : je crois même qu'il en fut ainsi à Ulm entre l'archiduc Ferdinand et Mack.

Ce dernier mode est déplorable, car alors personne n'est responsable de fait. Chacun sait qu'à Turin le duc d'Orléans jugea avec plus de sagacité que le maréchal Marsin, et il fallut l'exhibition des pleins pouvoirs secrets du roi, pour faire perdre la bataille contre les avis du prince qui commandait. De même à Ulm, l'archiduc Ferdinand déploya plus d'habileté et de courage que Mack qui devait lui servir de mentor.

Si le prince a le génie et l'expérience d'un archiduc Charles, il faut lui donner le commandement avec carte blanche et avec le choix de ses instrumens. S'il n'a pas encore les mêmes titres aquis, on peut alors l'entourer, comme Blucher, d'un chef d'état-major instruit, et d'un conseiller pris parmi les hommes d'exécution éprouvés. Mais en aucun cas il ne serait sage de donner à ces conseillers d'autre pouvoir qu'une voix consultative.

Nous avons dit plus haut que si le prince ne conduit pas lui-même ses armées, le plus important de ses devoirs sera celui de se bien faire remplacer, et c'est malheureusement ce qui n'arrive pas toujours. Sans remonter jusqu'aux temps de l'antiquité, il suffit de se rappeler les exemples plus récents que nous ont fourni les siècles de Louis XIV et de Louis XV. Le mérite du prince Eugène, mesuré d'après sa taille contrefaite, porta le plus grand capitaine de son temps dans les rangs ennemis; et après la mort de Louvois on vit les Tallard, les Marsin, les Villeroi, succéder aux Turenne, aux Condé, et aux Luxembourg; on vit plus tard les Soubise et les Clermont succéder au maréchal de Saxe. Depuis les choix musqués, faits dans les boudoirs des Pompadour et des Dubarry, jusqu'à l'amour de Napoléon pour les sabreurs, il y a sans doute bien des échelons de nature diverse à parcourir pour arriver à un résultat rationel: mais en tout temps les faiblesses humaines signaleront leur influence ou d'une manière ou de l'autre, et la ruse ou la souplesse l'emporteront souvent sur le mérite modeste qui attendra qu'on sache l'employer.

En mettant même à part toutes ces chances prises dans la nature du cœur humain, il est juste de reconnaître à quel point les choix sont

difficiles, même pour les chefs de gouvernement les plus ardents à désirer le bien. D'abord pour choisir un général habile, il faut être militaire soi-même et en état de juger, ou bien s'en rapporter aux jugements d'autrui, ce qui fait tomber nécessairement dans les inconvénients des coteries. L'embarras est sans doute moins grand lorsqu'on a sous la main un général déjà illustré par maintes victoires ; mais outre que tout général n'est pas un grand capitaine pour avoir gagné une bataille (témoins Jourdan, Scherer et tant d'autres), il n'arrive pas toujours qu'un état ait un général victorieux à sa disposition. Après de longues paix il pourrait arriver qu'aucun général européen n'eût commandé en chef. Dans ce cas il serait difficile de savoir à quel titre on préférerait un général à un autre: ceux qui par de longs services de paix seront les premiers en tête du tableau et auront le grade requis pour commander l'armée, seront-ils toujours les plus capables de le faire?

Outre cela les communications des chefs de l'état avec leurs subordonnés sont si rares et si passagères, qu'il ne faut pas s'étonner de la difficulté de mettre les hommes à leur place. La religion du prince séduite par les apparences, sera donc quelquefois surprise, et avec les senti-

ments les plus élevés, il pourra se tromper dans ses choix, sans qu'on puisse lui en faire un reproche.

Un des moyens les plus sûrs pour éviter ce malheur, semblerait être de réaliser la belle fiction de Fénélon dans Télémaque, et de chercher le Philoclès fidèle, sincère et généreux qui, placé entre le prince et tous les aspirants au commandement, pourrait, par ses rapports plus directs avec le public, éclairer le monarque sur le choix des individus les mieux recommandés par leurs talents comme par leur caractère. Mais cet ami fidèle ne cèdera-t-il jamais lui-même aux affections personnelles? Saura-t-il se défendre de préventions? Souvaroff ne fut-il pas repoussé par Potemkin à cause de son physique, et ne fallut-il pas toute l'habileté de Catherine pour faire donner un régiment à l'homme qui jeta ensuite tant d'éclat sur ses armes?

On a pensé qu'en consultant l'opinion publique ce serait le meilleur guide; rien n'est plus hasardé: l'opinion publique n'a-t-elle pas fait un César de Dumouriez, qui n'entendait rien a la grande guerre? Eût-elle mis Bonaparte à la tête de l'armée d'Italie, alors qu'il n'était connu de personne que de deux directeurs? Cependant il faut le reconnaître, cette opinion, si elle n'est

pas toujours infaillible, n'est pas non plus à dédaigner, lorsqu'elle survit surtout à de grandes crises et à l'expérience des évènemens.

Les qualités les plus essentielles pour un général d'armée, seront toujours : *Un grand caractère, ou courage moral qui mène aux grandes résolutions; puis le sang-froid, ou courage physique qui domine les dangers. Le savoir* n'apparaît qu'en troisième ligne, mais il sera un auxiliaire puissant, il faudrait être aveugle pour le méconnaître; au surplus, comme je l'ai déjà dit ailleurs, on ne doit pas entendre par-là une vaste érudition, il faut savoir peu mais bien, et surtout se pénétrer fortement des principes régulateurs.

A la suite de toutes ces qualités viendront celles du caractère personnel; un homme brave, juste, ferme, équitable, sachant estimer le mérite des autres au lieu de le jalouser, et habile à le faire servir à sa propre gloire, sera toujours un bon général, et pourra même passer pour un grand homme. Malheureusement cet empressement à rendre justice au mérite n'est pas la qualité la plus commune; les esprits médiocres sont toujours jaloux et enclins à se mal entourer, craignant de passer dans le monde pour être menés, et ne sachant pas comprendre que l'homme

placé de nom à la tête des armées a toujours la gloire presqu'entière des succès, lors même qu'il y aurait la moindre part.

On a souvent agité la question si le commandement devait être donné de préférence au général habitué par une longue expérience à conduire des troupes, ou à des généraux sortis des états-majors ou des armes savantes, peu habitués à manier eux-mêmes des soldats. Il est incontestable que la grande guerre est une science tout-à-fait à part, et qu'on peut combiner très-bien des opérations sans avoir mené soi-même un régiment à l'ennemi; Pierre-le-Grand, Condé, Frédéric et Napoléon sont là pour le prouver. On ne saurait donc nier qu'un homme sorti des états-majors puisse devenir un grand capitaine aussi bien que tout autre; mais ce ne sera pas pour avoir vieilli dans les fonctions de quartier-maître qu'il aura la capacité du commandement suprême, ce sera parce qu'il possède en lui-même le génie naturel de la guerre et le caractère requis. De même, un général sorti des rangs de l'infanterie ou de la cavalerie, sera aussi propre qu'un savant tacticien à conduire une armée.

La question semble donc difficile à résoudre d'une manière absolue, et ici encore les indivi-

dualités seront tout. Pour arriver à une solution rationelle, il faudra prendre un juste milieu et reconnaître :

Qu'un général, sorti de l'état-major, de l'artillerie ou du génie, qui aura conduit aussi une division ou un corps d'armée, aura, à chances égales, une supériorité réelle sur celui qui ne connaîtra que le service d'une arme ou d'un corps spécial.

Qu'un général de troupes qui aura médité de lui-même sur la guerre, sera également propre au commandement.

Que le grand caractère passe avant toutes les qualités requises pour un général en chef.

Enfin, que la réunion d'une sage théorie avec un grand caractère constituera le grand capitaine.

La difficulté d'assurer constamment de bons choix, a fait imaginer d'y suppléer par un bon état-major, qui, placé comme conseil des généraux, aurait une influence réelle sur les opérations. Sans doute un excellent corps d'état-major, dans lequel se perpétueraient de bonnes traditions, sera toujours une institution des plus utiles et

des plus heureuses; mais il faudra encore veiller à ce que de fausses doctrines ne s'y introduisent pas, car alors cette institution deviendrait fatale. Frédéric-le-Grand, en fondant son académie militaire de Potzdam, ne se doutait guère qu'elle aboutirait au *rechte schulter vor*, du général Ruchel (*) et à présenter l'ordre oblique comme un talisman infaillible qui fait gagner toutes les batailles: tant il est vrai que du sublime au ridicule il n'y a souvent qu'un pas.

Outre cela, il faudra éviter avec grand soin d'exciter un conflit entre le généralissime et son chef d'état-major; et si celui-ci doit être pris dans les notabilités de ce corps les mieux reconnues, encore faudra-t-il laisser au général le choix des individus avec lesquels il sympathisera le mieux. Imposer un chef d'état-major au généralissime, ce serait amener l'anarchie des pouvoirs; lui laisser prendre un homme nul parmi ses clients serait plus dangereux encore, car s'il est lui-même un homme médiocre, placé par la faveur ou le hasard, son choix s'en ressentira. Le terme

(*) Ce général crut, à la bataille de Jéna, qu'il sauverait l'armée en commandant à ses soldats d'avancer l'épaule droite pour former une ligne oblique!!

moyen pour éviter ces maux sera de donner, au général en chef, le choix parmi plusieurs généraux d'une capacité incontestable qu'on lui désignera, mais en lui laissant prendre celui qui lui conviendra.

On a imaginé aussi dans presque toutes les armées successivement, de donner plus de solennité et de poids à la direction des opérations militaires, en réunissant souvent des conseils de guerre pour aider le généralissime de leurs avis. Sans doute si le chef de l'armée est un Soubise, un Clermont, un Mack, un homme médiocre en un mot, il pourra se trouver souvent dans le conseil de guerre des avis meilleurs que les siens; la majorité même pourra prendre de meilleures décisions que lui; mais quel succès peut-on attendre d'opérations conduites par d'autres que ceux qui les ont imaginées et combinées? A quoi mènera l'exécution d'un projet que le général en chef ne comprendra qu'à demi, puisqu'il ne sera pas sa propre pensée?

J'ai fait par moi-même une terrible expérience de ce pitoyable rôle de souffleur d'un quartier-général, et personne peut-être ne pourrait mieux que moi l'apprécier à sa juste valeur.

C'est surtout au milieu d'un conseil de guerre que ce rôle doit être absurde, et plus le conseil sera nombreux et composé de hautes dignités militaires, plus il sera difficile d'y faire triompher la vérité et la raison pour peu qu'il y ait de dissidence.

Qu'aurait fait un conseil de guerre dans lequel Napoléon eût proposé, en qualité de conseiller, le mouvement d'Arcole, le plan de Rivoli, la marche par le St.-Bernard, le mouvement d'Ulm, celui sur Géra et Jéna? Les timides auraient trouvé ces opérations téméraires jusqu'à la folie; d'autres y auraient vu mille difficultés d'exécution; tous les eussent repoussées. Si au contraire le conseil les eût acceptées, et qu'un autre que Napoléon les eût conduites, n'auraient-elles pas certainement échoué?

Ainsi selon moi, c'est une déplorable ressource que celle des conseils de guerre; elle ne peut avoir qu'un seul côté favorable, c'est quand le conseil sera du même avis que le général en chef. Alors cela peut donner à celui-ci plus de confiance en ses propres résolutions, et il aura de plus la conviction que chacun de ses lieutenants, pénétré de la même idée que lui, fera de son mieux pour en assurer l'exécution. C'est le seul bién que puisse produire un conseil de guerre,

qui d'ailleurs devra toujours être un conseil purement consultatif et rien de plus. Mais si au lieu de ce parfait accord il y a dissidence, alors un tel conseil ne peut avoir que de fâcheux résultats.

D'après ce qui précède, je crois pouvoir conclure, que la meilleure manière d'organiser le commandement d'une armée lorsqu'on n'aura pas un grand capitaine qui ait déjà donné de nombreuses preuves, sera :

1° de confier ce commandement à un brave éprouvé, hardi dans le combat, inébranlable dans le danger.

2° de lui donner pour chef d'état-major un homme de haute capacité, d'un caractère franc et loyal, avec lequel le généralissime vive en bonne harmonie ; la gloire est assez grande pour en céder une parcelle à un ami qui aurait concouru à préparer les succès. Ce fut ainsi que Blücher, assisté des Gneisenau, et des Muffling, sut se couvrir d'une gloire que probablement il n'eût jamais acquise tout seul. Sans doute cette espèce de double commandement ne vaudra jamais celui d'un Frédéric, d'un Napoléon, d'un Souworof, mais à défaut de cette unité d'un grand capitaine, c'est certainement le mode préférable.

Avant de terminer sur ces importantes matières, il me reste encore quelques mots à dire sur une autre manière d'influencer les opérations militaires: c'est celle des conseils de guerre établis dans la capitale près du gouvernement.

Louvois dirigea longtems de Paris les armées de Louis XIV, et le fit avec succès. Carnot dirigea aussi de Paris les armées de la république: en 1793, il fit très-bien et sauva la France: en 1794, il fit d'abord très-mal, puis répara ses fautes par hazard: en 1796 il fit décidément fort mal. Mais Louvois et Carnot dirigeaient seuls les opérations sans réunir de conseil.

Le conseil aulique de guerre, établi à Vienne, eut souvent la mission de diriger les opérations des armées; il n'y eut jamais qu'une voix en Europe sur les funestes effets qui en sont résultés: est-ce à tort ou à raison? c'est ce que les généraux Autrichiens peuvent seuls décider.

Pour ce qui me concerne, je pense que la seule attribution que puisse avoir un tel conseil se réduit à l'adoption d'un plan général d'opérations. On sait déjà que je n'entends point par-là un plan qui tracerait toute une campagne, enchaînerait les généraux et les ferait battre inévitablement; mais j'entends le plan qui doit déterminer le but de la campagne, la nature

offensive ou défensive des opérations, puis les moyens matériels qu'il faudra disposer d'abord pour les premières entreprises, ensuite pour les réserves, finalement pour les levées possibles en cas d'invasion. On ne saurait nier que toutes ces choses peuvent et doivent même être discutées dans un conseil de gouvernement, composé de généraux et de ministres; mais là doit se borner l'action d'un pareil conseil, car s'il a la prétention de dire au généralissime, non seulement de marcher à Vienne ou à Paris, mais de lui indiquer encore la manière dont il doit manœuvrer pour y arriver, alors le pauvre général sera certainement battu, et toute la responsabilité de ses revers pèsera sur ceux qui, à 200 lieues de l'ennemi, prétendent diriger une armée, qu'il est déjà si difficile de bien diriger quand on est sur les lieux.

De l'esprit militaire des nations et du moral des armées.

Un gouvernement adopterait en vain les meilleurs règlemens pour organiser une armée, s'il ne s'appliquait aussi à exciter l'esprit militaire dans le pays. Si dans la cité de Londres on préfère le titre du plus riche caissier à la décoration militaire, cela peut aller à un pays insulaire, protégé par ses escadres innombrables; mais une nation continentale qui adopterait les mœurs de la cité de Londres ou de la bourse de Paris, serait tôt ou tard la proie de ses voisins. Ce fut à l'assemblage des vertus civiques et de l'esprit militaire passé des institutions dans les mœurs, que les Romains furent redevables de leur grandeur: lorsqu'ils perdirent ces vertus et que, cessant de regarder le service militaire comme un honneur autant que comme un devoir, on l'abandonna à des mercenaires Goths, Herules et Gaulois, la perte de l'empire devint inévitable. Sans doute tout ce qui peut augmenter la prospérité matérielle d'un pays ne doit pas être oublié ni méprisé; il faut honorer même les hommes

habiles et industriels qui sont les premiers instrumens de cette prospérité, mais il faut toujours que ce soit subordonné aux grandes institutions qui font la force des états en encourageant les vertus mâles et héroïques. La politique et la justice seront d'accord en cela car, quoiqu'en dise Boileau, il sera toujours plus glorieux *d'affronter le trépas sur les pas des Césars*, que de s'engraisser des misères publiques en jouant sur les vicissitudes du crédit de l'état. Malheur au pays où le luxe du traitant et de l'agioteur insatiable d'or, sera placé au-dessus de la livrée du brave qui aura sacrifié sa vie, sa santé ou sa fortune, à la défense du pays.

Le premier moyen d'encourager l'esprit militaire, c'est d'entourer l'armée de toute la considération publique et sociale. Le second, c'est d'assurer aux services rendus à l'état la préférence dans tous les emplois administratifs qui viendraient à vaquer, ou d'exiger même un tems donné de service militaire pour certains emplois.

Ce serait un sujet digne des plus sérieuses méditations, que de comparer les anciennes institutions militaires de Rome avec celles de la Russie et de la Prusse, et de les mettre ensuite en parallèle avec les doctrines des utopistes modernes qui, tonnant contre toute participation des officiers de l'armée aux autres fonctions publiques,

ne veulent plus que des rhéteurs dans toutes les grandes administrations. (*)

Sans doute il est beaucoup d'emplois qui exigent des études spéciales; mais ne serait-il pas possible au militaire de se livrer, dans les nombreux loisirs de la paix, à l'étude de la carrière qu'il voudrait embrasser après avoir payé sa dette au pays dans celle des armes? Et si les places administratives étaient données de préférence aux officiers retirés du service avec le grade de capitaine au moins, ne serait-ce pas un grand stimulant pour chercher à arriver à ce grade? ne serait-ce pas aussi un stimulant pour que les officiers songeassent, dans leurs garnisons, à chercher leurs récréations ailleurs que dans les théâtres et les cafés publics?

Peut-être trouvera-t-on que cette facilité de passer du service militaire aux places de l'administration civile serait plutôt nuisible que favorable à l'esprit militaire, et que pour fortifier celui-ci il conviendrait au contraire de placer l'état de soldat tout-à-fait en dehors des autres carrières. C'est ainsi que procédaient les Mamelloucks

(*) Par exemple, au lieu d'exclure les militaires des élections, on devrait donner le droit d'électeur à tous les colonels et celui d'éligible à tous les généraux; les plus vénaux des députés ne seront pas les militaires.

et les Janissaires dans leur origine. On achetait ces soldats à l'âge de 7 ou 8 ans et on les élevait dans l'idée qu'ils devaient mourir sous les drapeaux. Les Anglais même, ces hommes si fiers de leurs droits, contractent en devenant soldats l'obligation de l'être toute leur vie; et le soldat russe doit l'être pour 25 ans, ce qui équivaut presque à un enrôlement éternel comme celui des Anglais.

Avec de pareilles armées, ainsi que dans celles qui se recruteraient par enrôlemens volontaires, peut-être serait-il effectivement plus convenable de ne pas admettre de fusion entre les charges d'officiers militaires et les places civiles. Mais partout où le service militaire sera un devoir temporaire imposé aux populations, le cas semble différent, et les institutions romaines, qui exigeaient un service de 10 ans dans les légions avant de pouvoir prétendre aux diverses fonctions publiques, paraissent bien en effet le meilleur moyen de conserver l'esprit martial, surtout à une époque où la tendance générale vers le bien-être matériel semble devenir la passion dominante des sociétés.

Quoiqu'il en soit, je pense que sous tous les régimes possibles, le but permanent d'un gouvernement sage sera de relever le service militaire afin d'entretenir l'amour de la gloire et toutes

les vertus guerrières, sous peine d'encourir le blâme de la postérité et d'éprouver le sort du Bas-Empire.

Ce ne sera pas tout que d'inspirer l'esprit militaire aux populations, il faudra encore l'encourager dans l'armée. A quoi servirait en effet que l'uniforme fût honoré dans la cité et imposé comme un devoir civique, si l'on n'apportait pas sous les drapeaux toutes les vertus guerrières? On aurait des milices nombreuses mais sans valeur.

Que le courage soit récompensé et honoré, que les grades soient respectés, la discipline passée dans les sentimens et dans les convictions plus encore que dans les formes.

Que les corps d'officiers et les cadres en général soient convaincus que la résignation, la bravoure et le sentiment des devoirs, sont des vertus sans lesquelles il n'est pas d'armée respectable, pas de gloire possible: que tous sachent bien que la fermeté dans les revers est plus honorable que l'enthousiasme dans les succès, car il ne faut que du courage pour enlever une position, il faut de l'heroïsme pour faire une retraite difficile devant un ennemi victorieux et entreprenant, sans se laisser déconcerter et en lui opposant un front d'airain. Il est du devoir

du prince de récompenser une belle retraite à l'égal de la plus belle victoire.

Endurcir les armées aux travaux et aux fatigues ; ne pas les laisser chômer dans la mollesse des garnisons en tems de paix ; leur inculquer le sentiment de leur supériorité sur les ennemis, sans néanmoins rabaisser trop ceux-ci; inspirer l'amour des grandes actions, exciter en un mot l'enthousiasme par des inspirations en harmonie avec l'esprit qui domine les masses; décorer la valeur et punir la faiblesse, enfin flétrir la lâcheté : voilà les moyens de former un bon esprit militaire.

Ce fut la mollesse surtout qui perdit les légions romaines: ces redoutables soldats, qui portaient casque, bouclier et cuirasse sous le ciel brûlant de l'Afrique du tems des Scipions, les trouvèrent trop lourds sous le ciel froid de la Gaule et de la Germanie; alors l'Empire fut perdu.

J'ai dit qu'il ne fallait jamais trop inspirer le mépris de ses adversaires parce que, dans les cas où l'on trouverait une résistance opiniâtre, le moral du soldat pourrait en être ébranlé. Napoléon, s'adressant à Jéna au corps de Lannes, lui vantait la cavalerie prussienne, mais promettait qu'elle ne pourrait rien contre les bayonnettes de ses Egyptiens!

Il faut savoir aussi prémunir les officiers, et par eux les soldats, contre ces terreurs subites qui s'emparent souvent des armées les plus braves, quand elles ne sont pas retenues par le frein de la discipline et par la conviction que l'ordre dans une troupe est le gage de sa sûreté. Ce ne fut pas faute de courage que cent mille Turcs se firent battre à Péterwardin par le prince Eugène et à Kagoul par Roumanzoff : Ce fut parce qu'une fois repoussés dans leurs charges désordonnées, chacun d'eux se trouva livré à ses inspirations personnelles, combattant tous individuellement sans aucun ordre dans les masses. Une troupe saisie de panique se trouve dans le même état de démoralisation, parce que le désordre étant une fois introduit, tout concert et tout ensemble dans les volontés individuelles devient impossible; la voix des chefs ne peut plus se faire entendre; toute manœuvre pour rétablir le combat devient inéxécutable, et alors il ne reste de salut que dans une fuite honteuse.

Les peuples à imagination vive et ardente sont plus sujets que les autres à ces déroutes, et ceux du midi sont presque tous dans ce cas. Il n'y a que de fortes institutions et des chefs habiles qui puissent y remédier.

Les Français mêmes, dont les vertus militaires n'ont jamais été mises en question quand

ils ont été bien conduits, ont vu souvent de ces alertes qu'il est permis de nommer ridicules. Qui ne se rappelle l'inconcevable terreur panique dont l'infanterie du maréchal de Villars fut saisie après avoir gagné la bataille de Friedlingen (1704)? La même chose eut lieu dans l'infanterie de Napoléon après la victoire de Wagram, lorsque l'ennemi était en pleine retraite. Et, ce qui fut plus extraordinaire encore, c'est la déroute de la 97e demi-brigade au siège de Gênes, où 1500 hommes fuyaient devant un peloton de houzards, tandis que ces mêmes hommes enlevèrent deux jours après le fort du Diamant, par un des coups de main les plus vigoureux de l'histoire moderne.

Il semblerait bien facile néanmoins de convaincre de braves soldats, que la mort frappe plus vite et plus sûrement des hommes fuyant en désordre, que ceux qui savent rester unis pour présenter un front d'airain à l'ennemi, ou se rallier promptement s'ils viennent à être momentanément enfoncés.

L'armée Russe, sous ce rapport, peut servir de modèle à toutes celles de l'Europe, et l'aplomb qu'elle a déployé dans toutes ses retraites tient autant au caractère national qu'à l'instinct naturel de ses soldats et aux institutions d'une forte discipline.

Il est tems de quitter ces matières, dont je n'ai voulu tracer qu'un aperçu, et de passer enfin à l'examen des combinaisons purement militaires.

CHAPITRE III.

De l'art militaire proprement dit.

DE LA STRATÉGIE.

Définition et principe fondamental.

L'art militaire, indépendamment des parties que nous venons d'exposer succinctement, se compose encore, comme on l'a vu plus haut, de 4 branches principales : la stratégie, la grande tactique, la tactique de détail, et l'art de l'ingénieur. Nous ne traiterons que les deux premières, pour les motifs déjà indiqués ; il est donc urgent de commencer par les définir.

La stratégie comprend toutes les opérations qui embrassent le théâtre de la guerre en général.

1° La définition de ce théâtre et des combinaisons qu'il offre.

2° Le choix et l'établissement de la base fixe, et de la zone d'opérations.

3° La détermination du point objectif qu'on se propose, soit offensif, soit défensif.

4° La détermination des points décisifs du théâtre de la guerre.

5° Les fronts d'opérations, et lignes de défense.

6° Le choix des lignes d'opérations qui mènent de la base audit point objectif ou au front d'opérations; les manœuvres différentes pour embrasser ces lignes dans leurs diverses combinaisons.

7° Les bases d'opérations éventuelles et les réserves stratégiques.

8° Les marches d'armées considérées comme manœuvres.

9° Les magasins considérés dans leurs rapports avec les marches des armées.

10° Les forteresses envisagées comme moyens stratégiques, comme réfuges d'une armée, ou obstacles à sa marche: les sièges à faire et à couvrir.

11° Les camps retranchés.

12° Les diversions et les grands détachemens.

13° Les descentes.

14° Les passages de fleuves.

Ces différens objets constituent ce que l'on nomme ordinairement un plan de campagne. On peut y ajouter :

15° Les retraites.

16° Les quartiers d'hiver.

17° Les reconnaissances et autres moyens de connaître les opérations de l'ennemi.

Combinaisons accidentelles qui n'entrent pas dans un plan, mais qui appartiennent à la stratégie. (*)

La 2me branche est la tactique, c'est-à-dire les manœuvres d'une armée un jour de bataille, les combats, l'assiette du camp, et les diverses formations pour mener les troupes à l'attaque.

Plusieurs controverses futiles ont eu lieu pour déterminer d'une manière absolue la ligne de démarcation qui sépare ces deux branches de la science; j'ai dit que la stratégie est l'art de faire la guerre sur la carte, l'art d'embrasser tout le théâtre de la guerre; la tactique est l'art

(*) Beaucoup de ces combinaisons tiennent à la tactique comme à la stratégie, mais presque toutes les opérations de la guerre appartiennent à ces deux branches, c. à. d. à la stratégie pour leurs combinaisons et leurs rapports avec le plan général, et à la tactique pour leur exécution sur un terrain déterminé.

de combattre sur le terrain, d'y placer ses forces selon les localités et de les mettre en action sur divers points du champ de bataille, c'est-à-dire dans un espace de 3 ou 4 lieues, de manière que tous les corps agissans puissent recevoir des ordres et les exécuter dans le courant même de l'action. On a critiqué ma définition sans en donner de meilleure; il est certain que beaucoup de batailles ont été décidées par des mouvemens stratégiques, et n'ont été même qu'une série de pareils mouvemens; mais cela n'a jamais eu lieu que contre des armées dispersées, cas qui fait exception; or la définition générale, ne s'appliquant qu'à des batailles rangées, n'en est pas moins exacte.

Il est constant aussi que plusieurs des opérations, classées dans la stratégie par leurs rapports avec le plan général de la campagne et avec l'ensemble du théâtre de la guerre, appartiennent à la tactique pour ce qui concerne les détails d'exécution: tels sont les passages de fleuves, les retraites, les descentes. Mais la détermination du point ou de la direction dans laquelle il convient à l'armée d'agir est une combinaison essentiellement stratégique, et c'est encore par des manœuvres stratégiques qu'on y prévient l'ennemi. Je ne vois rien de mieux que

des exemples pour expliquer ma pensée, (*) et je citerai les passages du Rhin exécutés par Moreau en 1796 et 1800. Dans le dernier, Moreau opérait de Strasbourg à Schaffouse: la gauche débouche de Kehl pour donner le change à Kray; deux jours après le centre débouche à Brisach et à Bâle, et plus tard la droite, formée de l'armée de Lecourbe, passe à Schaffouse: l'ensemble est une opération stratégique, mais chacun des passages en particulier, s'il eût été fait devant l'ennemi, eût été une affaire de tactique, puisqu'il n'y avait plus qu'à opérer sur un terrain déterminé comme cela eut lieu en 1796.

Ainsi, indépendamment des mesures d'exécution locale, qui sont de son ressort, la grande tactique, selon moi, comprendra les objets suivans:

1° L'assiette des camps de passage.

2° Le choix des lignes de batailles défensives.

3° La défensive offensive dans le combat.

(*) On pourrait dire que la tactique est le combat, et que la stratégie c'est toute la guerre avant le combat, et après le combat, les sièges seuls exceptés; encore appartiennent-ils à la stratégie pour décider ceux qu'il faut faire, et comment il faut les couvrir. La stratégie décide *où* l'on doit agir, la tactique décide le mode d'exécution.

4° Les différens ordres de batailles, ou grandes manœuvres propres à attaquer une ligne ennemie.

5° La rencontre de deux armées en marche et batailles imprévues.

6° Les surprises d'armées. (*)

7° Les dispositions pour conduire les troupes au combat.

8° L'attaque des positions et camps retranchés.

Toutes les autres opérations de la guerre rentreront dans le détail de la petite guerre, comme les reconnaissances, les fourrages, les combats partiels d'avant-garde ou d'arrière-garde, l'attaque même des petits postes en un mot, tout ce qui doit être exécuté par une division ou brigade isolée.

(*) Il s'agit de surprises d'armées en pleine campagne, et non de surprises de quartiers d'hiver.

Du principe fondamental de la guerre.

Le but essentiel de cet ouvrage est de démontrer qu'il existe un principe fondamental de toutes les opérations de la guerre, principe qui doit présider à toutes les combinaisons pour qu'elles soient bonnes.

Il consiste :

1° A porter la majeure partie des forces disponibles d'une armée sur le point décisif, soit du théâtre de la guerre, soit d'un champ de bataille.

2° A opérer de manière que cette masse de forces ne soit pas seulement *présente* au point décisif, mais à ce qu'elle y soit habilement *mise en action.*

Nous allons d'abord appliquer ce principe incontestable aux différentes combinaisons de la stratégie et de la tactique, puis prouver, par l'histoire de vingt campagnes, que tous les succès ou les revers furent le résultat de l'application ou de l'oubli qu'on en fit. (*)

(*) On trouvera la relation de ces 20 campagnes avec

DES OPÉRATIONS STRATÉGIQUES.

ARTICLE I.

Du théâtre des opérations.

Le théâtre d'une guerre embrasse toutes les contrées où deux puissances peuvent s'attaquer, soit par leur propre territoire, soit par celui de leurs alliés, ou des puissances secondaires qu'elles entraîneront dans le tourbillon par crainte ou par intérêt. Lorsqu'une guerre se complique d'opérations maritimes, alors le théâtre n'en est pas restreint aux frontières d'un état, mais il peut embrasser les deux hémisphères, comme cela est arrivé dans la lutte entre la France et l'Angleterre, depuis Louis XIV jusqu'à nos jours.

---

50 plans de batailles dans mon histoire de la guerre de sept ans, dans celle des guerres de la révolution et dans la vie politique et militaire de Napoléon.

Ainsi le théâtre général d'une guerre est une chose si vague et si dépendante des incidens, qu'il ne faut pas le confondre avec le théâtre des opérations que chaque armée peut embrasser indépendamment de toute complication.

Le théâtre d'une guerre continentale entre la France et l'Autriche peut embrasser l'Italie seule, ou l'Allemagne et l'Italie si les princes allemands y prennent part.

Il peut arriver que les opérations soient combinées, ou que chaque armée soit destinée à agir séparément. Dans le premier cas, le théâtre général des opérations ne doit être considéré que comme un même échiquier, sur lequel la stratégie doit faire mouvoir les armées dans le but commun qui aura été arrêté. Dans le second cas, chaque armée aura son théâtre d'opérations particulier, indépendant l'un de l'autre.

Le théâtre d'opérations d'une armée comprend tout le terrain qu'elle chercherait à envahir, et tout celui qu'elle peut avoir à défendre. Si elle doit opérer isolément, ce théâtre forme tout son échiquier, hors duquel elle pourrait bien chercher une issue dans le cas où elle s'y trouverait investie de trois côtés; mais hors duquel elle ne doit combiner aucune manœuvre, puisque rien ne serait prévu pour une action commune avec l'armée secondaire.

Si, au contraire, les opérations sont concertées, alors le théâtre des opérations de chaque armée prise isolément, ne devient, en quelque sorte, qu'une des zones d'opérations de l'échiquier général, où les masses belligérantes doivent opérer dans un même but.

Chaque théâtre ou échiquier, sur lequel on doit opérer avec une ou plusieurs armées, se compose pour les deux partis:

1° D'une base d'opérations fixe.

2° D'un but objectif.

3° De fronts d'opérations, et de lignes de défense.

4° De zones et de lignes d'opérations.

5° De lignes de communications.

6° D'obstacles naturels ou artificiels à vaincre ou à opposer à l'ennemi.

7° De points stratégiques géographiques importans à occuper dans l'offensive, ou à couvrir défensivement.

8° De bases d'opérations accidentelles et intermédiaires entre le but objectif et la base positive.

9° De points de réfuge en cas de revers.

Pour rendre la démonstration plus intelligible, je suppose la France voulant envahir l'Autriche avec deux ou trois armées, destinées à se réunir

sous un chef et partant de Mayence, du Haut-Rhin, de la Savoie, ou des Alpes maritimes.

Chaque contrée que l'une de ces armées aura à parcourir, sera en quelque sorte une zone d'opérations de l'échiquier général. Mais si l'armée d'Italie ne doit agir que jusqu'à l'Adige, sans rien concerter avec l'armée du Rhin, alors ce qui n'était considéré que comme uue zone d'opérations dans le plan général, devient l'unique échiquier de cette armée, et son théâtre d'opérations.

Dès lors chaque échiquier doit avoir sa base particulière, son point objectif, ses zones et ses lignes d'opérations qui mènent de la base au but objectif dans l'offensive, ou du but objectif à la base dans la défensive.

ARTICLE II.

Des bases d'opérations.

Le premier point d'un plan d'opérations est de s'assurer d'une bonne base; on nomme ainsi l'étendue des frontières d'un état d'où une armée tirera ses ressourcesses et renforts; celle d'où elle devra partir pour une expédition offensive, et où elle trouvera un refuge au besoin; celle enfin sur laquelle elle devra s'appuyer si elle couvre son pays défensivement.

Quoique la base des opérations soit aussi ordinairement celle des ressources, cependant toute ligne, par laquelle viendrait une partie de ces ressources, ne serait pas pour cela une ligne d'opérations, mais une ligne d'approvisionnement.

Chaque armée peut avoir plusieurs bases successives: une armée française opérant en Allemagne a pour première base le Rhin; mais si elle est ramenée derrière le fleuve, elle a une nouvelle base sur la Moselle; elle peut en avoir une troisième sur la Seine, une quatrième sur la Loire.

Lorsqu'une armée se trouve repoussée sur sa première base, celle-ci devient alors une ligne de défense, surtout si elle est fortifiée : dans ce cas, il faut que l'armée ait une nouvelle base en seconde ligne.

Une base appuyée sur un fleuve large et impétueux, dont on tiendrait les rives par de bonnes forteresses situées à cheval sur ce fleuve, serait sans contredit la plus favorable qu'on pût désirer.

Plus la base est large, moins elle est facile à couvrir, mais moins il sera facile aussi d'en couper l'armée.

Un état, dont la capitale ou le centre de puissance est trop près de la première frontière, offre moins d'avantages pour baser ses défenseurs, qu'un état dont la capitale est plus éloignée.

Toute base, pour être parfaite, doit offrir deux ou trois places d'une capacité suffisante pour y établir des magasins, des dépôts, etc. Elle doit avoir au moins une tête de pont retranchée sur chacune des rivières inguéables qui s'y trouvent.

Outre ces bases permanentes, toujours placées dans son propre pays ou du moins dans le pays d'un allié sur lequel on puisse compter, il en est aussi d'éventuelles ou de temporaires qui dépendent des opérations entreprises en pays ennemi ; mais comme celles-ci sont plutôt des

points d'appui passagers, nous en dirons quelques mots dans un article particulier, pour éviter la confusion d'idées qui pourrait résulter d'une similitude de dénomination.

ARTICLE III.

Des opérations offensives ou défensives.

La guerre une fois résolue, la première chose à décider, c'est de savoir si elle sera offensive ou défensive. Avant tout il convient de bien définir ce qu'on entend par ces mots :

L'offensive se présente sous plusieurs faces : si elle est dirigée contre un grand état, qu'elle embrasse en entier, c'est alors *une invasion* ; si elle ne s'applique qu'à l'attaque d'une province, ou d'une ligne de défense plus ou moins bornée, ce n'est plus une invasion, mais une offensive ordinaire ; enfin, si ce n'est qu'une attaque sur une position quelconque de l'armée ennemie, et bornée à une seule opération, cela s'appelle *prendre l'initiative des mouvemens*. Comme nous l'avons dit au chapitre précédent, l'offensive, considérée moralement et politiquement, est presque toujours avantageuse, parce qu'elle porte la guere sur le sol ennemi, qu'elle ménage son propre

pays, diminue les ressources de l'ennemi, et augmente les siennes: elle élève le moral de l'armée et impose souvent la crainte à son adversaire: cependant il arrive aussi qu'elle excite son ardeur, lorsqu'elle lui fait sentir qu'il s'agit de sauver la patrie menacée.

Sous le rapport militaire, l'offensive a son bon et son mauvais côté; en stratégie, si elle est poussée jusqu'à l'invasion, elle donne des lignes d'opérations *étendues en profondeur*, qui sont toujours dangereuses en pays ennemi. Tout le théâtre d'opérations, les montagnes, les fleuves, les défilés, les places de guerre, étant des obstacles favorables à la défense, sont ainsi contraires à l'offensive; les habitans et les autorités du pays lui seront hostiles au lieu d'être des instrumens. Mais si elle obtient un succès, elle frappe la puissance ennemie jusqu'au cœur, elle la prive de ses moyens de guerre, et peut amener un prompt dénouement de la lutte.

Appliquée à une simple opération passagère, c'est-à-dire, considérée comme initiative des mouvemens, l'offensive est alors toujours avantageuse, surtout en stratégie. En effet, si l'art de la guerre consiste à porter ses forces au point décisif, on comprend que le premier moyen d'appliquer ce principe sera de prendre l'initiative des mouvemens. Celui qui a pris cette initiative,

sait d'avance ce qu'il fait et ce qu'il veut; il arrive avec ses masses au point où il lui convient de frapper. Celui qui attend est prévenu partout; l'ennemi tombe sur des fractions de son armée; il ne sait ni où son adversaire veut porter ses efforts, ni les moyens qu'il doit lui opposer.

En tactique, l'offensive a aussi des avantages; mais ils sont moins positifs, parce que les opérations n'étant pas sur un rayon aussi vaste, celui qui a l'initiative ne peut pas les cacher à l'ennemi, qui, le découvrant à l'instant, peut, à l'aide de bonnes réserves, y remédier sur-le-champ. Outre cela, celui qui marche à l'ennemi a contre lui tous les désavantages résultant des obstacles du terrain à franchir pour aborder la ligne de son adversaire, ce qui autorise à croire, qu'en tactique surtout les chances des deux systèmes sont assez balancées. Au reste, quelques avantages que l'on puisse se promettre de l'offensive stratégiquement et politiquement, il est constant qu'on ne saurait adopter exclusivement ce système pour toute la guerre, car il n'est pas même certain qu'une campagne commencée offensivement ne finisse pas par la défensive.

La guerre défensive, comme nous l'avons déjà dit, a aussi ses avantages lorsqu'elle est sagement combinée. Elle est de deux espèces: la défense inerte ou passive, ou la défense active avec des

retours offensifs. La première est toujours pernicieuse; la seconde peut procurer de grand succès. Le but d'une guerre défensive étant de couvrir le plus long-tems possible la portion de territoire menacé par l'ennemi, il est évident que toutes les opérations doivent avoir pour but de retarder ses progrès, de contrarier ses entreprises en multipliant les difficultés de sa marche.

Une armée ne se réduit guère à une défense positive que par suite de revers ou d'une infériorité flagrante dans les forces physiques ou morales. Dans ce cas elle cherche, sous l'appui des places et à la faveur des barrières naturelles ou artificielles, les moyens de rétablir l'équilibre des chances, en multipliant les obstacles qu'elle peut opposer à l'ennemi.

Ce système, lorsqu'il n'est pas poussé trop loin, présente aussi d'heureuses chances, mais c'est dans le cas seulement où le général qui se croit obligé d'y recourir a le bon esprit de ne pas se réduire à une défense inerte; c'est-à-dire, qu'il se gardera d'attendre sans bouger, dans des postes fixes, tous les coups que l'ennemi voudrait lui porter. Il faudra qu'il s'applique au contraire à redoubler l'activité de ses opérations, et à saisir toutes les occasions qui se présenteront de tomber sur les points faibles de l'ennemi, en prenant l'initiative des mouvemens.

Ce système, que j'ai nommé autrefois la défensive offensive (*), peut être avantageux en stratégie comme en tactique. En agissant ainsi on se donne les avantages des deux systèmes, car on a celui de l'initiative, et l'on est plus maître de saisir l'instant où il convient de frapper quand on se trouve au milieu d'un échiquier que l'on a préparé d'avance au centre des ressources et des appuis de son pays.

Dans les trois premières campagnes de la guerre de sept ans Frédéric-le-Grand fut agresseur; mais dans les quatre dernières il donna le vrai modèle d'une défense offensive. Il faut avouer aussi qu'il fut merveilleusement secondé par ses adversaires, qui lui donnèrent à l'envi tout le loisir et les occasions de prendre l'initiative avec succès.

Wellington a aussi joué ce rôle dans la majeure partie de sa carrière en Portugal, en Espagne et en Belgique, et c'était en effet le seul qui convînt à sa position. Il est toujours facile de faire le Fabius lorsqu'on le fait sur un territoire allié, que l'on n'a point à s'inquiéter du

(*) D'autres l'ont nommée défense active, ce qui n'est pas aussi juste, puisque la défense pourrait être très active sans être offensive pour cela; on peut néanmoins adopter le mot, qui est plus grammatical.

sort de la capitale ou des provinces menacées, en un mot lorsqu'on peut consulter uniquement les convenances militaires.

En définitive, il paraît incontestable qu'un des plus grands talens d'un général est de savoir employer tour à tour ces deux systèmes, et surtout de savoir ressaisir l'initiative au milieu même d'une lutte défensive.

ARTICLE IV.

Des points décisifs du théâtre de la guerre et des points objectifs d'opérations.

Quoiqu'il y ait de grands rapports entre ces deux espèces de points, vu que tout objectif d'opérations devra être un des points décisifs du théâtre de la guerre, il y a cependant une distinction à faire; car tous les points décisifs ne peuvent pas être à la fois le but objectif des opérations. Occupons-nous donc d'abord de bien définir les premiers, ce qui conduit nécessairement au bon choix des seconds.

Les points décisifs d'un théâtre de guerre sont de plusieurs espèces. Les premiers sont les lignes géographiques, dont l'importance est permanente et dérive de la configuration même de cet échiquier: prenons, par exemple, le théâtre de la guerre des Français en Belgique; il est tout simple que celui des deux partis qui sera maître du cours de la Meuse, sera maître du pays; car son

adversaire, débordé et enfermé entre la Meuse et la mer du Nord, ne pourrait recevoir bataille parallèlement à cette mer, sans courir risque d'une perte totale. De même, la vallée du Danube présente une série de points importans qui l'ont faite regarder comme la clef de l'Allemagne méridionale.

Les points décisifs géographiques sont aussi ceux qui rendraient maître du nœud de plusieurs vallées et du centre des grandes communications qui coupent un pays. Par exemple, Lyon est un point stratégique important, parce qu'il dominerait les vallées du Rhône et de la Saône, et qu'il se trouve au centre des communications de la France avec l'Italie et du midi avec l'Est.

Leipzig est un point stratégique incontestable parce qu'il est à la jonction de toutes les communications du nord de l'Allemagne. Si cette ville était fortifiée et située à cheval sur un fleuve, elle serait presque la clef du pays (si un pays a une clef, et si cette expression figurée veut dire autre chose qu'un point décisif). Toutes les capitales, étant au centre des routes d'un pays, seraient ainsi des points stratégiques par cette seule raison, sans compter les autres motifs qui ajoutent à cette importance.

Outre ces points il existe, dans les pays de montagnes, des défilés qui sont les seules issues

praticables pour une armée: ces points géographiques peuvent être décisifs dans une entreprise sur le pays.

La seconde espèce de points décisifs ce sont les points éventuels de manœuvres, qui sont relatifs et résultent de l'emplacement des troupes des deux partis; par exemple, Mack se trouvant concentré en 1805 vers Ulm et attendant l'armée Russe par la Moravie, le point décisif pour l'attaquer était Donawerth ou le Bas-Lech, car en le gagnant avant lui, on coupait sa ligne de retraite sur l'Autriche et sur l'armée destinée à le seconder. Au contraire, en 1800, Kray se trouvant dans la même position d'Ulm, n'attendait le concours d'aucune armée du côté de la Bohême, mais bien du Tyrol et de l'armée victorieuse de Mélas en Italie; dès lors le point décisif pour l'attaquer n'était plus Donawerth, mais bien du côté opposé, c'est-à-dire par Schafthouse, puisque c'était le moyen de prendre à revers son front d'opérations, de le couper de sa retraite et de l'isoler de l'armée secondaire aussi bien que de sa base, en le rejetant sur le Mein. Dans la même campagne de 1800, le premier point objectif de Bonaparte était de fondre sur la droite de Mélas par le St.-Bernard pour s'emparer de ses communications. On juge que le St.-Bernard et

Aoste n'étaient pas des points décisifs géographiques, mais bien de manœuvres, puisque leur importance dépendait de la marche de Mélas sur Nice.

On peut poser comme principe général, que les points décisifs en stratégie sont sur celles des extrémités de l'ennemi où l'on pourrait le séparer plus facilement de sa base et de ses armées secondaires, sans s'exposer soi-même à courir ce risque. On doit toujours préférer l'extrémité opposée à la mer, parce qu'il est aussi avantageux de refouler l'ennemi sur la mer, que dangereux de s'exposer à pareille chance (*).

Si l'armée ennemie est morcelée, ou étendue sur une ligne très-longue, alors le point décisif est le centre; car en y pénétrant on augmente la division des forces ennemies, c'est-à-dire on double leur faiblesse, et ces troupes accablées isolément doivent être perdues.

Le point décisif d'un champ de bataille se détermine :

1° Par la configuration du terrain.

2° Par la combinaison des localités avec le but stratégique que se propose une armée.

(*) Cette règle admet une exception dont nous parlerons à l'article des lignes d'opérations.

3° Par l'emplacement des forces respectives.

Mais pour ne pas anticiper sur les combinaisons de la tactique, nous traiterons de ces points au chapitre des ordres de bataille.

ARTICLE V.

Des fronts d'opérations et des lignes de défense.

Les lignes de défense sont de plusieurs natures; il y en a de stratégiques et de tactiques. Dans les premières il y en a qui sont permanentes et tiennent au système de défense de l'état, comme les lignes de frontières fortifiées, etc.; d'autres qui ne sont qu'éventuelles et se rapportent seulement à la position passagère où se trouve une armée.

Les lignes de frontières sont des lignes de défense permanentes, lorsqu'elles présentent un mélange d'obstacles naturels et artificiels, tels que des chaînes de montagnes, des grands fleuves et des forteresses, formant entr'eux un système bien lié. Ainsi la chaîne des Alpes, entre le Piémont et la France, est une ligne de défense, puisque les passages praticables sont garnis de forts qui mettraient de grandes entraves aux entreprises d'une armée, et qu'au sortir des gorges, de grandes places d'armes couvrent encore les différentes vallées du Piémont.

Toutes ces combinaisons se rapportant plutôt au système des places qu'aux opérations d'une campagne, nous les traiterons à l'article des forteresses. (Art. 10.)

Quant aux lignes de défense éventuelles, on peut dire que toute rivière un peu large, toute chaîne de montagnes et tout grand défilé ayant sur leurs points accessibles quelques retranchemens passagers, peuvent être regardés comme des lignes de défense à la fois stratégiques et tactiques, puisqu'elles servent à suspendre durant quelques jours la marche de l'ennemi, et l'obligent souvent à dévier de sa marche directe pour chercher un passage moins difficile: dans ce cas, elles procurent un avantage stratégique évident; mais si l'ennemi les attaque de front et de vive force, alors il est constant qu'elles ont aussi un avantage tactique, puisqu'il est toujours plus difficile de forcer une armée derrière une rivière, ou dans un poste fort par la nature et par l'art, que de l'attaquer en plaine découverte.

Toutefois il ne faut pas s'exagérer cet avantage tactique, puisqu'on tomberait dans le système des positions (starke positionen), qui a causé la ruine de tant d'armées; car quelles que soient les difficultés de l'abord d'un camp défensif, il est certain que celui qui y attendra passivement

les coups de son adversaire, finira par succomber (*). D'ailleurs, toute position très-forte par la nature étant d'un accès difficile (**), il est aussi difficile d'en sortir que d'y arriver, et l'ennemi pourra avec peu de monde en garder les issues et bloquer pour ainsi dire l'armée dans sa position avec des forces inférieures à ses défenseurs; c'est ce qui arriva aux Saxons dans le camp de Pirna, et à Wurmser dans Mantoue.

****

Un front d'opérations est l'étendue d'une ligne qu'occupe l'armée en avant de sa base, soit en pays ennemi, soit dans son propre pays.

Le front d'opérations semble donc n'être au fond que ce que l'on nomme aussi une ligne de défense passagère: toutefois ce sont deux choses qu'il est utile de distinguer, bien qu'elles aient en effet une grande analogie entr'elles.

En général, la ligne de défense implique avec elle une idée défensive, car une armée qui envahit une contrée s'occupe rarement d'y choisir une ligne de défense, à moins d'y être contrainte

---

(*) Il faut observer qu'il n'est pas question ici de camps fortifiés, qui font une grande différence et seront traités à l'article 11.

(**) Il est question ici de positions pour camper et non de champs de bataille.

par la tournure inattendue des évènemens; ce qui n'empêche pas qu'elle n'ait toujours un front d'opérations, même lorsqu'elle marcherait en avant, de succès en succès.

Selon moi le front d'opérations doit se dire de tout le front que la zone adoptée présenterait du côté de l'ennemi, tandis que la ligne de défense ne sera plus souvent que la partie de ce front où l'armée aura rassemblé ses principales forces lorsqu'elle attendra l'ennemi dans ses positions; d'où l'on peut conclure: 1° que le front d'opérations est un tout dont la ligne de défense ne formera qu'une partie; 2° que celle-ci se trouvera ordinairement en arrière ou comme en seconde ligne du premier; 3° que l'un s'applique surtout à une armée sur la défensive, tandis que l'autre s'applique également à toutes les armées agissantes.

Par exemple, lors de la reprise des hostilités, à la fin de 1813, le front d'opérations de Napoléon s'étendait d'abord depuis Hambourg jusqu'à Wittenberg, d'où il longeait la ligne des alliés jusque vers Glogau et Breslau, puisque sa droite était à Lowenberg; enfin il se rabattait en arrière sur la frontière de Bohême jusqu'à Dresde. Ramené plus tard derrière l'Elbe, sa ligne réelle de défense ne s'étendait alors qu'entre Wittenberg et Dresde, avec un crochet en ar-

rière sur Marienberg; car Hambourg et Magdebourg même se trouvaient déjà en-dehors de son échiquier stratégique, et il eût été perdu s'il eût songé à y porter ses opérations.

Comme autre exemple, je citerai sa position autour de Mantoue en 1796. Son front d'opérations s'étendait en réalité depuis les montagnes de Bergame jusqu'à la mer Adriatique, tandis qu'au besoin sa ligne réelle de défense était sur l'Adige entre le lac de Garda et Legnago, ensuite sur le Mincio entre Peschiera et Mantoue.

Dans une première édition de ce chapitre, je citais pour exemple les lignes du Lech, de l'Iser ou de l'Inn comme des fronts d'opérations d'une armée française agissant en Bavière, d'où l'on conclura peut-être que je confondais ici la ligne de défense avec le front d'opérations. Mais je prenais la chose au figuré, en ne regardant la Bavière que comme un échiquier isolé qu'il s'agirait de couvrir défensivement; en réalité, si l'on attachait aux opérations de cette armée française une idée plus générale et basée sur les leçons de l'histoire, il est certain que ces rivières seraient de véritables lignes de défense; tandis que par suite des combinaisons des Autrichiens, le front d'opérations embrasserait peut-être les deux rives du Danube et la partie du Tyrol la plus voisine du théâtre de la guerre, c'est-à-dire, le Tyrol

septentrional jusqu'au Brenner; non que tout cet espace dût être à la fois le théâtre de manœuvres simultanées, mais par cela seul qu'on pourrait d'un moment à l'autre y signaler la présence de l'ennemi, qui obligerait à y porter des forces considérables. On voit donc que je ne prétends point donner à ces dénominations de front d'opérations et de lignes de défense, des valeurs absolues et entièrement différentes l'une de l'autre, mais démontrer que, bien qu'elles se confondent souvent, l'une exprime une idée plus générale et plus étendue, et l'autre exprime à peu près la même idée, mais avec une valeur plus circonscrite.

Comme les fronts d'opérations et les lignes de défense sont déterminés par les circonstances et les localités, il est peu d'axiomes à donner. Pour l'un comme pour l'autre il est avantageux d'avoir sur les flancs, de même que sur le front, de grands obstacles naturels ou artificiels qui puissent servir de points d'appui. Les points d'appui que doit offrir un front d'opérations se nomment aussi des *pivots d'opérations*, ce sont des bases momentanées pour un tems donné, et qu'il ne faut pas confondre avec les pivots d'une manœuvre. Par exemple, dans la campagne de 1796, Véronne fut un excellent pivot d'opérations pour toutes les entreprises que fit Napoléon autour de

Mantoue pendant huit mois entiers. Dresde était de même en 1813 le pivot de tous ses mouvemens. Ces points sont des places d'armes passagères ou éventuelles.

Les pivots de manœuvres sont des corps mobiles qu'on laisse sur un point dont l'occupation est essentielle, pendant que le gros de l'armée marche à de grandes entreprises; ainsi le corps de Ney était le pivot de la manœuvre que Napoléon fit par Donavert et Augsbourg pour couper Mack de sa ligne de retraite; ce corps, porté à 5 divisions, masquait Ulm et gardait la rive gauche du Danube. La manœuvre finie le pivot cesse d'exister, tandis qu'un pivot d'opérations est un point matériel, avantageux sous le double rapport stratégique et tactique, et qui sert d'appui pour toute une période de la campagne.

Quant à la ligne de défense, la qualité la plus désirable selon moi est, que cette ligne soit aussi peu étendue que possible, car plus elle sera rétrécie, plus l'armée la couvrira facilement si elle est rejetée sur la défensive. Pour le front d'opérations il n'en est pas tout-à-fait de même, car si ce front était trop retréci, il serait difficile à une armée offensive de faire des manœuvres stratégiques qui pussent amener de grands résultats, vu que ce front rétréci offrirait à l'armée défensive les moyens de le couvrir plus aisé-

ment. Toutefois un trop grand front d'opérations ne convient pas non plus aux succès des opérations stratégiques; car une étendue trop immense donnerait à l'ennemi, si non une bonne ligne de défense, du moins des espaces assez vastes pour se soustraire aux résultats d'une manœuvre stratégique bien combinée. Ainsi les belles opérations de Marengo, d'Ulm, de Jéna, n'auraient pas eu de pareils résultats sur un théâtre aussi étendu que celui de la guerre de Russie en 1812, parce que l'armée, coupée de sa principale ligne de retraite, aurait pu en trouver une autre en se rejetant sur une zone différente de celle qu'elle avait primitivement adoptée.

Nous devons ajouter ici, que toute ligne de défense stratégique doit avoir aussi sur son développement, un point particulier qui devra servir de ralliement pour la défense tactique lorsqu'il s'agira de combattre sérieusement l'ennemi qui serait parvenu à franchir le front de la ligne stratégique. Par exemple, toute armée gardant une portion considérable du cours d'une rivière, ne pouvant tenir en forces toute l'étendue de cette ligne, devra avoir, un peu en arrière du centre, un champ de bataille bien choisi d'avance pour y recueillir ses divisions d'observation, et opposer ainsi à l'ennemi toutes ses forces concentrées. Mais je m'aperçois que mon sujet m'en-

traîne dans le domaine de la tactique, et je ne dois traiter ici que les lignes de défense stratégiques, c'est-à-dire, celles qui font partie en quelque sorte du front d'opérations d'une armée agissante.

Il arrive souvent qu'une armée est forcée d'avoir des doubles fronts d'opérations, soit par la configuration de certains théâtres de guerre, soit parce que toute ligne d'opérations offensive, un peu étendue en profondeur, exige d'être bien assurée sur ses flancs. Dans les premiers cas, on peut citer pour exemple la frontière de Turquie et celle d'Espagne. Des armées qui voudraient franchir le Balkan ou l'Ebre seraient forcées d'avoir un double front d'opérations, la première pour faire face à la vallée du Danube, l'autre pour faire face aux forces venant de Sarragosse ou de Léon. C'est un des inconvéniens les plus graves, puisque cela oblige à de grands détachemens, toujours nuisibles comme nous le dirons plus loin.

Enfin nous terminerons cet article par une remarque essentielle, c'est qu'une armée offensive, entrant dans un pays avec l'intention de le soumettre ou même seulement de l'occuper temporairement, agira toujours sagement, quelque soient ses succès antérieurs, en se préparant une bonne ligne de défense pour lui servir

au besoin de réfuge dans le cas où un revers de fortune viendrait à changer la face des affaires. Ces lignes rentrant du reste dans la combinaison des bases temporaires ou éventuelles dont nous parlerons à l'article 7, nous nous bornerons à les indiquer ici pour compléter l'aperçu que nous donnons. Dans une science où tout se lie si étroitement, ces répétitions sont un inconvénient inévitable.

ARTICLE VI.

Des zones et des lignes d'opérations.

On doit entendre, par zône d'opérations, une certaine fraction du théâtre général de la guerre, qui serait parcourue par une armée dans un but déterminé, et principalement lorsque ce but serait combiné avec celui d'une armée secondaire. Par exemple, dans l'ensemble du plan de campagne de 1796, l'Italie était la zone d'opérations de la droite, la Bavière était celle de l'armée du centre (Rhin-et-Moselle), enfin la Franconie était la zone de l'armée de gauche (Sambre-et-Meuse).

Une zone d'opérations peut quelquefois ne présenter qu'une seule ligne d'opérations, tant par la configuration même de la contrée, que par le petit nombre de points praticables pour une armée qui s'y trouveraient. Mais ce cas est rare, et la zone présentera ordinairement plusieurs lignes d'opérations, dont le nombre dépendra en

partie des projets du général, en partie du nombre des grandes communications qu'offrira le théâtre de ses entreprises.

On ne doit pas en conclure néanmoins que chaque chemin soit en lui-même une ligne d'opérations: sans doute, d'après la tournure que prendraient les évenemens de la guerre, chaque bonne route d'abord inoccupée pourrait devenir momentanément une ligne d'opérations; mais tant qu'elle n'est suivie que par des détachemens de coureurs ou qu'elle se trouve dans une direction hors de la sphère des principales entreprises, il serait absurde de la confondre avec la ligne réelle d'opérations. Outre cela trois ou quatre routes praticables qui se trouveraient à une ou deux marches seulement l'une de l'autre et conduiraient à un même front d'opérations, ne formeraient pas trois lignes d'opérations.

En effet on ne saurait donner ce nom qu'à un espace suffisant pour que le centre et les deux ailes d'une armée puissent s'y mouvoir dans la sphére d'une ou deux marches de chacune de ces ailes ou extrémités, ce qui suppose au moins l'existence de 4 à 5 chemins sur le front d'opérations.

On peut inférer de là que, si les mots de zône et de lignes d'opérations ont été jusqu'à

présent confondus et employés souvent l'un pour l'autre, il en a été de même pour les lignes d'opérations et les chemins de communication éventuels.

Je crois donc que le mot de *zone d'opérations* doit être employé pour désigner une grande fraction du théâtre général de la guerre; celui de *lignes d'opérations* désignera la partie de cette grande fraction que l'armée embrassera dans ses entreprises, soit qu'elle suive plusieurs routes, soit qu'elle n'en suive qu'une: enfin le nom de *ligne de communications* conviendra pour désigner les différentes routes praticables qui se trouveraient dans l'étendue de la zone d'opérations.

Citons encore un exemple pour rendre cette idée plus claire. En 1813, après que l'Autriche eut accédé à la grande coalition contre Napoléon, trois armées alliées durent envahir la Saxe, une autre la Bavière, une autre l'Italie: ainsi la Saxe, ou pour mieux dire le pays situé entre Dresde, Magdebourg et Breslau, formait donc la *zone d'opérations* de la masse principale. Cette zone avait *trois lignes d'opérations* conduisant au point objectif de Leipzig; la première était celle de l'armée de Bohême, menant des montagnes de l'Erzgebirge par Dresde et Chemnitz sur Leipzig; la seconde était la ligne d'opérations de

l'armée de Silésie, allant de Breslau par Dresde ou par Wittenberg sur Leipzig; enfin la troisième était la ligne d'opérations de l'armée du Prince de Suède, partant de Berlin pour aller par Dessau au même point objectif. Chacune de ces armées marchait sur deux ou trois routes parallèles et peu distantes l'une de l'autre, cependant on ne pourrait pas dire qu'elle avait trois lignes d'opérations.

Cet exemple suffira j'espère pour démontrer que cette désignation ne saurait convenir à chaque chemin qui se trouverait sur le théâtre de la guerre, mais bien à la portion de ce théâtre que les projets du général auront embrassée et où il aura dirigé tous ces moyens de guerre, ses colonnes agissantes, sa ligne d'étapes, ses parcs et ses dépôts.

Cette distinction étant bien établie, il nous reste à définir ce que l'on doit entendre par *lignes-manœuvres*. J'ai cru pouvoir donner ce nom à toutes les combinaisons du général en chef qui se rapporteraient au choix des lignes territoriales, et à la manière la plus convenable d'y employer ses forces pour appliquer les principes généraux de l'art de la guerre. Il est vrai qu'on a donné souvent aussi le même nom aux diverses lignes stratégiques adoptées temporairement pour une entreprise quelconque, et qui ne sont pas néan-

moins à confondre avec la ligne générale d'opérations. Pour les distinguer il suffira de nommer les unes lignes d'opérations-manœuvres, et les autres lignes stratégiques de manœuvre (*).

Si le choix des zones d'opérations offre des combinaisons peu nombreuses et si elles dependent le plus souvent de la topographie du théâtre de la guerre, il n'en est pas de même du choix des lignes d'opérations, car celui-ci se rapportant surtout à la position et à l'emploi des forces ennemies, il devra nécessairement offrir des combinaisons plus variées et susceptibles d'être soumises à des règles à peu près certaines.

Ces diverses combinaisons constituant autant de manœuvres différentes et formant une des

---

(*) Je donnerai un exemple de ces deux combinaisons. En 1796, les deux armées de Moreau et de Jourdan formèrent deux lignes d'opérations extérieures contre l'archiduc Charles, qui opéra sur deux lignes intérieures ou centrales réunies sous un même commandement. Voilà des combinaisons de lignes d'opérations-manœuvres.

Dans la même année, Wurmser, débouchant du Tyrol au secours de Mantoue, n'avait d'abord que la ligne d'opérations simple de l'Adige, mais arrivé à Roveredo, il forma 3 colonnes séparées par de grands obstacles; il opéra donc sur *trois lignes stratégiques de manœuvre* qui n'étaient pas des lignes d'opérations générales.

branches essentielles de la stratégie, elles exigent une définition aussi exacte que possible.

Définition des lignes d'opérations considérées comme manœuvres.

Les rapports de ces lignes avec celles que la nature a tracées, avec les positions de l'ennemi et les vues d'un général en chef, forment autant de classes différentes qui reçoivent un nom du caractère de ces mêmes rapports.

Nous appellerons *lignes d'opérations simples* celles d'une armée agissant sur la même direction d'une frontière, sans former de grands corps indépendans les uns des autres.

Les lignes doubles et multipliées sont celles d'une armée qui opère sur la même frontière, en formant deux ou trois corps destinés à agir isolément vers un seul ou vers plusieurs buts.

Les lignes d'opérations intérieures sont celles qu'une armée forme pour s'opposer à plusieurs lignes de l'ennemi, mais auxquelles on donne une direction telle, qu'on puisse rapprocher les

différens corps et lier leurs mouvemens, avant que l'ennemi ait la possibilité de leur opposer une plus grande masse.

Les lignes extérieures présentent le résultat opposé; ce sont celles qu'une armée formera en même tems sur les deux extrémités d'une ou de plusieurs lignes ennemies.

Les lignes profondes sont celles qui, partant de leur base, parcourent une grande étendue de terrain pour arriver à leur but.

Les lignes d'opérations concentriques sont plusieurs lignes qui partent de points éloignés pour arriver sur un même point en avant ou en arrière de leur base.

On entend par *lignes divergentes* celles que prendra une seule masse partant d'un point donné, et se divisant pour se porter sur plusieurs points divergens.

Enfin, les dernières combinaisons que nous présentent les opérations générales des armées, sont les *lignes secondaires* et les *lignes accidentelles*. Les premières servent à désigner les rapports de deux armées entr'elles, lorsqu'elles agissent sur un même développement de frontières; ainsi l'armée de Sambre-et-Meuse était, en 1796, ligne secondaire de l'armée du Rhin, en 1812; l'armée de Bagration était secondaire de l'armée de Barclay.

Les lignes accidentelles sont celles amenées par des évènemens qui font changer le plan primitif de campagne, et donnent une nouvelle direction aux opérations. Ces dernières sont rares et d'une haute importance; elles ne sont ordinairement bien saisies que par un génie vaste et actif.

On voit par ces définitions combien mes idées diffèrent de celles des auteurs qui m'ont devancé. En effet, on a considéré ces lignes sous les rapports matériels seulement : Lloyd et Bulow ne leur ont donné qu'une valeur relative aux magasins et aux dépôts des armées; le dernier a même avancé, *qu'il n'y avait plus de lignes d'opérations lorsque l'armée campait près de ses magasins*. L'exemple suivant suffira pour détruire ce paradoxe. Je suppose deux armées campées, la première sur le Haut-Rhin, la seconde en avant de Dusseldorff ou tout autre point de cette frontière; j'admets que leurs grands dépôts soient immédiatement au-delà du fleuve, ce qui est sans contredit la position la plus sûre, la plus avantageuse et la plus rapprochée qu'il soit possible de leur supposer. Ces armées auront un but offensif ou défensif; dès-lors elles auront incontestablement des lignes territoriales et des lignes manœuvres.

1° Leur ligne territoriale défensive partant

du point où elles se trouvent, ira jusqu'à celui de seconde ligne qu'elles doivent couvrir ; or, elles en seraient coupées l'une et l'autre, si l'ennemi venait à s'établir dans l'intervalle qui les en sépare. Mélas aurait eu pour un an de munitions dans Alexandrie, qu'il n'eût pas moins été coupé de sa base du Mincio, dès que l'ennemi victorieux occupait la ligne du Pô (*).

2° Leur ligne manœuvre serait double contre une simple, si l'ennemi concentrait ses forces pour accabler successivement ces armées ; elle sera double extérieure contre double intérieure, si l'ennemi fait aussi deux corps, mais qu'il leur donne une direction telle qu'il puisse les réunir plus promptement.

On voit donc que Bulow est parti d'une base absolument fausse ; son ouvrage a dû nécessairement s'en ressentir et renfermer des maximes dangereuses. Nous allons essayer d'en tracer quelques-unes qui nous semblent plus conformes aux principes généraux de la guerre, et pour les ap-

---

(*) On a cru que ceci pouvait être sujet à contestation ; je ne le pense pas : Mélas, privé de recrutement, resserré entre la Bormida, le Tanaro et le Pô, pouvant à peine recevoir des émissaires ou des courriers, aurait toujours dû finir par se faire jour ou par capituler, s'il n'était pas couru.

puyer d'une série de preuves qui ne laisse rien à désirer, nous reproduirons ici l'analyse déjà présentée des lignes d'opérations suivies dans les dernières guerres du 18e siècle, en nous bornant toutefois à celles de la révolution de France; (on pourra recourir pour celles de la guerre de sept ans au chap. 14, tome 2 du traité des grandes opérations militaires).

Cet ensemble complètera ce que nous avons à dire ici sur l'article important qui fait à notre avis la base des premières combinaisons stratégiques.

Observations sur les lignes d'opérations des guerres de la révolution française.

Au commencement de cette lutte terrible, qui eut des chances si variées, la Prusse et l'Autriche étaient les seuls ennemis connus de la France, et le théâtre de la guerre ne s'étendait en Italie que pour s'observer réciproquement, attendu que ce pays était trop éloigné du but. Le développement de l'échiquier d'opérations, comprenant l'espace qui s'étend depuis Huningue jusqu'à

Dunkerque, présentait trois zones principales: celle de droite renfermait la ligne du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Landau, et de là à la Moselle; celle du centre était formée de l'intervalle entre la Moselle et la Meuse; celle de gauche comprenait l'étendue des frontières de Givet à Dunkerque.

Lorsque la France déclara la guerre, au mois d'Avril 1792, son intention était de prévenir la réunion de ses ennemis; elle avait alors 100 mille hommes sur l'étendue des trois zones dont nous venons de parler, et les Autrichiens n'en avaient pas au-delà de 35 mille dans la Belgique. Il est donc impossible de pénétrer le motif qui empêcha les Français de conquérir cette province, où rien ne leur eût résisté. Il se passa quatre mois entre la déclaration de guerre et le rassemblement des forces alliées. N'était-il pas probable, néanmoins, que l'invasion de la Belgique eût empêché celle de la Champagne, en donnant au roi de Prusse la mesure des forces de la France, et l'engageant à ne pas sacrifier ses armées pour l'intérêt secondaire de lui imposer une forme de gouvernement? et si cette invasion de la Champagne n'eut pas les suites que tout le monde s'en promettait, à quoi a-t-il tenu qu'elle ne changeât la face de l'Europe? Cette question facile à résoudre, mais qu'il n'entre pas dans notre plan de discuter, est une

grande preuve de l'importance du choix des lignes d'opérations.

Lorsque les Prussiens arrivèrent, à la fin de Juillet, à Coblentz, il est certain que les Français ne pouvaient plus faire la guerre d'invasion, et que ce rôle était destiné aux armées coalisées: on sait de quelle manière elles s'en acquittèrent.

Les forces des Français sur le développement des frontières dont nous avons parlé, s'élevaient alors à 115 mille hommes environ. Répandues sur un front de 140 lieues, divisées en cinq corps d'armée, il était impossible que ces forces pussent présenter une résistance bien efficace; car pour les empêcher d'agir, il suffisait d'opérer sur le centre et de s'opposer à leur jonction. A cette raison militaire venaient se réunir toutes les raisons d'état; le but qu'on se proposait était entièrement politique; on ne pouvait l'atteindre que par des opérations rapides et vigoureuses: la ligne territoriale située entre la Moselle et la Meuse, qui formait celle du centre, moins fortifiée que le reste de cette frontière, présentait en outre aux alliés l'excellente place de Luxembourg pour base; elle fut donc choisie avec discernement, nous allons voir que l'exécution ne répondit pas au plan.

La cour de Vienne avait le plus grand intérêt à cette guerre, à cause de ses relations de

famille et des dangers auxquels ses provinces eussent été exposées en cas de revers. Par une spéculation politique dont il serait difficile de se rendre raison, le rôle principal fut néanmoins abandonné aux Prussiens; la maison d'Autriche ne coopéra à l'invasion qu'avec une trentaine de bataillons, 45 mille hommes restèrent en observation dans le Brisgau, sur le Rhin et en Flandre. Où se tenaient donc cachées les forces imposantes que cette puissance déploya dans la suite? Quelle destination plus utile à leur assigner que celle d'assurer les flancs de l'armée d'invasion? Ce système étonnant, que l'Autriche a payé d'ailleurs très-cher, n'expliquerait-il pas la résolution des Prussiens, de sortir, dès la première campagne, d'une scène où ils n'auraient jamais du figurer?

Si je me suis laissé entraîner à cette observation étrangère à l'art, c'est qu'elle est étroitement liée avec l'existence d'un corps qui aurait dû couvrir, non pas le Brisgau, mais le flanc des Prussiens, en faisant face à la Moselle et contenant Luckner au camp de Metz. Il faut néanmoins convenir que l'armée prussienne ne mit pas, dans ses opérations, toute l'activité nécessaire pour en assurer la réussite; elle resta huit jours dans son camp de Kons assez inutilement; si elle avait prévenu Dumouriez aux Islettes, ou

qu'elle eût tenté plus sérieusement de l'en chasser, elle aurait eu encore tout l'avantage d'une masse concentrée contre plusieurs divisions isolées, pour les accabler successivement, et rendre leur réunion impossible. Je crois que Frédéric, en pareil cas, eût justifié le propos de Dumouriez (celui-ci disait à Grandpré que s'il avait eu affaire au grand roi, il se trouverait déjà repoussé bien loin derrière Châlons).

Les Autrichiens prouvèrent, dans cette campagne, qu'ils étaient alors encore imbus du faux système de Daun et de Lascy, de tout couvrir pour tout garder. L'idée d'avoir 20 mille hommes dans le Brisgau, tandis que la Moselle et la Sarre, restaient dégarnies, démontre qu'ils eurent peur de perdre un village, et que ce système les engagea à former ces grands détachemens qui ruinent les armées. Oubliant que les gros bataillons ont toujours raison; ils crurent qu'il fallait occuper tout le développement des frontières pour qu'elles ne fussent pas envahies, tandis que c'est un moyen de les rendre accessibles sur tous les points.

Je ne m'étendrai pas d'avantage ici sur cette campagne. J'observerai seulement que Dumouriez abandonna sans motif la poursuite de l'armée alliée pour transférer le théâtre de la guerre, du centre à l'extrême gauche de l'échiquier général:

d'ailleurs il ne sut pas donner un grand but à ce mouvement, et alla attaquer de front l'armée du duc de Saxe-Techen vers Mons, tandis qu'en descendant la Meuse sur Namur, avec sa masse, il aurait pu la refouler sur la mer du Nord, vers Nieuport ou Ostende, et l'anéantir entièrement par une bataille plus heureuse que celle de Jemmapes.

La campagne de 1793 offre un nouvel exemple de l'influence du mauvais choix des lignes. Les Autrichiens remportèrent des victoires, et reprirent la Belgique, parce que Dumouriez étendit maladroitement le front de ses opérations jusqu'aux portes de Rotterdam. Jusque-là, on ne saurait donner que des éloges aux alliés; le désir de reconquérir ces riches contrées, justifie cette entreprise, sagement dirigée contre l'extrême droite du grand front de Dumouriez. Mais lorsqu'ils eurent repoussé l'armée française sous le canon de Valenciennes; lorsque celle-ci, désorganisée, livrée à tous les ravages de l'anarchie qui désolait l'intérieur, se trouvait hors d'état de résister, pourquoi rester six mois devant quelques places, et laisser au comité de salut public le tems de former de nouvelles armées? Lorsqu'on se rappelle la situation déplorable de la France et l'état de dénûment des débris de l'armée de Dampierre,

peut-on concevoir quelque chose aux parades des alliés devant les places de la Flandre?

La guerre d'invasion est surtout avantageuse, lorsque l'empire qu'on attaque est tout entier dans la capitale. Sous le gouvernement d'un grand prince et dans les guerres ordinaires, le chef-lieu de l'empire est au quartier général; mais sous un prince faible, dans un état démocratique, et plus encore dans une guerre d'opinion, la capitale est ordinairement le centre de la puissance nationale (*).

Si cette vérité avait pu être mise en doute, elle eût été justifiée dans cette occasion. La France était tellement dans Paris, que les deux tiers de la nation avaient levé l'étendard contre le gouvernement qui l'opprimait. Si, après avoir battu l'armée française à Famars, on eût laissé les Hollandais et les Hanovriens en observation devant ses débris, que les Anglais et la grande armée autrichienne eussent dirigé leurs opérations sur la Meuse, la Sarre et la Moselle, de concert

(*) La prise de Paris par les alliés décida du sort de Napoléon, mais cette circonstance ne détruit pas mon assertion. Napoléon, sans armée, avait toute l'Europe sur les bras et la nation elle-même avait séparé sa cause de la sienne. S'il avait eu 50 mille vieux soldats de plus, on eût bien vu que sa capitale était vraiment au quartier général.

avec l'armée prussienne et une partie de l'armée inutile du Haut-Rhin, il est certain qu'une masse de 120 mille hommes aurait pu agir avec deux corps de flancs pour couvrir sa ligne d'invasion. Je pense même que sans changer la direction de la guerre, ni courir de grands risques, on aurait pu laisser aux Hollandais et Hanovriens, le soin de masquer Maubeuge et Valenciennes, afin de poursuivre, avec le gros de l'armée, les débris de celle de Dampierre. *Mais après plusieurs victoires 200 mille hommes furent occupés à faire des sièges sans gagner un pouce de terrain.* Au moment où ils menaçaient d'envahir la France, ils établirent 15 ou 16 corps dans des positions défensives pour couvrir leur propre frontière! Ne semble-t-il pas voir le prince Charles de Lorraine en 1757, décider dans un conseil de guerre qu'il n'attaquera pas Breslau avec 90 mille hommes, de peur que la garnison de Schweidnitz, forte de 6 mille hommes, ne lui coupe la retraite!

Il n'est pas moins étonnant qu'après avoir fait, au commencement de la campagne, les plus grands efforts sur la droite de l'échiquier général, on les ait portés ensuite sur l'extrême gauche; ainsi, tandis que les alliés agissaient en Flandre, les forces imposantes qui étaient sur le Rhin ne les secondaient point, et lorsque ces forces opérèrent

offensivement à leur tour, les alliés restèrent dans l'inaction sur la Sambre. Ces fausses combinaisons ne ressemblent-elles pas à celles de Soubise et de Broglie en 1761, ainsi qu'à toutes les lignes de la guerre de sept ans?

En 1794, la scène change totalement de face. Les Français passent d'une défensive pénible à une offensive brillante. Les combinaisons de cette campagne ont été sans doute bien établies; mais on les a exagérées en les présentant comme un nouveau système de guerre.

Pour s'assurer de la justesse de mon assertion, jetons les yeux sur la position respective des armées dans cette campagne et dans celle de 1757; on voit qu'elle était à peu près la même et que la direction des opérations se ressemble absolument. Les Français avaient quatre corps qui se réunirent en deux grandes armées; comme le roi de Prusse avait quatre divisions qui formèrent deux armées aux débouchés des montagnes. Les deux grands corps prirent à leur tour une direction concentrique en 1794 sur Bruxelles, comme Frédéric et Schwérin l'avaient prise en 1757 sur Prague. La seule différence qui existe entre ces deux plans, c'est que les troupes autrichiennes, moins disséminées, avaient en Flandre une position moins étendue que celle de Brown en Bohême; mais

cette différence n'est certainement pas en faveur du plan de 1794. Ce dernier avait de plus contre lui la position de la mer du Nord : pour déborder la droite des Autrichiens, on osa faire filer le général Pichegru entre les rives de cette mer et la masse des forces ennemies; direction la plus dangereuse et la plus fautive que l'on puisse donner aux grandes opérations. Ce mouvement est absolument le même que celui de Benningsen sur la Basse-Vistule, qui faillit compromettre l'armée russe en 1807. Le sort de l'armée prussienne, rejetée sur la Baltique après avoir été coupée de ses communications, est une autre preuve de cette vérité.

Si le prince de Cobourg avait opéré comme on l'a fait de nos jours, il eût aisément fait repentir Pichegru, qui exécuta cette manœuvre audacieuse un mois avant que Jourdan ne fût en mesure de le seconder. La grande armée autrichienne, destinée à l'offensive, était au centre, devant Landrecies; elle se composait de 106 bataillons et 150 escadrons; elle avait sur son flanc droit le corps de Clairfayt pour couvrir la Flandre, et à sa gauche le corps du prince de Kaunitz pour couvrir Charleroi. Le gain d'une bataille sous les murs de Landrecies lui en fit ouvrir les portes, on trouva sur le général Chapuis le plan de la diversion en Flandre, et l'on envoya à

Clairfayt *douze bataillons!* Long-tems après, et lorsqu'on eut connaissance des succès des Français, le corps du duc d'York marcha à son secours. Mais que faisait alors le reste de l'armée devant Landrecies, puisque le départ de ces forces l'obligeait à retarder son invasion? Le prince de Cobourg ne perdit-il pas tous les avantages de sa position centrale, en laissant battre successivement tous ses gros détachements, et consolider les Français en Belgique? Enfin l'armée se mit en mouvement, après avoir envoyé une partie de ses forces au prince de Kaunitz à Charleroi, et laissé une division à Cateau. Si, au lieu de morceler cette grande armée, on l'eût dirigée de suite sur Turcoing, on pouvait y réunir 100 bataillons et 140 escadrons. Quel résultat eût alors obtenu la fameuse diversion de Pichegru, coupée de ses frontières et resserrée entre la mer du Nord et deux forteresses ennemies?

Le plan d'invasion des Français n'eut pas seulement le défaut radical de toutes les lignes extérieures, il pécha encore dans l'exécution: la diversion sur Courtray eut lieu le 26 Avril, et Jourdan n'arriva à Charleroi que le 3 Juin, plus d'un mois après. Quelle belle occasion pour les Autrichiens de profiter de leur position centrale. Je pense que si l'armée prussienne avait manœuvré par sa droite, et l'armée autrichienne par sa

gauche, c'est-à-dire toutes deux sur la Meuse, les affaires auraient pris une tournure bien différente; en effet, s'établissant sur le centre d'une ligne disséminée, leur masse aurait certainement empêché la réunion de ses différentes parties. Il peut être dangereux d'attaquer, en bataille rangée, le centre d'une armée en ligne contiguë, qui a la facilité d'être soutenu simultanément par ses ailes et toutes les réserves; mais il en est bien autrement d'une ligne de 130 lieues.

En 1795, la Prusse et l'Espagne se retirèrent de la coalition; le théâtre de la guerre sur le Rhin se rétrécit, et l'Italie ouvrit aux armées françaises un nouveau champ de gloire. Leurs lignes d'opérations dans cette campagne furent encore doubles: on voulut opérer par Dusseldorff et Manheim; Clairfayt, plus sage que ses prédécesseurs, porta alternativement sa masse sur ces deux points, et remporta des victoires si décisives à Manheim et dans les lignes de Mayence, qu'elles forcèrent l'armée de Sambre-et-Meuse à repasser le Rhin pour couvrir la Moselle, et ramenèrent Pichegru sous Landau.

En 1796, les lignes d'opérations sur le Rhin sont calquées sur celles de 1757, et sur celles de Flandre en 1794; mais obtiennent, comme l'année

précédente, un résultat bien différent. Les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse partent des deux extrémités de la base, pour prendre une direction concentrique sur le Danube. Elles forment comme en 1794, deux lignes extérieures. L'archiduc Charles, plus habile que le prince de Cobourg, profite de la direction intérieure des siennes pour leur donner un point de concentration plus rapproché, puis il saisit l'instant où le Danube couvre le corps de Latour pour dérober quelques marches à Moreau, et jeter toutes ses forces sur la droite de Jourdan qu'il accable; la bataille de Wurzbourg décide du sort de l'Allemagne, et contraint l'armée de Moreau, étendue sur une ligne immense, à faire sa retraite.

Bonaparte, en Italie, commence sa carrière extraordinaire. Son système est d'isoler les armées piémontaise et autrichienne; il réussit, par la bataille de Millésimo, à leur faire prendre deux lignes stratégiques extérieures, et les bat ensuite successivement à Mondovi et à Lodi. Une armée formidable se rassemble dans le Tyrol, pour sauver Mantoue, qu'il assiège; elle commet l'imprudence d'y marcher en deux corps *séparés par un lac*. L'éclair est moins prompt que le général français; il lève le siège en abandonnant tout, se porte, avec la majeure partie de ses forces, sur la première colonne qui débouche par Brescia,

la bat et la rejette dans les montagnes. La seconde colonne arrivée sur le même terrain, y est battue à son tour, et forcée à se retirer dans le Tyrol pour communiquer avec sa droite. Wurmser, pour qui ces leçons sont perdues, veut couvrir les deux lignes de Roveredo et de Vicence; Bonaparte, après avoir accablé et repoussé la première sur le Lavis, change alors de direction à droite, débouche par les gorges de la Brenta sur la ligne de gauche, et force les débris de cette belle armée à se sauver dans Mantoue, où ils sont enfin contraints à capituler.

En 1799, les hostilités recommencent; les Français, punis pour avoir formé deux lignes extérieures en 1796, en ont néanmoins trois sur le Rhin et le Danube. Une armée de gauche observe le Bas-Rhin, celle du centre marche sur le Danube; la Suisse, qui flanque l'Italie et la Souabe, est occupée par une troisième armée aussi forte que les deux autres. *Les trois corps ne pouvaient être réunis que dans la vallée de l'Inn, à quatre-vingts lieues de leur base d'opérations!* L'archiduc a des forces égales, mais il les réunit contre le centre, qu'il accable à Stockach, et l'armée d'Helvétie est forcée d'évacuer les Grisons et la Suisse orientale.

Les coalisés commettent à leur tour la même faute que leurs adversaires, et au lieu de poursuivre la conquête de ce boulevard central, qui leur coûta si cher ensuite, ils forment une double ligne en Suisse et sur le Bas-Rhin. Leur armée de Suisse est accablée à Zurich, tandis que celle du Rhin s'amuse à Manheim.

En Italie, les Français forment la double ligne de Naples, où 32,000 hommes sont occupés inutilement, tandis que sur l'Adige, où doivent se porter les plus grands coups, l'armée trop faible essuie des revers accablans. Lorsque cette armée de Naples revient au Nord, elle commet encore la faute de prendre une direction opposée à celle de Moreau; Souwaroff profite habilement de la position centrale qu'on lui laisse, marche à la première de ces armées, et la bat à quelques lieues de l'autre.

En 1800, tout change de face; Bonaparte est revenu d'Egypte, et cette campagne présente une nouvelle combinaison des lignes d'opérations: 150 mille hommes filent sur les deux flancs de la Suisse, débouchent d'un côté sur le Danube, et de l'autre sur le Pô; cette marche savante assura la conquête de contrées immenses; l'histoire moderne n'avait offert jusqu'alors aucune combinaison semblable; les armées françaises forment

deux lignes intérieures qui se soutiennent réciproquement; les Autrichiens sont forcés, au contraire, à prendre une direction extérieure qui les met hors d'état de communiquer. Par la combinaison habile de sa marche, l'armée de réserve coupe l'ennemi de sa ligne d'opérations, et conserve elle-même toutes ses relations avec ses frontières et avec l'armée du Rhin, qui forme sa ligne secondaire.

La fig. III, ci contre, démontre cette vérité (*) et présente la situation respective des deux partis; AA indiquent les armées de réserve et du Rhin; BB celles de Mélas et de Kray; CCCC les passages du St.-Bernard, du Simplon, du St.-Gothard et du Splugen. On voit par cette figure, que Mélas est coupé de sa base, et que le général français, au contraire, ne court aucun risque, puisqu'il conserve toutes ses communications avec les frontières et avec sa ligne secondaire.

L'analyse des évènemens mémorables dont nous venons d'esquisser l'ensemble suffira pour convaincre de l'importance du choix des lignes-manœuvres dans les opérations militaires. En effet, il peut réparer les désastres d'une bataille

(*) Cette figure est la même que celle qui se trouve à l'atlas du traité des grandes opérations militaires. Pl. 20.

perdue, rendre vaine une invasion, étendre les avantages d'une victoire, assurer la conquête d'un pays.

En comparant les combinaisons et les résultats des plus célèbres campagnes, on verra aussi que toutes les lignes d'opérations qui ont réussi, se rattachaient au principe fondamental que nous avons présenté à diverses reprises (*), *car les lignes simples et les lignes intérieures ont pour but de mettre en action, au point le plus important, et par le moyen de mouvemens stratégiques, un plus grand nombre de divisions, et par conséquent une plus forte masse que l'ennemi.* On se convaincra également que toutes celles qui échouèrent, renfermaient les vices opposés à ces principes, puisque toutes les lignes multipliées tendent à présenter des parties faibles et isolées à la masse qui doit les accabler.

(*) Voyez page 96 ci-dessus, et les chapitres VII et XXXV du traité des grandes opérations.

Maximes sur les lignes d'opérations.

De tous les évènemens analysés ci-dessus et plus encore de ceux qui suivirent de près la première publication de ce chapitre en 1805, je crois qu'on peut déduire les maximes suivantes.

1° Si l'art de la guerre consiste à mettre en action le plus de forces possible au point décisif du théâtre des opérations, le choix de la ligne d'opérations étant le premier moyen d'y parvenir, peut être considéré comme la base fondamentale d'un bon plan de campagne (*). Napoléon le prouva par la direction qu'il sut assigner à ses masses en 1805 sur Donavert, et en 1806 sur Gera; manœuvres habiles, que les militaires ne sauraient trop méditer.

(*) Je crois devoir répéter que je n'ai jamais admis la possibilité de tracer d'avance le plan de toute une campagne. Cela ne peut s'entendre que du projet primitif qui indique le point objectif que l'on se propose d'atteindre, le système général qu'on suivra pour y arriver, et la première entreprise que l'on formera à cet effet; le reste dépend naturellement du résultat de cette première opération, et des nouvelles chances qu'elle amènera.

2° La direction qu'il convient de donner à cette ligne dépend non seulement de la situation géographique du théâtre des opérations, ainsi que nous le démontrerons plus bas, mais encore de l'emplacement des forces ennemies sur cet échiquier stratégique. *Toutefois on ne saurait la donner que sur le centre ou sur l'une des extrémités: dans le cas seulement où l'on aurait des forces infiniment supérieures, il serait possible d'agir sur le front et les extrémités en même temps; dans tout autre supposition, ce serait une faute capitale* (*).

En général on peut poser en principe, que la meilleure direction d'une *ligne-manœuvre* sera sur le centre de l'ennemi, si celui-ci commet la faute de diviser ses forces sur un front trop étendu; mais que, dans toute autre hypothèse, on devra donner cette direction sur l'une des extrémités, et de là sur les derrières de la ligne de défense ou du front d'opérations de l'ennemi.

L'avantage de cette direction ne provient pas seulement de ce qu'en attaquant une extrémité

(*) On ne calcule pas l'infériorité d'une armée d'après le chiffre exact du nombre des soldats; les talens du chef, le moral des troupes, leurs qualités constitutives, comptent aussi dans la balance, et la supériorité sera toujours relative, bien que les proportions numériques y entrent pour beaucoup.

l'on n'a à combattre qu'une partie de l'armée ennemie; il en dérive un plus grand encore de ce que sa ligne de défense est ainsi menacée d'être prise à revers. Dans la campagne de 1800, l'armée du Rhin, après avoir fait des démonstrations contre la gauche de Kray du côté de Kehl, marcha vivement en longeant la Suisse, et se trouvant ainsi établie sur l'extrême droite de la ligne de défense de la Forêt Noire, la fit tomber presque sans combat, et livra sur la rive droite du Danube deux batailles qui, bien que peu décisives en elles-mêmes, eurent pour résultat l'invasion de la Souabe et de la Bavière, à cause de la bonne direction de la ligne d'opérations.

Les suites de la marche qui porta l'armée de reserve par le Saint-Bernard et Milan sur l'extrême droite, et ensuite sur les derrières de Melas, furent bien plus brillantes encore; elles sont assez connues pour nous dispenser de les rappeler ici.

3° Il ne faut pas croire néanmoins qu'il suffise de gagner l'extrémité d'un front d'opérations ennemi pour pouvoir se jeter impunément sur ses derrières, car il est des cas où en agissant de la sorte on se trouverait soi-même coupé de ses propres communications.

Pour éviter ce danger, il importe de donner à sa ligne d'opérations une direction géographique et stratégique telle que l'armée conserve derrière elle une ligne de retraite assurée, ou qu'au besoin elle en trouve une d'un autre côté où elle pourrait se jeter pour regagner sa base par un de ces changemens de lignes d'opérations dont nous parlerons ci-après. (Voyez 12e maxime.)

Le choix d'une telle direction est si important, qu'il caractérise à lui seul une des plus grandes qualités d'un général en chef, et on me permettra d'en citer deux exemples pour me faire mieux comprendre.

Par exemple, si Napoléon, en 1800, après avoir passé le St.-Bernard, eût marché droit par Turin sur Asti ou Alexandrie, et qu'il eût reçu la bataille à Marengo sans être assuré auparavant de la Lombardie et de la rive gauche de Pô, il eût été coupé de sa ligne de retraite plus complètement que Mélas de la sienne; tandis qu'ayant au besoin les deux points secondaires de Casal et de Pavie du côté du St.-Bernard, et ceux de Savone et de Tende du côté de l'Apennin, il avait en cas de revers tous les moyens de regagner le Var ou le Valais.

De même, dans la campagne de 1806, s'il eût marché de Géra droit à Leipzig, et qu'il y eût attendu l'armée Prusienne revenant de Weimar,

il eût été coupé de sa base du Rhin, aussi bien que le duc de Brunswick de celle de l'Elbe; tandis qu'en se rabattant de Géra à l'ouest sur la direction de Weimar, il plaçait son front d'opérations en avant des trois routes de Saalfeld, Schleiz et Hof, qui lui servaient de lignes de communications, et qu'il couvrait ainsi parfaitement. Et si, à la rigueur même, les Prussiens avaient imaginé de lui couper ces lignes de retraite, en se jetant entre Géra et Bareith, alors ils lui eussent ouvert sa ligne la plus naturelle, la belle chaussées de Leipzig à Francfort, outre les dix chemins qui mènent de la Saxe par Cassel à Coblentz, Cologne et même Wésel. En voilà assez pour prouver l'importance de ces sortes de combinaisons; revenons à la suite des maximes annoncées.

4° Pour manœuvrer sagement il faut éviter de former deux armées indépendantes sur une même frontière: un tel système ne pourrait guère convenir que dans les cas de grandes coalitions, ou lorsqu'on aurait des forces immenses qu'on ne saurait faire agir sur une même zone d'opérations sans s'exposer à un encombrement plus dangereux qu'utile. Encore, dans ce cas même, vaudrait-il toujours mieux subordonner ces deux armées à un même chef, qui aurait son quartier-général à l'armée principale.

5° Par suite du principe que nous venons d'énoncer, il est constant qu'à forces égales, une ligne d'opérations simple sur une même frontière aura l'avantage sur une ligne d'opérations double.

6° Il peut arriver néanmoins qu'une ligne double devienne nécessaire, d'abord par la configuration du théâtre de la guerre, ensuite parce que l'ennemi en aura formé une lui-même, et qu'il faudra bien opposer une partie de l'armée à chacune des deux ou trois masses qu'il aura formées.

7° Dans ce cas, la ligne intérieure ou centrale sera préférable à la ligne extérieure, puisque l'armée qui aura la ligne intérieure pourra faire coopérer chacune de ses fractions à un plan combiné entr'elles, et qu'elle pourra ainsi rassembler le gros de ses forces plus promptement pour décider du succès de la campagne.

Une armée dont les lignes d'opérations offriraient de tels avantages, serait donc à même, par un mouvement stratégique bien combiné, d'accabler successivement les fractions de l'armée qui viendraient s'offrir alternativement à ses coups. Pour assurer la réussite de ce mouvement on laisserait un corps d'observation devant la partie de l'armée ennemie que l'on voudrait se

borner à tenir en échec, en lui prescrivant de ne point accepter d'engagement sérieux, mais de se contenter de suspendre la marche de l'ennemi à la faveur des accidens du terrain et en se repliant sur l'armée principale.

8° Une ligne double peut convenir aussi lorsqu'on a une supériorité numérique si prononcée, que l'on puisse manœuvrer sur deux directions sans s'exposer à voir l'un de ses deux corps accablé par l'ennemi. Dans cette hypothèse ce serait une faute d'entasser ses forces sur un seul point et de se priver ainsi des avantages de la supériorilé en reduisant une partie de ses forces à l'impossibilité d'agir.

9° Les principaux évènemens des dernières guerres prouvent la justesse de deux autres maximes.

La première, c'est que deux lignes intérieures, se soutenant réciproquement, et faisant face, à certaine distance, à deux masses supérieures en nombre, ne doivent pas se laisser resserrer par l'ennemi dans un espace trop retréci, où elles finiraient par être accablées simultanément, ainsi que cela arriva à Napoléon à la célèbre bataille de Leipzig.

La seconde, c'est que les lignes intérieures ne doivent pas non plus donner dans l'excès con-

traire, en s'étendant à une trop grande distance, de peur de laisser à l'ennemi tous le tems de remporter des succès décisifs contre les corps secondaires, laissés en observation. Cela peut se faire néanmoins lorsque le but principal que l'on poursuivrait serait tellement décisif, que le sort entier de la guerre en dépendrait; dans ce cas on pourrait voir avec indifférence ce qui arriverait sur les points secondaires.

10° Par la même raison, deux lignes concentriques valent mieux que deux lignes divergentes; les premières, plus conformes aux principes de la stratégie, procurent encore l'avantage de couvrir les lignes de communications et d'approvisionnement; mais pour qu'elles soient exemptes de dangers, on doit les combiner de manière à ce que les deux armées qui les parcourent, ne puissent rencontrer isolément les forces réunies de l'ennemi, avant d'être elles-mêmes en mesure d'opérer leur jonction.

11° Les lignes divergentes peuvent néanmoins convenir, soit après une bataille gagnée soit après une opération stratégique par laquelle on aurait réussi à diviser les forces de son adversaire en rompant son centre. Alors il devient naturel de donner à ses masses des directions excentriques pour achever la dispersion des vain-

cus : mais quoique agissant sur des lignes divergentes, ces masses se trouveront néanmoins en lignes intérieures, c'est-à-dire plus rapprochées entr'elles et plus faciles à réunir que celles de l'ennemi.

12° Il arrive parfois qu'une armée se voit forcée de changer de ligne d'opérations au milieu d'une campagne, ce que nous avons désigné sous le nom de lignes accidentelles. C'est une manœuvre des plus délicates et des plus importantes, qui peut donner de grands résultats, mais amener aussi de grands revers, lorsqu'on ne la combine pas avec sagacité, car on ne s'en sert guère que pour tirer l'armée d'une situation embarrassante. Nous avons donné, au Chapitre X, un exemple d'un pareil changement exécuté par Frédéric à la suite de la levée du siège d'Olmutz.

Napoléon en projeta plusieurs, car il avait l'habitude, dans ses invasions aventureuses, d'avoir un pareil projet prêt à parer aux évènemens imprévus. A l'époque d'Austerlitz, il avait résolu en cas d'échec de prendre sa ligne d'opérations par la Bohême sur Passau ou Ratisbonne, qui lui offrait un pays neuf et plein de ressources, au lieu de reprendre celle de Vienne, qui n'offrait que des ruines, et où l'archiduc Charles aurait pu le prévenir.

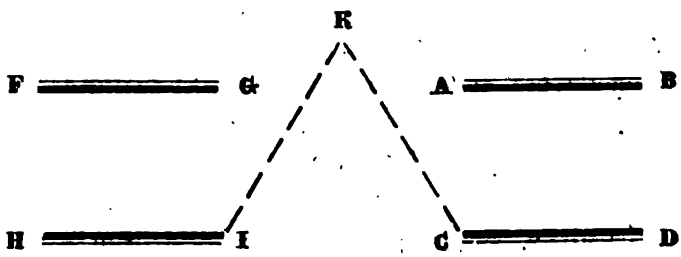
En 1814, il commença l'exécution d'une manière plus hardie, mais favorisée du moins par les localités, et qui consistait à se baser sur la ceinture des forteresses d'Alsace et de Lorraine, en ouvrant aux alliés le chemin de Paris. Il est certain que si Mortier et Marmont eussent pu le joindre, et s'il avait eu 50 mille hommes de plus, ce projet aurait pu entraîner les suites les plus décisives, et mettre le sceau à sa brillante carrière militaire.

12° Ainsi que nous l'avons dit plus haut (maxime 2me) la configuration des frontières et la nature géographique du théâtre des opérations peuvent aussi exercer une grande influence, sinon sur la direction même à donner à ces lignes, du moins sur les avantages que l'on peut en obtenir.

Les positions centrales qui forment un angle saillant vers l'ennemi comme la Bohême et la Suisse (voyez figure 1 et 2 de la planche indiquée ci-dessus) sont les plus avantageuses, parce qu'elles mènent naturellement à l'adoption des lignes intérieures et facilitent les moyens de prendre l'ennemi à revers. Les côtés de cet angle saillant sont donc si importans, qu'il faut joindre toutes les ressources de l'art à celles de la nature pour les rendre inattaquables.

14° Au défaut de ces positions centrales on pourra y suppléer par la direction relative des lignes manœuvres comme la figure ci-après l'explique (fig. 4).

FIGURE 4.



C D manœuvrant sur le flanc droit de l'armée A B; et H I se portant sur le flanc gauche de F G, formeront les deux lignes intérieures C K et I K sur une extrémité de chacune des lignes extérieures A B, F G, qu'ils pourront accabler l'une après l'autre en y portant alternativement la masse de leur forces. Cette combinaison présente les résultats des lignes d'opérations de 1796, de 1800 — 1809.

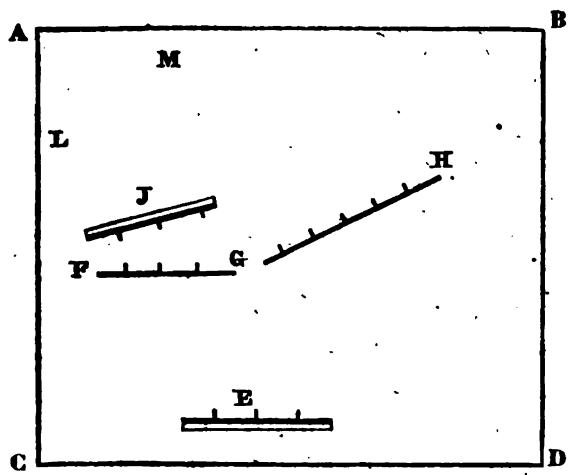
15° La configuration générale du théâtre de la guerre peut avoir aussi une grande influence sur la direction à donner aux lignes d'opérations.

En effet, si tout théâtre de guerre forme un échiquier ou une figure présentant quatre faces plus

ou moins régulières, il peut arriver qu'une des armées au début d'une campagne occupe une seule de ces faces, comme il est possible qu'elle en tienne deux, tandis que l'ennemi n'en occuperait qu'une seule et que la quatrième formerait un obstacle insurmontable. La manière dont on embrasserait ce théâtre de guerre présenterait donc des combinaisons bien différentes dans chacune de ces hypothèses.

Pour faire mieux comprendre cette idée, je citerai le théâtre de la guerre des armées françaises en Westphalie depuis 1757 jusqu'à 1762, et celui de Napoléon en 1806. (Voyez fig. 5.)

FIGURE 5.



Dans le premier de ces théâtres de guerre, le côté A B était fermé par la mer du Nord, le côté B D par la ligne du Wéser, base de l'armée du duc Ferdinand: la ligne du Meyn formait le côté C D, base de l'armée française, et la face A C était formée par la ligne du Rhin, également gardée par les armées de Louis XV.

On voit donc que les armées françaises, opérant offensivement, et tenant deux faces, avaient en leur faveur la mer du Nord formant le 3e côté, et que par conséquent elles n'avaient qu'à gagner le côté B D par des manœuvres, pour être maîtresses des quatre faces, c'est-à-dire de la base et de toutes les communications de l'ennemi comme le montre la figure ci-dessus.

L'armée française E partant de la base C D pour gagner la position F G H, coupait l'armée alliée J, du côté B D, qui formait sa base; cette dernière aurait donc été rejetée sur l'angle L, A, M, formé vers Embden par les lignes du Rhin, de l'Ems et de la mer du Nord; tandis que l'armée française E pouvait toujours communiquer avec ses bases du Mein et du Rhin.

La manœuvre de Napoléon sur la Saale en 1806 fut combinée absolument de même; il vint occuper à Jéna et à Naumbourg la ligne F G H et marcha ensuite par Halle et Dessau pour rejeter l'armée prussienne J sur le côté A B,

formé par la mer. On sait assez quel en fut le résultat.

Le grand art de bien diriger ses lignes d'opérations consiste donc à combiner ses marches de manière à s'emparer des communications de l'ennemi sans perdre les siennes: on voit aisément que la ligne F G H, par sa position prolongée et le crochet laissé sur l'extrémité de l'ennemi, conserve toujours ses communications avec la base C D; c'est l'application exacte des manœuvres de Marengo, d'Ulm et de Jéna.

Lorque le théâtre de la guerre ne sera pas voisin d'une mer, il sera toujours borné par une grande puissance neutre qui gardera ses frontières et fermera un des côtés du carré: sans doute ce ne sera pas une barrière aussi insurmontable qu'une mer, mais en thèse générale on peut toujours la considérer comme un obstacle sur lequel il serait dangereux de se replier après une défaite, et avantageux par-là même de refouler son ennemi. On ne viole pas impunément le territoire d'une puissance qui aurait 150 à 200 mille hommes, et si une armée battue prenait ce parti, elle n'en serait pas moins coupée de sa base.

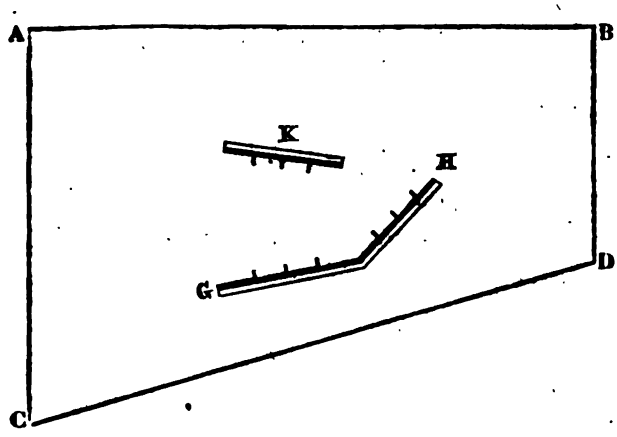
Si c'était une petite puissance qui bornât le théâtre de la guerre, il est probable qu'elle y serait bientôt englobée, et la face du carré se

trouverait seulement un peu plus reculée, jusqu'aux frontières d'une grande puissance ou jusqu'à une mer.

Pour s'assurer de la justesse de ces idées, il suffit de jeter les yeux sur le théâtre de la campagne de 1806 et 1807. La mer Baltique et les frontières de la Galicie autrichienne formaient les deux faces A B et C D du carré. Je crois qu'il importait beaucoup aux deux partis de ne se laisser rejeter ni sur l'un ni sur l'autre de ces obstacles.

La configuration des frontières modifiera quelquefois la forme des faces du carré ou pour mieux dire des faces de l'échiquier. Il pourra avoir la forme d'un trapèze comme dans la figure 6.

FIGURE 6.



Dans ce dernier cas l'armée G H qui serait maîtresse des faces A C et C D, aurait encore bien plus d'avantages, puisque la base de son adversaire se retrécissant vers B D, celui-ci aurait bien plus de difficultés à regagner ses communications; le front de cette base offrant moins de développement présenterait aussi moins de ressources pour manœuvrer, et il donnerait au contraire à l'armée G H les moyens d'opérer avec plus de succès, puisque la direction de sa ligne C D la mènerait naturellement sur les communications de son adversaire, et que l'espace dont elle aurait à s'emparer pour les couper serait moins étendu, par conséquent plus facile à intercepter dès qu'on y serait arrivé.

Le théâtre de la guerre de Prusse et de Pologne, dont nous venons de parler, était absolument pareil à cette figure, car les frontières de la Galicie, prolongées jusqu'à la Narew, formaient avec la ligne de la Vistule le côté rétréci B D. La manière dont Napoléon manœuvra, avant la bataille d'Eylau, fut absolument la même que celle qui se trouve tracée; un incident fortuit l'empêcha d'en obtenir tout le succès qu'il en attendait, mais sa manœuvre n'en était pas moins sage. Cependant cette opération offrait aussi ses chances défavorables à cause des antécédens politiques; la première était fondée sur le peu de

confiance que l'on pouvait accorder à la neutralité autrichienne; la seconde, sur le grand éloignement de la base de l'armée française qui livrait ses communications avec l'Elbe à la merci du cabinet de Vienne: il n'eût tenu qu'à celui-ci de mettre, dès cette époque, un terme à ces invasions démesurées: la manœuvre du général français pouvait donc être stratégiquement bonne, tandis que l'opération de l'homme d'état n'était qu'audacieuse.

16° Cependant comme toute maxime à ses exceptions, il est un cas dans lequel il peut être convenable de dévier à ce que nous venons de dire, et de porter ses opérations du côté de la mer: c'est lorsqu'on aurait affaire à un adversaire peu redoutable en campagne, et qu'étant maître décidé de cette mer, on pourrait s'approvisionner aisément de ce côté, tandis qu'il serait difficile de le faire dans l'intérieur des terres. Quoiqu'il soit fort rare de voir ces trois conditions réunies, ce fut néanmoins ce qui arriva dans la guerre de Turquie en 1828 et 1829. Toute l'attention fut fixée sur Warna et Bourgas en se bornant à observer Schumla, système qu'on n'eût pas pu suivre en face d'une armée européenne lors même qu'on eût tenu la mer, sans s'exposer à une ruine inévitable.

Malgré tout ce qu'en ont dit les oisifs qui décident du sort des empires, cette guerre fut bien conduite, à quelques fautes près: on eut soin de se couvrir en s'assurant des forteresses de Braïlof, Warna et Silistrie, puis en se préparant un dépôt à Sizipoli. Dès qu'on fut suffisamment basé on poussa droit sur Andrinople, ce qui auparavant eût été folie. Si l'on n'était pas venu de si loin en 1828, ou que l'on eût eu deux mois de bonne saison de plus, tout eût été terminé dès cette première campagne.

17° Il existe encore une combinaison des lignes d'opérations qui ne doit pas être passée sous silence. C'est la différence notable qu'il y a entre les chances d'une ligne d'opérations établie dans son propre pays ou celle établie en pays ennemi. La nature de ces contrées ennemies influera aussi sur ces chances. Une armée franchit les Alpes ou le Rhin pour porter la guerre en Italie ou en Allemagne; elle trouve d'abord des états du second ordre; en supposant même que leurs chefs soient alliés entr'eux, cependant il y aura dans les intérêts réels de ces petits états, ainsi que dans leurs populations, des rivalités qui empêcheront la même unité d'impulsion et de force qu'on rencontrerait dans un grand état. Au contraire une armée allemande qui passera les Alpes ou le Rhin

pour pénétrer en France, aura une ligne d'opérations bien plus hasardée et plus exposée que celle des Français qui pénétrerait en Italie, car elle aurait à heurter contre toute la masse des forces de la France unie d'action et de volonté (*).

Une armée sur la défensive qui a sa ligne d'opérations sur son propre sol, peut faire ressource de tout; les habitans du pays, les autorités, les productions, les places, les magasins publics et même particuliers, les arsenaux, tout la favorise: il n'en est pas de même chez les autres, du moins pas ordinairement; on ne trouve pas toujours des drapeaux d'une couleur à opposer à une autre, et même dans ce cas on aura encore contre soi tous les avantages que l'adversaire trouvera dans les élémens de la force publique.

J'ai dit que la nature des contrées influençait aussi les chances des lignes d'opérations; en effet, outre les modifications que nous venons d'exprimer, il est certain que l'établissement des lignes d'opérations dans les contrées fertiles, riches, industrielles, offrent aux assaillants bien plus d'avantages que celles dans les contrées plus

(*) On comprend que je parle ici de chances ordinaires dans une guerre entre deux puissances seulement, et dans un état de calme intérieur. — Les chances des guerres de partis font des exceptions.

arides et plus désertes, surtout lorsqu'on n'a pas à lutter contre les populations entières. On trouvera en effet dans ces contrées fertiles, industrielles et populeuses, mille choses nécessaires à toutes les armées, tandis que dans les autres on ne rencontrera que des huttes et de la paille; les chevaux seuls y trouveront pâture, mais pour tout le reste, il faudra le traîner avec soi, ensorte que les embarras de la guerre s'en accroîtront à l'infini. Les armées françaises, si bien accoutumées aux douceurs de la Souabe et de la riche Lombardie, faillirent périr en 1806 dans les boues de Pultusk, et périrent en 1812 dans les forêts marécageuses de la Lithuanie.

Observations sur les lignes d'opérations intérieures et sur les attaques dont elles ont été l'objet.

Je demande pardon à mes lecteurs, si je détourne un moment leur attention pour ajouter ici quelques mots sur les controverses dont cet article a été le sujet. J'ai hésité si je renverrais ces observations à la fin du volume; mais comme

elles renferment d'utiles éclaircissemens sur les doctrines qui précèdent, j'ai cru pouvoir les placer ici.

Plusieurs écrivains militaires, voulant contester mes maximes sur les lignes intérieures ou centrales, leur ont opposé la fameuse marche des alliés sur Leipzig, qui réussit par un système contraire. Cet évènement mémorable semble au premier abord fait pour ébranler la foi de ceux qui croyent aux principes; mais, outre qu'il présente un de ces cas exceptionnels, rares dans l'histoire de tous les siècles, il est évident qu'on ne saurait rien en conclure contre des règles appuyées par des milliers d'autres exemples, et il nous sera facile de démontrer que, loin de pouvoir tirer de ces faits le moindre argument contre les dogmes que nous avons présentés, ils en prouvent au contraire toute la solidité. En effet, mes critiques avaient oublié que, dans le cas d'une supériorité numérique considérable, je recommandais, pour l'armée supérieure, les lignes d'opérations doubles comme les plus avantageuses; surtout lorsqu'elles étaient concentriques, et dirigées de manière à opérer un commun effort contre l'ennemi dès que le moment du choc décisif serait arrivé (*). Or, dans cette marche des ar-

(*) Voy. chap. 12 du traité des grandes opérations militaires, tom. 2, page 158.

mées de Schwarzenberg, de Blucher, du prince de Suède et de Benningsen, on retrouve précisément ce cas de supériorité numérique qui devait militer en faveur du système adopté. Quant à l'armée inférieure, pour qu'elle se conformât aux principes émis dans ce chapitre, il faudrait qu'elle portât ses efforts sur une extrémité de ses adversaires, et non sur le centre; ensorte que les évènemens que l'on m'oppose prouvent doublement en faveur de mes maximes.

D'ailleurs, si la ligne centrale de Napoléon à Dresde lui devint funeste, il faut l'attribuer aux désastres de Culm, de la Katzbach, de Dennevitz, en un mot, à des fautes d'exécution entièrement étrangères au fond du système.

Celui que je propose consiste à agir offensivement sur le point le plus important, avec la majeure partie de ses forces, en demeurant aux points secondaires sur la défensive, dans de fortes positions ou derrière un fleuve, jusqu'à ce que le coup décisif étant porté, et l'opération terminée par la défaite totale d'une partie essentielle de l'armée ennemie, on se trouve à même de diriger ses efforts sur un des autres points menacés.

Dès qu'on expose les armées secondaires à un échec décisif pendant l'absence du gros de l'armée, le système est mal compris, et ce fut précisément ce qui arriva en 1813.

En effet, si Napoléon, victorieux à Dresde, eût poursuivi l'armée des souverains en Bohême, loin d'essuyer le désastre de Culm, il se fût présenté menaçant, devant Prague, et eût peut-être dissous la coalition. Il commit la faute de ne pas troubler sérieusement leur retraite; et à cette faute il en ajouta une autre non moins grave; celle d'engager des batailles décisives sur les points où il ne se trouvait pas en personne avec le gros de ses forces. Il est vrai qu'à la Katzbach on ne suivit pas ses instructions, car elles prescrivaient d'attendre Blucher et de tomber sur lui quand il en fournirait l'occasion par des mouvemens hasardés; tandis que Macdonald courut au contraire au-devant des alliés, en franchissant, par corps isolés, des torrens que les pluies enflaient d'heure en heure.

En supposant que Macdonald eût fait ce qui lui était prescrit, et que Napoléon eût suivi sa victoire de Dresde, on sera forcé de convenir que son plan d'opérations, basé sur les lignes centrales, eût été couronné du plus brillant succès. Il suffit de parcourir ses campagnes d'Italie en 1796, et de France en 1814, pour juger ce qu'il sut opérer par l'application de ce système.

A ces différentes considérations il faut ajouter une circonstance non moins importante, pour

démontrer qu'il serait injuste de juger les lignes centrales d'après le sort qu'éprouva celle de Napoléon en Saxe; *c'est que cette ligne se trouvait déborrée sur sa droite, et même prise à revers par la position géographique des frontières de la Bohême*, cas qui se présente rarement. Or, une ligne centrale qui a de pareils défauts, ne saurait être comparée à celle qui ne les aurait pas. Quand Napoléon appliqua ce système en Italie, en Pologne, en Prusse, en France, il n'était pas ainsi exposé aux coups d'une armée ennemie établie sur son flanc et ses derrières: l'Autriche put le menacer de loin en 1807; mais elle était en état de paix avec lui et désarmée.

Pour juger un système d'opérations, il est nécessaire d'admettre que les chances réciproques soient égales, et ce ne fut point le cas en 1813, ni par les positions géographiques, ni par l'état des forces respectives. Indépendamment de cette vérité, qui prouve la légéreté de mes Aristarques, il semble absurde de citer les revers de la Katzbach et de Dennewitz, essuyés par les lieutenans de Napoléon, comme des preuves capables de détruire un principe dont la plus simple application eût exigé que ces lieutenans n'acceptassent point d'engagement sérieux, au lieu d'aller chercher la bataille comme ils le firent. En effet, quel avantage pourrait-on se flatter d'obtenir du sys-

tème des lignes centrales, si les parties de l'armée qu'on aurait affaiblies pour porter ses efforts sur d'autres points, commettaient la faute de courir elles-mêmes au-devant d'une lutte désastreuse, au lieu de se contenter du rôle de corps d'observation? (*) Ce serait alors l'ennemi qui se trouverait avoir appliqué le principe et non pas celui qui aurait pris la ligne intérieure. Au surplus la campagne qui suivit celle de Leipzig vint bientôt démontrer la justesse des maximes contestées; la défensive de Napoléon en Champagne, depuis la bataille de Brienne jusqu'à celle de Paris, prouva jusqu'à l'évidence ce que j'avais pu dire en faveur des masses centrales.

Toutefois l'expérience de ces deux célèbres campagnes a fait naître un problème stratégique qu'il serait fort difficile de résoudre par de simples assertions fondées sur des théories: c'est de savoir si le système des masses centrales perd de

(*) Je sais bien qu'on ne peut pas toujours refuser le combat sans courir de plus grands dangers que celui d'un échec; aussi Macdonald aurait-il pu accepter une bataille avec Blucher s'il eût mieux compris les instructions de Napoléon au-lieu de faire tout le contraire. (Voyez vie politique et militaire de Napoléon. Tome 4 aux pièces justificatives).

ses avantages lorsque les masses qu'il s'agit de mettre en action sont trop considérables. Persuadé, comme Montesquieu, que les plus grandes entreprises périssent par la grandeur même des préparatifs qu'on fait pour en assurer la réussite, je serais fort enclin à me prononcer pour l'affirmative. Il me paraît incontestable qu'une masse de cent mille hommes occupant une zone centrale contre trois armées isolées de 30 à 35 mille hommes chacune, serait plus sûre de les accabler successivement, que cela ne serait possible à une masse de 400 mille combattans contre trois armées de 135 mille hommes, et cela par plusieurs raisons majeures.

1° Parce qu'avec une armée de 130 à 140 mille combattans on peut facilement résister à une force plus considérable, vu la difficulté de trouver le terrein et le tems nécessaires pour mettre de si grandes forces en action au jour de la bataille.

2° Parce que, si même on est repoussé du champ de bataille, on a encore au moins cent mille hommes pour assurer un bon système de retraite sans se laisser trop entamer, en attendant la jonction avec l'une des deux autres armées secondaires.

3° Parce qu'une masse centrale de 400 mille

hommes exige une telle quantité de vivres, de munitions, de chevaux, et de matériel de toute espèce, qu'elle aura bien moins de mobilité et de facilité pour transporter ses efforts d'une partie de la zone d'opérations sur l'autre; sans compter encore l'impossibilité de tirer des vivres d'une contrée naturellement trop circonscrite pour alimenter de pareilles masses.

4° Enfin il paraît certain que les deux fractions d'armée que la masse centrale devrait opposer aux deux lignes extérieures de l'ennemi, avec l'instruction de se borner à les contenir, exigeraient toujours des armées de 80 à 90 mille hommes, puisqu'il s'agit d'en tenir 135 mille en échec; ensorte que si les armées d'observation faisaient la sottise de s'engager dans des combats sérieux, elles pourraient essuyer des revers dont les suites seraient plus déplorables, que les succès obtenus par l'armée principale n'auraient été avantageux.

Nonobstant tous ces doutes, et toutes ces raisons atténuantes, si j'avais jamais à disposer d'une armée, je n'hésiterais point à lui donner une direction intérieure dans tous les cas où je les ai recommandées comme étant les plus favorables; ou bien je lui assignerais, dans toute autre hypothèse, sa direction sur l'extrémité du front d'opérations de l'ennemi, selon les maximes ex-

posées ci-dessus; laissant à mes adversaires le plaisir de manœuvrer d'après les systèmes opposés. Jusqu'à ce que cette expérience puisse avoir lieu, ils me permettront de rester ferme dans mes croyances, justifiées par les campagnes d'Eugène de Savoie, de Marlborough, de Frédéric-le-Grand et de Napoléon.

Puisque j'ai entrepris de défendre des principes qui semblent incontestables, je saisirai cette occasion pour répondre à des objections moins fondées encore, que des écrivains distingués, mais souvent passionnés et injustes, ont élevées contre le chapitre susmentionné.

Les premières sont du capitaine bavarois Xilander, qui, dans son cours de stratégie, a souvent méconnu les principes qui m'ont servi de base. Cet écrivain d'ailleurs plein de mérite a reconnu dans une brochure, et un journal périodique plus récens, qu'il avait été injuste et amer dans sa manière de juger mon ouvrage. Il avoue même qu'il n'avait pas attendu la publication de ma réplique pour reconnaître son tort, bien qu'il l'ait répété dans une seconde édition.

Cet aveu plein de naïveté, qui lui fait honneur, me dispense de revenir sur ce qui a été dit à ce sujet; mais comme son important ouvrage

est du nombre de ceux qui resteront, je dois néanmoins, dans l'intérêt de l'art, maintenir ce que j'ai dit relativement au reproche qu'il me faisait *d'avoir élevé avec peine l'échaffaudage d'un système excentrique pour revenir finalement à un système opposé.*

Je le répète, cette contradiction qu'il me prêtait si gratuitement et qui serait pour le moins une inconséquence, n'existe point. Je n'ai présenté exclusivement ni système concentrique, ni système excentrique; tout mon ouvrage tend à prouver l'influence éternelle des principes, et à démontrer que des opérations, pour être habiles et heureuses, doivent produire l'application de ces principes fondamentaux. Or, des opérations excentriques ou diversgentes, aussi bien que les concentriques, peuvent être ou fort bonnes ou fort mauvaises; tout dépend de la situation des forces respectives. Les excentriques, par exemple, sont bonnes lorsqu'elles s'appliquent à une masse partant d'un centre donné, et agissant dans une direction divergente, pour diviser et anéantir séparément deux fractions ennemies qui se trouveraient former deux lignes extérieures: telle fut la manœuvre de Frédéric, qui produisit, à la fin de la campagne de 1757, les belles batailles de Rosbach et de Leuthen: telles furent aussi presque toutes les opérations de Napoléon, dont la

manœuvre favorite consistait à réunir, par des marches bien calculées, des masses imposantes au centre, pour les diviser ensuite excentriquement à la poursuite de l'ennemi dont il avait percé ou tourné le front d'opérations; cette manœuvre avait pour but d'achever ainsi la dispersion des vaincus (*).

En échange, des opérations concentriques sont bonnes dans deux hypothèses:

1° Lorsqu'elles tendent à concentrer une armée divisée, sur un point où elle serait sûre d'arriver avant l'ennemi.

2° Lorsqu'elles tendent à faire agir, vers un but commun, deux armées qui ne sauraient être prévenues et accablées séparément par aucun ennemi plus concentré.

Mais qu'on établisse la question à l'inverse; alors on aura la conséquence toute opposée; alors on s'assurera combien les principes sont immuables, et combien il faut se garder de les confondre avec des systèmes.

(*) Mr Xilander trouvera moins étonnant qu'on puisse tour-à-tour aprouver des manœuvres concentriques et divergentes lorsqu'il réfléchira que, parmi les plus belles opérations de Napoléon, il y en a plusieurs où l'on trouve ces deux systèmes employés alternativement dans les 24 heures, comme par exemple les affaires autour de Ratisbonne en 1809.

En effet, ces mêmes opérations concentriques, si avantageuses dans les deux hypothèses susmentionnées, peuvent devenir des plus pernicieuses lorsqu'elles se trouvent appliquées à une position différente des forces respectives. Par exemple, si deux masses partaient d'un point éloigné, pour marcher concentriquement sur un ennemi dont les forces seraient en lignes intérieures et plus rapprochées l'une de l'autre, il en résulterait que cette marche produirait la réunion des forces ennemies avant les leurs, et les exposerait à une défaite inévitable. C'est ce qui arriva à Moreau et à Jourdan devant l'archiduc Charles en 1796. En partant même d'un point unique, ou de deux points beaucoup moins éloignés que ne l'étaient Dusseldorf et Strasbourg, on peut courir ce risque. Quel sort éprouvèrent les colonnes concentriques de Wurmser et de Quosdanovitch, voulant se porter sur le Mincio par les deux rives du lac de Garda? Aurait-on oublié la catastrophe qui fut le résultat de la marche de Napoléon et de Grouchy sur Bruxelles? Partis tous les deux de Sombref, ils voulaient marcher concentriquement sur cette ville, l'un par Quatre-Bras, l'autre par Wawre; Blucher et Wellington, prenant une ligne stratégique intérieure, se réunirent avant eux, et le terrible désastre de Waterloo attesta

à l'univers qu'on ne viole pas impunément les principes immuables de la guerre.

De pareils évènemens prouvent mieux que tous les raisonnemens du monde, qu'aucun système d'opérations n'est bon que lorsqu'il offre l'application des principes. Je n'ai point la prétention de croire que j'aie créé ces principes, puisqu'ils ont existé de tous tems; que César, Scipion et le consul Néron (*) les ont appliqués aussi bien que Marlborough et Eugène, pour ne pas dire mieux. Mais je crois les avoir démontrés le premier, avec toutes les chances de leur application, dans un ouvrage où les préceptes émanent des preuves elles-mêmes, et où l'application se trouve constamment à la portée des lecteurs militaires. La forme dogmatique aurait mieux convenu aux professeurs, j'en conviens; mais je doute qu'elle eût été aussi claire et aussi fortement démonstrative pour les jeunes officiers, que la forme historique adoptée dans mon traité des grandes opérations militaires.

Quelques-uns de mes critiques ont été jusqu'à blâmer le mot de lignes d'opérations que

---

(*) Le beau mouvement stratégique de ce consul, qui donna le coup de mort à la puissance d'Annibal en Italie, n'a rien qui puisse être surpassé dans les plus beaux exploits des guerres modernes.

je donne à des surfaces, et à soutenir que les véritables lignes d'opérations étaient les fleuves; assertion qui est pour le moins bizarre. Personne ne s'avisera de penser que le Danube ou le Rhin soient des lignes d'opérations, sur lesquelles une armée puisse agir. Ces fleuves seraient tout au plus des lignes d'approvisionnement pour faciliter les arrivages, mais non pour faire manœuvrer une armée, à moins que son chef n'eût le pouvoir de Moïse pour faire voyager une armée au milieu des eaux. Mon critique dira, peut-être, qu'il a voulu parler des vallées et non des fleuves; je lui ferai observer alors qu'une vallée et un fleuve sont cependant des choses fort différentes, et qu'une vallée est aussi une surface, et non une ligne.

Ainsi, dans le sens physique comme dans le sens didactique, la définition est doublement inexacte. Mais en la supposant même tolérable, encore faudrait-il qu'un fleuve, pour servir de ligne d'opérations à une armée, coulât toujours dans la direction où cette armée marcherait; et c'est presque toujours le contraire.

La plupart des fleuves sont plutôt des barrières défensives ou des *fronts d'opérations*, qu'ils ne pourraient être considérés comme lignes d'opérations. Le Rhin est une barrière pour la France comme pour l'Allemagne; le bas Danube est une

barrière pour la Turquie ou la Russie; l'Ebre est une barrière pour l'Espagne, le Rhône est une barrière contre une armée qui viendrait d'Italie pour attaquer la France; l'Elbe, l'Oder, la Vistule, sont des barrières contre des armées marchant de l'Ouest au Nord, ou du Nord à l'Ouest.

Parmi tous les fleuves de l'Europe, on ne trouve donc qne le Danube, d'Ulm à Vienne, qui pourrait servir de ligne d'opérations, si jamais une rivière était un théâtre de manœuvres.

Quant aux routes, l'assertion n'est pas plus juste, car on ne dira pas que les cent chemins frayés à travers la Souabe soient cent lignes d'opérations. Il n'y a sans doute pas de lignes d'opérations sans chemins; mais un chemin en lui-même n'est pas plus la ligne d'opérations, que ne le serait un fleuve.

Je me suis un peu étendu sur cet article des lignes d'opérations parce que je le regarde comme la pierre fondamentale des mouvemens stratégiques et qu'il importe pour l'art de ne pas laisser accréditer des sophismes. Le public prononcera sur ces controverses: quant à moi j'ai le sentiment intime d'avoir cherché de bonne foi à avancer la science, et sans être accusé d'amour-propre, je crois pouvoir me flatter d'y avoir contribué.

ARTICLE VII.

Des moyens d'assurer les lignes d'opérations, par des bases passagères ou des réserves stratégiques.

Lorsqu'on pénètre offensivement dans un pays, on peut et l'on doit même se former *des bases éventuelles*, qui sans être ni aussi fortes, ni aussi sûres que celles de ses propres frontières, peuvent néanmoins être considérées comme des bases passagères; une ligne de fleuve avec des têtes de ponts, avec une ou deux grandes villes à l'abri d'un coup de main pour couvrir les grands dépôts de l'armée et servir à la réunion des troupes de réserve, pourra être une excellente base de cette espèce.

Toutefois il va sans dire qu'une pareille ligne ne serait pas même une base passagère, si une force hostile se trouvait à proximité de la ligne d'opérations qui conduirait de cette base supposée à la base réelle des frontières. — Ainsi Napoléon aurait eu une bonne base réelle sur l'Elbe en

1813 si l'Autriche était demeurée neutre, mais l'Autriche s'étant déclarée contre lui, la ligne de l'Elbe, étant prise à revers, n'était plus qu'un pivot d'opérations très bon pour favoriser une entreprise momentanée, mais dangereux à la longue si l'on venait à y essuyer un échec notable.

Or comme toute armée battue en pays ennemi peut toujours être exposée à ce que son adversaire manœuvre de manière à la couper de ses frontières, si elle persistait à tenir dans le pays, il faut bien reconnaître que ces bases temporaires lointaines seront aussi plutôt des points d'appui instantanés que des bases réelles, et qu'elles rentrent en quelque sorte dans la catégorie des lignes de défense.

Quoiqu'il en soit on ne peut pas non plus se flatter de trouver toujours dans une contrée envahie des postes à l'abri d'insulte propres à offrir des points d'appui convenables pour former une base même temporaire. Dans ce cas on pourra y suppléer par l'établissement d'une réserve stratégique, invention tout à fait particulière au système moderne, et dont les avantages comme les inconvéniens méritent d'être examinés.

Des réserves stratégiques.

Les réserves jouent un grand rôle dans les guerres modernes ; à peine en avait-on l'idée autrefois. Depuis le gouvernement qui prépare les réserves nationales, jusqu'au chef d'un peloton de tirailleurs, chacun aujourd'hui doit avoir sa réserve.

Outre les réserves nationales dont nous avons parlé dans le chapitre de la politique militaire et qui ne se lèvent que dans les cas urgens, un gouvernement sage a soin d'assurer de bonnes réserves pour compléter les armées actives ; c'est ensuite au général à savoir les disposer lorsqu'elles sont dans le rayon de son commandement. Un état aura ses réserves, l'armée aura les siennes, chaque corps d'armée et même chaque division ou détachement, ne manqueront pas non plus de s'en assurer une.

Les réserves d'une armée sont de deux espèces : celles qui sont dans la ligne de bataille prêtes au combat ; celles qui sont destinées à tenir l'armée au complet et qui, tout en s'organisant,

peuvent occuper un point important du théâtre de la guerre; celles-ci sont des réserves stratégiques. Sans doute beaucoup de campagnes ont été entreprises et menées à bonne fin sans qu'on ait songé à de pareilles réserves; et leur établissement dépend non seulement de l'étendue des moyens dont on peut disposer, mais de la nature des frontières, de la distance qui sépare le front d'opérations et le but objectif de la base.

Toutefois, dès qu'on se décide à l'invasion d'une contrée, il est naturel qu'on songe à la possibilité d'être rejeté sur la défensive, or l'établissement d'une réserve intermédiaire entre la base et le front d'opérations, offre le même avantage que la réserve de l'armée active procurera un jour de bataille; elle peut vôler sur les points importans que l'ennemi menaçerait, sans pour cela affaiblir l'armée agissante. A la vérité la formation d'une telle réserve exigerait certain nombre de régimens qu'on sera obligé de distraire de l'armée active: cependant on ne peut discouvenir qu'une armée un peu considérable a toujours des renforts à attendre de l'intérieur, des recrues à instruire, des milices mobilisées à exercer, des dépôts régimentaires et des convalescens à utiliser: en organisant donc un système de dépôts centraux pour les laboratoires de munitions et d'équipement, en faisant réunir à ces dépôts

tous les détachemens allant et venant de l'armée, en y joignant seulement quelques bataillons de bonnes troupes pour leur donner un peu plus de consistance, on formerait ainsi une réserve dont on tirerait d'éminens services.

Dans toutes ses campagnes, Napoléon ne manqua pas d'en organiser: même en 1797, dans sa marche audacieuse sur les Alpes Noriques, il eut d'abord le corps de Joubert sur l'Adige, ensuite celui de Victor, revenant des états romains, aux environs de Vérone.

En 1805, les corps de Ney et d'Augereau jouérent alternativement ce rôle en Tyrol et en Bavière; Mortier et Marmont autour de Vienne.

Napoléon marchant à la guerre de 1806 forma de pareilles réserves sur le Rhin; Mortier s'en servit pour soumettre la Hesse. Lorsqu'il se décida à pousser sur la Vistule à la fin de la même année, Napoléon ordonna, avec beaucoup d'étalage, la réunion d'une armée de l'Elbe; sa force devait être de 60 mille hommes, son but, de couvrir Hambourg contre les Anglais et d'imposer à l'Autriche dont les dispositions étaient aussi manifestes que les intérêts.

Les Prussiens en avaient formé une semblable à Halle en 1806; mais elle était mal placée: si on l'avait établie sur l'Elbe à Wittenberg ou Dessau, et qu'elle eût fait son devoir, elle eût

peut-être sauvé l'armée en donnant au prince de Hohenlohe et à Blucher le tems de gagner Berlin ou du moins Stettin.

Ces réserves seront surtout utiles dans les contrées qui présenteraient un double front d'opérations: elles pourront alors remplir la double destination d'observer le second front et de pouvoir au besoin concourir aux opérations de l'armée principale, si l'ennemi venait à menacer ses flancs, ou si un revers la forçait à se rapprocher de la réserve. Il est inutile d'ajouter, qu'il faut néanmoins éviter de tomber dans les détachemens dangereux, et toutes les fois qu'on pourra se dispenser de ces réserves, il faudra le risquer, ou n'y employer du moins que les dépôts. Ce n'est guère que dans les invasions lointaines, ou dans l'intérieur de son propre pays lorsqu'il est ménacé d'invasion, qu'elles semblent utiles, car si l'on fait la guerre à 5 ou 6 marches seulement au-delà de la frontière, pour se disputer une province limitrophe, ces réserves seraient un détachement tout-à-fait superflu. Dans son propre pays on pourra le plus souvent s'en dispenser. Ce ne sera que dans les cas d'invasion sérieuse, lorsqu'on ordonnera de nouvelles levées, qu'une pareille réserve, dans un camp retranché, sous la protection d'une place servant de grand dépôt, sera même indispensable. C'est aux talens du gé-

néral à juger, de l'opportunité de ces réserves, d'après l'état du pays, la profondeur de la ligne d'opérations, la nature des points fortifiés qu'on y posséderait; enfin d'après la proximité de quelque province ennemie. Il décidera aussi de l'emplacement et des moyens d'y utiliser des détachemens qui affaibliraient moins l'armée active, que si on en tirait des divisions d'élite.

On me dispensera de démontrer que ces réserves doivent occuper les points stratégiques les plus intéressans qui se trouveraient entre le front d'opérations ou entre le point objectif et la base réelle des frontières: elles garderont les places de guerre, s'il y en a de soumises; elles observeront ou investiront celles qui ne le seraient pas; et si l'on n'en possède aucune pour servir de point d'appui, elles pourront travailler à tracer du moins quelques camps retranchés ou têtes de ponts, pour protéger les grands dépôts de l'armée, et doubler la force de leur propre position.

Du reste, tout ce que nous avons dit à l'article 4 sur les lignes de défense, relativement aux pivots d'opérations, peut s'appliquer aussi aux bases passagéres, comme aux réserves stratégiques.

ARTICLE VIII.

De l'ancien système des guerres de positions et du système actuel des marches.

On entend par le système de positions, cette ancienne manière de faire une guerre méthodique avec des armées campées sous la tente, vivant de leurs magasins et de leurs boulangeries, s'épiant réciproquement, l'une pour assiéger une place, l'autre pour la couvrir; l'une convoitant une petite province, l'autre s'opposant à ses desseins par des positions soi-disant inattaquables: système qui fut généralement en pratique depuis le moyen âge jusqu'à la révolution française.

Dans le cours de cette révolution de grands changemens survinrent; mais il y eut d'abord divers systèmes, et tous ne furent pas des perfectionnemens de l'art. En 1792, on commença la guerre comme on l'avait finie en 1762: les armées françaises campèrent sous leurs places, et les alliés campèrent pour les assiéger. Ce ne fut qu'en 1793, lorsqu'elle se vit assaillie au-dedans

et au-dehors, que la république jeta un million d'hommes et quatorze armées sur ses ennemis; force fut alors de prendre d'autres méthodes; ces armées n'ayant ni tentes, ni solde, ni magasins, marchèrent, bivouaquèrent ou cantonnèrent: leur mobilité s'en accrut et devint un instrument de succès. Leur tactique changea aussi; leurs chefs les tinrent en colonnes parce qu'elles sont plus faciles à manier que les lignes déployées, et grâces au pays coupé de la Flandre et des Voges, où ils combattaient, ils en jetèrent une partie en tirailleurs pour couvrir leurs colonnes.

Ce système, qui naquit ainsi des circonstances, réussit d'abord au-delà de toute attente; il déconcerta les troupes méthodiques de la Prusse et de l'Autriche, aussi bien que leurs chefs: Mack, entr'autres, auquel on attribuait les succès du Prince de Cobourg, augmenta sa réputation en imprimant des instructions pour étendre les lignes afin d'opposer un ordre bien mince à ces tirailleurs!! Le pauvre homme ne s'était pas aperçu que les tirailleurs faisaient le bruit, mais que les colonnes enlevaient les positions!

Les premiers généraux de la république furent des hommes de combat et rien de plus; la principale direction vint de Carnot et du comité de salut public; elle fut quelquefois bonne, mais aussi souvent mauvaise. Il faut l'avouer néanmoins, un

des meilleurs mouvemens stratégiques de cette guerre vint de lui : ce fut celui qui porta, à la fin de 1793, une réserve d'élite successivement au secours de Dunkerque, de Maubeuge et de Landau; ensorte que cette petite masse, transportée en poste, et secondée par les troupes déjà rassemblées sur les lieux, parvint à faire évacuer le territoire français.

La campagne de 1794 débuta mal, comme on l'a déjà dit; ce fut la force des circonstances qui amena le mouvement stratégique de l'armée de la Moselle sur la Sambre, et non un plan prémédité; au reste ce mouvement décida le succès de Fleurus et la conquête de la Belgique.

En 1795, les Français firent de si grandes fautes, qu'on les imputa à la trahison : les Autrichiens, au contraire, mieux dirigés par Clairfayt, Chateler et Schmidt, que par Mack et le prince de Cobourg, prouvèrent qu'ils concevaient la stratégie.

Chacun sait que l'archiduc triompha en 1796 de Jourdan et de Moreau par une seule marche qui n'était que l'application des lignes intérieures.

Jusque-là les armées françaises avaient embrassé de grands fronts, soit pour mieux trouver des vivres, soit que les généraux imaginassent de bien faire en mettant toutes leurs divisions en ligne, laissant à leurs chefs le soin de les disposer

au combat comme ils l'entendaient, et ne gardant en réserve que de minces détachemens incapables de rien réparer si l'ennemi venait à culbuter une seule de ces divisions.

Tel était l'état des choses lorsque Napoléon débuta en Italie: la vivacité de ses marches dérouta Autrichiens et Piémontais dès ses premières opérations, car, dégagé de tout matériel inutile, il surpassa la mobilité de toutes les armées modernes. Il conquit la Péninsule par une série de marches et de combats stratégiques.

Sa course sur Vienne en 1797 fut une opération téméraire, mais légitimée peut-être par la nécessité de vaincre l'archiduc Charles avant l'arrivée des renforts venant du Rhin.

La campagne de 1800, plus caractérisée encore, signala une ère nouvelle dans la projection des plans de guerre, et dans la direction des lignes d'opérations: les ordres de bataille furent également moins étendus, l'organisation des armées en grand corps de 2 ou 3 divisions devint plus rationelle. Le système de stratégie moderne fut dès lors porté à son apogée, car les campagnes de 1805 et 1806 ne furent que des corolaires du grand problème résolu en 1800.

Quant à la tactique, celle des colonnes et des tirailleurs que Napoléon trouva tout établie,

convenait trop au sol coupé de l'Italie pour qu'il ne l'adoptât pas.

Aujourd'hui se présente une question grave et capitale, c'est de décider si le système de Napoléon peut aller à toutes les tailles, à toutes les époques, à toutes les armées; ou si, en cas contraire, il serait possible que des gouvernemens et des généraux pussent revenir au système méthodique des guerres de position, après avoir médité sur les évènemens de 1800 à 1809. Que l'on compare en effet les marches et les campemens de la guerre de sept ans avec ceux de la guerre de sept semaines (*), ou avec les trois mois qui s'écoulèrent depuis le départ du camp de Boulogne en 1805, jusqu'à l'arrivée dans les plaines de la Moravie, et que l'on décide ensuite si le système de Napoléon est préférable à l'ancien? Ce système de l'Empereur des Français était *de faire dix lieues par jour*, *de combattre et de cantonner ensuite en repos*. Il m'a dit lui-même, qu'il ne connaissait pas d'autre guerre que celle-là.

On objectera que le caractère aventureux de ce grand capitaine se réunissait à sa position personnelle, et à la situation des esprits en France,

(*) Epithète que Napoléon donnait à la campagne de 1806.

pour l'exciter à faire ce qu'aucun autre chef n'aurait osé tenter à sa place, soit qu'il fut né sur le trône, soit qu'il fut simple général aux ordres de son gouvernement. Si cela est incontestable, il me paraît vrai aussi qu'entre le système des invasions démesurées et celui des positions, il y a un milieu, ensorte que sans imiter son audace impétueuse, il sera possible de suivre les routes qu'il a frayées, et que le système des guerres de position sera probablement proscrit pour long-tems ou du moins considérablement modifié et perfectionné. Sans doute si l'art se trouve agrandi par l'adoption du système des marches, l'humanité y perdra plus qu'elle n'y gagnera, car ces incursions rapides, et ces bivouacs de masses considérables se nourrissant au jour le jour des contrées mêmes qu'elles foulent, ne rappellent pas mal les dévastations des peuples qui se ruèrent sur l'Europe depuis le 4e jusqu'au 13e siècle. Toutefois il est peu probable qu'on y renonce de si-tôt, car une grande vérité a été du moins démontrée par les guerres de Napoléon, c'est que les distances ne sauraient plus mettre un pays à l'abri d'invasion, et que les états qui veulent s'en garantir doivent avoir un bon système de forteresses et de lignes de défense, un bon système de réserves et d'institutions militaires, enfin un bon système de politique. Aussi partout les populations s'organisent-

elles en milices pour servir de réserves aux armées actives, ce qui maintiendra la force des armées sur un pied de plus en plus formidable; or plus les armées sont nombreuses, plus le système des opérations rapides et des prompts dénouemens devient une nécessité.

Si dans la suite l'ordre social reprend une assiette plus calme, si les nations, au lieu de combattre pour leur existence, ne se battent plus que pour des intérêts relatifs, pour arrondir leurs frontières ou maintenir l'équilibre européen; alors un nouveau droit des nations pourra être adopté, et il sera peut-être possible de mettre les armées sur un pied réciproque qui soit moins exagéré. Alors aussi, dans une guerre de puissance à puissance, on pourra voir des armées de 80 à 100 mille hommes revenir à un système de guerre mixte, qui tiendrait le milieu entre les incursions volcaniques d'un Napoléon et l'impassible système des *starke positionen* du maréchal Daun. Jusque-là nous devons admettre ce système de marches qui a produit de si grands évènemens, car le premier qui oserait y renoncer en présence d'un ennemi capable et entreprenant, en deviendrait probablement la victime.

Par la science des marches, on n'entend pas seulement aujourd'hui ces minutieux détails de

logistique (*) qui consistent à bien combiner l'ordre des troupes dans les colonnes; le tems de leur départ et de leur arrivée, les précautions de leur itinéraire, les moyens de communications soit entre elles soit avec le point qui leur est assigné, toutes choses qui font une branche essentielle des fonctions de l'état-major. Mais outre ces détails tout matériels, il existe une combinaisons des marches qui appartient aux grandes opérations de stratégie. Par exemple, la marche de Napoléon par le St.-Bernard pour tomber sur les communications de Mélas; celles qu'il fit, en 1805, par Donawerth pour couper Mack, et en 1806 par Géra pour tourner les Prussiens; la marche de Souworoff pour voler de Turin sur la Trebbia au-devant de Macdonald; celle de l'armée russe sur Taroutin, puis sur Krasnoï, furent des opérations décisives non par leurs rapports avec la logistique, mais par leur rapports avec la stratégie.

Toutefois, à bien considérer, ces marches habiles ne sont jamais qu'un moyen de mettre en pratique les diverses applications du principe que nous avons indiqué et que nous développerons encore: faire une belle marche, n'est donc

(*) Autrefois les officiers de l'état-major se nommaient maréchal des logis; major-général des logis; de-là est venu le terme de logistique qu'on emploie pour designer ce qui se rapporte aux marches d'une armée.

autre chose que porter la masse de ses forces sur un point décisif, or toute la science consistera à bien déterminer ce point d'après ce que nous avons essayé de démontrer à l'article 4. En effet, que fut la marche du St.-Bernard, sinon une ligne d'opérations dirigée contre une extrémité du front stratégique de l'ennemi, et de là sur sa ligne de retraite? Que furent des marches d'Ulm et de Jéna, si ce n'est encore la même manœuvre? Que fut la marche de Blucher à Waterloo, sinon l'application des lignes stratégiques intérieures recommandées dans l'article 6. Nous ne nous appesantirons donc pas sur ces combinaisons, puisqu'elles rentrent par leur application dans la série des maximes déjà présentées.

Nous observerons néanmoins qu'il existe une espèce de marches qu'on a désignées sous le nom de marches de flanc, et que nous ne saurions passer sous silence.

Dans tous les temps on les a présentées comme des manœuvres hasardées, sans avoir jamais rien écrit de bien satisfaisant sur ce sujet. Si l'on entend par là des manœuvres de tactique faites à la vue de la ligne de bataille ennemie, nul doute qu'un mouvement de flanc ne soit alors une opération fort délicate, bien qu'elle réussisse souvent; mais si l'on veut parler de marches stratégiques ordinaires, je ne conçois rien au danger d'une marche de flanc, à moins que les plus

vulgaires précautions de logistique n'aient été négligées. Dans un mouvement stratégique les deux corps de bataille ennemis doivent toujours être séparés par un intervalle d'environ deux marches (en comptant la distance qui sépare les avant-gardes respectives, de l'ennemi et de leurs propres colonnes). En pareil cas il ne saurait exister aucun danger réel dans le trajet stratégique d'une position à un autre.

Il y a deux cas néanmoins où une marche de flanc semble tout à fait inadmissible : le premier est celui où le système de la ligne d'opérations, des lignes stratégiques et du front d'opérations, présenterait également le flanc à l'ennemi dans tout le cours d'une entreprise. Tel fut le fameux projet de marcher sur Leipsig sans s'inquiéter de Dresde et des 250 mille hommes de Napoléon, projet qui, arrêté à Trachenberg, au mois d'août 1813, eut été probablement fatal aux armées alliées, sans mes solicitations faites à Jungferteinitz qui décidèrent à le modifier.

Le second cas c'est lorsqu'on aurait une ligne d'opérations lointaine ou profonde, comme celle de Napoléon à Borodino ; surtout si cette ligne d'opérations n'offrait encore qu'une seule ligne de retraite convenable : Alors tout mouvement de flanc qui la laisserait positivement en prise, serait une faute grave.

Dans les contrées où les bonnes communications secondaires seraient nombreuses, les mou-

vemens de flanc seront moins dangereux, parce qu'au besoin on pourrait recourir à un changement de ligne d'opérations si l'on était repoussé. L'état physique et moral des armées, le caractère plus ou moins énergique des chefs et des troupes, peuvent aussi influer sur l'opportunité ou le danger de pareils mouvemens.

Au fait, les marches souvent citées de Jéna et d'Ulm furent de véritables manœuvres de flanc; tout comme celle sur Milan après le passage de la Chiusella; or chacun sait si elles réussirent.

Il en est autrement des mouvemens tactiques, faits par le flanc en présence de l'ennemi. Ney en fut puni à Dennewitz, Marmont à Salamanque et Frédéric-le-Grand à Kollin.

Cependant la manœuvre de Frédéric-le-Grand à Leuthen, devenue si célèbre dans les annales de l'art, fut un véritable mouvement de cette espèce (voyez chapitre 6 du traité des grandes opérations); mais habilement couvert par une masse de cavalerie, caché par les hauteurs, et opéré contre une armée qui demeurait immobile dans son camp, il eut un succès immense, parce qu'au moment du choc ce fut réellement l'armée de Daun qui prêta le flanc, et non celle du roi. Outre cela il faut convenir aussi qu'avec l'ancien système de se mouvoir par lignes, à distance de pelotons pour se former, sans déploiement, par un à droite ou un à gauche en bataille, les mouvemens parallèles à la ligne

ennemie ne sont pas des marches de flanc, puisque le flanc des colonnes n'est en réalité autre chose que le front de la ligne de bataille.

La fameuse marche du prince Eugène en vue du camp français, pour tourner les lignes de Turin, fut bien plus extraordinaire encore que celle de Leuthen et ne réussit pas moins.

Dans ces différentes batailles, je le répète, ce furent des mouvemens tactiques et non stratégiques: la marche du prince Eugène, de Mantoue sur Turin, fut une des plus grandes opérations stratégiques du siècle; mais il s'agit ici du mouvement fait la veille de la bataille pour tourner le camp français. Au reste, la différence de résultats que présentent ces cinq journées est une preuve de plus qu'en ce point aussi la tactique est variable.

Quant à la partie logistique des marches, bien qu'elle ne forme qu'une des branches secondaires de l'art militaire, elle tient cependant de si près aux grandes opérations, que je crois devoir en dire deux mots.

Jadis les armées ne s'abordaient guère qu'après avoir été plusieurs jours en présence; alors l'attaquant faisait ouvrir, par des pionniers, des chemins parallèles pour les diverses colonnes. Aujourd'hui on s'aborde plus promptement et on

se contente des chemins existans. Toutefois il est essentiel, lorsqu'une armée est en marche, que des pionniers et des sapeurs suivent les avant-gardes, pour multiplier les issues, applanir les difficultés, jeter au besoin de petits ponts sur les ruisseaux, et assurer de fréquentes communications entre les divers corps d'armée.

Dans la manière actuelle de marcher, le calcul du tems et des distances est devenu plus compliqué; les colonnes d'une armée ayant toutes des espaces différens à parcourir, il faut savoir combiner le moment de leur départ et leurs instructions: 1) avec les distances qu'elles ont à franchir; 2) avec le matériel plus ou moins considérable que chacune traînera à sa suite; 3) avec la nature du pays plus ou moins difficile; 4) avec les rapports qu'on a sur les obstacles que l'ennemi peut leur opposer; 5) avec le degré d'importance qu'il y aurait à ce que leur marche fût cachée.

Je ne saurais rien ajouter à ces règles générales qu'il paraît suffisant d'indiquer. On peut d'ailleurs consulter à ce sujet le premier ouvrage de l'archiduc Charles (Grundsätze der höheren Kriegskunst), et celui plus récent du marquis de Ternai, qui, au milieu d'un foule de règles minutieuses et par fois impraticables, renferme néanmoins d'excellens préceptes.

ARTICLE IX.

Des magasins et de leurs rapports avec les marches.

Les combinaisons qui se lient de plus près au système des marches sont celles des magasins, car pour marcher vite et long-tems, il faut des vivres; or l'art de faire vivre une armée nombreuse, en pays ennemi surtout, est un des plus difficiles.

La science d'un intendant-général a ses traités particuliers, auxquels nous renvoyons nos lecteurs, nous bornant à indiquer ce qu'elle a de commun avec la stratégie (*).

Le système d'approvisionement des anciens n'a pas été bien connu, car tout ce que dit Végéce de l'administration des Romains, ne suffit point pour nous dévoiler les ressorts d'une partie aussi compliquée. Un phénomène qui restera

(*) L'ouvrage du général Cancrin, jadis intendant-général des armées russes, ne saurait être trop recommandé; il en existe peu d'aussi satisfaisant sur l'art d'administrer les subsistances.

toujours difficile à concevoir, c'est que Darius et Xercès aient pu faire vivre des armées immenses dans la Thrace (la Romélie), tandis que de nos jours on aurait peine à y faire vivre 30 mille hommes. Au moyen âge, les empereurs grecs, les barbares, et plus tard les croisés, y entretinrent aussi des masses d'hommes considérables.

César a dit que la guerre devait nourrir la guerre, et on en a généralement conclu qu'il vivait toujours aux dépens du pays qu'il parcourait.

Le moyen âge fut remarquable par ses grandes migrations de toutes les espèces, il serait fort intéressant de savoir au juste le nombre de Huns, de Vandales, de Goths et de Mongols qui traversèrent successivement l'Europe, et comment ils vécurent dans leurs marches. L'administration des armées de croisés ne serait pas moins curieuse à connaître : manquant de toutes données à ce sujet, il faut bien se contenter de conjectures.

Dans les premiers tems de l'histoire moderne, on doit croire que les armées de François Ier, franchissant les Alpes pour entrer dans la fertile Italie, ne traînèrent pas de grands magasins à leur suite, car elles n'étaient fortes que de 40 à 50 mille hommes, et une armée pareille n'est pas embarrassée de vivre dans les riches vallées du Tésin et du Pô.

Sous Louis XIV et Frédéric II, les armées plus considérables, et combattant sur leur propres frontières, vécurent régulièrement des magasins et boulangeries qui les suivaient; ce qui gênait beaucoup les opérations, en ne permettant pas de s'éloigner des dépôts au-delà d'un espace proportionné aux moyens de transport, à la quantité de rations qu'ils pouvaient porter, et au nombre de jours qu'il fallait aux voitures pour aller et revenir des dépôts jusqu'au camp.

Dans la révolution, la nécessité fit mépriser les magasins: des armées nombreuses, envahissant la Belgique et l'Allemagne sans approvisionnemens, vécurent tantôt chez les habitans, tantôt de réquisitions frappées sur le pays, enfin de maraude et de pillage. Marcher en cantonnant chez les habitans est très possible en Belgique, en Italie, en Souabe, sur les riches bords du Rhin et du Danube, surtout si l'armée, marchant en plusieurs colonnes, n'excède pas 100 à 120 mille hommes; mais cela devient très-difficile dans d'autres contrées, et impossible en Russie, en Suède, en Pologne, en Turquie. On conçoit combien une armée agit avec plus de vélocité et d'impétuosité, lorsqu'elle n'a d'autre calcul à faire que celui de la vigueur des jambes de ses soldats. Ce système donna de grands avantages à Napoléon; mais il en abusa, en l'étendant sur une

échelle excessive, et dans des contrées où il était impraticable.

Un général d'armée doit savoir faire concourir à ses entreprises toutes les ressources existantes dans le pays qu'il envahit; il doit employer les autorités, lors qu'elles y restent, à frapper des réquisitions uniformes et légales qu'il fera exactement payer s'il en a les moyens: lors que les autorités ne restent pas, il doit en établir de provisoires, composées des notables, et revêtues de pouvoirs extraordinaires. On fera réunir ces provisions requises sur les points les plus sûrs et les plus favorables aux mouvemens de l'armée d'après les principes des lignes d'opérations. Afin de ménager les approvisionnemens, on pourra faire cantonner le plus de troupes possible dans les villes et villages, sauf à indemniser les habitans de la surcharge qui en résultera. L'armée, outre ses vivres et fourrages, aura des parcs de voitures auxiliaires fournies par le pays, pour que les approvisionnemens puissent lui arriver partout où elle resterait stationnaire.

Il est aussi difficile d'établir des règles sur ce qu'il serait prudent d'entreprendre sans former à l'avance des magasins, que de tracer la démarcation exacte entre le possible et l'impossible. Les contrées, les saisons, la force des armées, l'esprit de la population, tout varie dans ces com-

binaisons; mais on peut établir comme maximes générales:

1° Que dans des contrées fertiles et peuplées, une armée peut marcher durant tout le tems qu'exige une opération donnée, en tirant ses ressources du pays. Or, comme une première opération n'exige jamais au-delà d'un mois, pendant lequel le gros des masses sera en mouvement, il suffira de pourvoir, par des approvisionnemens de réserve, aux besoins des forces qui seraient obligées de stationner sur un même point. Par exemple, l'armée de Napoléon, à moitié réunie autour d'Ulm pour y bloquer Mack, pouvait avoir besoin de biscuit ou de pain jusqu'à la réduction de la ville, et si elle en eût manqué totalement, l'opération aurait pu échouer.

2° Pendant ce tems il faudra s'appliquer à réunir, avec toute l'activité possible, les ressources qu'offre le pays, pour former des magasins de réserve et subvenir aux besoins qu'éprouverait l'armée après la réussite de l'opération, soit pour se concentrer dans des positions de repos, soit pour partir de là et marcher à de nouvelles entreprises.

3° Dans les pays où la population est trop rare et le sol peu fertile, une armée manquera des ressources les plus essentielles; dès lors il sera prudent de ne pas l'éloigner à de trop

grandes distances des magasins, et de traîner avec soi des approvisionnemens de réserve suffisans pour lui donner le tems, au besoin, de se replier sur la base de ses grands dépôts.

4° Dans les guerres nationales et dans les pays où la population entière fuit et détruit tout, comme en Turquie, il est impossible de marcher sans se faire suivre par des magasins réguliers, et sans avoir une base sûre d'approvisionnemens à proximité du front d'opérations; ce qui rend la guerre d'invasion beaucoup plus difficile, pour ne pas dire impossible.

5° Le voisinage de la mer offre de très-grandes facilités pour les approvisionnemens d'une armée; celle qui est maîtresse de la mer, semble ne devoir jamais manquer de rien. Toutefois, cet avantage n'est pas sans inconvénient pour une grande armée continentale, car dans le but de rester en relations sûres avec ses magasins, elle se laissera entraîner à porter ses opérations sur le rivage, ce qui pourrait l'exposer à de cruels désastres, si l'ennemi agissait avec la masse de ses forces sur l'extrémité opposée à la mer (*).

(*) On comprend que je ne veux parler ici que des guerres entre nations européennes qui savent manœuvrer: on pourrait dévier de ces règles contre des hordes asiatiques ou des Turcs peu à craindre en campagne; ils n'ont ni l'instruction militaire, ni des troupes capables de punir des fautes qu'on commet devant eux.

Si elle s'éloigne trop du rivage elle peut alors être exposée à voir ses communications menacées ou même interceptées, et les moyens matériels de toute espèce devront s'augmenter à mesure qu'elle s'éloignera.

6° L'armée continentale, qui emploiera la mer pour faciliter ses arrivages, ne doit pas négliger d'avoir sa base d'opérations par terre, avec une réserve d'approvisionnemens indépendante des moyens maritimes.

ARTICLE X.

Des frontières, et de leur défense par les forteresses ou par des lignes retranchées. De la guerre de sièges.

Les forteresses ont deux destinations capitales à remplir, la première, c'est de couvrir les frontières; la seconde, de favoriser les opérations de l'armée en campagne.

La défense des frontières d'un état par des places est en général une chose un peu vague; sans doute, comme nous l'avons dit à l'article des lignes de défense, il y a quelques contrées dont les abords, couverts par de grands obstacles naturels, offrent très peu de points accessibles qu'il serait possible de couvrir encore par des ouvrages de l'art. Les chaînes des Alpes, des Pyrénées, celles moins élevées des Crapacks, du Riesengbirg, de l'Erzgebirg, du Böhmerwald, de la Forêt Noire, des Vosges, du Jura, sont toutes plus ou moins susceptibles d'être couvertes par un bon système de places. (Je ne parle pas du

Caucase, aussi élevé que les grandes Alpes, mais où l'absence de communications praticables réduit la défense à un ou deux débouchés.)

De toutes ces frontières, celle entre la France et le Piémont était la mieux couverte; les vallées de la Sture, et de Suze, les passages de l'Argentière, du Mont-Genèvre, du Mont-Cenis, seuls réputés praticables, étaient couverts de forts en maçonnerie, puis des places considérables se trouvaient aux débouchés des vallées dans les plaines du Piémont: rien ne paraissait plus difficile à vaincre.

Toutefois, il faut bien l'avouer, ces belles défenses de l'art n'empêcheront jamais entièrement une armée de passer, d'abord parce que les petits forts qu'on peut construire dans les gorges sont susceptibles d'être enlevés, ensuite parce qu'on y trouve toujours quelque chemin jugé impraticable et où un ennemi audacieux parvient, à force de travail, à se frayer une issue. Le passage des Alpes par François 1er, si bien décrit par Gaillard, celui du St.-Bernard par Napoléon, enfin l'expédition du Splugen si bien racontés par Mathieu Dumas, prouvent de reste cette vérité. *Une armée*, disait Napoléon, *passe partout où un homme peut poser le pied!!* Maxime peut-être un peu exagérée, mais qui caractérise ce grand capitaine, et qu'il a appliquée lui-même avec tant de succès! Nous dirons plus

loin quelques mots sur cette guerre de montagnes.

D'autres contrées sont couvertes par de grands fleuves, si non immédiatement en première ligne, du moins en seconde. Il est étonnant cependant que ces lignes, qui semblent si bien faites pour séparer des nations, sans intercepter leurs rapports de commerce et de voisinage, ne forment nulle part la ligne réelle des frontières; car on ne pouvait pas dire que la ligne du Danube séparât la Bessarabie de l'empire Ottoman tant que les Turcs avaient pied dans la Moldavie. Et le Rhin ne fut jamais une frontière réelle entre la France et l'Allemagne, puisque les Français eurent longtems des places à la rive droite, tandis que les Allemands avaient Mayence, Luxembourg et les têtes de pont de Manheim et de Wesel sur la rive gauche.

Toutefois si le Danube, le Rhin, le Rhône, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Pô et l'Adige ne sont nulle part des lignes de première frontière, cela n'empêche pas de les fortifier comme lignes de défense permanentes, sur tous les points où ils pourront offrir un système de défense satisfaisant pour couvrir un front d'opérations.

Une des lignes de ce genre qu'on peut citer pour exemple est celle de l'Inn, qui séparait la Bavière de l'Autriche; flanqué au sud par les

Alpes Tyroliennes, au nord par celles de Bohême et par le Danube, son front, qui n'est pas étendu, se trouve couvert par les places de Passau, Braunau et Salzbourg. Lloyd compare, avec un peu de poésie, cette frontière à deux bastions inexpugnables, dont la courtine, formée de trois belles places, a pour fossé un des fleuves les plus impétueux; mais il s'est un peu exagéré ces avantages matériels, car l'épithète d'inexpugnables dont il les décore a reçu trois sanglans démentis dans les campagnes de 1800, 1805, 1809.

La plupart des états européens, loin d'avoir des frontières aussi formidables que celles des Alpes et de l'Inn, présentent des pays de plaines ouvertes, ou des montagnes accessibles sur un nombre considérables de points; notre projet n'étant pas d'offrir la géographie militaire de l'Europe, nous nous bornerons à présenter les maximes générales qui peuvent s'appliquer à toutes les contrées indistinctement.

Lorsqu'une frontière se trouve en pays ouvert, il faut bien renoncer à l'idée de vouloir en faire une ligne formelle et complète de défense en y multipliant des places trop nombreuses qui exigent des armées pour en garnir les remparts, et en définitive n'empêchent jamais d'entrer dans le pays.

Il sera plus sage de se contenter d'y établir

quelques bonnes places habilement choisies, non plus pour empêcher l'ennemi de pénétrer, mais pour augmenter les entraves de sa marche, tout en protégeant et favorisant au contraire les mouvemens des armées actives chargées de le repousser.

Les forteresses ont donc une influence manifeste sur les opérations militaires, mais l'art de les construire, de les attaquer et de les défendre tenant à l'arme speciale du génie, il serait étranger à notre but de traiter ces matières, et nous nous bornerons à examiner les points par lesquels elles tiennent à la stratégie.

Le 1er est le choix du site où il convient d'en construire.

Le 2me est la détermination des cas dans lesquels on peut mépriser les places pour passer outre, et ceux dans lesquels on est forcé de les assiéger.

Le 3me consiste dans les rapports existans entre le siège de la place et l'armée active qui doit le couvrir.

Autant une place bien située favorise les opérations, autant les places établies hors des directions importantes sont funestes: c'est un fléau pour l'armée qui doit s'affaiblir à l'effet de les garder, et un fléau pour l'état qui dépense des soldats et de l'argent en pure perte. J'ose affir-

mer que beaucoup de places en Europe sont dans ce cas.

S'il est vrai qu'une place soit rarement par elle-même un obstacle absolu à la marche de l'armée ennemie, il est incontestable qu'elle la gêne, qu'elle la force à des détachemens, à des détours dans sa marche; d'un autre côté, elle favorise au contraire l'armée qui la possède, en lui donnant tous les avantages opposés; elle assurera ses marches, favorisera le débouché de ses colonnes si elle est sur un fleuve; couvrira ses flancs et ses mouvemens; enfin lui donnera un refuge au besoin.

L'idée de ceindre toutes les frontières d'un état de places fortes très-rapprochées, est une calamité; on a faussement imputé ce système à Vauban, qui, loin de l'approuver, disputait avec Louvois sur le grand nombre de points inutiles que ce ministre voulait fortifier.

On peut réduire les maximes de cette partie de l'art aux principes ci-après.

1° Un état doit avoir des places échelonnées sur trois lignes depuis la frontière jusque vers la capitale (*). Trois places en première ligne,

(*) La campagne mémorable de 1829 a encore prouvé ces vérités. Si la Porte avait eu de bons forts en maçonnerie dans les défilés du Balkan, et une belle place vers

autant en seconde, et une grande place d'armes en troisième ligne, près du centre de puissance, forment un système à peu près complet pour chaque partie des frontières d'un état. S'il y a 4 fronts pareils, cela fera de 24 à 30 places.

On objectera peut-être que ce nombre est déjà très-considérable, et que l'Autriche même n'en avait pas autant. Mais il faut considérer que la France en a plus de 40 sur un tiers seulement de sa frontière, (de Besançon à Dunkerque) sans que pour cela elle en ait suffisamment en 3me ligne, au centre de sa puissance. Une comité, réuni il y a quelques années pour statuer sur ces forteresses, a conclu qu'il fallait en ajouter encore. Cela ne prouve pas qu'il n'y en ait déjà trop, mais bien qu'il en manque sur des points importans, tandis que celles de première ligne, trop entassées, doivent être maintenues parce qu'elles existent. En comptant que la France a deux fronts de Dunkerque à Bâle, un de Bâle à la Savoie, un de la Savoie à Nice, outre la ligne tout à fait séparée des Pyrénées, et la ligne maritime des côtes de l'Océan, il en résulte, qu'elle a six fronts à couvrir, ce qui exigerait de 40 à 50 places. Tout militaire con-

---

Faki, nous ne serions pas arrivés à Andrinople, et les évènemens auraient pu se compliquer.

viendra que c'est autant qu'il en faut, car le front de la Suisse et celui des côtes de l'Océan en exigent moins que ceux du Nord-Est. L'essentiel pour qu'elles atteignent leur but, est de les établir d'après un système bien combiné. Si l'Autriche eut un nombre de places moins considérable, c'est qu'elle était entourée des petits états de l'empire Germanique, qui, loin de la menacer, mettaient leurs propres forteresses à sa disposition.

Au surplus, le nombre indiqué n'exprime que celui qui paraît nécessaire à une puissance présentant quatre fronts à peu près égaux en développement. La monarchie prussienne, formant une immense pointe de Kœnigsberg jusqu'aux portes de Metz, ne saurait être fortifiée sur le même système que la France, l'Espagne ou l'Autriche. Ainsi les dispositions géographiques, ou l'extrême étendue de quelques états, peuvent faire diminuer ou augmenter ce nombre, surtout lorsqu'il y a des places maritimes à y ajouter.

2° Les forteresses doivent toujours être construites sur des points stratégiques importans désignés à l'article IV. Sous le rapport tactique on doit s'attacher à les asseoir de préférence dans un site qui ne soit pas dominé, et qui, facilitant le débouché, rendrait le blocus plus difficile.

3° Les places qui réuniront le plus d'avan-

tages soit pour leur propre défense, soit pour favoriser les opérations des armées actives, sont incontestablement celles qui sont situées à cheval sur de grands fleuves dont elles dominent les deux rives : Mayence, Coblentz, Strasbourg, en y comprenant Kehl, sont de vrais modèles en ce genre.

Cette vérité admise, on doit reconnaître aussi que les places établies au confluent de deux grandes rivières ont l'avantage de dominer trois fronts d'opérations différens, ce qui augmente leur importance (la place de Modlin est dans ce cas). Mayence, lorsqu'elle avait encore le fort de Gustavsbourg à la rive gauche du Meyn et Cassel à la droite, était la plus formidable place d'armes de l'Europe ; mais comme elle exigerait une garnison de 20 mille hommes, un état ne saurait en avoir beaucoup de cette étendue.

4° Les grandes places ceignant des villes populeuses et commerçantes, offrent des ressources pour une armée ; elles sont beaucoup préférables aux petites, surtout lorsqu'on peut encore compter sur l'aide des citoyens pour seconder la garnison : Metz arrêta toute la puissance de Charles-Quint ; Lille suspendit toute une année les opérations d'Eugène et de Marlborough ; Strasbourg fut maintes fois le boulevard des armées françaises. Dans les dernières guerres, on a dépassé ces places,

parce que tous les flots de l'Europe en armes se précipitaient sur la France; mais une armée de 150 mille Allemands, qui aurait devant elle 100 mille Français, pourrait-elle impunément pénétrer sur la Seine en méprisant de pareilles places bien munies? C'est ce que je me garderai d'affirmer.

4° Jadis on faisait la guerre aux places, aux camps, aux positions: dans les derniers tems, au contraire, on ne la faisait plus qu'aux forces organisées, sans s'inquiéter ni des obstacles matériels, ni de ceux de l'art. Suivre exclusivement l'un ou l'autre de ces systèmes serait également un abus. La véritable science de la guerre consiste à prendre un juste milieu entre ces deux extrêmes.

Sans doute le plus important sera toujours de viser d'abord à battre complètement, et à dissoudre les masses organisées de l'ennemi qui tiendraient la campagne; pour atteindre ce but décisif on peut dépasser les forteresses; mais si l'on n'obtenait qu'un demi-succès, alors il deviendrait imprudent de poursuivre une invasion sans mesure. Au reste, tout dépend de la situation et de la force respective des armées.

L'Autriche, guerroyant seule contre la France, ne pourrait pas répéter les opérations de la grande alliance de 1814. De même, il est probable que l'on ne reverra pas de si tôt 50 mille

Français se hasarder au-delà des Alpes Noriques, au cœur de la monarchie autrichienne, comme Napoléon le fit en 1797 (*). De pareils évènemens dépendent d'un concours de circonstances qui font exception aux règles communes.

6° On conclura de ce qui précède: que des places sont un appui essentiel, mais que l'abus en serait nuisible, puisqu'au lieu d'ajouter aux forces de l'armée active, il les énerverait en les divisant: qu'une armée, voulant avec raison chercher à détruire les forces ennemies en campagne, peut sans danger se glisser entre plusieurs places pour atteindre ce but, en ayant soin toutefois de les faire observer: qu'elle ne saurait cependant envahir un pays ennemi en passant un grand fleuve, comme le Danube, le Rhin, l'Elbe, sans réduire au moins une des places situées sur ce fleuve, afin d'avoir une ligne de retraite assurée: maîtresse d'une telle place, l'armée pourra alors

(*) Je ne blâme pas Napoléon d'avoir pris l'offensive dans le Frioul; il avait devant lui 35 mille Autrichiens, qui en attendaient 20 mille venant du Rhin; le général français attaqua l'Archiduc avant l'arrivée de ces renforts, et poussa vivement ses succès, parce qu'il n'y avait rien devant lui qui pût compromettre sa pointe. Il opéra dans les règles à cause des antécédens et de la position respective des deux partis.

continuer l'offensive tout en employant son matériel de siège à réduire successivement d'autres places; car plus l'armée agissante avancera, plus le corps de siège pourra se flatter de terminer l'entreprise sans être entravé par l'ennemi.

7° Si les grandes places sont bien plus avantageuses que les petites, lorsque la population est amie, il faut convenir aussi que ces dernières peuvent avoir cependant leur degré d'importance, non pour arrêter l'ennemi qui les masquerait facilement, mais pour favoriser les opérations de l'armée en campagne; le fort de Kœnigstein fut aussi utile aux Français en 1813, que la vaste place de Dresde, parce qu'il procurait une tête de pont sur l'Elbe.

Dans les pays de montagnes, de petits forts bien situés valent des places, car il ne s'agit que de fermer des passages, et non de servir de réfuge à une armée; le petit fort de Bard faillit arrêter l'armée de Bonaparte dans la vallée d'Aoste en 1800.

8° Il faut déduire de là que chaque partie des frontières d'un état doit être entremêlée d'une ou de deux grandes places de réfuge, de places secondaires, et même de petits postes propres à faciliter les opérations des armées agissantes.

9° Les grandes places situées hors des di-

rections stratégiques, sont un grand malheur pour l'état et l'armée.

10° Celles qui sont sur les rives de la mer ne peuvent avoir d'importance que dans des combinaisons de guerre maritime, ou pour des magasins : elles peuvent devenir désastreuses pour une armée continentale, en lui offrant la perspective trompeuse d'un appui. Beningsen faillit compromettre les armées russes en se basant, en 1807, sur Kœnigsberg, à cause de la facilité que cette ville donnait pour ses approvisionnemens. Si l'armée russe, au lieu de se concentrer en 1812 sur Smolensk, avait voulu s'appuyer sur Dunabourg et Riga, elle aurait couru risque d'être refoulée sur la mer, coupée de toutes ses bases de puissance, et anéantie.

Quant aux rapports qui existent entre les sièges et les opérations des armées actives, ils sont de deux espèces.

Si l'armée d'invasion peut se passer d'attaquer les places qu'elle dépasse, elle ne peut se dispenser de les faire bloquer, ou du moins de les observer : dans le cas où il y en aurait plusieurs sur un espace rapproché, il faudra laisser un corps entier sous un même chef, qui les investira ou observera selon les circonstances.

Lorsque l'armée d'invasion décide l'attaque d'une place, elle charge spécialement un corps suffisant d'en former le siège en règle: le reste de l'armée peut, ou continuer sa marche offensive, ou prendre position pour couvrir le siège.

Jadis on avait le faux système de cerner une place par une armée entière, qui s'enterrait elle-même dans des lignes de circonvallation et de contrevallation, qui coûtaient autant de frais que le siège même. La fameuse affaire des lignes de Turin en 1706, où le prince Eugène de Savoie força, avec 40 mille hommes, une armée française de 70 mille, bien retranchée mais qui avait 6 lieues de fortifications à garder et se trouvait inférieure partout, suffit pour détruire ce ridicule système.

Aussi malgré toute l'admiration que l'on peut éprouver au récit des merveilleux travaux exécutés par César pour investir Alise, et malgré tout ce qu'en dit Guichard, aucun général ne s'avisera de nos jours d'imiter cet exemple (*).

L'expérience a démontré que le meilleur moyen de couvrir un siège est de battre et de poursuivre, le plus loin possible, les corps de

(*) Il ne sagit ici que de lignes contiguës; on ne doit pas négliger de fortifier une position d'investissement par des ouvrages détachés.

troupes ennemies qui pourraient le troubler. C'est celui qu'on doit adopter, à moins que l'infériorité numérique des forces ne s'y oppose. Dans ce cas, il faut prendre une position centrale qui couvre les avenues par où l'armée de secours pourrait arriver, et dès qu'elle s'approche, il convient de réunir tout ce qu'on peut du corps de siège avec l'armée d'observation, afin de tomber sur elle et de décider, par un coup de vigueur, si le siège pourra se continuer ou non.

Bonaparte, devant Mantoue en 1796, a offert le modèle des opérations les plus sages et les plus habiles qu'une armée d'observation puisse entreprendre; nous renvoyons donc nos lecteurs à ce que nous en avons dit dans l'histoire des guerres de la révolution.

Des lignes retranchées.

Outre les lignes de circonvallation et de contrevallation, dont nous avons parlé plus haut, il en existe d'une autre espèce, qui, plus vastes et plus étendues encore, tiennent en quelque sorte à la fortification permanente, puisqu'elles doivent mettre à couvert une partie des frontières d'un état.

Autant une forteresse ou un camp retranché, construit pour servir de refuge momentané à une armée offrent d'avantages, autant le système de pareilles lignes retranchées est absurde.

On conçoit qu'il n'est pas question ici d'une ligne de retranchemens peu étendue, qui fermerait une gorge étroite; ceci rentre dans le système des forts, comme celui de Fussen ou de Scharnitz, dont nous avons parlé; mais il s'agit de lignes étendues de plusieurs lieues et destinées à fermer toute une partie de frontière, comme, par exemple, celles de Wissembourg: couvertes par la Lautern qui coule devant le front, appuyées au Rhin à droite et aux Vosges à gauche, ces lignes semblaient remplir toutes les conditions nécessaires pour être à l'abri d'attaque, et cependant elles furent forcées aussi souvent qu'assaillies.

Les lignes de Stollhofen, qui jouaient sur la droite du Rhin le même rôle que celles de Wissembourg sur la gauche, ne furent pas plus heureuses. Celles de la Queich et de la Kinzig eurent le même sort.

Les lignes de Turin (1706) et celles de Mayence (1795), quoique destinées à servir de cirvonvallation, offrent une analogie complète avec toutes les lignes possibles, sinon par leur force, du moins par leur étendue, et par le sort qu'elles éprouvèrent.

Quelque bien appuyées que ces lignes soient par des obstacles naturels, il est certain qu'indépendamment de leur grande étendue, qui paralyse leurs défenseurs, elle seront presque toujours susceptibles d'être tournées. S'enterrer ainsi dans des retranchemens où l'on peut être débordé, enveloppé et compromis, et où l'on est toujours forcé de front, lors même qu'on serait à l'abri d'être tourné, est donc une sottise manifeste; il faut espérer qu'on n'y reviendra plus.

Quoi qu'il en soit nous donnerons, au chapitre de la tactique, quelques notions sur la manière de les attaquer ou de les défendre.

En attendant il ne sera pas inutile d'ajouter ici, qu'autant il semblerait ridicule aujourd'hui de s'enterrer dans des lignes contiguës, autant il serait absurde de négliger l'usage des ouvrages détachés pour augmenter la force d'un corps de siège, ou la défense d'un défilé, ce qui rentre du reste dans les catégories que nous traiterons à l'article suivant.

ARTICLE XI.

Des camps retranché.

Il serait déplacé de donner ici des détails sur l'assiette des camps ordinaires, sur la disposition et la formation des avant-gardes et des arrière-gardes, aussi bien que sur les ressources qu'offre la fortification passagère pour la défense des postes. Les camps retranchés seuls appartiennent aux combinaisons de la grande tactique, et même de la stratégie, par l'appui qu'ils prêtent momentanément à une armée.

On verra, par l'exemple du camp de Buntzelwitz, qui sauva Frédéric en 1761, par ceux de Kehl et de Dusseldorf en 1796, qu'un tel refuge peut avoir une grande importance.

En 1800, le camp retranché d'Ulm donna à Kray le moyen d'arrêter un mois entier l'armée de Moreau sur le Danube. On sait tous les avantages que Wellington tira de celui de Torrès-Védras, et ceux que Schoumla procure aux

Turcs pour défendre le pays entre le Danube et le Balkan.

La principale règle à donner sur cette matière, c'est que les camps soient établis sur un point à la fois stratégique et tactique; si celui de Drissa fut inutile aux Russes en 1812, c'est qu'il était placé hors de la véritable direction de leur système défensif, qui devait pivoter sur Smolensk et Moscou; aussi fallut-il l'abandonner au bout de quelques jours.

Les maximes que nous avons données pour la détermination des grands points décisifs en stratégie peuvent s'appliquer à tous les camps retranchés, car c'est sur de pareils points seulement qu'il est convenable de placer des camps. La destination de ces camps varie; ils peuvent également servir de points de départ pour une opération offensive, de têtes de pont pour déboucher d'un grand fleuve, d'appuis pour des cantonnemens d'hiver, enfin de refuges pour une armée battue.

Cependant, quelque bon que soit le site d'un camp retranché, on peut assurer, qu'à moins d'être, comme celui de Torrès-Védras, dans une presqu'île adossée à la mer et destinée à protéger le rembarquement d'une armée insulaire, il est bien difficile de trouver un point stratégique à l'abri d'être tourné par l'ennemi.

Dès qu'un tel poste peut être dépassé à droite ou à gauche, l'armée qui l'occupe sera forcée de l'abandonner, ou courra risque d'y être investie; le camp retranché de Dresde offrit en 1813 un appui important à Napoléon pendant deux mois; dès qu'il fut débordé par les masses alliées, il n'eut pas même les avantages qu'une place ordinaire aurait procurés, car son étendue y fit sacrifier deux corps d'armée qui furent perdus en peu de jours, faute de vivres.

Malgré ces vérités, il faut avouer que les camps retranchés, n'étant guère destinés qu'à procurer un point d'appui passager à une armée défensive, ils peuvent toujours remplir leur but, lors même que l'ennemi pourrait les dépasser stratégiquement; l'essentiel est qu'ils ne puissent pas être battus de revers, c'est-à-dire que toutes les faces en soient également à l'abri d'une attaque d'emblée, et outre cela qu'ils soient à proximité d'une forteresse, soit pour que les magasins s'y trouvent en sûreté, soit pour qu'elle couvre la partie ou front de ce camp la plus voisine de la ligne de retraite.

En thèse générale un pareil camp, assis sur un fleuve, avec une vaste tête de pont de l'autre côté pour dominer les deux rives, et placé près d'une grande ville fortifiée offrant des ressources, comme Mayence ou Strasbourg, assurera à une

armée des avantages incontestables; mais cela ne sera jamais qu'un refuge passager, un moyen de gagner du tems et de rassembler des renforts; lorsqu'il s'agira de chasser l'ennemi, il faudra toujours en venir aux opérations en rase campagne.

La seconde maxime qu'on peut donner sur ces camps, c'est qu'ils sont surtout favorables pour une armée qui est chez elle, ou près de sa base d'opérations.

Si une armée française se jetait dans un camp retranché sur l'Elbe, elle n'en serait pas moins perdue dès que l'espace entre le Rhin et l'Elbe serait occupé par l'ennemi. Mais si elle se trouvait même momentanément investie dans un camp retranché sous Strasbourg, elle pourrait au moindre secours reprendre sa supériorité et tenir la campagne: l'armée ennemie qui l'aurait investie, placée elle-même au milieu de la France, entre le corps de secours et celui du camp retranché, aurait fort à faire à repasser le Rhin.

Une question assez importante pour l'établissement de ces camps retranchés en fortification passagère, sous des places à la portée d'un fleuve, serait de décider, s'il vaut mieux que le camp soit assis sur la même rive que la place, ou bien si celle-ci doit se trouver sur la rive opposée. Je n'hésiterais pas à me prononcer pour ce dernier

parti. En effet, pour servir de refuge ou favoriser un débouché, il faut bien que le camp soit au-delà du fleuve du côté de l'ennemi : dans ce cas le principal danger que l'on pourrait craindre serait que l'ennemi prît le camp à revers en passant le fleuve à quelques lieues plus loin : or si la place se trouvait du même côté que le camp, elle ne lui servirait à rien, tandis que si elle se trouvait construite sur la rive opposée en face du camp, il serait presque impossible de le prendre à revers. Ainsi l'armée russe qui ne put tenir 24 heures le camp de Drissa (en 1812), aurait pu y braver longtems l'ennemi si une place eût existé sur la rive droite de la Duina pour mettre les derrières du camp à l'abri. Ainsi Moreau brava trois mois entiers tous les efforts de l'archiduc Charles à Kehl, tandis que si Strasbourg n'eût pas été là à la rive opposée, le camp aurait pu être facilement tourné par un passage du Rhin. Sous ce rapport Coblentz est bien couvert par Ehrenbreitstein, mais ce fort escarpé est si aisé à bloquer sur la rive droite, que c'est un défaut capital pour une place pareille.

Le grand système que les Prussiens ont adopté pour cette place de Coblentz, qui participe à la fois des avantages des camps retranchés et des places permanentes, mériterait un profond examen ; mais si ce vaste établissement offre quel-

ques défauts, on peut affirmer néanmoins qu'il offrirait aussi d'immenses avantages à une armée destinée à opérer sur le Rhin.

En effet l'inconvénient des camps retranchés passagers établis sur de grands fleuves, c'est qu'ils ne sont guère utiles que lorsqu'ils se trouvent au-delà du fleuve, comme nous l'avons dit. Or dans ce cas, ils sont exposés à tous les dangers résultans d'une rupture des ponts, qui placerait l'armée dans la même position que celle de Napoléon à Essling, et la laisserait en prise au manque total de vivres ou de munitions, de même qu'aux périls d'une attaque de vive force dont des ouvrages passagers ne garantiraient pas toujours.

Le système des forts détachés en fortification permanente, tel qu'il a été appliqué à Coblentz, offre l'avantage de parer à ces dangers, en mettant à l'abri les magasins de la ville situés sur la même rive que l'armée, et en garantissant celle-ci contre une attaque, du moins jusqu'au rétablissement des ponts. Si la ville était à la rive droite du Rhin et qu'il n'existât qu'un camp retranché en ouvrages passagers, à la gauche du fleuve, il n'y aurait au contraire aucune sûreté positive ni pour les magasins ni pour l'armée.

De même si Coblentz était une bonne forteresse ordinaire, sans forts détachés, une armée considérable n'y trouverait pas un asile aussi

aisément, et surtout elle aurait beaucoup moins de facilité pour en déboucher en présence de l'ennemi.

On a beaucoup parlé, depuis quelque tems, d'un nouveaux système employé par l'archiduc Maximilien pour fortifier le camp retranché de Linz au moyen de tours en maçonnerie. Comme je ne le connais que par ouï-dire, je ne pourrais en raisonner pertinemment. Je sais seulement que le système des tours que j'ai vu employer à Gênes par l'habile colonel Andreïs, m'a paru susceptible d'être utilisé et perfectionné. On m'a assuré que les tours construites à Linz, enterrées dans des fossés et couvertes par des glacis, avaient l'avantage de donner des feux rasans et d'être dérobées aux coups directs du canon ennemi. De pareilles tours, bien flanquées et liées par un parapet d'un relief solide, peuvent faire un camp très avantageux, mais toujours soumis néanmoins aux inconvéniens des lignes fermées. Si les tours sont isolées et couvertes avec soin dans les intervalles par des ouvrages passagers qu'on élèverait au moment de la guerre, elles vaudront sans doute mieux qu'un camp couvert seulement par des flèches ou des redoutes ordinaires, mais elles ne semblent pas offrir autant d'avantages que les grands forts détachés de Coblentz.

Au demeurant, les localités entrent pour beaucoup dans le choix des divers systèmes, et

le problème essentiel à résoudre pour de pareils établissemens «c'est de donner avec le moins de «frais possible un abri passager à une armée, avec «toute sûreté pour ses dépôts et toute facilité pour «déboucher offensivement, lorsque le moment op«portun en sera venu.» Or un système peut remplir ce but, quels que soient d'ailleurs ses défauts contre une attaque régulière.

Quant à l'attaque et à la défense des camps en fortification passagère, comme elles concernent plus particulièrement la tactique, nous en parlerons au chapitre IV, article 5.

ARTICLE XII.

Des diversions et grands détachemens (*).

Les détachemens qu'une armée peut être appelée à faire dans le cours d'une campagne se lient si étroitement avec le succès de toutes ses entreprises, qu'on doit les regarder comme une des branches les plus importantes, mais aussi les plus délicates de la guerre.

En effet, si rien n'est plus dangereux qu'un grand détachement fait inconsidérément, rien n'est plus utile aussi lorsqu'il est fait à propos et bien combiné.

On a tant abusé de la manie des détachemens que, par un excès contraire, beaucoup de

(*) M. le colonel Wagner, dans sa traduction déjà citée, a bien voulu faire sur cet article des observations dont j'ai apprécié la justesse, et qui m'ont décidé à lui donner une rédaction toute nouvelle. Si nous différons encore de manière de voir en quelques points, je me plais à croire qu'ils seront peu importans.

gens ont cru à la possibilité de s'en passer. Sans doute il serait beaucoup plus sûr et plus agréable de tenir toujours son armée réunie en une seule masse; mais comme c'est chose tout-à-fait impraticable, il faut bien se résigner à faire des détachemens lorsque cela devient indispensable au succès même des entreprises que l'on voudrait former. L'essentiel est d'en faire le moins possible.

Il y en a de plusieurs sortes.

1° Les grands corps lancés au loin hors de la zone des opérations, pour effectuer des diversions sur des points plus ou moins essentiels.

2° Les grands détachemens faits dans la zone des opérations pour couvrir des points importans de cette zone, former un siège, garder une base secondaire, protéger la ligne d'opérations si elle est menacée.

3° Les grands détachemens faits sur le front d'opérations, en face de l'ennemi, pour concourir directement à une entreprise concertée.

4° Les petits détachemens lancés au loin pour tenter des coups de main sur des postes dont la prise pourrait agir favorablement.

J'entends par diversions, ces entreprises secondaires formées loin de la zone principale des opérations, aux extrémités d'un théâtre de guerre, et sur le concours desquelles on aurait la folie

de calculer le succès d'une campagne. De pareilles diversions ne sont utiles que dans deux cas, celui où le corps qui y serait employé se trouverait hors d'état, par son éloignement, d'être mis en action ailleurs; ou bien lorsqu'il serait jeté sur un point où il trouverait un grand appui parmi les populations, ce qui rentre dans le domaine des combinaisons politiques plus que dans celles de l'art militaire. Quelques exemples ne seront pas de trop pour en juger.

En 1799, les Russes et les Anglais firent une entreprise déplorable sur la Hollande, et l'archiduc Charles une tout aussi funeste sur Manheim et le Bas-Rhin; cette dernière surtout, prescrite par le cabinet, fit manquer toute la campagne.

En 1805, Napoléon occupait Naples et le Hanovre; les alliés imaginent de porter des corps anglo-russes pour le chasser d'Italie, et des corps anglo-russes et suédois pour l'expulser du Hanovre; près de 60 mille hommes sont destinés à ces deux expéditions centrifuges. Mais, tandis que leurs troupes se rassemblent aux deux extrémités de l'Europe, Napoléon a ordonné l'évacuation de Naples et du Hanovre; St.-Cyr vient joindre Masséna dans le Frioul, et Bernadotte quittant le Hanovre vient prendre une part décisive aux évènemens d'Ulm et d'Austerlitz: après ces étonnans succès, on reprit aisément Naples, et le

Hanovre. Voilà qui prouve contre les diversions: citons un exemple des circonstances où elles seraient convenables.

Dans les guerres civiles de 1793, si les alliés avaient détaché de leurs armées 20 mille hommes de troupes aguerries pour les débarquer en Vendée, ils eussent produit bien plus d'effet qu'en augmentant les masses qui guerroyaient sans succès à Toulon, sur le Rhin et en Belgique. Voilà un cas ou une diversion pouvait être non seulement très utile, mais décisive.

****

Nous avons dit qu'indépendamment des diversions lointaines et des corps légers, on employait aussi souvent des grands détachemens dans la sphère des opérations de l'armée.

Si l'abus de ces grands corps détachés pour des buts plus ou moins secondaires présente plus de dangers encore que l'abus des diversions, il est juste néanmoins de reconnaître qu'il en est souvent d'avantageux, par fois même d'indispensables.

Ces détachemens sont de deux espèces principales: la première consiste dans les corps permanens qu'on est obligé d'établir quelquefois dans une direction opposée à celle où l'on opère,

et qui doivent y manœuvrer durant toute la campagne. Les autres sont des corps détachés temporairement pour exercer une influence salutaire sur une entreprise quelconque.

Au nombre des premiers on doit placer, avant tout, les fractions d'armée détachées, soit pour former la réserve stratégique dont nous avons parlé, soit pour couvrir les lignes d'opérations et de retraite, lorsque la configuration du théâtre de la guerre peut les laisser en prise aux coups de l'ennemi. Par exemple, une armée russe, voulant franchir le Balkan, est forcée de laisser une partie de ses forces pour observer Schoumla, Roustschouk et la vallée du Danube, dont la direction est telle qu'elle vient tomber perpendiculairement sur la ligne d'opérations : quelques succès que l'on obtienne, il faudra toujours laisser une force respectable soit vers Giurgewo, soit vers Crajowa, et même à la droite du fleuve vers Roustschouk.

Ce seul exemple suffit pour prouver qu'il est des cas où l'on ne peut se dispenser d'avoir un double front d'opérations, et dès lors d'être forcé à détacher un corps considérable pour faire face à une portion de l'armée ennemie qu'on laisse derrière soi. Nous pourrions citer d'autres localités et d'autres circonstances où cette mesure ne serait pas moins nécessaire; l'une est le double

front d'opérations du Tyrol et du Frioul pour une armée française qui passe l'Adige; de quelque côté qu'elle veuille diriger son effort principal, elle ne peut le faire sans laisser, sur l'autre front, un corps proportionné aux forces ennemies qui pourraient s'y trouver, sans cela elle abandonnerait toutes ses communications. Le 3me exemple est la frontière d'Espagne, qui présente aussi la facilité aux Espagnols d'établir un double front d'opérations, l'un en couvrant le chemin direct de Madrid, l'autre se basant soit sur Saragosse, soit sur la Galice; de quelque côté que l'on veuille agir, il faut laisser vers l'autre un détachement proportionné à l'ennemi.

Tout ce que l'on peut dire sur cette matière, c'est qu'il est avantageux d'élargir autant que possible le champ d'opérations, et de rendre mobiles ces forces laissées en observation, toutes les fois qu'on le pourra et qu'il s'agira de frapper des coups décisifs.

Une des preuves les plus remarquables de cette vérité fut donnée par Napoléon dans la campagne de 1797. Obligé de laisser un corps de 15 mille hommes dans la vallée de l'Adige pour contenir le Tyrol, pendant qu'il se portait sur les Alpes Noriques, il préfera attirer ce corps à lui, au risque de compromettre un moment sa ligne de retraite, plutôt que de laisser les deux

fractions de son armée désunies et exposées à être accablées en détail. Persuadé qu'il vaincrait avec son armée s'il la réunissait, il jugea que la présence momentanée de quelques détachemens ennemis sur ses communications serait dès lors sans danger.

Les grands détachemens mobiles et temporaires se font pour les motifs suivans:

1° Contraindre l'ennemi à la retraite en menaçant sa ligne d'opérations, ou couvrir la sienne propre.

2° Marcher au-devant d'un corps ennemi et empêcher sa jonction, ou bien faciliter la jonction d'un renfort attendu.

3° Observer et contenir une grande fraction de l'armée ennemie, tandis que l'on projette de frapper un coup sur l'autre portion de cette armée.

4° Enlever un convoi considérable de vivres ou de munitions, duquel dépendrait la continuation d'un siège ou le succès d'une entreprise stratégique: protéger l'arrivée d'un convoi qu'on attend soi-même.

5° Opérer une démonstration à l'effet d'attirer l'ennemi dans une direction où l'on désire qu'il marche pour faciliter une opération entreprise d'un autre côté.

*

6° Masquer et même investir une ou plusieurs grandes places pendant un temps donné, soit qu'on veuille les attaquer, soit qu'on veuille se borner à enfermer la garnison dans ses remparts.

7° Enlever un point important sur les communications d'un ennemi déjà en retraite.

Quelque séduisant qu'il puisse paraître d'obtenir les divers buts indiqués dans cette nomenclature, il faut avouer néanmoins que ce sont toujours des objets plus ou moins secondaires, et que l'essentiel étant de triompher sur les points décisifs, il faut se garder de s'abandonner à l'entraînement des détachemens multipliés, car on a vu bien des armées succomber pour n'avoir pas su rester concentrées.

Nous rappellerons ici plusieurs entreprises pour prouver que leur succès ou leur perte dépend, tantôt de l'à-propos, tantôt du génie de celui qui les dirige; plus souvent encore des fautes d'exécution.

Chacun sait comment Pierre-le-Grand préluda à la destruction de Charles XII en faisant enlever, par un corps considérable, le fameux convoi qu'amenait Löwenhaupt. On se rappelle également comment Villars battit complètement à Denain le grand détachement que le Prince Eugène avait fait sous d'Albermale.

La destruction du grand convoi que Laudon enleva à Frédéric pendant le siège d'Olmütz obligea le roi à évacuer la Moravie.

Le sort des deux détachemens de Fouquet à Landshut en 1760, et de Fink à Maxen en 1759, attestent également combien il est difficile de se soustraire à la nécessité de faire des détachemens et au danger qui en résulte.

Plus près de nous le désastre de Vandame à Culm fut une sanglante leçon contre les corps aventurés trop audacieusement; toutefois il en faut convenir, dans cette dernière occasion la manœuvre était habilement méditée, et la faute fut moins d'avoir poussé le détachement que de ne l'avoir pas soutenu. Celui de Fink fut détruit à Maxen presque sur le même terrain et par la même raison.

Quant aux diversions démonstratives faites dans le rayon même de l'armée, elles ont un avantage positif, c'est lorsqu'elles sont combinées dans le but de faire arriver l'ennemi sur un point où il convient de fixer son attention, tandis qu'on rassemble le gros de ses forces sur un point tout opposé où l'on désire frapper un coup important. Alors il faut non seulement éviter d'engager le corps qui est employé à cette démonstration, mais le rappeler promptement vers le corps de bataille; nous citerons deux exemples.

En 1800, Moreau voulant tromper Kray sur la vraie direction de sa marche, fit porter son aile gauche de Kehl vers Rastadt, tandis qu'il filait avec son armée sur Stockach: sa gauche, après une simple apparition, se rabattit alors vers son centre par Fribourg en Brisgau.

En 1805, Napoléon, maître de Vienne, lance le corps de Bernadotte sur Iglau, pour semer la terreur en Bohème et paralyser l'archiduc Ferdinand qui y rassemblait un corps; il lance d'un autre côté Davoust sur Presbourg pour imposer à la Hongrie; mais il les rabat aussitôt sur Brunn, afin d'y venir prendre part à l'évènement qui devait décider de toute la campagne, et une victoire signalée devient le résultat de ces sages manœuvres.

Ces sortes d'opérations loin d'être contraires aux principes sont nécessaires pour en favoriser l'application.

On se convaincra aisément par tout ce qui précède, qu'on ne saurait donner des maximes absolues sur des opérations aussi variées et dont le succès tient à tant de particularités si difficiles à saisir. Ce sera aux talens et au coup d'œil des généraux à juger quand ils devront risquer des détachemens; les seuls préceptes admissibles, nous les avons déjà présentés; c'est d'en faire le

moins possible et de les rappeler à soi dès qu'ils ont rempli leur destination.

Au surplus on pourra en partie remédier à leurs inconvéniens en donnant de bonnes instructions à ceux qui les commandent; c'est en cela que consiste le plus grand talent d'un général d'état-major.

****

Puisque nous avons cité les petits détachemens destinés à des coups de main, au nombre de ceux qui pouvaient être utiles, nous en indiquerons quelques-uns de cette nature qui pourront en faire juger. On se rappelle celui qui fut exécuté par les Russes à la fin de 1828 pour s'emparer de Sizepoli dans le golfe de Burgas. La prise de ce poste faiblement retranché et qu'on se hâta de mettre à couvert, procurait en cas de réussite un point d'appui essentiel au-delà du Balkan pour y établir d'avance les dépôts de l'armée qui devait franchir ces montagnes; et en cas de non-succès cela ne compromettait rien, pas même le petit corps qui avait une retraite assurée sur ses vaisseaux.

De même dans la campagne de 1796, le coup de main tenté par les Autrichiens pour s'emparer de Kehl, et en détruire le pont tandis que Moreau

revenait de la Bavière, aurait pu avoir d'importans résultats s'il n'eût pas échoué.

Dans ces sortes d'entreprises on risque peu pour gagner beaucoup, et comme elles ne sauraient compromettre en aucune manière le gros de l'armée, on ne peut que les approuver.

Des corps légers lancés au milieu de la zone d'opérations de l'ennemi, sont à classer dans la même catégorie; quelques centaines de cavaliers ainsi hasardés ne sont jamais une perte grave, et peuvent causer un dommage souvent considérable à l'ennemi. Les détachemens légers faits par les Russes en 1807, 1812 et 1813 ont fortement inquiété les opérations de Napoléon, et parfois les ont fait manquer en interceptant ses ordres.

ARTICLE XIII.

Des descentes.

Les descentes sont une des opérations de la guerre qui se voient le plus rarement, et qu'on peut ranger au nombre des plus difficiles.

Depuis l'invention de l'artillerie et les changemens qu'elle a dû produire dans la marine, les vaisseaux de transport sont trop subordonnés aux colosses à trois ponts armés de 100 foudres de guerre, pour qu'une armée puisse effectuer des descentes sans le secours d'une flotte nombreuse de vaisseaux de haut-bord, qui tienne la mer du moins jusqu'au moment du débarquement.

Avant cette invention, les vaisseaux de transport étaient à la fois des vaisseaux de guerre; ils allaient au besoin à la rame, étaient légers et pouvaient longer les côtes; leur nombre était proportionné aux troupes à embarquer; et, à part la chance des tempêtes, on pouvait presque combiner les opération d'une flotte comme celles d'une armée

de terre. Aussi l'histoire ancienne offre-t-elle l'exemple de plus grands débarquemens que les temps modernes (*).

Qui ne se rappelle les grands armemens des Perses dans la mer Noire, le Bosphore et l'Archipel? ces innombrables armées de Xerxès et Darius transportées en Thrace, en Grèce; les expéditions nombreuses des Carthaginois et des Romains en Espagne et en Sicile; l'expédition d'Alexandre en Asie Mineure; celles de César en Angleterre et en Afrique; celle de Germanicus aux bouches de l'Elbe; les croisades; les expéditions des peuples du Nord en Angleterre, en France et jusqu'en Italie?

Depuis l'invention du canon, la trop célèbre *Armada* de Philippe II fut la seule entreprise colossale, jusqu'à celle que Napoléon forma contre l'Angleterre en 1803. Toutes les autres expéditions d'outre-mer furent des opérations partielles: celles de Charles-Quint et de Sébastien de Portugal sur la côte d'Afrique; plusieurs descentes, comme celles des Français aux Etats-Unis d'Amérique, en Egypte et à St.-Domingue; celles des Anglais en Egypte, en Hollande, à Copenhague, à Anvers,

(*) Voyez au supplément à la fin de ce volume la notice des principales expéditions d'outre-mer.

à Philadelphie, rentrent toutes dans la même catégorie. Je ne parle pas du projet de Hoche contre l'Irlande, car il ne réussit pas et signale toute la difficulté de ces sortes d'entreprises.

Les armées nombreuses que les grands états entretiennent aujourd'hui ne permettent pas de les attaquer par des descentes de 30 à 40 mille hommes: on ne peut donc former de pareilles entreprises que contre des états secondaires; car il est bien difficile d'embarquer 100 à 150 mille hommes avec l'attirail immense d'artillerie, de munitions, de cavalerie, etc., etc.

Cependant, on a été sur le point de voir résoudre, de nos jours, cet immense problème *des grandes descentes*, s'il est vrai que jamais Napoléon ait eu réellement le projet sérieux de transporter ses 160 mille vétérans, de Boulogne au sein des îles britaniques: malheureusement la non exécution de ce projet colossal a laissé un voile impénétrable sur cette grave question.

Il n'était pas impossible de réunir 50 vaisseaux de ligne français dans la Manche, en donnant le change aux Anglais; cette réunion fut à la veille de s'effectuer: dès lors il n'était donc pas impossible, si le vent favorisait l'entreprise, de faire passer la flottille en deux jours et d'opérer le débarquement. Mais que serait devenue l'armée, si un coup de vent dispersait la flotte

de haut-bord; si les Anglais revenus en forces dans la Manche, la battaient ou la contraignaient à regagner ses ports?

La postérité regrettera, pour l'exemple des siècles à venir, que cette immense entreprise n'ait pas été menée à sa fin, ou du moins tentée. Sans doute bien des braves y eussent trouvé le trépas; mais ces braves n'ont-ils pas été moissonnés moins utilement dans les plaines de la Souabe, de la Moravie, de la Castille, dans les montagnes du Portugal ou dans les forêts de la Lithuanie? Quel mortel ne serait glorieux de contribuer au jugement du plus grand procès, qui ait jamais été débattu entre deux grandes nations? Du moins nos neveux trouveront-ils, dans les préparatifs qui furent faits pour cette descente, une des plus importantes leçons que ce siècle mémorable ait fournies à l'étude des militaires et des hommes d'état. Les travaux de toute espèce, faits sur les côtes de France de 1803 à 1805, seront un des monumens les plus extraordinaires de l'activité, de la prévoyance et de l'habileté de Bonaparte; on ne peut trop les recommander à l'étude des jeunes militaires. Mais en admettant même la possibilité de réussir dans une grande descente, entreprise sur une côte aussi voisine que Boulogne l'est de Douvres, quel succès pourrait-on s'en promettre, si une pareille *Armada* avait une na-

vigation plus longue à faire pour atteindre son but? Quel moyen de faire marcher une pareille multitude de petits batimens, seulement pendant deux jours et deux nuits? Et à quelles chances ne s'exposerait-on pas, en s'engageant dans une telle navigation en haute mer, avec de légères péniches? Outre cela, l'artillerie, les munitions de guerre, l'équipement, les vivres, l'eau douce qu'il faut embarquer avec cette multitude d'hommes, exigent des préparatifs et un attirail immenses.

L'expérience a démontré les difficultés d'une expédition lointaine, même pour des corps qui n'excèdent pas 30 mille hommes. Dès lors il est évident qu'une descente ne peut s'effectuer avec telle force que dans quatre hypothèses:

1° Contre des colonies ou possessions isolées.

2° Contre des puissances de second rang qui ne sauraient être immédiatement soutenues.

3° Pour opérer une diversion momentanée, ou enlever un poste dont l'occupation pour un tems donné aurait une haute importance.

4° Pour une diversion à la fois politique et militaire contre un état déjà engagé dans une grande guerre, et dont les troupes seraient employées loin de là.

Ces sortes d'opérations sont difficiles à soumettre à des règles: donner le change à l'ennemi sur le point de débarquement; choisir un mouil-

lage où il puisse se faire simultanément; y mettre toute l'activité possible, et s'emparer promptement d'un point d'appui pour protéger le développement successif des troupes; mettre aussitôt à terre de l'artillerie pour donner assurance et protection aux troupes débarquées, voilà à peu près tout ce que l'on peut recommander à l'assaillant.

La grande difficulté d'une telle opération vient de ce que les vaisseaux de transport, ne pouvant jamait approcher de la plage, il faut mettre les troupes sur le peu de chaloupes qui suivent la flotte, en sorte que la descente est longue et successive; ce qui donne à l'ennemi de grands avantages pour peu qu'il soit en mesure. Si la mer est tant soit peu houleuse, le sort des troupes de débarquement sera fort hasardé, car que peut de l'infanterie entassée dans des chaloupes, battue par les vagues, ordinairement éprouvée par le mal de mer, et à peu près hors d'état de se servir de ses armes.

Quant au défenseur, on ne peut que lui conseiller de ne pas trop diviser ses forces pour tout couvrir. Il est impossible de garnir toutes les plages d'un pays de batteries de côtes, et de bataillons pour les défendre; mais il faut du moins couvrir les approches des points où l'on aurait de grands établissemens à protéger. Il faut avoir des signaux pour connaître promptement

le point de débarquement, et réunir s'il est possible tous ses moyens avant que l'ennemi ait pris pied solidement avec tous les siens.

La configuration des côtes influèra autant sur la descente que sur la défense : il est des contrées dont les côtes sont escarpées et offrent peu de points accessibles à la fois aux vaisseaux et aux troupes qu'il s'agit de mettre à terre ; alors ces points connus, étant peu nombreux, sont plus faciles à surveiller, et l'entreprise en devient plus difficile. Enfin les descentes offrent une combinaison stratégique qu'il est utile de signaler. C'est que le principe qui interdit à une armée continentale de porter ses principales forces entre la mer et l'armée ennemie, exige au contraire que l'armée qui opère une descente conserve toujours sa force principale en communication avec le rivage, qui est à la fois sa ligne de retraite et sa base d'approvisionnemens. Par la même raison, son premier soin doit être de s'assurer d'un port fortifié ou du moins d'une langue de terre facile à retrancher, et à portée d'un bon mouillage, afin qu'en cas de revers, le rembarquement puisse se faire sans trop de précipitation et de perte.

ARTICLE XIV.

Des passages de rivières et de fleuves.

Les passages de petites rivières, sur lesquelles on trouve un pont établi et où l'on peut facilement en jeter un, ne présentent pas des combinaisons qui appartiennent à la haute tactique ou à la stratégie; mais des passages de grandes rivières ou de fleuves tels que le Danube, le Rhin, le Pô, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, l'Inn, le Tessin, etc., sont des opérations dignes d'être étudiées.

L'art de jeter des ponts est une connaissance spéciale, qui appartient aux officiers de pontoniers ou de sapeurs. Ce n'est pas sous ce rapport que nous traiterons ces passages, mais comme attaque d'une position militaire, et comme manœuvre de guerre.

Le passage en lui-même est une opération de tactique; mais la détermination du point où il doit se faire est liée aux grandes opérations

qui embrassent tout le théâtre de la guerre. Le passage du Rhin par le général Moreau en 1800, dont nous avons déjà parlé, peut encore servir d'exemple pour mieux faire juger cette assertion. Napoléon, plus habile en stratégie que son lieutenant, voulait le faire passer en masse à Schafhouse pour prendre à revers toute l'armée de Kray, la prévenir à Ulm, la couper de l'Autriche, et la refouler sur le Mein. Moreau, qui avait déjà une tête de pont à Bâle, aima mieux passer plus commodément sur le front de l'ennemi que de tourner son extrême gauche; l'avantage tactique lui parut plus sûr que tous ceux de la stratégie; il préféra un demi-succès certain à la chance d'une victoire qui eût été décisive, mais exposée à plus de hasards. Dans la même campagne, le passage du Pô par Napoléon offrit un autre exemple de l'importance stratégique qui est attachée au choix du point de passage: l'armée de réserve, après le combat de la Chiusella, pouvait marcher par la gauche du Pô à Turin, ou passer le fleuve à Crescentino et marcher droit à Gênes: Napoléon préféra passer le Tessin, entrer à Milan, s'y réunir à Moncey, puis passer le Pô à Plaisance, persuadé qu'il devancerait plus sûrement Mélas sur ce point, que s'il se rabattait trop tôt sur sa ligne de retraite. Le passage du Danube à Donavert et Ingolstadt en 1805 fut une

opération à peu près du même genre: la direction choisie fut la première cause de la destruction de l'armée de Mack.

Le point convenable en stratégie est facile à déterminer, d'après ce que nous avons dit à l'article IV, et il n'est pas inutile de rappeler que, dans un passage de rivière comme en toute autre opération, il y a des points décisifs permanens ou géographiques, et d'autres qui sont relatifs ou éventuels, puisqu'ils résultent de l'emplacement des forces ennemies.

Si le point choisi réunit les avantages stratégiques aux convenances tactiques des localités, ce choix ne laissera rien à désirer; mais s'il présentait des obstacles locaux presqu'insurmontables, alors il faudrait en choisir un autre, en ayant soin de préférer celui qui serait le plus près de la direction stratégique qu'il importerait d'atteindre. Indépendamment de ces combinaisons générales, qui doivent influer sur le choix du point de passage, il en est encore une autre qui se rapporte aux lieux-mêmes; le meilleur emplacement sera celui où l'armée, après avoir passé, pourra prendre son front d'opérations et sa ligne de bataille perpendiculairement au fleuve, du moins pour les premières marches, sans être forcée de se diviser en plusieurs corps sur différentes directions; cet avantage la sauvera également du péril

de recevoir bataille avec le fleuve à dos, comme cela arriva à Napoléon à Essling.

En voilà assez sur la combinaison stratégique qui doit décider des passages, il est temps de parler de leur exécution. L'histoire est la meilleure école pour étudier les mesures propres à en assurer la réussite: les anciens ont fait une merveille de celui du Granique, qui n'est qu'un ruisseau; sous ce rapport, les modernes ont de plus grandes actions à citer.

Le passage du Rhin à Tholhuys par Louis XIV n'est pas celui qui a fait le moins de bruit, et il faut avouer qu'il est digne de remarque.

De nos jours, le général Dedon a célébré les deux passages du Rhin à Kehl, et celui du Danube à Hochstedt en 1800: son ouvrage doit être consulté comme classique pour les détails; or, la précision dans les détails est tout pour ces sortes d'opérations.

Enfin, trois autres passages du Danube, et celui à jamais célèbre de la Bérézina, ont surpassé tout ce qu'on avait vu jusque-là dans ce genre. Les deux premiers sont ceux que Napoléon exécuta à Essling et à Wagram, en présence d'une armée de 120 mille hommes, munie de 400 pièces de canon, et sur l'un des points où le lit du fleuve est le plus large: il faut en lire l'intéressante relation par le général Pelet. Le troi-

sième est celui qui fut exécuté par l'armée russe à Satounovo en 1828: quoiqu'il ne puisse être mis en parallèle avec les précédens, il fut très-remarquable par les difficultés excessives que les localités présentaient, et par la nature des efforts qu'il fallut faire pour les surmonter. Quant à celui de la Bérézina il fut en tout point miraculeux. Mon but n'étant point d'entrer ici dans des détails historiques, je renvoie mes lecteurs aux relations spéciales de ces évènemens, et j'en résumerai les règles générales.

1° Il est essentiel de donner le change à l'ennemi sur le point de passage, afin qu'il n'y accumule pas ses moyens de résistance. Outre les démonstrations stratégiques, il faudra encore de fausses attaques à proximité du passage, pour diviser les moyens que l'ennemi y aura rassemblés.

2° On doit, autant que possible, protéger la construction des ponts, en portant des troupes en bateaux sur la rive opposée, afin d'en déloger l'ennemi qui gênerait les travaux; ces troupes devront s'emparer aussitôt des villages, bois ou autres obstacles à proximité.

3° Il importe aussi de placer de fortes batteries de gros calibre, non seulement pour balayer cette rive opposée, mais pour faire taire l'artillerie que l'ennemi voudrait amener dans l'intention de battre le pont à mesure qu'on y travaillerait; à cet

effet, il convient que la rive d'où l'assaillant doit partir domine un peu la rive opposée.

4° Le voisinage d'une grande île, près de la rive ennemie, offre de grandes facilités aux troupes de débarquement, ainsi qu'aux travailleurs. De même le voisinage d'une petite rivière affluente donne les moyens de réunir et de cacher les préparatifs pour les bateaux.

5° Il est bon de choisir un endroit où le fleuve forme une anse ou coude rentrant, afin de pouvoir assurer aux troupes un débouché sûr, protégé par des batteries dont le feu, croisé sur l'avenue, empêcherait l'ennemi de tomber sur les bataillons à mesure qu'ils passeraient.

6° L'endroit fixé pour jeter les ponts doit être à proximité de bonnes routes sur les deux rives, afin que l'armée puisse trouver des communications faciles après le passage, aussi bien que pour se rassembler. On doit éviter à cet effet les points où les rampes seraient très escarpées, surtout du côté de l'ennemi.

Quant à la défense d'un passage, ses règles dérivent de la nature même de celles de l'attaque; elles doivent donc avoir pour but de s'opposer aux mesures indiquées ci-dessus : l'essentiel est de faire surveiller le cours par des corps légers, sans avoir la prétention de le défendre partout; puis de se concentrer rapidement au point

menacé, pour foudroyer l'ennemi quand une partie seulement de son armée aura passé. Il faut faire comme le duc de Vendôme à Cassano, et comme le fit plus en grand l'archiduc Charles à Essling en 1809, exemple mémorable qu'on ne saurait trop recommander, bien que le vainqueur n'en ait pas tiré tout le fruit qu'il pouvait s'en promettre.

ARTICLE XV.

Des retraites et des poursuites.

Les retraites sont de diverses espèces, selon le motif qui les détermine.

On se retire volontairement avant d'avoir combattu, pour amener l'ennemi sur un point moins avantageux pour lui que celui où il se trouve; c'est une manœuvre prudente plutôt qu'une retraite: ce fut ainsi que Napoléon se retira en 1805 de Wischau sur Brunn pour amener les alliés sur le point qui lui convenait: ce fut ainsi que Wellington se retira de Quatre-bras sur Waterloo. Enfin c'est ce que je proposai de faire avant l'attaque de Dresde, lorsqu'on eut appris l'arrivée de Napoléon. Je présentai la nécessité d'une marche sur Dippodiswalde pour choisir un champ de bataille avantageux; on confondit cette idée avec une retraite, et un point d'honneur chevaleresque empêcha de rétrograder sans tirer

l'épée, ce qui eût pourtant évité la catastrophe du lendemain. (26 Août 1813.)

On se retire aussi sans être défait pour courir à la défense d'un point menacé par l'ennemi, soit sur les flancs, soit sur la ligne de retraite. Lorsqu'on marche loin de ses dépôts, dans une contrée épuisée, on peut être obligé à décamper pour se rapprocher de ses magasins. Enfin on se retire forcément après une bataille perdue, ou à la suite d'une entreprise manquée.

Ces différentes causes ne sont pas les seules qui modifient les combinaisons des retraites; elles varient selon la nature des contrées, les distances que l'on a à parcourir, et les obstacles que l'ennemi peut y apporter. Les retraites peuvent donc être rangées au nombre des opérations les plus délicates de la guerre, surtout lorsqu'elles se font en pays ennemi: plus le point du départ est éloigné des frontières et de la base d'opérations, plus la retraite est pénible et difficile.

Depuis la fameuse retraite des dix mille, si justement célèbre, jusqu'à la terrible catastrophe qui frappa l'armée française en 1812, l'histoire n'offre pas une grande abondance de retraites remarquables. Celle d'Antoine, repoussé de la Médie, fut plus pénible que glorieuse. Celle de l'Empereur Julien, harcelé par les mêmes Parthes, fut un désastre. Dans les tems plus modernes,

la retraite de Mr. de Bellisle de Prague mérita des éloges. Celles que le roi de Prusse exécuta après la levée du siège d'Olmutz et après la surprise de Hochkirch furent très bien ordonnées, mais ne sauraient compter parmi les retraites lointaines. Celle de Moreau en 1796, exaltée par l'esprit de parti, fut honorable sans avoir rien d'extraordinaire. Celle que l'armée russe exécuta sans se laisser entamer depuis le Niemen jusqu'à Moscou, dans un espace de 240 lieues, devant un ennemi comme Napoléon, et une cavalerie pareille à celle que conduisait l'actif et audacieux Murat, peut certainement être mise au-dessus de toutes les autres. Sans doute elle fut facilitée par une multitude de circonstances, mais cela n'ôte rien de son mérite, sinon pour le talent stratégique des chefs qui en dirigèrent la première période, du moins pour l'aplomb et la fermeté admirables des corps de troupes qui l'exécutèrent.

Enfin, bien que la retraite de Moscou ait été pour Napoléon une sanglante catastrophe, on ne saurait contester qu'elle fût glorieuse pour lui et pour ses troupes, à Krasnoï comme à la Berezina; car les cadres de l'armée furent sauvés, tandis qu'il n'aurait pas dû en revenir un homme. Dans ce mémorable évènement, les deux partis se couvrirent d'une gloire égale, les chances seules différèrent comme les résultats.

La grandeur des distances et la nature du pays qu'on a à parcourir, les ressources qu'il offre, les obstacles que l'on peut redouter de l'ennemi sur les flancs et les derrières, la supériorité ou l'infériorité que l'on a en cavalerie, l'esprit des troupes; telles sont les principales causes qui influent sur le sort des retraites, indépendamment des dispositions habiles que les chefs peuvent faire pour les assurer.

Une armée, se repliant chez elle sur sa ligne de magasins, peut conserver ses troupes ensemble, y maintenir l'ordre, et faire sa retraite avec plus de sécurité que celle qui doit cantonner pour vivre et s'étendre pour trouver des cantonnemens. Il serait absurde de prétendre qu'une armée française, se repliant de Moscou sur le Niemen, sans aucune ressource en vivres, manquant de cavalerie et de chevaux de trait, pût le faire avec le même ordre et le même aplomb que l'armée russe, bien pourvue de tout, marchant dans son propre pays et couverte par une immense cavalerie légère.

Il y a cinq manières de combiner une retraite.

La première, c'est de marcher en masse sur une seule route.

La seconde, c'est de s'échelonner, sur cette seule route, en deux ou trois corps, marchant à

une journée de distance pour éviter la confusion, surtout dans le matériel.

La troisième consiste à marcher sur un même front, par plusieurs routes parallèles menant au même but.

La quatrième, c'est de partir de deux points éloignés vers un but concentrique.

La cinquième serait de marcher au contraire par plusieurs routes excentriques.

Je ne parle pas des dispositions particulières à une arrière-garde; il est entendu qu'on doit en former une bonne et la soutenir par une partie des réserves de cavalerie. Ces sortes de dispositions sont communes à toutes les espèces de retraites, et il ne s'agit ici que des points de vue stratégiques.

Une armée qui se replie intacte, avec l'idée de combattre dès qu'elle aura atteint soit un renfort attendu, soit un point stratégique auquel elle vise, doit suivre le premier système de préférence, car c'est celui qui assure le plus de compacité aux différentes parties de l'armée, et lui permet de soutenir un combat toutes les fois qu'elle le veut; elle n'a pour cela qu'à arrêter ses têtes de colonnes et à former le reste des troupes à mesure qu'elles arrivent.

Napoléon, en se retirant de Smolensk, adopta le second système, et fit en cela une faute d'autant

plus grave, que l'ennemi ne le suivait pas en queue, mais bien dans une direction latérale qui venait tomber presque perpendiculairement au milieu de ses corps isolés: les trois journées de Krasnoï, si fatales à son armée, en furent le résultat. Ce système, échelonné sur une même route, ne peut avoir pour but que d'éviter l'encombrement; or il suffit que l'intervalle entre l'heure du départ des corps soit assez grand pour que les parcs puissent filer; il est inutile de mettre une marche entière entre eux, la tête peut partir à six heures du matin, le centre à dix heures, et la queue à midi ou à une heure.

La troisième manière, c'est-à-dire celle de suivre plusieurs routes parallèles, est très-convenable lorsque ces routes sont assez rapprochées l'une de l'autre. Mais si elles sont un peu éloignées, chacune des ailes de l'armée, séparée des autres, pourrait être isolément compromise, si l'ennemi, dirigeant ses plus grandes forces sur elle, l'obligeait à recevoir le combat. L'armée prussienne, venant de Magdebourg pour gagner l'Oder en 1806, en fournit la preuve.

Le quatrième système, qui consiste à suivre deux routes concentriques, est sans doute le plus convenable lorsque les troupes se trouvent éloignées l'une de l'autre au moment où la retraite est ordonnée: rien de mieux alors que de rallier

ses forces, et la retraite concentrique est le seul moyen d'y réussir.

Le cinquième mode indiqué n'est autre chose que le fameux système des lignes excentriques que j'ai attribué à Bulow, et combattu avec tant de chaleur dans les premières éditions de mes ouvrages, parce que j'ai cru qu'il n'y avait pas moyen de se méprendre sur le sens de son texte ni sur le but de son système. J'ai compris par cette dénomination qu'il recommandait les retraites partant d'un point donné pour se diviser sur plusieurs directions divergentes, autant pour se soustraire plus facilement à la poursuite de l'ennemi que pour l'arrêter en menaçant ses flancs et sa propre ligne d'opérations. J'ai hautement blâmé un pareil système, par la raison qu'une armée battue est déjà assez faible en elle-même, sans l'affaiblir encore par une dispersion absurde de ses forces en présence d'un ennemi victorieux.

Bulow a trouvé des défenseurs qui ont affirmé que j'avais mal saisi le sens de ses paroles, vu que, par retraites excentriques, il n'entendait point les retraites faites sur plusieurs directions divergentes, mais bien des retraites qui, au lieu de se diriger vers le centre de la base d'opérations ou vers le centre du pays, s'en iraient, dans une direction excentrique de ce foyer d'opé-

rations, en se prolongeant sur la circonférence des frontières.

Il est possible que je me sois en effet trompé sur son intention; dans ce cas ma critique tomberait d'elle-même, puisque j'ai fortement approuvé ces sortes de retraites que j'ai à la vérité nommées des retraites parallèles. En effet, il me semble qu'une armée, quittant la ligne convergente qui mène au centre de l'état, pour se porter à droite ou à gauche, marcherait bien dans la direction à peu près parallèle avec sa ligne de frontières, ou avec son front d'opérations et sa base.

Quoi qu'il en soit de cette dispute de mots, dont l'obscurité du texte de Bulow serait la seule cause, je n'entends blâmer que les retraites divergentes, exécutées sur plusieurs rayons, sous prétexte de couvrir une plus grande étendue de frontières et de menacer l'ennemi sur ses deux flancs.

Avec ces grands mots de flancs, on donne un air d'importance aux systèmes les plus contraires aux principes de l'art. Une armée en retraite est toujours inférieure physiquement et moralement, parce qu'elle ne se retire que par suite de revers, ou de son infériorité numérique. Faut-il donc l'affaiblir encore plus en la disséminant? Je ne combats pas les retraites exécutées sur plusieurs colonnes pour les rendre plus faciles, lorsque ces colonnes pourront se soutenir;

je parle de celles qu'on effectuerait sur des lignes d'opérations divergentes. Je suppose une armée de 40 mille hommes en retraite devant une autre de 60 mille. Si la première forme quatre divisions isolées d'environ dix mille hommes, l'ennemi en manœuvrant avec deux masses de trente mille hommes chacune, ne pourra-t-il pas tourner, envelopper, disperser et ruiner successivement toutes ces divisions? Quel moyen auront-elles d'échapper à leur sort? *celui de se concentrer.* Or ce moyen étant opposé à une disposition divergente, ce système tombe de lui-même.

J'invoquerai, à l'appui de mon raisonnement, les grandes leçons de l'expérience. Lorsque les premières divisions de l'armée d'Italie furent repoussées par Wurmser, Bonaparte les rassembla toutes à Roverbella, et quoiqu'il n'eût que 40 mille hommes, il en battit 60 mille, parce qu'il n'eut à combattre que des colonnes isolées. S'il avait fait une retraite divergente, que seraient devenues son armée et ses conquêtes? Wurmser, après ce premier échec, fit une retraite excentrique, en dirigeant ses deux ailes vers les extrémités de sa ligne de défense. Qu'arriva-t-il? la droite, quoique favorisée par les montagnes du Tyrol, fut battue à Trente; Bonaparte se dirigea ensuite sur les derrières de la gauche, et la détruisit à Bassano et à Mantoue.

Lorsque l'archiduc Charles céda aux premiers efforts des deux armées françaises, en 1796, aurait-il sauvé l'Allemagne par une manœuvre excentrique? N'est-ce pas au contraire à la direction concentrique de sa retraite que l'Allemagne dut son salut? Enfin, Moreau, qui avait marché sur un développement immense par divisions isolées, s'aperçut que ce système inconcevable était bon pour se faire détruire lorsqu'il était question de combattre et surtout de se retirer; il concentra ses forces disséminées, et tous les efforts de l'ennemi se brisèrent devant une masse qu'il fallait observer sur tous les points d'une ligne de quatre-vingt lieues. Après de tels exemples, on ne saurait, ce me semble, rien répliquer (*).

Il n'y a guère que deux cas où les retraites divergentes pourraient être admises comme des ressources extrêmes; le premier, c'est lorsqu'une armée aurait éprouvé un grand échec dans son propre pays, et que ses fractions désunies chercheraient un puissant abri sous des places.

Le second, c'est dans une guerre nationale, lorsque chaque fragment de l'armée ainsi épar-

(*) Dix ans après la rédaction de ce chapitre, la retraite concentrique de Barclay et de Bagration sauva l'armée russe: bien qu'elle n'empêchât pas d'abord les succès de Napoléon, elle fut la première cause de sa perte.

pillée s'en va servir de noyau au soulèvement d'une province; mais dans une guerre purement militaire, c'est une absurdité.

Il existe une autre combinaison des retraites, qui se rapporte essentiellement à la stratégie; c'est de déterminer le cas où il convient de les faire perpendiculaires, en partant de la frontière vers le centre du pays, ou bien de les diriger parallèlement à la frontière. Par exemple, le maréchal Soult, abandonnant les Pyrénées en 1814, avait à opter entre une retraite sur Bordeaux, qui l'eût mené au centre de la France, ou une retraite sur Toulouse en longeant la frontière des Pyrénées. De même Frédéric, en se retirant de Moravie, marcha sur la Bohême au lieu de regagner la Silésie.

Ces retraites parallèles sont souvent préférables en ce qu'elles détournent l'ennemi d'une marche sur la capitale de l'état et sur le centre de sa puissance: la configuration des frontières, les forteresses qui s'y trouvent, l'espace plus ou moins vaste qu'une armée trouverait pour s'y mouvoir et rétablir ses communications directes avec le centre de l'état, sont autant de considérations qui influent sur l'opportunité de ces opérations.

L'Espagne, entr'autres, offre de très-grands avantages pour ce système. Si une armée fran-

çaise pénètre par Bayonne, les Espagnols ont le choix de se baser sur Pampelune et Saragosse, ou sur Léon et les Asturies, ce qui mettrait leur adversaire dans l'impossibilité de se diriger vers Madrid, en laissant son étroite ligne d'opérations à la merci des Espagnols.

La frontière de l'empire turc sur le Danube offrirait le même avantage pour cette puissance, si elle savait en profiter.

La France est également très-propre à ce genre de guerre, surtout lorsqu'il n'existe pas dans le pays deux partis politiques qui peuvent aspirer à la possession de la capitale, et rendre son occupation décisive pour l'ennemi. Si celui-ci pénètre par les Alpes, les Français peuvent agir sur le Rhône et la Saône, en tournant autour de la frontière jusque sur la Moselle d'un côté, ou jusque sur la Provence de l'autre. S'il pénètre par Strasbourg, Mayence ou Valenciennes, il en est de même : l'occupation de Paris serait impossible ou du moins très hasardeuse, tant qu'une armée française intacte resterait basée sur sa ceinture de places fortes. Il en est au reste de même pour toutes les contrées ayant doubles fronts d'opérations (*).

(*) Dans tous ces calculs, je suppose les forces à peu près égales; si l'armée envahissante est le double plus forte,

L'Autriche n'aurait peut-être pas les mêmes avantages, à cause de la direction des Alpes Rhétiques et Tyroliennes et du cours du Danube; à la vérité Lloyd, considérant la Bohême et le Tyrol comme deux bastions dont la ligne de l'Inn forme la redoutable courtine, semble au contraire présenter cette frontière comme la plus avantageuse à défendre par des mouvemens latéraux. Cette assertion a reçu, comme nous l'avons dit, de cruels démentis dans les campagnes de 1800, 1805 et 1809, mais comme la défense latérale n'y a pas été précisément bien tentée, la question est encore susceptible de controverse.

Tout dépend selon moi des situations respectives et des antécédens; si une armée, venant du Rhin par la Bavière, trouvait des alliés sur le Lech et l'Iser, et qu'elle fut en forces, il serait assez délicat de jeter toute l'armée autrichienne dans le Tyrol ou dans la Bohême, dans l'idée d'arrêter ainsi sa marche directe, car il faudrait toujours laisser la moitié de cette armée autrichienne sur l'Inn pour couvrir les approches de la capitale; alors il y aurait division funeste dans les forces, et si l'on se décidait à concentrer

---

alors elle peut suivre, avec la moitié de ses troupes, celle qui se retire parallèlement, et porter l'autre moitié sur la capitale; mais à forces égales, cela serait impossible.

*

l'armée entière dans le Tyrol, en laissant la route de Vienne a découvert, le moyen serait bien dangereux en présence d'un ennemi entreprenant.

En Italie, au-delà du Mincio, la défense latérale serait facile du côté du Tyrol, et en Bohême aussi contre un ennemi venant de Saxe.

Mais c'est surtout en l'appliquant à la Prusse, que ce système de retraites parallèles offre toutes les variantes dont il est susceptible, car il serait parfait contre une armée débouchant de la Bohême sur l'Elbe ou sur l'Oder, tandis qu'il serait tout-à-fait impossible contre une armée française venant du Rhin, ou contre une armée russe venant de la Vistule, à moins toutefois que la Prusse ne fût alliée à l'Autriche.

La raison de cette différence est dans la configuration géographique du pays, qui permet et qui favorise même les mouvemens latéraux dans la direction de sa grande profondeur (de Mémel à Mayence), mais qui les rendrait désastreux dans la direction du petit espace qu'offre le pays du midi au nord (de Dresde à Stettin).

Lorsqu'une armée se met en retraite par quelque motif que ce soit, il y a nécessairement aussi une poursuite.

La retraite, même la mieux ordonnée, exécutée avec une armée intacte, donne toujours un avantage à celui qui poursuit; mais c'est surtout après une défaite et dans des contrées éloignées que la retraite devient toujours l'opération la plus épineuse de la guerre, et ses difficultés s'accroissent proportionnellement à l'habileté que l'ennemi déploiera dans sa poursuite.

L'audace et l'activité de la poursuite seront naturellement influencées par le caractère plus ou moins entreprenant des chefs, mais aussi par l'état physique et moral des deux armées. On peut difficilement donner des règles sur tous les cas qu'une poursuite peut présenter, mais il faut reconnaître :

1° Qu'en thèse générale il est avantageux de la diriger sur le flanc des colonnes plutôt que sur la queue, surtout quand on est dans son propre pays, et que l'on peut sans danger prendre une direction diagonale ou même perpendiculaire à la ligne d'opérations de l'adversaire. Toutefois il ne faudrait pas se laisser entraîner à des mouvemens trop larges, qui feraient perdre la trace de l'ennemi.

2° Qu'il est aussi généralement convenable de mettre dans la poursuite le plus d'activité et d'audace possible, surtout quand elle est le résultat d'une bataille gagnée, parce que la démoralisation entraîne la perte de l'armée battue.

3° Qu'il est peu de cas où il soit sage de faire un pont d'or à l'ennemi, quoiqu'en dise l'ancien adage romain; cela ne peut guère arriver que dans les occasions où une armée inférieure en forces aurait remporté un succès presque inéspéré.

Nous ne saurions rien ajouter d'essentiel à ce qu'on vient de dire des retraites, sous le rapport des grandes combinaisons. Il nous reste à indiquer les mesures de tactique qui peuvent en faciliter l'exécution.

Un des moyens les plus sûrs de bien exécuter une retraite, c'est de familiariser les officiers et les soldats avec l'idée que, de quelque côté que vienne l'ennemi, on ne court pas plus de risque en le combattant en queue qu'en tête, et de les persuader que le maintien de l'ordre est le seul moyen de sauver une troupe inquiétée dans une marche rétrograde.

C'est surtout dans ces occasions que l'on peut apprécier les avantages d'une forte discipline qui sera dans tous les temps le meilleur garant du maintien de l'ordre: mais pour exiger de la discipline il faut assurer les subsistances afin d'éviter que les troupes ne se débandent en maraudant.

Il est bon de placer à l'arrière-garde un chef doué d'un grand sang-froid, et des officiers d'état-major qui reconnaissent d'avance les points

favorables où l'arrière-garde pourrait tenir pour suspendre la marche de l'ennemi, afin d'y placer la réserve de l'arrière-garde avec du canon (*). On aura soin de relever successivement les troupes échelonnées, de manière à ne jamais les laisser serrer de trop près.

La cavalerie pouvant aisément gagner de vitesse pour se rallier au corps de bataille, on comprend que de bonnes masses de cette arme facilitent beaucoup une retraite lente et méthodique, et donnent aussi les moyens de bien éclairer et flanquer la route, pour éviter que l'ennemi ne vienne à l'improviste troubler la marche des colonnes et en couper une partie.

Il suffit en général que l'arrière-garde tienne l'ennemi à une demi-marche du corps de bataille; l'exposer plus loin serait hasardeux et inutile: néanmoins, lorsqu'elle aura des défilés derrière elle, et qu'ils seront bien gardés par les siens, elle pourra prolonger un peu sa sphère d'opérations et rester jusqu'à une marche de l'armée,

---

(*) Les qualités qui distinguent un bon général d'arrière-garde ne sont pas communes, dans les armées méridionales surtout. Le maréchal Ney était le type de ce que l'on pouvait désirer de plus parfait en ce genre: l'armée russe est favorisée sous ce rapport, car l'esprit général de ses troupes a passé nécessairement dans les chefs.

car les défilés facilitent autant une retraite quand on en est le maître, qu'ils la rendent difficile, lorsque l'ennemi s'en est emparé. Si l'armée est très nombreuse et l'arrière-garde forte à proportion, alors elle peut bien demeurer jusqu'à une marche en arrière: cela dépend de sa force, de la nature du pays, et de l'ennemi auquel on a affaire. Si celui ci-devenait trop pressant, il importerait de ne pas se laisser serrer de trop près, surtout si l'armée était encore en assez bon ordre. Il convient dans ce cas de s'arrêter de temps à autre et de tomber à l'improviste sur les avant-gardes ennemies, comme l'archiduc Charles le fit en 1796 à Neresheim, Moreau à Biberach et Kleber à Ukerath. Une telle manœuvre réussit presque toujours par la surprise que ce retour offensif cause dans une troupe qui ne s'attend qu'à recueillir des trophées faciles.

****

Les passages de rivières, en retraite, offrent aussi des combinaisons qui ne sont pas sans intérêt: si c'est une petite rivière avec des ponts permenens, ce n'est qu'un passage de défilé ordinaire; mais si c'est un fleuve qu'on doive franchir sur des ponts de bateaux, c'est une manœuvre plus délicate. Toutes les précautions que l'on peut prescrire, se bornent à faire pren-

dre les devants aux parcs pour ne pas en être encombré; cette mesure indique assez qu'il est convenable que l'armée fasse halte à une demi-marche, au moins, de la rivière. Dans ce cas, il sera bon aussi que l'arrière-garde se tienne un peu plus loin du corps de bataille que de coutume, autant que les localités du pays et les forces respectives ne s'y opposeraient point. Par ce moyen l'armée aura le tems de filer sans être serrée de trop près; il faudra seulement combiner la marche de l'arrière-garde de manière à ce qu'elle soit en position en avant des ponts, lorsque les dernières troupes du corps de bataille effectueront leur passage. Ce moment décisif paraîtra sans doute convenable pour relever l'arrière-garde par un corps frais, qu'on disposerait à l'avance sur un terrain bien reconnu; alors l'arrière-garde traversera les intervalles de ce corps, pour passer la rivière avant lui; et l'ennemi, étonné de trouver des troupes fraîches et disposées à le bien accueillir, ne tentera pas de les pousser: on gagnera ainsi la nuit sans échec, et la nouvelle arrière-garde pourra à son tour passer et rompre les ponts.

Il est entendu que les troupes, à mesure de leur passage, doivent se former à l'issue des ponts, et placer leurs batteries de manière à protéger les corps restés pour tenir tête à l'ennemi.

Les dangers d'un tel passage en retraite, et la nature des précautions qui peuvent le faciliter, indiquent assez que le meilleur moyen de le favoriser serait de prendre à l'avance ses mesures pour construire une tête de pont retranchée sur le point où l'on aurait jeté les ponts. Dans le cas où le tems ne permettrait pas d'en élever une régulière, on pourra du moins y suppléer par quelques redoutes bien armées, qui seront d'une grande utilité pour protéger la retraite des dernières troupes.

Si un passage de grande rivière offre tant de chances délicates lorsqu'on est suivi en queue par l'ennemi, c'est une affaire bien plus scabreuse encore quand l'armée se trouve assaillie à la fois en tête et en queue, et que la rivière à franchir est gardée par un corps imposant.

Le passage doublement célèbre de la Bérézina par les Français est un des exemples les plus remarquables d'une pareille opération: jamais armée ne se trouva dans une situation plus désespérée et ne s'en tira plus glorieusement et plus habilement. Pressée par la famine, abîmée par le froid, éloignée de 500 lieues de sa base, assaillie en tête et en queue sur les bords d'une rivière marécageuse et au milieu de vastes forêts, comment espérer qu'elle pût en échapper? Sans doute elle paya cher cet honneur; sans doute la

faute de l'amiral Tschitchagoff contribua puissamment à la tirer d'embarras; mais l'armée n'en fit pas moins des efforts héroïques auxquels on doit rendre hommage. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, du plan d'opérations qui amena les armées russes du fond de la Moldavie, de Moscou et de Polotsk, sur la Bérézina, comme à un rendez-vous de paix, plan qui faillit amener la capture de leur redoutable adversaire, ou de la constance admirable du lion ainsi poursuivi, et qui parvint à s'ouvrir un passage.

Ne pas se laisser serrer de trop près, tromper l'ennemi sur le point de passage, fondre sur le corps qui barre la retraite avant que celui qui suit en queue puisse se rallier à lui, sont les uniques préceptes à donner. On peut y ajouter celui de ne jamais se placer en pareille position, car il est rare qu'on puisse s'en tirer.

Si l'armée en retraite doit tout faire pour mettre ses ponts à l'abri d'insulte, soit par une tête de pont régulière, soit par une ligne de redoutes qui protègent du moins l'arrière-garde; il est naturel aussi que l'ennemi poursuivant, prenne toutes les mesures possibles pour détruire les ponts. Lorsque la retraite se fait en descendant le cours du fleuve, il peut y jeter des bâtimens en bois, des brûlots, des moulins, comme les Autrichiens le firent contre l'armée de Jourdan,

en 1796, près de Neuwied sur le Rhin, où ils faillirent compromettre l'armée de Sambre et Meuse. L'archiduc Charles en fit autant en 1809 au fameux passage d'Essling. Il rompit le pont du Danube, et mit Napoléon à deux doigts de sa perte.

Il y a peu de moyens pour placer un pont à l'abri de pareilles attaques, à moins qu'on n'ait le tems de préparer des estacades de pilotis. On peut aussi amarrer par des câbles quelques bateaux pour arrêter les matériaux lancés sur le courant, et avoir le moyen d'éteindre les brûlots.

ARTICLE XVI.

Des cantonnemens et quartiers d'hiver.

On a tant écrit sur cette matière, et elle tient si indirectement à notre sujet, que nous n'en dirons que peu de mots.

Les cantonnemens d'hiver en pleine guerre sont en général une opération assez délicate; quelque resserrés qu'on puisse les faire, il est toujours difficile qu'ils le soient assez pour ne pas donner prise à l'ennemi. Un pays où il y a abondance de grandes villes, comme la Lombardie, la Saxe, les Pays-Bas, la Souabe, la Vieille-Prusse, présente plus de facilités pour y établir des quartiers, que des pays où les villes sont rares: non seulement on y trouve des ressources pour la subsistance des troupes, mais on y trouve des abris rapprochés qui permettent de tenir les divisions ensemble. En Pologne, en Russie, dans une partie de l'Autriche et de la France, en Espagne, dans l'Italie méridionale, il est plus difficile de s'établir en quartiers d'hiver.

Autrefois chaque parti y entrait de son côté à la fin d'Octobre, et on se contentait de s'enlever réciproquement quelques bataillons trop isolés aux avant-postes; c'était la guerre des partisans.

La surprise des quartiers d'hiver autrichiens par Turenne, dans la Haute-Alsace, en 1674, est une des opérations qui indiquent le mieux ce qu'on peut entreprendre contre des cantonnemens ennemis, et les précautions qu'on doit prendre de son côté, pour que l'ennemi ne forme pas les mêmes entreprises.

Etablir ses cantonnemens très-serrés, et sur un espace aussi étendu en profondeur qu'en largeur, afin d'éviter une ligne trop longue, toujours facile à percer et impossible à rallier; les couvrir par une rivière ou par une première ligne de troupes baraquées et appuyées d'ouvrages de campagne; fixer des lieux de concentration que l'on puisse en tout cas atteindre avant l'ennemi; faire battre les avenues de l'armée par des patrouilles permanentes de cavalerie; enfin établir des signaux d'alarme pour le cas d'une attaque sérieuse; voilà selon moi les meilleures maximes qu'on puisse donner.

Dans l'hiver de 1807, Napoléon cantonna son armée derrière la Passarge en face de l'ennemi; les avant-gardes seules furent campées dans des baraques à proximité des villes de Gutstadt,

Osterode, etc. Cette armée dépassait 120 mille hommes, et il fallut beaucoup d'habileté pour la maintenir et la nourrir dans cette position jusqu'au mois de Juin. Le pays prêtait, il est vrai, à ce système, et l'on n'en trouve pas partout d'aussi convenable.

Une armée de 100 mille hommes peut trouver des quartiers d'hiver serrés dans les pays où les villes abondent, et dont nous avons parlé plus haut. Quand l'armée est plus nombreuse, la difficulté s'accroît; toutefois il est vrai, que si l'étendue des quartiers s'augmente à mesure de la force numérique, il faut avouer aussi, que les moyens de résistance à opposer à une irruption ennemie s'accroissent dans la même progression : l'essentiel est de pouvoir réunir 50 à 60 mille hommes en 24 heures; avec cette force et la certitude de la voir encore augmenter successivement, on peut résister jusqu'au rassemblement de l'armée, quelque nombreuse qu'elle soit.

Malgré cela il faut convenir qu'il sera toujours délicat de cantonner, lorsque l'ennemi, restant réuni, voudrait y mettre obstacle, et on doit en conclure, que le seul moyen assuré de reposer une armée durant l'hiver, ou au milieu d'une campagne, c'est de lui donner des quartiers garantis par un fleuve ou par un armistice.

ARTICLE XVII.

Des opérations stratégiques dans les montagnes.

Nous n'aurions pas présenté la stratégie sous toutes ses faces, si nous ne tracions un aperçu de la part qu'elle peut avoir dans les opérations d'une guerre de montagnes.

Nous ne prétendons point analyser ces chicanes locales de postes réputés presqu'inexpugnables, qui forme la partie romantique de la tactique des combats; nous chercherons à indiquer seulement les rapports d'un pays montagneux avec les différens articles qui font le sujet de ce chapitre.

Un pays de montagnes se présente sous quatre points de vue entièrement différens, dans les combinaisons d'une guerre; il peut être le théâtre complet de cette guerre ou bien n'en former qu'une zone; il est possible aussi que toute sa surface soit montagneuse, ou bien il ne formera qu'une ceinture de montagnes au sortir de la-

quelle une armée déboucherait dans de vastes et riches plaines.

Si l'on en excepte la Suisse, le Tyrol, les provinces Noriques (*), quelques provinces de la Turquie et de la Hongrie, la Catalogne et le Portugal, toutes les autres contrées de l'Europe ne présentent guère que ces ceintures montagneuses (**). Alors ce n'est qu'un défilé pénible à franchir, un obstacle passager qui, une fois vaincu, présente un avantage à l'armée qui est parvenue à s'en saisir, plutôt qu'il ne lui serait dangereux. En effet, l'obstacle une fois surmonté, et la guerre transportée dans les plaines, on peut considérer, pour ainsi dire, la chaîne franchie comme une espèce de base éventuelle sur laquelle on pourrait se replier et trouver un refuge momentané. La seule chose essentielle à observer en pareille occurence, c'est de ne jamais s'y laisser prévenir par l'ennemi dans le cas où l'on serait forcé à la retraite.

(*) Je comprends sous cette dénomination la Carinthie la Styrie, la Carniole et l'Illyrie.

(**) Je ne fais pas mention ici du Caucase, parce que ce pays, théâtre d'une petite guerre perpétuelle, n'a pas été sérieusement exploré, qu'on l'a toujours regardé comme une affaire secondaire dans les grands conflits de l'empire, et qu'il ne sera jamais le théâtre d'une grande opération stratégique.

Les Alpes même ne font pas exception à cette règle dans la partie qui sépare la France de l'Italie; les Pyrénées, dont la chaîne moins élevée est toutefois aussi étendue en profondeur, sont également dans la même catégorie; en Catalogne seulement elles règnent sur toute la surface du pays jusqu'à l'Ebre, et si la guerre se borne à cette province, tout l'échiquier étant montagneux amène nécessairement d'autres combinaisons que là où il n'existe qu'une ceinture.

La Hongrie diffère peu, sous ce rapport, de la Lombardie et de la Castille, car si même les Crapacks présentent dans leur partie orientale et septentrionale une ceinture aussi forte que les Pyrénées, il faut avouer cependant que ce n'est qu'un obstacle passager, et que l'armée qui le franchirait, débouchant, soit dans les bassins du Waag, de la Neytra ou la Theiss, soit dans les champs de Mongatsch, aurait à décider les grandes questions dans les vastes plaines entre le Danube et la Theiss. La seule chose qui diffère ce sont les routes qui, rares mais superbes dans les Alpes et les Pyrénées, manquent totalement dans la Hongrie, ou y sont très peu praticables.

Dans sa partie septentrionale cette chaîne, moins élevée peut être, mais plus étendue en profondeur, semblerait bien appartenir en quelque sorte à la classe des échiquiers entièrement

montagneux; cependant comme elle ne forme qu'une partie de l'échiquier général, et que son évacuation pourrait être nécessitée par les opération décisives qui seraient portées dans les vallées de la Theiss ou du Waag, on peut la ranger au nombre des barrières passagères. Du reste on ne saurait le dissimuler, l'attaque et la défense de ce pays serait une double étude stratégique des plus intéressantes.

Les chaînes de la Bohême, des Vosges, de la Forêt Noire, quoique beaucoup moins importantes, sont aussi à placer dans la catégorie des ceintures montagneuses.

Lorsqu'un pays entièrement montagneux, comme le Tyrol et la Suisse, ne forme qu'une zone du théâtre d'opérations, alors l'importance de ses montagnes n'est que relative, et on pourra plus ou moins se borner à les masquer comme une forteresse, pour aller décider les grandes questions dans les vallées. Il en est autrement si ce pays forme l'échiquier principal.

Longtems on a mis en doute si la possession des montagnes rendait maître des vallées, ou si la possession des vallées rendait maître des montagnes. L'archiduc Charles, ce juge si éclairé et si compétent, a penché pour la dernière assertion et démontré que la vallée du Danube était la clef de l'Allemagne méridionale. Cependant il faut en

convenir, tout doit dépendre dans ces sortes de questions des forces relatives et des dispositions du pays. Si 60 mille Français s'avançaient en Bavière, ayant en présence une armée autrichienne égale en forces qui jeterait 30 mille hommes en Tyrol, avec espoir de les remplacer par des renforts à son arrivée sur l'Inn, il serait assez difficile aux Français de pousser jusqu'à cette ligne, en laissant une pareille force sur leurs flancs, maîtresse des débouchés de Scharnitz, de Fussen, de Kufstein et de Lofers Mais si cette armée française avait jusqu'à 120 mille combattans et qu'elle eût remporté assez de succès pour s'assurer la supériorité sur l'armée qui serait devant elle, alors elle pourrait toujours former un détachement suffisant pour masquer les débouchés du Tyrol et pousser sa marche jusque sur Linz, comme Moreau le fit en 1800.

Jusqu'à présent nous n'avons considéré les pays de montagnes que comme des zones accessoires. Si nous les considérons comme l'échiquier principal de toute la guerre, les questions changent un peu de face, et les combinaisons stratégiques semblent se compliquer. La campagne de 1799 et celle de 1800 sont également riches en leçons intéressantes sur cette branche de l'art. Dans la relation que j'en ai publiée, je me suis appliqué à les faire saisir par l'exposition histo-

rique même des évènemens ; je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer mes lecteurs.

Si l'on se rappelle la dissertation que j'y ai faite sur les résultats de l'imprudente invasion de la Suisse par le directoire français, et sur l'influence funeste qu'elle exerça en doublant l'étendue du théâtre des opérations et en faisant un seul échiquier depuis le Texel jusqu'à Naples, on ne peut trop applaudir au génie qui inspira les cabinets de Vienne et de Paris dans les transactions qui, durant trois siècles, avaient garanti la neutralité de la Suisse. Chacun se convaincra de cette vérité en lisant avec quelque attention les campagnes intéressantes de l'Archiduc, de Souvaroff et de Masséna en 1799, ainsi que celles de Napoléon et de Moreau en 1800.

La première est un modèle pour les opérations sur un échiquier entièrement montagneux ; la seconde en est un pour les guerres où le sort des contrées montagneuses doit se décider en plaine.

Je vais essayer de résumer ici quelques-unes des vérités qui m'ont paru naître de cet examen.

Lorsqu'un pays coupé de montagnes sur toute sa surface devient l'échiquier principal des opérations de deux armées, les combinaisons de la stratégie ne peuvent être entièrement calquées sur les maximes applicables aux pays ouverts.

En effet, les manœuvres transversales pour gagner les extrémités du front d'opérations de l'ennemi y deviennent d'une exécution plus difficile, et souvent même impossible: dans un pays pareil on ne peut opérer avec une armée considérable que dans un petit nombre de vallées, où l'ennemi aura eu soin de faire placer des avant-gardes suffisantes, afin de suspendre la marche aussi longtems que cela serait nécessaire pour aviser aux moyens de déjouer l'entreprise; et comme dans les contreforts qui séparent ces vallées il n'existe ordinairement que des sentiers insuffisans pour des mouvemens d'armées, aucune marche transversale ne saurait y avoir lieu que pour des divisions légères.

Les points stratégiques importans, marqués par la nature au confluent des vallées principales, ou si l'on veut au confluent des rivières qu'elles encaissent, sont si clairement tracés, qu'il faudrait être aveugle pour les méconnaître; or comme ils sont peu nombreux, l'armée défensive les occupant avec le gros de ses troupes, l'agresseur sera le plus souvent réduit, pour l'en déloger, à recourir aux attaques directes ou de vive force.

Toutefois si les grands mouvemens stratégiques y sont plus rares et plus difficiles, cela ne veut pas dire qu'ils y soient moins importans; au contraire, car si l'on parvient à se saisir d'un de

ces nœuds de communication des grandes vallées, sur la ligne de retraite de l'ennemi, sa perte est encore plus certaine que dans les pays de plaines, attendu qu'en tenant sur cette ligne un ou deux défilés d'un accès difficile, cela suffirait souvent pour causer la ruine d'une armée entière.

Mais si l'attaquant a des difficultés à vaincre, il faut avouer aussi que l'armée défensive n'en a pas moins, par la nécessité où elle croit être de couvrir toutes les issues par lesquelles on pourrait arriver en masse sur ces point décisifs. Pour mieux faire saisir ce que je viens de dire sur les marches transversales, et sur la difficulté de les diriger dans les montagnes aussi bien que dans la plaine, on me permettra de rappeler celle que fit Napoléon en 1805 pour couper Mack d'Ulm : si elle fut facilitée par les cent chemins qui sillonnent la Souabe dans tous les sens; si elle eût été inexécutable dans un pays de montagnes, faute de routes transversales pour faire le long tour de Donavert par Augsbourg sur Memmingen; il faut convenir aussi que ces cent chemins rendaient la retraite de Mack plus possible que s'il eût été tourné dans une de ces vallées de la Suisse et du Tyrol, d'où l'on ne peut sortir que par un seul chemin.

D'un autre côté, le général qui est réduit à la défensive peut, dans un pays de plaines, conserver une très grande partie de ses forces ré-

unies, car si l'ennemi se divise pour occuper tous les chemins que ce général serait à même de prendre dans sa retraite, il lui sera facile de passer sur le corps à cette multitude de divisions isolées; mais dans un pays très montagneux, où une armée n'a ordinairement qu'une ou deux issues principales auxquelles plusieurs autres vallées viennent aboutir dans la direction même de la contrée occupée par l'ennemi, la concentration des forces est plus difficile, vu que, si l'on néglige une seule de ces importantes vallées, il pourrait en résulter de graves inconvéniens.

Rien en effet ne saurait mieux démontrer la difficulté de la défense stratégique des montagnes, que l'embarras où l'on se trouve en voulant donner, non pas des règles, mais même des conseils à un général chargé de pareille tâche. S'il ne s'agissait que d'un front d'opérations déterminé et d'une étendue peu considérable, ayant 4 à 5 vallées ou rayons convergens qui aboutissent au nœud central ou confluent de ces vallées à deux ou trois petites marches des sommités de la chaîne, sans doute la chose serait plus facile. Il suffirait de recommander la constructions d'un bon fort sur chacun de ces rayons, au point du défilé le plus rétréci et le plus difficile à tourner, puis de placer sous leur protection de bonnes divisions d'infanterie pour disputer le passage, tandis qu'une

réserve de la moitié de l'armée, postée à ce nœud central, serait en mesure, ou de soutenir ces avant-gardes les plus sérieusement menacées, ou de tomber en masse sur l'ennemi lorsqu'il voudrait déboucher et qu'on aurait réuni ses forces. En ajoutant à ces dispositions de bonnes instructions aux généraux de ces avant-gardes, soit pour leur assigner le meilleur rassemblement dès que le fatal cordon viendrait à être percé, soit pour leur prescrire de continuer à agir dans les montagnes sur les flancs de l'ennemi, alors il semblerait qu'on devrait être invincible, grâces aux mille difficultés que les localités présentent à l'assaillant. Mais quand à côté d'un pareil front il s'en trouve un autre à peu près pareil sur la droite, puis un troisième sur la gauche, alors la thèse change, l'embarras du défenseur redouble à mesure de l'étendue de la ligne de défense, et le système des cordons apparaît avec tous ses dangers, sans qu'il soit aisé d'en adopter un autre.

On ne saurait mieux se convaincre de ces vérités qu'en se retraçant la position de Masséna en Suisse en 1799. Après la perte de la bataille de Stockach par Jourdan, il tenait depuis Basle par Schaffhouse, Rheineck jusqu'au St.-Gothard, et de là par la Furca jusqu'au Montblanc. Il avait des ennemis en face de Basle, il en avait à

Waldshut, à Schaffhouse, à Feldkirch, à Coire. Le corps de Bellegarde menaçait le St.-Gothard, et l'armée d'Italie en voulait au Simplon et au St.-Bernard. Comment défendre la périphérie d'un pareil cercle; comment laisser une des grandes vallées à découvert au risque de tout perdre? De Rhinfeld au Jura, vers Soleure, il n'y a que deux faibles marches, et là était la gorge de la souricière dans laquelle l'armée française se trouvait engagée. C'était donc là le pivôt de la défense; mais comment laisser Schaffhouse à découvert, comment abandonner Rheineck et le St.-Gothard, comment ouvrir le Valais et l'accès de Berne, sans livrer l'Helvétie entière à la coalition? Et si l'on voulait tout couvrir, même par de simples brigades, où serait l'armée quand il s'agirait de livrer une bataille décisive à une masse ennemie qui se présenterait? Concentrer ses forces dans les plaines est un système naturel, mais dans des pays de gorges difficiles c'est livrer les clefs du pays à l'ennemi, et alors on ne sait plus sur quel point il serait possible de réunir une armée inférieure sans la compromettre.

Dans la situation où se trouvait Masséna après l'évacuation forcée de la ligne du Rhin et de Zurich, il semblait que le seul point stratégique à défendre pour lui, fut la ligne du Jura; il eut la témérité de tenir ferme dans celle de l'Albis,

plus courte que celle du Rhin, mais qui le laissait encore en prise, sur une ligne immense, aux coups que les Autrichiens voudraient bien lui porter. Et si au lieu de pousser Bellegarde sur la Lombardie par la Valteline, le conseil aulique l'eût fait marcher sur Berne ou réunir à l'archiduc, c'en était fait de Masséna. Ces évènemens semblent donc prouver que si les pays de hautes montagnes sont favorables à la défense tactique, il n'en est pas de même pour la défense stratégique qui, obligée de se disséminer, doit chercher un remède à cet inconvénient en augmentant sa mobilité, et en passant souvent à l'offensive.

Le général Clausewitz, dont la logique est fréquemment en défaut, prétend, au contraire, que, le mouvement étant la partie difficile de la guerre de montagnes, le défenseur doit éviter le moindre mouvement qui lui fait perdre l'avantage des défenses locales. Cependant il finit par démontrer lui-même, que la défense passive ne saurait résister que momentanément à une attaque active, ce qui tend à prouver que l'initiative n'est pas moins favorable dans les montagnes que dans les plaines. Si l'on pouvait en douter, la campagne de Masséna prouverait de reste qu'il ne s'est maintenu en Suisse qu'en attaquant l'ennemi chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, bien qu'il fallût aller le chercher jusque sur le Grimsel et le

St.-Gothard. Napoléon en avait fait autant dans le Tyrol en 1796, contre Wurmser et Alvinzi.

Quant aux manœuvres stratégiques de détail, on pourra s'en faire une idée en lisant les évènemens inconcevables qui ont accompagné l'expédition de Souvaroff par le St.-Gothard sur le Muttenthal. En applaudissant aux manœuvres prescrites par le maréchal russe pour enlever Lecourbe dans la vallée de la Reuss, on admirera la présence d'esprit, l'activité, la fermeté inébranlable qui sauvèrent ce général et sa division; ensuite on verra Souvaroff dans le Schachenthal, et le Muttenthal, placé dans la même situation que Lecourbe, et s'en tirer avec la même habileté. Non moins extraordinaire apparaîtra la belle campagne de dix jours du général Molitor, qui, entouré avec 4 mille hommes dans le canton Glaris par plus de 30 mille alliés, parvint à se maintenir derrière la Linth après quatre combats admirables. C'est dans l'étude de ces faits que l'on peut reconnaître *toute la vanité des théorie de détail*, et s'assurer qu'une volonté forte et héroïque peut, dans la guerre de montagnes principalement, plus que tous les préceptes du monde. Après de telles leçons, oserais-je dire qu'une des principales règles de cette guerre est de ne pas se risquer dans les vallées sans s'assurer des hauteurs! maxime un peu niaise, que tout capitaine de voltigeurs doit

ne pas ignorer. Pourrais-je dire aussi, que dans cette guerre plus que partout ailleurs, il faut chercher à la faire aux communications de l'ennemi; enfin que, dans ces contrées difficiles, de bonnes bases temporaires ou lignes de défense établies au centre des grands confluens et couvertes par des réserves stratégiques seront, avec une grande mobilité et de fréquens retours offensifs, les meilleurs moyens pour défendre le pays.

L'offensive contre un pays de montagnes présente aussi une double hypothèse: sera-t-elle dirigée contre une ceinture de montagnes aboutissant à un vaste échiquier de plaines, ou le sera-t-elle contre un théâtre particulier entièrement montagneux?

Dans le premier cas il n'y a guère qu'un précepte à donner: c'est de faire des démonstrations sur toute la périphérie de la frontière pour obliger l'ennemi à étendre sa défensive, et forcer ensuite le passage sur le point décisif qui promettra les plus grands résultats. C'est un cordon, faible numériquement, mais fort par les localités, qu'il s'agit de rompre, et s'il est forcé sur un seul point, il l'est sur toute la ligne. En lisant l'histoire du fort de Bard en 1800, la prise de Leutasch et Scharnitz en 1805 par Ney (qui se

jeta avec 14 mille hommes sur Inspruck au milieu de 30 mille Autrichiens et parvint, en s'emparant de ce point central, à les forcer à la retraite dans toutes les directions) on peut juger qu'avec une brave infanterie et des chefs hardis, ces fameuses ceintures de montagnes seront toujours forcées.

L'histoire du passages des Alpes, où François Ier tourna l'armée qui l'attendait à Suze, en passant par les montagnes escarpées entre le Mont-Cénis et la vallée de Queyras, est un exemple *de ces obstacles insurmontables qu'on surmonte toujours.*

Pour s'y opposer il aurait fallu recourir au système de cordon, et nous avons déjà dit ce qu'on pouvait s'en promettre. La position des Suisses et des Italiens à Suze, engagés dans une seule vallée, n'était pas plus sage qu'un cordon, elle l'était même moins puisqu'elle enfermait l'armée dans un coupe-gorge sans garder les vallées latérales. Pousser des corps légers dans ces vallées pour disputer les gouffres qui s'y trouvent, et placer le gros de l'armée vers Turin ou Carignan, voilà ce que la stratégie conseillait.

Quand on considère les difficultés tactiques d'une guerre de montagnes et les avantages immenses qu'elle semble assurer à la défense, on serait tenté de considérer comme une manœuvre de la plus haute témérité, de rassembler une ar-

mée considérable en une seule masse pour pénétrer par une seule vallée, et on serait tout enclin à la diviser en autant de colonnes qu'il y aurait de passages praticables.

C'est selon moi une des illusions les plus dangereuses; il n'y a qu'à voir le sort des colonnes de Championnet à la bataille de Fossano, pour s'en assurer. S'il existe 5 ou 6 chemins praticables sur le front menacé d'invasion, les inquiéter tous est une chose nécessaire, mais il faut franchir la chaîne au plus en deux masses; encore faut-il que les vallées qu'elles doivent parcourir ne soient pas en direction divergente, car elles échoueront si l'ennemi est tant soit peu en mesure de les recevoir au déboucher. Le système suivi par Napoléon au passage du St.-Bernard semble le plus sage, il forma la plus forte masse au centre avec deux divisions de droite et de gauche par le Mont-Cénis et le Simplon, pour diviser l'attention de l'ennemi et flanquer la marche.

L'invasion des pays qui n'ont pas seulement une ceinture montagneuse, mais dont l'intérieur est encore une série continuelle de montagnes, est plus longue et plus difficile que celle où l'on peut espérer un dénouement prochain par une bataille décisive livrée dans la plaine; car les champs de bataille pour y déployer de grandes masses ne s'y trouvant presque jamais, la guerre

y est une affaire de combats partiels. Là il serait imprudent peut-être de pénétrer sur un seul point par une vallée étroite et profonde, dont l'ennemi pourrait fermer les issues et placer l'armée dans une fausse position ; mais on peut pénétrer par ailes, sur deux ou trois lignes latérales, en combinant les marches de manière à déboucher à la jonction des vallées à peu près au même instant, et en ayant soin d'expulser l'ennemi de tous les contreforts qui les séparaient entr'elles.

Donner des préceptes fixes pour des complications qui se multiplient à l'infini par celles des localités, des ressources de l'art, de l'état des populations et des armées, serait une absurdité; l'histoire..... mais l'histoire bien raisonnée et bien présentée, voilà la véritable école de la guerre de montagnes (*).

(*) La relation de la campagne de 1799 par l'archiduc Charles, celle des mêmes campagnes que j'ai donnée dans mon Histoire critique des guerres de la révolution; la relation de la campagne des Grisons par Ségur et Mathieu Dumas; celle de Catalogne par St.-Cyr et Suchet; la campagne du duc de Rohan en Valteline; le passage des Alpes par Gaillard (Hist. de François I) sont de bons guides pour cette étude.

ARTICLE XVIII (*).

Des reconnaissances et autres moyens de bien connaître les mouvemens de l'ennemi.

Un des moyens les plus importans pour bien combiner d'habiles manœuvres de guerre, serait sans contredit de ne jamais les ordonner que sur une connaissance exacte de ce que ferait l'ennemi. En effet, comment savoir ce que l'on doit faire soi-même, si l'on ignore ce que fait l'adversaire. Mais autant cette connaissance serait décisive, autant elle est difficile, pour ne pas dire impossible, à acquérir; et c'est précisément là une des causes qui rendent la théorie de la guerre si différente de la pratique.

(*) Si les sujets que cet article traite ne sont pas précisément des opérations stratégiques, il servent du moins à les préparer et appartiennent ainsi à ce chapitre.

C'est de là que viennent tous les mécomptes des généraux qui ne sont que des hommes instruits sans avoir le génie naturel de la guerre, ou sans y suppléer par le coup-d'œil exercé que peut donner une longue expérience et une grande habitude de diriger des opérations militaires. Il est toujours aisé, en sortant des bancs d'une académie, de faire un projet pour déborder une aile, pour menacer les communications d'une armée, lorsqu'on agit pour les deux partis en même tems et qu'on les dispose à son gré, soit sur une carte géographique, soit sur un plan de terrain simulé; mais quand on a affaire à un adversaire habile, actif, entreprenant, et dont tous les mouvemens sont une énigme, alors l'embarras commence, et c'est ici que se montre toute la médiocrité d'un général ordinaire.

J'ai acquis tant de preuves de cette vérité dans ma longue carrière, que si j'avais à éprouver un général, j'estimerais bien plus celui qui ferait des suppositions justes sur les mouvemens de l'ennemi, que celui qui étalerait des théories si difficiles à bien faire, mais si faciles à apprendre quand on les trouve toutes faites.

Il y a quatre moyens pour parvenir à juger les opérations d'une armée ennemie; le premier est celui d'un espionnage bien organisé et large-

ment payé (*); le second est celui des reconnaissances faites par d'habiles officiers et des corps légers; le troisième consiste dans les renseignemens qu'on pourrait obtenir des prisonniers de guerre: le quatrième est celui d'établir soi-même les hypothèses qui peuvent être les plus supposables d'après deux bases différentes: j'expliquerai cette idée plus bas.

L'espionnage semble le plus sûr, car une reconnaissance, quelque bien faite qu'elle soit, ne peut donner aucune notion de ce qui se passe au-delà de l'avant-garde. Cela ne veut pas dire qu'il n'en faille pas faire, car il faut tenter tous les moyens de se bien instruire; mais cela veut dire qu'il ne faut pas compter sur leur résultat. Il en est de même des rapports des prisonniers de guerre, ils sont souvent utiles, et le plus souvent il serait fort dangereux d'y ajouter foi. En tout cas un état-major habile ne manquera pas de choisir quelques officiers instruits qui, chargés de ce service spécial, sauront diriger leurs questions de manière à démêler parmi les réponses ce qu'il peut être important de savoir.

(*) Recommander l'espionnage paraîtra une œuvre impie aux songe-creux philantropes, mais je les prie de ne pas oublier qu'il s'agit d'épier les mouvemens d'une armée et non de délation.

Les partisans qu'on lance en coureurs au milieu des lignes d'opérations de l'ennemi, pourraient sans doute apprendre quelque chose de ses mouvemens, mais il est presqu'impossible de communiquer avec eux et d'en recevoir des avis. L'espionnage, s'il est conçu sur une base bien large, réussira plus généralement: toutefois il est difficile qu'un espion pénètre jusqu'au cabinet du général ennemi et puisse en arracher le secret de ses entreprises ; il se bornera donc le plus souvent à indiquer les mouvemens dont il est le témoin ou ceux qu'il apprendra par des bruits publics; et lorsqu'on recevra l'avis de ces mouvemens, on ne saura encore rien de ceux qui surviendraient dans l'intervalle, ni du but ultérieur que l'ennemi se propose: on saura bien par exemple que tel corps a passé par Jéna se dirigeant sur Weimar, tel autre a passé par Géra se dirigeant vers Naumbourg, mais où iront-ils? que veulent-ils entreprendre? C'est ce qui sera bien difficile à apprendre même de l'espion le plus habile.

Lorsque les armées campaient sous la tente, presqu'entièrement réunies, alors les nouvelles de l'ennemi étaient plus certaines, car on pouvait pousser des partis jusqu'en vue de leur camp et les espions pouvaient aussi instruire de tous les mouvemens de ces camps. Mais avec l'organisation actuelle en corps d'armée qui cantonnent

ou bivouaquent, la chose est devenue plus compliquée, plus embarrassante et en résultat presque nulle.

L'espionnage peut rendre néanmoins de bons services lorsque l'armée adversaire est conduite par un grand capitaine ou un grand souverain, marchant toujours avec la majeure partie de ses forces et réserves. Tels étaient par exemple l'Empereur Alexandre et Napoléon: lorsqu'on pouvait savoir où ils avaient passé et qu'elle direction ils prenaient, on pouvait, sans s'arrêter au détail des autres mouvemens, juger à peu près le projet qu'ils avaient en vue.

Un général habile peut suppléer à l'insuffisance de tous ces moyens par des hypothèses bien posées et bien résolues d'avance, et je puis le dire avec une certaine satisfaction, ce moyen ne m'a presque jamais manqué, et je me suis rarement trompé en y ayant recours. Si la fortune ne m'a jamais mis à la tête d'une armée, j'ai été du moins chef d'état-major de près de cent mille hommes, et appelé bien des fois au conseil des plus grands souverains de nos jours, dans lequel il s'agissait de diriger les masses de toute l'Europe armée, et je ne me suis trompé que deux ou trois fois dans les hypothèses que je posais, et dans la manière de résoudre les questions qui en résultaient. Je me suis même convaincu

que toute question bien posée est presque toujours facile à résoudre, quand on a le jugement sain. Or dans toutes les circonstances j'ai constamment reconnu, qu'une armée ne pouvant opérer que sur le centre ou sur une des extrémités de son front d'opérations, il n'y avait guère plus de trois à quatre chances possibles à prévoir. Dès lors un esprit bien pénétré de ces vérités, et imbu de bons principes de guerre, saura toujours adopter un parti qui pourvoie d'avance aux chances les plus probables. Je me permettrai d'en citer quelques exemples pris dans ma propre expérience.

Lorsqu'en 1806 on était encore indécis en France sur la guerre de Prusse, je fis un mémoire sur les probabilités de la guerre et les opérations qui auraient lieu dans ce cas.

J'établis les trois hypothèses suivantes : 1° Les Prussiens attendront Napoléon derrière l'Elbe, et feront la guerre défensive jusqu'à l'Oder pour attendre le concours de la Russie et de l'Autriche; 2° dans le cas contraire ils s'avanceront sur la Saale, appuyant leur gauche à la frontière de Bohême et défendant les débouchés des montagnes de Franconie; 3° ou bien, attendant les Français par la grande chaussée de Mayence, ils s'avanceront imprudemment jusqu'à Erfurt.

Je ne crois pas qu'il y eût d'autres chances

possibles à supposer, à moins qu'on ne crût les Prussiens assez mal avisés pour partager leurs forces, déjà inférieures, sur les deux directions de Wesel et de Mayence ; faute inutile puisque sur la première de ces routes il n'avait pas paru un seul soldat français depuis la guerre de sept ans.

Et bien ces trois hypothèses ainsi posées, si l'on se demandait le parti qu'il convenait le mieux à Napoléon d'adopter, n'était-il pas facile de conclure « que le gros de l'armée française étant déjà « rassemblé en Bavière, il fallait le jeter sur la « gauche des Prussiens par Géra et Hof, car quel- « que hypothèse qu'ils adoptassent, c'était là qu'était « le nœud-gordien de toute la campagne. »

S'avançaient-ils sur Erfurt? en tombant sur Géra on les coupait de leur ligne de retraite et on les rejetait sur le bas Elbe, à la mer du Nord. S'appuyaient-ils à la Saale? en attaquant leur gauche par Hof et Géra on les accablait partiellement et on pouvait encore les prévenir par Leipzig à Berlin. S'ils restaient enfin derrière l'Elbe, c'était toujours sur la direction de Géra, et de Hof qu'il fallait les aller chercher.

Qu'importait dès lors de savoir le détail de leurs mouvemens, puisque l'intérêt était toujours le même? Aussi, bien convaincu de ces vérités, n'hésitai-je pas à annoncer, *un mois avant la guerre*, que ce serait bien là ce que Napoléon entrepren-

drait, et que si les Prussiens passaient la Saale, ce serait à Jena et à Naumbourg qu'on se battrait ! !

Qu'elles suppositions faisaient le duc de Brunswick et ses conseillers au même instant où je voyais si juste ? Pour y croire, il faut les lire dans les ouvrages de MM. C. de W. et Ruhle de Lilienstern (Operationsplan..... et Bericht eines Augenzeugen).

Si je rappelle cette circonstance, déjà plus d'une fois citée, ce n'est point un sentiment de vanité qui m'y porte, car j'aurais d'autres citations de cette nature à faire ; mais j'ai seulement voulu démontrer qu'on peut souvent agir à la guerre d'après des problèmes bien posés, sans trop s'arrêter aux détails des mouvemens de son adversaire. Si Mr. le général de Clausewitz avait été aussi souvent que moi dans le cas de poser ces problèmes et de les voir résoudre, il n'eût pas tant douté de l'efficacité des théories de guerre fondées sur les principes, car ce sont ces théories qui seules pourront servir de guide pour de pareilles solutions. Ses trois volumes sur la guerre prouvent évidemment que dans une situation pareille à celle où se trouvait le duc de Brunswick en 1806, il eut été tout aussi embarrassé que lui sur le parti qu'il fallait prendre. L'irrésolution doit être l'apanage des esprits qui doutent de tout.

Revenant à notre sujet, je dois avouer que l'espionnage a été singulièrement négligé dans bien des armées modernes, et en 1813 entr'autres, l'état-major du prince de Schwarzenberg n'ayant pas un sol à sa disposition pour ce service, l'Empereur Alexandre dut fournir des fonds de sa cassette pour donner, à cet état-major, le moyen d'envoyer des agens en Lusace apprendre où se trouvait Napoléon. Le général Mack à Ulm et le duc de Brunswick en 1806 n'étaient pas mieux instruits; et les généraux français payèrent souvent cher, en Espagne, l'impossibilité d'avoir des espions et des renseignemens sur ce qui se passait autour d'eux.

Pour les renseignemens qu'on peut obtenir des corps volans, l'armée russe est mieux patragée que toute autre, grâce à ses cosaques et à l'intelligence de ses partisans.

L'expédition du prince Koudaschoff, envoyé après la bataille de Dresde au prince de Suède, et qui, après avoir traversé l'Elbe à la nage, marcha au milieu des colonnes françaises jusque vers Wittemberg, est un monument historique de ces sortes de courses. Les renseignemens fournis par les partisans des généraux Czernitscheff, Benkendorf, Davidoff et Seslawin ont rendu d'éminens services de la même nature.

Pour arriver à une conclusion, je résumerai cet article aux vérités suivantes :

1° C'est qu'un général ne doit rien négliger pour être instruit des mouvemens de l'ennemi, et employer à cet effet des reconnaissances, des espions, des corps légers conduits par des officiers capables, enfin des officiers instruits chargés de diriger aux avant-gardes les interrogatoires des prisonniers.

2° Qu'en multipliant des renseignemens quelque imparfaits et contradictoires qu'ils soient, on parvient souvent à démêler la vérité du sein même de leurs contradictions.

3° Qu'il faut néanmoins se défier de ces moyens et ne pas trop y compter pour la combinaison de ses opérations.

4° Qu'à défaut de renseignemens sûrs et exacts, un général capable ne doit jamais se mettre en marche sans avoir deux ou trois partis pris sur les hypothèses vraisemblables qu'offrirait la situation respective des armées, et que ces partis pris soient fondés sur les principes.

Je pourrais garantir que dans ce cas, rien de bien imprévu ne pourra venir le surprendre et lui faire perdre la tête comme cela arrive si souvent : car à moins d'être tout à fait incapable de commander une armée, on doit être en état de faire les suppositions les plus probables sur

ce que l'ennemi entreprendra, et adopter d'avance un parti sur l'une ou l'autre de ces suppositions qui viendrait à se réaliser (*). Je ne pourrais trop le répéter, c'est dans de pareilles suppositions, bien posées et bien résolues, qu'est le véritable cachet du génie militaire; et, quoique le nombre en soit toujours fort restreint, il est inconcevable à quel point ce puissant moyen est négligé.

(*) On ne m'accusera pas, je pense, de vouloir qu'il n'arrive jamais d'évènement à la guerre qui sorte de toutes les prévisions possibles; il suffirait des surprises de Crémone, de Berg-op-zoom, de Hochkirch, pour prouver le contraire. Je crois seulement que ces évènemens se rapprocheront toujours plus ou moins de l'une des hypothèses adoptées ou prévues, en sorte qu'on pourrait y remédier par les mêmes moyens.

CHAPITRE IV.

DE LA GRANDE TACTIQUE,

et des batailles.

Les batailles sont le choc définitif de deux armées qui se disputent de grandes questions de politique et de stratégie. La stratégie amène les armées aux points décisifs, prépare les chances de la bataille, et influe d'avance sur ses résultats. On a dit que les batailles étaient en définitive l'action principale et décisive de la guerre; cette assertion n'est pas toujours exacte, car on a vu des armées détruites par des opérations stratégiques sans qu'il y eut de batailles, mais seulement une série de petits combats. Il est vrai aussi qu'une victoire complète et décisive peut

obtenir les mêmes résultats sans qu'il y ait eu de grandes combinaisons stratégiques.

Il y a trois sortes de batailles : les premières sont les batailles défensives, c'est-à-dire, celles que livre une armée dans une position avantageuse où elle attend l'ennemi ; les secondes sont les batailles offensives, livrées par une armée pour attaquer l'ennemi dans une position reconnue ; les troisièmes sont les batailles imprévues, ou livrées par les deux partis en marche.

ARTICLE I.

Des positions et batailles défensives.

Lorsqu'une armée s'attend à un combat, elle prend position et forme sa ligne de bataille. On a vu par la définition générale des opérations donnée au commencement de cet ouvrage, que j'ai fait une distinction entre les lignes de bataille et les ordres de bataille, objets que l'on a confondus jusqu'à ce jour.

J'appellerai ligne de bataille, la position déployée ou composée de bataillons en colonnes d'attaque, qu'une armée prendra pour occuper un camp et un terrain où elle recevra le combat sans but déterminé: c'est la dénomination propre à une troupe formée selon l'ordonnance d'exercice, sur une ou plusieurs lignes. Je nommerai, au contraire, ordre de bataille, la disposition des troupes indiquant une manœuvre déterminée; par exemple, l'ordre parallèle, l'ordre oblique, l'ordre perpendiculaire sur les ailes.

Cette dénomination, quoique neuve, paraît indispensable pour bien désigner deux objets qu'il faut se garder de confondre (*). Par la nature de ces deux choses, on voit que la ligne de bataille appartient plus particulièrement au système défensif, puisque l'armée qui attend l'ennemi, sans savoir ce qu'il va faire, forme vraiment une ligne de bataille vague et sans but. L'ordre de bataille indiquant, au contraire, une disposition de troupes formées avec intention pour le combat, et supposant une manœuvre décidée d'avance, appartient plus particulièrement à l'ordre offensif. Je ne prétends pourtant pas, que la ligne de bataille soit exclusivement défensive, car une troupe pourra fort bien aller à l'attaque d'une

(*) On m'accusera peut-être de changer sans nécessité des dénominations reçues, pour en créer de nouvelles; je répondrai que, pour développer une science, il est urgent qu'un même mot ne signifie pas deux choses tout à fait différentes. Si l'on tient à nommer *ordre de bataille*, la simple répartition des troupes dans la ligne, alors du moins ne faut-il pas donner les noms d'ordre de bataille oblique, d'ordre de bataille concave, à des manœuvres importantes. Dans ce cas il faudrait désigner ces manœuvres par les termes de système de bataille oblique, etc. Mais je préfère la dénomination que j'ai adoptée: l'ordre de bataille sur le papier peut se nommer tableau d'organisation, et la formation ordinaire sur le terrain prendra le nom de ligne de bataille.

position dans cette formation: de même une armée défensive pourra adopter un ordre oblique ou tout autre ordre propre à l'offensive. Je ne parle que des cas qui sont les plus fréquens.

Sans suivre absolument ce qu'on nomme le système de guerre de positions, une armée peut être souvent dans le cas néanmoins d'attendre l'ennemi dans un poste avantageux, fort par sa nature, et choisi d'avance pour y recevoir une bataille défensive.

On peut prendre un tel poste lorsqu'on tient à couvrir un point objectif important, tel qu'une capitale, de grands dépôts, ou un point stratégique décisif qui domine la contrée, enfin lorsqu'on protège un siège.

Une position n'est pas forte seulement quand elle est composée d'un terrain difficile, mais bien quand elle est en harmonie avec le but qu'on se propose en la prenant, et quand elle offre le plus d'avantages possibles à l'espèce de troupe qui constitue la principale force de l'armée; enfin, quand les obstacles du terrain sont plus nuisibles à l'ennemi qu'à l'armée qui occupera cette position. Par exemple, il est certain que Masséna, prenant la forte position de l'Albis, eût fait une faute grave s'il eût été supérieur en cavalerie et

en artillerie : tandis que, pour son excellente infanterie, c'était précisément ce qu'il lui fallait. De même Wellington, dont toute la force consistait dans son feu, choisit bien la position de Waterloo dont il battait au loin toutes les avenues par un feu rasant.

Les maximes qu'il faut observer ordinairement sont :

1° D'avoir des débouchés plus faciles pour tomber sur l'ennemi quand on juge le moment favorable, que l'ennemi n'en aurait pour s'approcher de la ligne de bataille.

2° D'assurer à l'artillerie tout son effet défensif.

3° D'avoir un terrain avantageux pour dérober les mouvemens qu'on ferait, d'une aile à l'autre, afin de porter des masses sur le point jugé convenable.

4° D'avoir une retraite facile.

5° D'avoir les flancs bien appuyés, à l'effet de rendre une attaque sur les extrémités plus difficile, et de réduire l'ennemi à une attaque sur le centre.

Cette dernière condition est difficile à remplir ; car si l'armée est appuyée à un fleuve, à des montagnes ou forêts impraticables, et qu'elle éprouve le moindre échec, il peut se changer en un désastre complet, puisque la ligne rompue

serait rejetée sur les mêmes obstacles qui devaient la protéger.

6° On remédie quelquefois au défaut d'appui pour les flancs, par des crochets en arrière. Ce système est dangereux, en ce qu'un crochet inhérent à la ligne gêne les mouvemens; et que l'ennemi, en plaçant du canon sur l'angle des deux lignes, y causerait de grands ravages. Une double réserve, disposée en ordre profond derrière l'aile qu'on veut mettre à l'abri d'insulte, semble mieux remplir le but qu'un crochet: les localités doivent déterminer l'emploi de ces deux moyens. Nous en donnerons de plus amples détails à la bataille de Prague. (Chapitre 2 de la guerre de sept ans).

On ne peut se dissimuler néanmoins, que tous ces moyens ne sont que des palliatifs, et que le meilleur de tous, pour une armée qui attend l'ennemi défensivement, c'est de savoir reprendre l'initiative lorsque le moment est venu de le faire avec succès.

Nous avons déjà indiqué, en parlant des opérations stratégiques, les diverses chances que procurent à une armée les deux systèmes offensif et défensif, et nous avons reconnu, qu'en stratégie surtout, celui qui prenait l'initiative avait le grand avantage de porter ses masses et de frapper là

où il jugeait convenable à ses intérêts de le faire; tandis que celui qui attendait en position, prévenu partout et souvent pris au dépourvu, était toujours forcé de subordonner ses mouvemens à ceux de son adversaire.

Mais nous avons reconnu également qu'en tactique ces avantages sont moins positifs, parce que les opérations n'étant pas sur un rayon aussi vaste, celui qui a l'initiative ne saurait les cacher à l'ennemi qui, le découvrant à l'instant, peut, à l'aide de bonnes réserves, y remédier sur le champ. Outre cela, celui qui marche à l'ennemi, a contre lui tous les désavantages résultant des obstacles du terrain qu'il doit franchir pour aborder la ligne de son adversaire: quelque plate que soit une contrée, il y a toujours des inégalités dans le terrain, de petits ravins, des buissons, des haies, des métairies, des villages, à emporter ou à dépasser: qu'on ajoute à ces obstacles naturels les batteries ennemies à enlever, et le désordre qui s'introduit toujours plus ou moins dans une troupe exposée longtems au feu d'artillerie ou de mousqueterie, et l'on conviendra, qu'en tactique du moins, l'avantage de l'initiative est balancé.

Quelque incontestables que soient ces vérités, il en est une autre qui les domine, et qui est démontrée par les plus grands évènemens de l'histoire. C'est qu'à la longue, toute armée qui attendra

l'ennemi dans un poste fixe, finira par y être forcée, tandis qu'en profitant d'abord des avantages de la défensive pour saisir ensuite ceux que procure l'initiative, elle peut espérer les plus grands succès. Un général qui attendra l'ennemi comme un automate, sans autre parti pris que celui de combattre vaillamment, succombera toujours lorsqu'il sera bien attaqué. Il n'en est pas ainsi d'un général qui attendra avec la ferme résolution de combiner de grandes manœuvres contre son adversaire, afin de ressaisir l'avantage moral que donnent l'impulsion offensive et la certitude de mettre ses masses en action au point le plus important, ce qui dans la défensive simple n'a jamais lieu.

En effet, si celui qui attend se trouve dans un poste bien choisi, où ses mouvemens soient libres, il a l'avantage de voir venir l'ennemi : ses troupes, bien disposées d'avance selon le terrain, et favorisées par des batteries placées de manière à obtenir le plus grand effet, peuvent faire payer cher, à leurs adversaires, le terrain qui sépare les deux armées; et quand l'assaillant, déjà ébranlé par des pertes sensibles, se trouvera vigoureusement assailli lui-même au moment où il croyait toucher à la victoire, il n'est pas probable que l'avantage demeure de son côté, car l'effet moral d'un pareil retour offensif de la par

d'un ennemi qu'on croyait battu, est fait pour ébranler les plus audacieux.

Un général peut donc employer avec le même succès, pour les batailles, le système offensif ou défensif: mais il est indispensable à cet effet:

1° Que, loin de se borner à une défense passive, il sache passer de la défensive à l'offensive quand le moment est venu.

2° Qu'il ait un coup d'œil sûr et beaucoup de calme.

3° Qu'il commande à des troupes sur lesquelles il puisse compter.

4° Qu'en reprenant l'offensive, il ne néglige point d'appliquer les principes généraux qui auraient présidé à son ordre de bataille, s'il avait commencé par être l'agresseur.

5° Qu'il porte ses coups sur les points décisifs.

L'exemple de Bonaparte à Rivoli et à Austerlitz, celui de Wellington à Talavera et à Waterloo, prouvent ces vérités.

ARTICLE II.

Des batailles offensives et des différens ordres de bataille.

On entend par batailles offensives celles que livre une armée qui en assaillit une autre dans sa position (*). Une armée réduite à la défensive stratégique prend souvent l'offensive dans l'attaque, comme l'armée qui recevra l'attaque peut, dans le courant même de la bataille, ressaisir l'initiative et reprendre la supériorité qu'elle procure. L'histoire ne manque pas d'une foule d'exemples pour chacune de ces différentes espèces de batailles. Comme nous avons déjà parlé des dernières à l'article précédent, et que nous y avons présenté l'avantage qu'on peut trouver à attendre l'attaque, nous nous bornerons à parler ici de ce qui concerne les assaillans.

(*) Comme dans toutes les batailles il y a un attaquant et un attaqué, chaque bataille sera offensive pour l'un et défensive pour l'autre.

On ne saurait dissimuler que ceux-ci ont, en général, l'avantage que procure la supériorité de confiance morale, et qu'ils savent presque toujours mieux ce qu'ils veulent et ce qu'ils font.

Dès qu'on a résolu d'assaillir l'ennemi on doit adopter un ordre d'attaque quelconque, et c'est ce que j'ai cru d'avoir nommer ordres de batailles. Toutefois il arrive aussi fréquemment que l'on doive commencer la bataille sans plan arrêté, faute de connaître la position de l'ennemi. Dans l'un et l'autre cas, il faut toujours bien se pénétrer d'avance qu'il y a, dans chaque bataille, un point décisif qui procurera la victoire mieux que les autres, en assurant l'application des principes de la guerre, et il faut se mettre en mesure de porter ses efforts sur ce point.

Le point décisif d'un champ de bataille se détermine comme nous l'avons déjà dit:

1° Par la configuration du terrain. 2° Par la combinaison des localités avec le but stratégique que se propose une armée. 3° Par l'emplacement des forces respectives.

Donnons quelques exemples. Lorsqu'une aile ennemie appuie sur des hauteurs d'où l'on battrait sa ligne dans tout son prolongement, l'occupation de ces hauteurs semble le point tactique le plus avantageux; mais il peut se faire néanmoins que ces hauteurs soient d'un accès très-

difficile et situées précisément au point le moins important relativement aux vues stratégiques. A la bataille de Bautzen, la gauche des alliés appuyait aux montagnes escarpées de la Bohême alors plutôt neutre qu'ennemie; il semblait donc qu'en tactique le versant de ces montagnes devait être le point décisif à emporter, et c'était tout l'opposé: 1° Parce que le terrain était très-favorable à la défense. 2° Parce que l'armée alliée n'avait qu'une seule ligne de retraite sur Reichenbach et Gorlitz, et que les Français, en forçant la droite dans la plaine, s'emparaient de cette ligne de retraite et rejetaient l'armée alliée dans les montagnes, où elle eût perdu tout son matériel et une grande partie de son personnel. Ce parti offrait donc plus de facilités de terrain, de plus immenses résultats, moins d'obstacles à vaincre.

Il résulte, de tout ce que nous venons de dire, les vérités suivantes: 1° La clef topographique d'un champ de bataille n'en est pas toujours la clef tactique. 2° Le point décisif d'un champ de bataille est incontestablement celui qui réunit l'avantage stratégique avec les localités les plus favorables. 3° Dans le cas où il n'y a pas de difficultés de terrain trop redoutables sur le point stratégique de ce champ de bataille, ce point en est ordinairement le plus important.

4° Toutefois, il peut arriver aussi que la détermination de ce point dépende surtout de l'emplacement des forces respectives: ainsi, dans les lignes de bataille trop étendues et morcelées, le centre sera toujours le plus essentiel à attaquer. Dans les lignes serrées, le centre est au contraire le point le plus fort, puisque, indépendamment des réserves qui s'y trouvent, il sera facile de le faire soutenir par les ailes. Alors le point décisif sera au contraire toujours sur une des extrémités. 5° Avec une grande supériorité de forces, on peut attaquer les deux extrémités en même tems, mais non à forces égales ou inférieures. 6° On voit donc que toutes les combinaisons d'une bataille consistent à employer ses forces de manière à ce qu'elles obtiennent le plus d'action possible sur celui des trois points qui offre davantage de chances, point qu'il sera facile de déterminer en le soumettant à l'analyse que nous venons d'exposer.

On compte au moins dix espèces d'ordres de batailles, savoir: 1° L'ordre parallèle simple. 2° L'ordre parallèle avec une ou deux ailes débordantes. 3° L'ordre oblique sur une aile. 4° L'ordre perpendiculaire sur l'extrémité de la ligne ennemie. 5° Le même ordre sur les deux extrémités.

6° L'ordre concave sur le centre. 7° L'ordre convexe. 8° L'ordre en échelon sur une aile ou sur deux ailes. 9° L'ordre échelonné sur le centre. 10° Enfin l'ordre mêlé d'une attaque sur le centre et sur une extrémité en même tems. (Voyez la planche ci-contre, fig. 1 à 10.)

Pour juger celui de ces ordres qui convient le mieux, il faut s'assurer de leurs rapports avec le principe général que nous avons posé.

On voit, par exemple, que l'ordre parallèle N° 1 est le plus mauvais, car il n'y a aucune habileté à faire combattre les deux partis à chances égales, bataillon contre bataillon: c'est l'absence de toute tactique. Il est néanmoins un cas important dans lequel cet ordre est convenable; c'est lorsqu'une armée, ayant pris l'initiative des grandes opérations stratégiques, aura réussi à se porter sur les communications de son adversaire et à lui couper sa ligne de retraite, tout en couvrant la sienne; alors, quand le choc définitif entre les armées a lieu, celle qui se trouve sur les derrières peut livrer une bataille parallèle, puisqu'ayant fait la manœuvre décisive avant la bataille, tout son but consiste à repousser l'effort que fait l'ennemi pour s'ouvrir un passage; hormis ce cas, l'ordre parallèle est le moins avantageux. Cela ne veut pas dire néanmoins qu'on ne puisse gagner une bataille en l'adoptant,

car il faut bien que quelqu'un la gagne, et l'avantage restera dans ce cas au général qui aura les meilleures troupes, qui sera favorisé par le sort, ou qui dans l'action manœuvrera le mieux avec ses réserves.

Par la même raison, l'ordre parallèle sur le front avec un crochet manœuvrant sur une aile (N° 2) est plus avantageux que le précédent, surtout lorsqu'il est convenablement renforcé sur l'aile agissante; il suppose néanmoins une force supérieure de la part de l'assaillant, afin de pouvoir présenter un front parallèle à l'ennemi et établir en outre une masse un peu respectable sur son extrémité.

L'ordre oblique (N° 3) est celui qui convient le mieux à une armée inférieure, qui en attaque une supérieure; car tout en offrant l'avantage de porter le gros des forces sur un seul point de la ligne ennemie, il en procure deux autres également importans: en effet, on ne refuse pas seulement l'aile affaiblie en la tenant hors des coups de l'ennemi, cette aile remplit encore la double destination de tenir en respect la partie de la ligne qu'on ne veut pas attaquer, et cependant de servir de réserve au besoin à l'aile agissante. Cet ordre fut employé par le célèbre Epaminondas aux batailles de Leuctres et de Mantinée; mais nous présenterons le plus brillant exemple

des avantages de ce système qui fut donné par Frédéric-le-Grand à la bataille de Leuthen. (Voyez chapitre VII, Traité des grandes opérations.)

L'ordre perpendiculaire sur une aile (N° 4) offre à peu de chose près les mêmes chances de succès que l'ordre oblique ; toutefois il est moins avantageux, en ce qu'il n'est pas aussi facile de s'établir ainsi sur une extrémité sans que l'ennemi en soit instruit. En outre, la partie de la ligne ennemie qui n'est point inquiétée, ne voyant aucun adversaire devant elle, peut aisément courir au point menacé, tandis que dans l'ordre oblique, elle se trouve tenue en échec par l'aile refusée.

L'ordre perpendiculaire sur deux ailes (N° 5) peut être très avantageux, mais c'est quand l'assaillant se trouve supérieur en nombre; car si le principe fondamental consiste à porter la majeure partie des forces sur le point décisif, une armée inférieure violerait ce principe, en formant une double attaque contre une seule masse supérieure; nous démontrerons cette vérité dans le cours de l'ouvrage.

L'ordre concave sur le centre (N° 6) a trouvé des partisans depuis qu'Annibal lui dut la victoire signalée de Cannes. Cet ordre peut être en effet très bon, lorsqu'on le prend par suite des évènemens de la bataille, c'est-à-dire, quand l'en-

nemi s'engage au centre qui cède devant lui, et qu'il se laisse envelopper par les ailes. Mais si on le prenait avant la bataille, l'ennemi, au lieu de se jeter au centre, n'aurait qu'à tomber sur les ailes, qui présenteraient d'elles-mêmes leurs extrémités, et seraient ainsi dans la même situation que si elles se trouvaient assaillies sur un flanc.

A la vérité une armée formera rarement un demi-cercle, et prendra plutôt une ligne brisée rentrant vers le centre (comme la figure 6 bis); s'il faut en croire plusieurs écrivains, ce fut une disposition pareille qui fit triompher les Anglais aux célèbres journées de Crécy et d'Azincourt. Il est certain que cet ordre vaut mieux qu'un demi-cercle, en ce qu'il ne prête pas autant le flanc, qu'il permet de marcher en avant par échelons, et qu'il conserve avec cela tout l'effet de la concentration du feu. Toutefois ses avantages disparaissent si l'ennemi, au lieu de se jeter follement dans le centre concave, se borne à le faire observer de loin, et se jette avec le gros de ses forces sur une aile seulement. La bataille d'Essling, en 1809, offre encore un exemple de l'avantage d'une ligne concave: mais on ne saurait en inférer que Napoléon fit mal d'attaquer son centre; on ne peut pas juger une armée combattant avec le Danube à dos, et n'ayant

pas la faculté de se mouvoir sans découvrir ses ponts, comme si elle avait eu pleine liberté de manœuvrer.

L'ordre convexe saillant au centre (N° 7) se prend pour combattre immédiatement après un passage de fleuve, lorsqu'on est forcé de refuser les ailes pour appuyer au fleuve et couvrir les ponts, ou bien encore lorsqu'on combat défensivement adossé à une rivière pour la repasser et couvrir le défilé comme à Leipzig; enfin on le prend naturellement pour résister à un ennemi qui forme une ligne concave. Si l'ennemi dirigeait son effort sur le saillant ou sur une des extrémités seule, cet ordre entraînerait la ruine de l'armée. Les Français le prirent à Fleurus en 1794 et réussirent, parce que le prince de Cobourg, au lieu de fondre en forces sur le centre, ou sur une seule extrémité, divisa ses attaques sur cinq ou six rayons divergens, et notamment sur les deux ailes à la fois. Ce fut à peu près dans ce même ordre convexe qu'ils combattirent à Essling, ainsi qu'aux deuxième et troisième journées de la fameuse bataille de Leipzig: il eut dans ces dernières occasions le résultat infaillible qu'il devait avoir.

L'ordre échelonné sur les deux ailes (N° 8) est dans le même cas que l'ordre perpendiculaire (N° 5); il faut observer néanmoins que les éche-

lons se rapprochant vers le centre, où se tiendrait la réserve, cet ordre serait meilleur que le perpendiculaire, puisque l'ennemi aurait moins de facilité, d'espace et de tems, pour accabler le centre.

L'ordre échelonné sur le centre seulement (N° 9) peut s'employer avec succès contre une armée qui occuperait une ligne morcelée et trop étendue, parce que son centre se trouvant alors isolé des ailes de manière à être accablé séparément, cette armée, coupée en deux, serait probablement détruite. Mais, par l'application du même principe fondamental, cet ordre d'attaque serait moins sûr contre une armée occupant une position unie et serrée; car les réserves se trouvant ordinairement à portée du centre, et les ailes pouvant agir soit par un feu concentrique, soit en prenant l'offensive, une armée qui ferait une pareille attaque pourrait renouveler la scène des Romains à Cannes ou celle de la colonne anglaise à Fontenoy.

Si cette formation offre quelque ressemblance avec le fameux coin triangulaire ou *caput porci* des anciens, et avec la colonne de Winkelried; elle en diffère toutefois essentiellement, car au lieu de former une masse pleine, ce qui serait impraticable de nos jours à cause de l'artillerie, elle offrirait au contraire un grand espace vide dans

le milieu, qui faciliterait les mouvemens. Cette formation convenable, comme on l'a dit, pour percer le centre d'une ligne trop étendue, pourrait réussir également contre une ligne qui serait condamnée à l'immobilité; mais si les ailes de la ligne attaquée savent agir à propos contre les flancs des premiers échelons, elle ne serait pas sans inconvéniens. Mieux vaudrait peut être une ordre parallèle considérablement renforcé sur le centre (fig. 10), car la ligne parallèle dans ce cas aurait du moins l'avantage de tromper l'ennemi sur le vrai point de l'effort projeté, et d'empêcher les ailes de prendre en flanc les échelons du centre.

Cet ordre échelonné avait été adopté par Laudon pour l'attaque du camp retranché de Bunzelwitz (traité des grandes opérations, chap. 28), dans un pareil cas il est réellement convenable, puisqu'on est sûr alors que l'armée défensive étant forcée à demeurer dans ses retranchemens, il n'y aurait aucune attaque à redouter de sa part contre les flancs des échelons. Toutefois cette formation ayant l'inconvénient de signaler à l'ennemi le point de la ligne qu'on veut attaquer, il serait indispensable de lancer, sur les ailes, des attaques simulées assez fortes pour donner le change sur le point réel où l'effort serait dirigé.

L'ordre d'attaque en colonnes sur le centre et sur une extrémité en même tems (N° 10) est plus convenable que le précédent, lorsqu'il s'applique surtout à une ligne ennemie contiguë : en effet, l'attaque sur le centre, secondée par une aile qui déborde l'ennemi, empêche celui-ci de faire comme Annibal et comme le maréchal de Saxe, c'est-à-dire de fondre sur l'assaillant en le prenant en flanc; l'aile ennemie qui se trouvera serrée entre l'attaque du centre et celle de l'extrémité, ayant la presque totalité des masses assaillantes à combattre, sera accablée et probablement détruite. Ce fut la manœuvre qui fit triompher Napoléon à Wagram et à Ligny; ce fit celle qu'il voulut tenter à Borodino, et qui ne lui réussit qu'imparfaitement par l'héroïque défense des troupes de l'aile gauche des Russes, et celle de la division Paskévitch dans la fameuse redoute du centre. Enfin il l'employa aussi à Bautzen, où il aurait obtenu des succès inouïs, sans un incident qui dérangea la manœuvre de sa gauche, destinée à couper la route de Wurschen, et qui avait déjà tout disposé pour cela.

Nous devons observer que ces différens ordres ne sauraient être pris au pied de la lettre, comme les figures géométriques les indiquent. Un général qui voudrait établir sa ligne de bataille

avec la même régularité que sur le papier ou sur une place d'exercice, serait incontestablement trompé dans son attente et battu, surtout d'après la méthode actuelle de faire la guerre. Au tems de Louis XIV, de Frédéric, lorsque les armées campaient sous la tente, presque toujours réunies; lorsqu'on se trouvait plusieurs jours face à face avec l'ennemi, qu'on avait le loisir d'ouvrir des marches ou chemins symétriques pour faire arriver ses colonnes à distances uniformes; alors on pouvait former une ligne de bataille aussi régulière que les figures tracées. Mais aujourd'hui que les armées bivouaquent, que leur organisation en plusieurs corps les rend plus mobiles, qu'elles s'abordent à la suite d'ordres donnés hors du rayon visuel, et souvent même sans avoir eu le tems de reconnaître exactement la position de l'ennemi, alors tous les ordres dessinés au compas doivent nécessairement se trouver en défaut.

Cependant un général habile peut aisément recourir à des dispositions approximatives, qui produisent un emploi de ses masses agissantes, pareil, à très-peu de chose près, à ce qu'il eut été dans l'un ou l'autre des ordres de batailles indiqués. Il devra s'appliquer, dans ces dispositions improvisées, à juger sainement du point important du champ de bataille, ce qu'il pourra faire en saisissant les rapports de la ligne enne-

mie avec les directions stratégiques décisives; il portera alors son attention et ses efforts sur ce point, en employant un tiers de ses forces à contenir ou à observer l'ennemi, puis en jetant les deux autres tiers sur le point dont la possession serait le gage de la victoire. Agissant ainsi, il aura rempli toutes les conditions que la science de la grande tactique peut imposer au plus habile capitaine; il aura obtenu l'application la plus parfaite des principes de l'art. Nous avons déjà indiqué au chapitre précédent le moyen de reconnaître aisément ces points décisifs.

Pour completter cet article il est convenable d'ajouter:

Que le but essentiel d'une bataille étant de forcer l'ennemi dans sa position, et surtout de l'entamer aussi fortement que possible, on devra bien ordinairement compter sur l'emploi de la force matérielle comme sur le moyen le plus efficace d'y parvenir. Toutefois il arrive aussi que les chances de l'emploi seul de la force seraient tellement balancées, que l'on réussirait plus facilement par des manœuvres tendant à déborder et à tourner celle des ailes qui serait la plus voisine de la ligne de retraite de l'ennemi, ce qui le déciderait à un mouvement retrograde de peur d'être coupé.

L'histoire fourmille d'exemples de la réussite de pareilles manœuvres, surtout contre des généraux d'un caractère faible : et bien que les victoires obtenues par ce moyen seulement soient moins décisives soit que l'armée ennemie n'y et jamais sérieusement entamée, il suffit de ces demi-succès pour prouver qu'on ne doit point négliger de telles manœuvres, et qu'un général habile doit savoir les employer à propos, et surtout les combiner autant que possible avec les attaques de vide force. Quant aux divers moyens d'employer la force pour enfoncer la ligne ennemie, ils resultent de la nature même des différens ordres de batailles susmentionnés (*). Pour completter ce que nous en avons dit, il ne nous reste qu'à parler des différentes combinaisons de l'emploi des trois armes que l'on peut faire pour obtenir le choc ou l'action la plus efficace. Nous en ferons le sujet du chapitre V.

(*) Quant aux détails d'application et d'exécution de ces divers ordres de bataille, on ne peut rien recommander de plus complet que l'ouvrage du marquis de Ternay; c'est la partie remarquable de son livre. Et sans croire que tout ce qu'il indique puisse se pratiquer en présence de l'ennemi, encore est il juste de convenir que c'est le meilleur ouvrage de tactique qu'on ait publié en France jusqu'à ce jour.

ARTICLE III.

Rencontre de deux armées en marche.

On ne saurait donner des maximes invariables sur ces batailles fortuites, résultant de la rencontre de deux armées en marche; toutefois, c'est dans ce cas principalement qu'il importe d'être bien pénétré du principe fondamental de l'art, et des différentes manières de l'appliquer, afin de faire tendre à ce but toutes les manœuvres qu'on sera dans le cas d'ordonner à l'instant même, et au milieu du fracas des armes. Ce que nous venons de dire des manœuvres improvisées, est donc la seule règle à donner pour ces circonstances imprévues; il suffira de les combiner avec les antécédens et avec la situation physique et morale des deux armées: les batailles de Marengo, d'Eylau, d'Abensberg, d'Essling et de Lutzen, sont les plus mémorables de ces scènes terribles dans lesquelles les deux partis durent agir subitement, sans avoir rien pu prévoir.

Deux armées marchant, comme elles le faisaient jadis, avec tout l'attirail du campement, et se rencontrant à l'improviste, n'auraient sans doute rien de mieux à faire qu'à déployer d'abord leurs avant-gardes à droite ou à gauche des routes qu'elles parcourent. Mais chacune d'elles devrait en même tems masser le gros de ses forces selon le but qu'elle aurait en vue : on commettrait une faute grave en voulant déployer toute l'armée derrière l'avant-garde, parce que dans le cas même où l'on y parviendrait, ce ne serait jamais que la formation d'un ordre parallèle défectueux, et si l'ennemi poussait l'avant-garde un peu vigoureusement, il pourrait en résulter la déroute des troupes en mouvement pour se former. (Voyez la bataille de Rosbach, traité des grandes opérations).

Dans le système moderne, avec des armées plus mobiles, marchant sur plusieurs routes, et formant autant de fractions capables d'agir indépendamment les unes des autres, ces déroutes seront moins à craindre, mais les principes restent les mêmes. Il faut toujours arrêter et former l'avant-garde, puis réunir le gros de ses forces sur le point convenable, d'après le but qu'on se proposait en se mettant en marche ; quelles que puissent être les manœuvres de l'ennemi, on se trouvera ainsi en mesure de parer à tout.

ARTICLE IV.

Des surprises d'armées.

Nous n'entendons pas traiter ici de ces petites surprises de détachemens qui constituent la guerre des partisans ou des troupes légères, et pour lesquelles la cavalerie légère russe et turque ont tant de supériorité. Nous voulons parler des surprises d'armées entières.

Avant l'invention des armes à feu, ces surprises étaient plus faciles, car la détonation de l'artillerie et de la mousqueterie ne permet guère aujourd'hui de surprendre entièrement une armée, à moins qu'elle n'oublie les premiers devoir du service, et ne laisse arriver l'ennemi au milieu de ses rangs, faute d'avant-postes qui fassent leur devoir.

La guerre de sept ans offre la mémorable surprise de Hochkirch, comme un exemple assez digne d'être médité; elle prouve que la surprise ne consiste pas positivement à tomber sur des

troupes endormies et mal gardées, mais aussi à combiner une attaque sur une de leurs extrémités de manière à les surprendre et à les déborder en même tems. En effet, il ne s'agit point de chercher à prendre l'ennemi tellement en défaut qu'on puisse fondre sur des hommes isolés dans leurs tentes, mais bien d'arriver avec ses masses, sans être aperçu, sur le point où l'on désirerait d'assaillir l'ennemi avant qu'il ait le tems de faire des contre-dispositions.

Depuis que les armées ne campent plus sous la tente, les surprises combinées d'avance sont plus rares et plus difficiles, car pour les préméditer, il faut savoir au juste la situation du camp ennemi. A Marengo, à Lutzen, à Eylau, il y eut comme des espèces de surprises, mais ce n'étaient au fond que des attaques inattendues auxquelles on ne peut pas donner ce nom.

La seule grande surprise que nous puissions citer, est celle de Taroutin, en 1812, où Murat fut assailli et battu par Beningsen : pour justifier son défaut de prudence, Murat allégua qu'il se reposait sur un armistice tacite, mais il n'existait aucune convention pareille, et il se laissa surprendre par une négligence impardonnable.

Il est évident que la manière la plus favorable d'attaquer une armée, c'est de tomber un peu avant le jour sur son camp, au moment où

elle ne s'attend à rien de pareil; le trouble y sera inévitable, et si l'on joint à cet avantage celui de bien connaître les localités et de donner à ses masses une direction tactique et stratégique convenable, on peut se flatter d'une victoire complète, à moins d'évènemens imprévus. C'est une opération de guerre qu'il ne faut point mépriser, quoiqu'elle soit plus rare et moins brillante que de grandes combinaisons stratégiques, qui assurent la victoire pour ainsi dire avant d'avoir combattu.

Par la même raison qu'il faut profiter de toutes les occasions de surprendre son adversaire, il faut aussi prendre toutes les précautions nécessaires pour se mettre à l'abri de pareilles entreprises. Les réglemens de tous les pays y ont pourvu, il n'y a qu'à les suivre exactement.

ARTICLE V.

De l'attaque des camps retranchés ou des lignes.

Après avoir traité de l'utilité de ces camps au chapitre de la stratégie, nous avons à examiner la manière de les défendre et de les attaquer.

Ces sortes d'attaques varient naturellement selon les circonstances : 1) de la force des ouvrages, 2) de la nature du terrain sur lequel ils sont assis, 3) de leur liaison ou de leur isolement, 4) de l'état moral des deux partis. L'histoire ne manque pas d'exemples pour toutes les espèces :

Par exemple les camps retranchés de Kehl, de Dresde, de Varsovie ; les lignes de Turin, et de Mayence ; les forts retranchemens de Feldkirch, de Scharnitz, de l'Assiette ; voilà dix évènemens dont les données varient comme les résultats. A Kehl (1796), les retranchemens étaient plus liés et mieux achevés qu'à Varsovie ; c'était presque une tête de pont en fortification permanente, car l'Archiduc crut devoir leur faire les honneurs

d'un siège régulier, et dans le fait il ne pouvait pas penser à les attaquer de vive force sans courir de gros risques. A Varsovie les ouvrages sont isolés, mais cependant d'un relief très respectable, et ils ont pour réduit une grande ville ceinte de murailles crenelées, armées et défendues par une troupe de désespérés.

A Dresde il y a pour réduit une enceinte bastionnée, mais dont un front déjà démantelé n'est couvert que d'un parapet de campagne; le camp proprement dit ne se compose que de simples redoutes très éloignées, et d'une exécution fort incomplète, le réduit seul en fait la force.

A Mayence et à Turin ce sont des lignes de circonvallation continues, mais si les premières sont fortement tracées il n'en est pas de même des dernières, qui sur un des points importants n'ont qu'un méchant parapet de trois pieds au-dessus du sol, et un fossé proportionné. De plus à Turin les lignes tournées et attaquées du dehors se trouvent prises entre deux feux, puisqu'une forte garnison les attaque à revers au moment où le prince Eugène les assaillit du côté de leur ligne de retraite. A Mayence elle furent attaquées de front, un mince détachement seul déborda la gauche.

Les mesures tactiques à prendre dans ces sortes d'attaques contre des ouvrages de campagne sont en petit nombre. Si l'on croit pouvoir tenter la surprise d'une ouvrage en l'attaquant un peu avant le jour, rien de plus naturel que de l'essayer; mais si cette opération est la plus recommandable pour un poste détaché, il est difficile de supposer qu'une armée établie dans un grand camp retranché, en présence de l'ennemi, fasse assez mal son devoir pour se laisser surprendre; d'autant plus que la règle de tous les services est de se mettre sous les armes dès l'aube du jour. Comme il est donc probable qu'on en viendra toujours à une attaque de vive force, il resulte de la nature même de l'opération que les précautions suivantes sont indiquées comme les plus simples et les plus rationnelles.

1° Eteindre d'abord le feu des ouvrages par une artillerie formidable qui remplit en même tems le double but d'ébranler le moral des défenseurs.

2° Munir les troupes de tous les objets nécessaires (comme fascines et petites échelles) pour faciliter le comblement du fossé, et l'abordage du parapet.

3° Diriger trois petites colonnes sur l'ouvrage que l'on veut emporter, en tenant des réserves à portée de les soutenir.

4° Profiter de tous les accidens du terrain pour mettre les troupes à l'abri, et ne les découvrir que le plus tard possible.

5° Donner des instructions précises aux colonnes principales sur ce qu'elles auront à faire quand un ouvrage sera enlevé, et qu'il s'agira d'aborder les forces ennemies qui occupent le camp: enfin désigner les corps de cavalerie qui devront concourir à l'attaque de ces forces, si le terrain le permet. Après ces recommandations il n'y a plus qu'une chose à faire, c'est de lancer ses troupes avec toute la vivacité possible sur les ouvrages, en même tems qu'un détachement les tournera par la gorge, car la moindre hésitation est pire en pareil cas que la plus audacieuse témérité.

Nous ajouterons néanmoins que des exercices gymnastiques pour familiariser les soldats avec les escalades et les attaques de postes barricadés, seraient pour le moins aussi utiles que tous les exercices qu'on leur fait faire; et que la balistique moderne pourrait bien exercer l'esprit de MM. les ingénieurs pour faciliter, par des machines portatives, le franchissement d'un fossé de campagne et l'escalade d'un parapet.

De toutes les dispositions que j'ai lues sur ces matières, celles pour l'assaut de Varsovie et du camp retranché de Mayence sont les mieux

conçues. Thielke nous donne une disposition de Laudon pour l'attaque du camp de Bunzelwitz, qui ne fut pas exécutée, mais qui n'en est pas moins à offrir comme un bon exemple.

L'attaque de Varsovie surtout peut être citée comme une des plus belles opérations de ce genre, et fait autant d'honneur au maréchal Paskévitch qu'aux troupes qui les exécutèrent. Voilà un exemple de ce qu'il convient de faire. Quant aux exemples de ce qu'il faut éviter, on ne peut rien citer de pire que les dispositions prescrites pour l'attaque de Dresde en 1813. Ceux qui en furent les auteurs ou les rédacteurs n'auraient pu mieux faire s'ils eussent voulu empêcher de prendre ce camp; on peut lire ces dispositions dans l'ouvrage du général Plotho, quoiqu'elles y soient déjà revues et corrigées.

****

Pour ce qui concerne les lignes retranchées contiguës, bien qu'elles semblent mieux liées que des ouvrages isolés, elles sont encore plus faciles à emporter, parce que, construites sur une étendue de plusieurs lieues, il est presque impossible d'empêcher l'ennemi de pénétrer sur un point; la prise de celles de Mayence et de Wissembourg que nous avons rapportées dans l'histoire des

guerres de la révolution (chap. 21 et 52), celle des lignes de Turin par le prince Eugène de Savoie, en 1706, sont de grandes leçons à étudier.

Ce fameux évènement de Turin, que nous avons déjà souvent cité, est trop connu pour que nous en rappellions les circonstances, mais nous ne pouvons vraiment pas nous dispenser d'observer, que jamais triomphe ne fut acheté à si bon marché, ni plus difficile à concevoir. A la vérité le plan stratégique fut admirable; la marche depuis l'Adige par Plaisance sur Asti, par la rive droite du Pô, laissant les Français sur le Mincio, fut parfaitement combinée; mais quant aux opérations sous Turin il faut avouer que les vainqueurs furent plus heureux que sages. Le prince Eugène n'eut pas besoin d'un grand effort de génie pour rédiger l'ordre qu'il donna à son armée, et il fallait qu'il méprisât cruellement ses adversaires pour exécuter la marche qui devait porter 35 mille alliés de dix nations différentes, entre 80 mille Français et les Alpes, se promenant pendant 48 heures autour de leur camp, par la plus fameuse marche de flanc qui ait jamais été tentée. Quant à la disposition de l'attaque en elle même, elle fut si laconique et si peu instructive, que chaque officiers d'état-major en donnerait aujourd'hui une plus satisfaisante. Prescrire la formation de 8 co-

lonnes d'infanterie par brigades sur deux lignes, leur donner l'ordre de couronner les retranchemens, et d'y pratiquer des ouvertures pour que les colonnes de cavalerie qui suivaient pussent pénétrer dans le camp; voilà toute la science que le prince Eugène sut appeler au secours de son audacieuse entreprise. Il est vrai qu'il avait bien choisi le point faible du retranchement, car il était si misérable qu'il n'avait pas trois pieds de hauteur et ne couvrait pas ses défenseurs à mi-corps.

Quant aux généraux qui commandaient ce camp de Turin, leur panégyrique a été fait par un des historiens du prince Eugène qui, sans craindre de diminuer la gloire de son héros, se récrie, dans sa naïveté, contre la cour de France, *qui donna des éloges à des généraux dont la conduite aurait en toute justice mérité l'échafaud.* Sans doute il n'a voulu parler que de Marsin, car chacun sait que le duc d'Orléans avait protesté contre l'idée d'attendre l'ennemi dans les lignes, et que deux blessures le mirent hors de combat dès le commencement de l'attaque; quant au vrai coupable il expia, par une mort honorable, une faute que rien ne saurait justifier (*).

(*) Albergotti ne fut pas moins coupable que Marsin: placé avec 40 bataillons à la rive droite du Pô, où il n'y eut pas d'at-

Mais je suis entraîné par mon sujet, et il faut revenir aux mesures les plus convenables pour une attaque contre les lignes. Si celles-ci sont d'un relief assez fort pour en rendre l'attaque redoutable, et si au contraire il y a moyen de les déborder ou de les tourner par des manœuvres stratégiques, ce parti serait toujours plus convenable qu'une attaque chanceuse. En cas contraire, et si l'on a quelque motif de préférer celle-ci, il faudrait choisir un point sur une des ailes, parce qu'il est assez naturel que le centre soit plus aisé à soutenir. Toutefois on a vu aussi qu'une attaque sur une aile étant regardée avec raison par le défenseur comme la plus vraisemblable, on réussissait à le tromper en dirigeant une fausse attaque un peu forte de ce côté, tandis que la vraie attaque, faite sur le centre, réussissait précisément parce qu'elle n'était pas probable. Ce sont des combinaisons où les localités et l'esprit des généraux doivent décider le meilleur mode à suivre.

D'ailleurs, quant à l'exécution de l'attaque, on ne peut guère prendre d'autres moyens que ceux recommandés pour les camps retranchés.

---

taque, il refusa de marcher au secours de Marsin, ce qui arrive toujours en pareil cas, chacun ne s'inquiétant que du point qu'il occupe.

Cependant, comme ces lignes, autrefois du moins, avaient souvent le relief et les proportions d'ouvrages permanens, il peut arriver que l'escalade soit difficile, excepté pour les ouvrages en terre déjà un peu anciens, dont le talus serait dégradé par le tems et accessible à une infanterie un peu leste. Tels étaient les remparts d'Ismaël et d'Oczakoff; telle était aussi la citadelle de Smolensk que le général Paskévitch défendit avec tant de gloire contre Ney, parce qu'il préféra défendre les ravins qui la précédaient, plutôt que de se réfugier derrière un mauvais parapet à peine incliné à 30 degrés.

Si une ligne est appuyée à un fleuve, il semble absurde de songer même à pénétrer sur cette aile, parceque l'ennemi, rassemblant ses forces dont le gros serait vers le centre, pourrait culbuter les colonnes qui s'avanceraient ainsi entre elles et le fleuve, en sorte que leur perte totale serait certaine. Cependant on a vu cette absurdité réussir, parce que l'ennemi, forcé derrière ses lignes, songe rarement à un retour offensif quelque avantageux qu'il paraisse; car le général et les soldats qui cherchent un refuge dans des lignes sont déjà à moitié vaincus, et l'idée de prendre l'offensive ne leur vient pas quand leurs retranchemens sont déjà envahis. Toutefois il serait impossible de conseiller l'essai d'une pareille

manœuvre; le général qui s'y exposerait, et qui éprouverait le sort de Tallard à Hochstett, n'aurait pas à s'en plaindre.

Pour ce qui concerne la défense des camps retranchés et des lignes, on n'a pas beaucoup de maximes à donner; la première est incontestablement de s'assurer de deux bonnes réserves, placées entre le centre et chacune des ailes, ou, pour mieux dire, sur la droite de l'aile gauche, et sur la gauche de l'aile droite. Par ce moyen, on pourra accourir au secours du point qui serait forcé, avec toute la promptitude possible, ce qu'une seule réserve centrale ne permettrait pas. On a pensé même que trois réserves ne seraient pas trop, si le retranchement était très étendu; quant à moi, je pencherais pour n'en avoir que deux. Une recommandation non moins essentielle, c'est de bien pénétrer les troupes de l'idée, qu'une affaire ne serait pas désespérée parce que la ligne se trouverait franchie sur un point. Si l'on a de bonnes réserves qui prennent l'initiative à propos, on n'en sera pas moins victorieux, en conservant sa présence d'esprit pour les bien engager au point et au moment convenables. Les troupes qui défendront le fossé et le parapet, se conformeront à des instructions données par les ingénieurs d'après

les usages pratiqués dans les sièges; toutefois, il faut en convenir, un bon ouvrage sur les détails du service de l'infanterie dans les sièges et camps retranchés, qui soit à la portée des officiers de cette arme, est un ouvrage encore à faire; une pareille entreprise n'a rien de commun avec ce tableau, car ce doit être l'objet d'un règlement et non un livre dogmatique.

CHAPITRE V.

DE LA FORMATION DES TROUPES

POUR ALLER AU COMBAT

et de l'emploi particulier ou combiné des trois armes.

Deux articles essentiels de la tactique des batailles nous restent à examiner; l'un est la manière de disposer les troupes pour les conduire au combat, l'autre est l'emploi des différentes armes. Bien que ces objets appartiennent en quelque sorte à la tactique secondaire, il faut avouer cependant qu'ils forment une des principales combinaisons d'un général en chef lorsqu'il s'agit de livrer bataille; dès lors ils entrent nécessairement dans la grande tactique, quoiqu'ils doivent faire également partie de l'enseignement de la tactique divisionnaire.

En effet, le nom de grande tactique appartient à toutes les opérations qui doivent être exécutées sur le terrain par le gros d'une armée. Celles même dont les combinaisons rentrent dans la stratégie pour l'ensemble, appartiennent, comme nous l'avons dit, à la grande tactique pour ce qui est de l'exécution. On donne, au contraire, le nom de tactique secondaire à tout ce qui est réservé à une division isolée, une brigade, ou un détachement quelconque. Or, la formation et l'emploi des troupes appartiennent également à ces deux branches de l'art, et c'est de ce point que part la ligne de démarcation entr'elles.

Ici les doctrines deviennent moins fixes, et on retombe forcément dans le champ des systèmes: aussi ce n'est pas sans étonnement que nous avons vu tout récemment un des écrivains modernes les plus célèbres, prétendre que la tactique est fixée mais que la stratégie ne l'est pas, tandis que c'est tout le contraire.

La stratégie se compose de lignes géographiques invariables, dont l'importance relative se calcule d'après la situation des forces ennemies, situation qui ne peut jamais amener qu'un petit nombre de variations, puisque les forces ennemies se trouveront divisées ou rassemblées soit sur le centre, soit sur une des deux extrémités. Rien de plus possible que de soumettre des élémens si

simples, à des règles dérivant du principe fondamental de la guerre: aussi jamais science militaire ne fut mieux fixée que la stratégie ne l'a été de nos jours. Il en est de même des combinaisons des ordres de batailles qui peuvent être soumises à des maximes également rapportées au principe général. Mais les moyens d'exécution, c'est-à-dire la tactique proprement dite, dépendent de tant de circonstances, qu'il est impossible de donner des règles de conduite pour les cas innombrables qui peuvent se présenter. Pour s'en assurer, il suffit de lire les ouvrages qui se succèdent tous les jours sur ces parties de l'art militaire sans qu'aucun puisse s'accorder; et si l'on met en présence deux généraux distingués de cavalerie ou d'infanterie, il est bien rare qu'ils parviennent à s'entendre parfaitement sur la méthode la plus convenable pour exécuter une attaque. Ajoutons à cela l'énorme différence qui existe dans les talens des chefs, dans leur énergie, dans le moral des troupes, et nous serons convaincus que la tactique d'exécution sera éternellement réduite à des systèmes contradictoires, et que ce sera beaucoup si l'on parvient à poser quelques maximes régulatrices qui empêchent les fausses doctrines de s'introduire dans les systèmes qu'on adoptera.

ARTICLE I.

Du placement des troupes dans la ligne de bataille.

Après avoir défini, aux articles 1 et 2 du chapitre précédent, ce que l'on doit entendre par la ligne de bataille, il convient de dire de quelle manière les différentes troupes doivent y être réparties.

Avant la révolution française, toute l'infanterie, formée par régimens et brigades, se trouvait réunie en un seul corps de bataille, subdivisé en première et seconde lignes qui avaient chacune leur aile droite et leur aile gauche. La cavalerie se plaçait ordinairement sur les deux ailes, et l'artillerie, encore très-lourde à cette époque, était répartie sur le front de chaque ligne (on traînait du canon de 16, et il n'y avait pas d'artillerie à cheval).

Alors l'armée campant réunie sous la tente, se mettait en marche par lignes ou par ailes, et comme il y avait deux ailes de cavalerie et deux d'infanterie, si l'on marchait par ailes, on formait

ainsi quatre colonnes. Quand on marchait par lignes, ce qui convenait surtout dans les marches de flanc, alors on ne formait que deux colonnes, à moins que, par des circonstances locales, la cavalerie ou une partie de l'infanterie eussent campé en 3me ligne, ce qui était rare.

Cette méthode simplifiait la logistique, puisque toute la disposition consistait à dire: «on «marchera dans telle direction, par lignes ou par «ailes, par la droite ou par la gauche.»

On sortait rarement de cette monotone, mais simple formation, et dans l'esprit du système de guerre qu'on suivait, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire.

Les Français voulurent essayer à Minden une disposition logistique différente, en formant autant de colonnes que de brigades, et en ouvrant des chemins pour les conduire de front sur une ligne déterminée qu'elles ne purent jamais former (*).

Si le travail de l'état-major était facilité par ce mode de camper et de marcher par lignes, il faut convenir qu'appliqué à une armée de 100 ou 150 mille hommes, ce système produirait des colonnes sans fin, et qu'on aurait souvent des déroutes comme à Rosbach (**).

(*) Chapitre 15 du traité des grandes opérations.

(**) Chapitre 4 du même ouvrage.

La révolution française amena le système des divisions, qui rompit la trop grande unité de l'ancienne formation, et donna des fractions capables de se mouvoir pour leur propre compte sur toute espèce de terrain, ce qui fut un bien réel, quoique l'on tombât peut-être d'un extrême dans un autre, en revenant presque à l'organisation légionnaire des Romains. Ces divisions, composées ordinairement d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, manœuvraient et combattaient séparément; soit qu'on les étendît outre mesure pour les faire vivre sans magasins, soit qu'on eût la manie de prolonger sa ligne dans l'espoir de déborder celle de l'ennemi, on vit souvent les sept ou huit divisions dont une armée se composait, marcher de front sur autant de routes à quatre ou cinq lieues l'une de l'autre; le quartier général se plaçait au centre, sans autre réserve que cinq ou six minces régimens de cavalerie de 3 à 400 chevaux; en sorte que si l'ennemi venait à réunir le gros de ses forces sur une de ces divisions et à la battre, la ligne se trouvait percée, et le général en chef, n'ayant aucune réserve d'infanterie sous la main, ne voyait d'autre ressource que de se mettre en retraite pour rallier ses forces morcelées.

Bonaparte, dans sa première guerre d'Italie, remédia à cet inconvénient, tant par la mobilité

et la rapidité de ses manœuvres, qu'en réunissant toujours le gros de ses divisions sur le point où le coup décisif devait se porter.

Lorsqu'il se fut placé à la tête de l'état, et qu'il vit chaque jour aggrandir la sphère de ses moyens et celle de ses projets, Napoléon comprit qu'une organisation plus forte était nécessaire; il prit donc un terme moyen entre l'ancien système et le nouveau, tout en conservant l'avantage de l'organisation divisionnaire.

Il forma, dès la campagne de 1800, des corps de deux ou trois divisions, qu'il plaça sous des lieutenans-généraux pour former les ailes, le centre ou la réserve de l'armée (*).

Ce système fut définitivement consolidé au camp de Boulogne, où l'on organisa des corps d'armées permanens sous des maréchaux, qui commandaient trois divisions d'infanterie, une de cavalerie légère, et 36 à 40 pièces de canon avec des sapeurs. C'étaient autant de petites armées, propres à former, au besoin, toute entreprise par elles-mêmes. La grosse cavalerie fut réunie en

(*) Ainsi l'armée du Rhin était composée de l'aile droite, sous Lecourbe, 3 divisions; de la gauche sous St.-Cyr, 3 divisions; et de la gauche sous St.-Suzanne, 2 divisions; le général en chef avait en outre 3 divisions de réserve sous ses ordres immédiats.

une forte réserve, composée de deux divisions de cuirassiers, quatre de dragons et une de cavalerie légère. Les grenadiers réunis et la garde formèrent une belle réserve d'infanterie: plus tard, en 1812, la cavalerie fut aussi organisée en corps de trois divisions, afin de donner plus d'unité aux masses toujours croisantes de cette arme.

Il faut en convenir, cette organisation laissait peu à désirer, et cette grande armée, qui fit effectivement de si grandes choses, fut bientôt le type sur lequel toute l'Europe se modela.

Quelques militaires rêvant la perfectibilité de l'art, auraient voulu que la division d'infanterie, appelée quelquefois à combattre seule, fût portée de deux brigades à trois, parce que ce nombre trois donne un centre et deux ailes, ce qui est d'un avantage manifeste, puisque sans cela le nombre deux donne pour centre un vide, un intervalle, et que les fractions formant les ailes, privées d'appui central, ne sauraient opérer isolément avec la même sécurité. Outre cela, le nombre trois permet d'engager deux brigades et d'en avoir une en réserve, ce qui augmente évidemment les forces disponibles pour le choc décisif.

Mais ces critiques n'ont pas réfléchi que si 60 brigades, formées en 20 divisions de trois brigades, valent en effet mieux que si elles étaient

réparties en 30 divisions de deux brigades, il faudrait, pour obtenir cette organisation divisionnaire par excellence, augmenter l'infanterie d'un tiers ou réduire les divisions des corps d'armée à deux au lieu de trois, ce qui serait un mal plus réel, puisque le corps d'armée étant plus souvent appelé à combattre seul qu'une division, c'est surtout à lui que le nombre de trois convient le mieux (*).

D'après ce que nous venons d'exposer, nos lecteurs s'assureront que les erremens suivis depuis la renaissance de l'art de la guerre et l'invention de la poudre jusqu'à la révolution française, ont subi de grands changemens par l'organisation actuelle, et que pour bien apprécier les guerres de Louis XIV, de Pierre-le-Grand et de Frédéric II, il faut nécessairement se reporter au système adopté de leur tems.

Toutefois, une partie des anciennes méthodes

(*) Soixante brigades formées en 30 divisions, de deux brigades chacune, n'engageraient que 30 brigades en première ligne; tandis que ces 60 brigades, formées en 20 divisions de 3 brigades, donneraient 40 brigades en première ligne et 20 en seconde. Mais alors il faut diminuer le nombre des divisions et n'en avoir que deux par corps d'armée, ce qui serait fâcheux, puisque les corps d'armée sont plus souvent appelés à manœuvrer seuls que les divisions.

peut être encore employée, et si, par exemple, le placement de la cavalerie sur les ailes n'est plus une règle fondamentale, il peut être bon pour des armées de 50 à 60 mille hommes, surtout quand le centre se trouve sur un terrain moins propre à cette arme que l'une ou l'autre des extrémités. En thèse générale, on doit reconnaître néanmoins, que sa place la plus convenable est derrière la ligne, et que si l'on en établit une partie sur les extrémités, il est prudent d'avoir une réserve de cette arme, disposée en deux colonnes, l'une au point où le centre se lie à la droite, l'autre entre le centre et la gauche: ces colonnes pourraient ainsi arriver avec la même facilité sur tous les points de la ligne qui seraient menacés (*).

L'artillerie, aujourd'hui plus mobile, est bien comme autrefois répartie sur tout le front, puisque chaque division a la sienne. Cependant il est bon d'observer que, son organisation s'étant perfectionnée, on peut mieux la répartir selon les besoins. Il existe au reste peu de règles positives sur cette répartition de l'artillerie, car qui oserait conseiller, par exemple, de boucher une trouée

(*) Il est bien entendu que ce placement suppose un terrain propice à cette arme, première condition de tout ordre de bataille bien combiné.

dans une ligne de bataille, en plaçant 100 pièces en une seule batterie, fort loin de toute la ligne, comme Napoléon le fit avec tant de succès à Wagram? Ne pouvant entrer ici dans tous les détails de cette arme nous nous bornerons à dire:

1° Que l'artillerie à cheval doit être placée sur un terrain où elle puisse se mouvoir en tout sens.

2° Que l'artillerie à pied, surtout celle de position, serait mieux placée, au contraire, sur un point où elle se trouverait couverte de fossés ou de haies qui la missent à l'abri d'une charge subite de cavalerie. Je ne dirai pas que, pour lui conserver son plus grand effet, on se garde de la placer sur des éminences trop plongeantes, mais bien sur des terrains plats ou des talus en glacis; c'est ce que chaque sous-lieutenant doit savoir.

3° Si l'artillerie à cheval est principalement affectée à la cavalerie, il est bon toutefois que chaque corps d'armée ait la sienne pour gagner rapidement un point essentiel à occuper. Outre cela, il est convenable qu'il y en ait aussi à la réserve d'artillerie, afin de pouvoir la porter avec plus de promptitude au secours d'un point menacé. Le général Beningsen eut lieu de s'applaudir à Eylau d'avoir réuni 60 pièces légères en réserve, car elles contribuèrent puissamment à rétablir

ses affaires entre le centre et la gauche où sa ligne venait d'être enfoncée.

4° Si l'on est sur la défensive, il convient de placer une partie des batteries de gros calibre sur le front, au lieu de les tenir en réserve, puisqu'il s'agit de battre l'ennemi du plus loin possible, pour arrêter l'impulsion de son attaque et semer le trouble dans ses colonnes.

5° Dans l'offensive, au contraire, il peut être avantageux de concentrer une très forte masse d'artillerie sur un point où l'on voudrait porter un effort décisif, afin d'y faire, dans la ligne ennemie, une brêche qui faciliterait la grande attaque d'où dépendrait le succès de la bataille.

6° Enfin, l'artillerie de toute espèce ne doit jamais perdre de vue qu'elle est surtout destinée à tirer sur les colonnes ennemies, et non à répondre à leurs batteries. Quand elle est nombreuse, il est bon toutefois de destiner une certaine quantité de pièces à tirer sur ces batteries ennemies, afin de les inquiéter et d'attirer leur feu; mais on fera bien de diriger les deux tiers du canon sur l'infanterie et la cavalerie, en ayant soin de placer les batteries de manière à prendre les lignes dans leur prolongement, et les colonnes dans leur profondeur. Il est essentiel aussi de donner au tir des pièces une direction concentrique.

ARTICLE II.

De la formation et de l'emploi de l'infanterie.

L'infanterie est sans contredit l'arme la plus importante, puisqu'elle forme les quatre cinquièmes d'une armée, que c'est elle qui enlève les positions, ou qui les défend. Mais si l'on doit reconnaître qu'après le talent du général elle est le premier instrument de victoire, il faut avouer aussi, qu'elle trouve un puissant appui dans la cavalerie et l'artillerie, et que sans leur secours elle se verrait souvent fort compromise, et ne pourrait remporter que des demi-succès.

Nous n'évoquerons pas ici les vieilles disputes sur l'ordre mince et l'ordre profond, bien que la question, qu'on croyait décidée, soit loin d'être épuisée et placée sous un point de vue qui permette de la résoudre du moins par des exemples et des probabilités.

La guerre d'Espagne et la bataille de Waterloo ont renouvelé les controverses relatives à

l'avantage du feu ou de l'ordre mince, sur l'impulsion des colonnes d'attaque ou de l'ordre profond; nous dirons plus loin ce que nous en pensons.

Cependant il ne faut pas s'y méprendre; il ne s'agit plus aujourd'hui de disputer si Lloyd avait raison de vouloir donner à l'infanterie un quatrième rang armé de piques, afin d'offrir plus de choc en allant à l'ennemi, ou plus de résistance en recevant son attaque; chaque militaire expérimenté convient de nos jours, qu'on a déjà assez de peine à mouvoir avec ordre des bataillons déployés sur trois rangs emboités, et qu'un quatrième rang ajouterait à cet embarras sans ajouter la moindre chose à la force. Il est étonnant que Lloyd, qui avait fait la guerre, ait tant insisté sur cette force matérielle; car on s'aborde bien rarement au point que cette supériorité mécanique puisse être mise à l'épreuve; et si trois rangs tournent le dos, ce n'est pas le quatrième qui les retiendra.

Cette augmentation d'un rang diminue, dans la défensive, le front et le feu; tandis que dans l'offensive elle est loin d'offrir la mobilité et l'impulsion qui sont les avantages des colonnes d'attaque. On peut affirmer même qu'elle diminuera cette impulsion, car il est plus difficile de faire marcher 800 hommes en bataille sur quatre rangs

pleins, que sur trois, bien qu'il y ait un quart de moins dans l'étendue du front; la difficulté de l'emboitement des deux rangs du milieu, compense amplement cette légère différence.

Quant au moyen proposé par Lloyd pour diminuer l'inconvénient du rétrécissement du front, il est tellement absurde, qu'on ne conçoit pas qu'un homme de génie ait pu l'imaginer. Il veut déployer 20 bataillons, en laissant entre chacun d'eux 75 toises, c'est-à-dire, un intervalle égal à leur front; on peut penser ce que deviendront ces bataillons tout désunis et isolés à une pareille distance, laissant entre eux vingt lacunes où la cavalerie pourrait pénétrer en fortes colonnes, les prendre en flanc et les balayer comme la poussière au vent. La question, avons nous dit, ne consiste plus à discuter sur l'augmentation du nombre des rangs d'une ligne, mais seulement à décider si elle doit être composée de bataillons déployés, n'agissant que par le feu, ou bien de colonnes d'attaques formées chacune d'un bataillon ployé sur les deux pelotons du centre, et n'agissant que par leur impulsion et leur impétuosité.

Plusieurs écrivains modernes ont traité ces matières avec sagacité sans qu'aucun deux soit parvenu à rien présenter de concluant, parce qu'en tactique tout est bien plus subordonné aux évé-

nemens imprévus, aux inspirations soudaines, au moral, et aux individualités. Guibert fut le plus éloquent prôneur de l'ordre mince et des feux, et cent victoires des dernières guerres lui ont donné cent démentis. Les marquis de Chambray et de Ternay ont abordé les mêmes questions et ont fait naître des doutes sans les résoudre. Le cours de tactique du dernier présente néanmoins, pour les ordres de batailles surtout, des développemens précieux, non pour en formuler des règles absolues, mais pour se familiariser avec les différentes combinaisons qui peuvent en résulter: c'est là tout le fruit qu'on peut se promettre d'un ouvrage de tactique (*).

Le général Okounief, dans son examen raisonné des trois armes, n'a pas montré moins de pénétration, ni obtenu moins de succès. Peut-être n'a-t-il pas été assez concluant et a-t-il laissé planer encore quelque incertitude sur la solution du problème. De même que ses devanciers, il n'a point recherché si les colonnes françaises, repoussées par le feu des Anglais déployés,

(*) Le Major prussien Decker a écrit en allemand un ouvrage également bon à consulter, sous le titre de tactique des trois armes; mais il présente un système de masses trop entassées. En France Mr Jaquinot a donné aussi un bon cours élémentaire.

n'étaient pas des masses par trop profondes, au lieu d'être simplement des colonnes d'un seul bataillon, comme celles dont nous venons de faire mention, ce qui constituerait une différence capitale.

Je vais résumer les points de vue que la question présente.

Il n'existe au fait que cinq manières de former les troupes pour aller à l'ennemi :

1° En tirailleurs.

2° En lignes déployées.

3° En lignes de bataillons ployés sur le centre de chaque bataillon.

4° En masses profondes.

5° En petits carrés.

Les tirailleurs sont un accessoire, car ils ne doivent que couvrir la ligne proprement dite à la faveur du terrain, protéger la marche des colonnes, garnir des intervalles, ou défendre les abords d'un poste.

Ces divers modes de formation se réduisent ainsi à trois systèmes :

1° L'ordre mince ou déployé sur trois rangs.

2° L'ordre demi-profond, formé d'une ligne de bataillons en colonnes d'attaques sur le centre, ou de carrés par bataillons, ou enfin d'un ordre mixte où les régimens seraient en partie déployés, et partie en colonnes.

3° L'ordre profond, composé de grosses colonnes de bataillons déployés l'un derrière l'autre.

L'ordre déployé sur deux lignes, avec une réserve, était jadis généralement usité; il convient surtout à la défensive. Ces lignes déployées peuvent être contiguës, formées en échiquier, ou en échelons.

L'ordre par lequel chaque bataillon d'une ligne se trouve formé en colonne d'attaque par divisions sur le centre, est plus concentré; c'est en quelque sorte une ligne de petites colonnes (comme la figure 5 de la planche ci-contre).

Dans l'ordonnance actuelle sur trois rangs, le bataillon ayant quatre divisions (*), cette colonne présenterait douze rangs en profondeur, ce qui donne peut-être trop de non combattans et trop de prise au canon. Pour diminuer ces inconvéniens, il faudrait, toutes les fois qu'on voudrait employer l'infanterie en colonnes d'attaque, la former sur deux rangs, ne placer que trois divisions de chaque bataillon l'une derrière l'autre, et répandre la quatrième en tirailleurs

(*) Le mot de division, employé pour exprimer 4 ou 5 régimens, comme pour désigner deux pelotons d'un même bataillon, forme une confusion dans le langage tactique qu'il importerait de faire cesser. C'est à l'ordonnance seule que ce droit est réservé.

dans les intervalles des bataillons et sur les flancs, sauf à les rallier derrière les trois divisions si la cavalerie ennemie venait à charger. (Voyez figure 6.) Chaque bataillon aurait par ce moyen 200 tireurs de plus, outre ceux que donnerait l'augmentation du tiers du front en mettant le troisième rang dans les deux premiers. Ainsi il n'y aurait au fait que six hommes de profondeur, et on obtiendrait 100 files de front et 400 tireurs pour chaque colonne d'attaque d'un bataillon. Il y aurait ainsi force et mobilité réunies (*).

Un bataillon de 800 hommes, formé d'après la méthode usitée, en colonne de quatre divisions, présente environ 60 files à chaque division, et la première seulement faisant le feu de deux rangs, il n'y aurait que 120 coups à fournir par chacun des bataillons ainsi placés en ligne, tandis que, d'après le mode proposé, il en donnerait 400.

Tout en recherchant les moyens d'obtenir plus de feu au besoin, il importe néanmoins de

(*) Dans l'armée russe on prend les tirailleurs dans le troisième rang de chaque compagnie ou division, ce qui réduit la colonne à huit rangs au lieu de douze, et procure plus de mobilité. Mais pour la facilité de rallier les tirailleurs à la colonne, peut-être vaudrait-il autant y employer la quatrième division entière, on aurait alors neuf rangs ou trois divisions à trois rangs.

rappeler que la colonne d'attaque n'est point destinée à tirer, et qu'elle doit réserver ce moyen pour un cas désespéré; car, si elle commence à faire feu en marchant à l'ennemi, son impulsion deviendra nulle, et l'attaque sera manquée.

Outre cela, cet ordre aminci ne serait avantageux que contre l'infanterie, car la colonne sur quatre sections de trois rangs, formant une espèce de carré plein, vaut mieux contre la cavalerie. L'archiduc Charles se trouva bien à Essling, et surtout à Wagram, d'avoir adopté ce dernier ordre, que je proposai dans mon chapitre des principes généraux de la guerre publié en 1807: la brave cavalerie de Bessières ne put rien contre ces petites masses (*).

Pour donner plus de solidité à la colonne proposée, on pourrait à la vérité rappeler les tirailleurs et reformer la 4me section; mais on ne serait toujours que sur deux rangs, ce qui présenterait beaucoup moins de résistance contre une charge, principalement sur les flancs. Si, pour atténuer cet inconvénient, on voulait former le carré, bien des militaires croient que sur deux

(*) Mr de Wagner semble mettre en doute que j'aie contribué à faire adopter cette formation: S. A. R. l'archiduc Charles me l'a cependant assuré elle-même en 1814; car en Autriche, ainsi que dans l'ordonnance française, elle n'était usitée que pour les attaques de postes.

rangs, il offrirait moins de consistance encore que la colonne. Cependant les carrés anglais n'étaient que sur deux rangs à Waterloo, et malgré les héroïques efforts de la cavalerie française, il n'y eut qu'un seul bataillon d'enfoncé.

J'en conclus donc, que cette formation mériterait la préférence toutes les fois qu'on serait décidé à marcher à l'ennemi en colonnes d'attaque, et qu'on pourrait les faire soutenir par la cavalerie. Dans le cas contraire la formation sur trois rangs semble préférable.

Indépendamment des deux ordres susmentionnés, il en existe un mixte que Napoléon employa au Tagliamento, et les Russes à Eylau: leurs régimens de trois bataillons en déployèrent un en première ligne, et formèrent les deux autres derrière celui-ci en colonnes sur les pelotons des extrémités. (Figure 2, même planche.) Cette ordonnance, qui appartient aussi à l'ordre demi-profond, convient en effet à la défensive-offensive, parce que les troupes déployées en première ligne résistent long-tems par un feu meurtrier, dont l'effet ébranle toujours un peu l'ennemi: alors les troupes formées en colonnes peuvent déboucher par les intervalles et se jeter sur lui avec succès. Peut-être pourrait-on augmenter l'avantage de cette formation, en plaçant les deux bataillons des ailes sur la même ligne

que celui du centre qui serait déployé, de manière que les 1res divisions de ces bataillons seraient en ligne. Il y aurait ainsi un demi-bataillon de plus par chaque régiment dans la 1re ligne, ce qui pour le feu ne serait pas indifférent; mais il serait à craindre que ces divisions se mettant à tirailler, les 2 bataillons gardés en colonnes pour les lancer sur l'ennemi seraient moins facilement disponibles. Toutes fois il y a bien des cas ou un ordre pareil serait avantageux, c'en est assez pour devoir l'indiquer.

L'ordre en masses trop profondes est certainement le moins convenable (Figure 3). On a vu dans les dernières guerres, des divisions de 12 bataillons déployés et serrés les uns derrière les autres, formant 36 rangs pressés et entassés. De pareilles masses sont exposées aux ravages de l'artillerie, diminuent la mobilité et l'impulsion, sans rien ajouter à la force; ce fut une des causes du peu de succès des Français à Waterloo. Si la colonne de Macdonald réussit mieux à Wagram, il lui en coûta cher, et sans la réussite des attaques de Davoust et d'Oudinot sur la gauche de l'Archiduc, il n'est pas probable qu'elle fût sortie victorieuse de la position où elle se vit un moment placée.

Quand on se décide à risquer une pareille masse, il faut du moins avoir soin d'établir sur

chaque flanc un bataillon marchant par files, afin que si l'ennemi venait à charger en forces sur ces flancs, cela n'obligeât pas la colonne à s'arrêter (voyez figure 3): protégée par ces bataillons qui feront face à l'ennemi, elle pourra du moins continuer sa marche jusqu'au but qui lui est assigné; autrement cette masse inerte, foudroyée par des feux convergens auxquels elle n'a pas même à opposer une impulsion convenable, sera mise en désordre comme la colonne de Fontenoy, ou rompue comme la phalange macédonienne le fut par Paul Emile.

Les carrés sont bons dans les plaines et contre un ennemi supérieur en cavalerie; on les formait jadis très-grands, mais il est reconnu que le carré par régiment est le meilleur pour la défensive, et le carré par bataillon pour l'offensive. On peut, selon les circonstances, les former en carrés parfaits ou en carrés longs, pour obtenir un plus grand front et présenter plus de feux du côté où l'ennemi est censé devoir venir. (Voyez figures 8 et 9.)

Un régimens de trois bataillons formerait aisément un carré long, en rompant le bataillon du milieu et faisant faire un à droite et un à gauche à chaque demi-bataillon.

Dans les guerres de Turquie, on employait presque exclusivement les carrés, parce que les

hostilités avaient lieu dans les vastes plaines de la Bessarabie, de la Moldavie ou de la Valachie, et que les Turcs avaient une cavalerie immense. Mais si les opérations ont lieu dans le Balkan ou au-delà, et si leur cavalerie féodale fait place à une arme organisée dans les proportions européennes, l'importance des carrés diminuera.

Quoiqu'il en soit, l'ordre en carré par régiment ou bataillons paraît convenable à tout genre d'attaque, dès qu'on n'a pas la supériorité en cavalerie, et qu'on manœuvre sur un terrain uni propice aux charges de l'ennemi. Le carré long, surtout appliqué à un bataillon de huit pelotons, dont trois marcheraient de front et un sur chacun des côtés, vaudrait mieux pour aller à l'attaque qu'un bataillon déployé; il serait moins bon que la colonne proposée plus haut, mais il y aurait moins de flottement et plus d'impulsion que s'il marchait en ligne déployée; il aurait de plus l'avantage d'être en mesure contre la cavalerie.

Il serait difficile d'affirmer que chacune de ces formations soit toujours bonne, ou toujours mauvaise; mais on conviendra du moins, qu'il est de règle incontestable que, pour l'offensive, il faut un mode qui réunisse *mobilité*, *solidité*, et *impulsion*, tandis que pour la défensive, il faut la *solidité* réunie *aux plus de feux possibles*.

Cette vérité admise, il restera à décider si la troupe offensive la plus brave, formée en colonnes et privée de feux, tiendrait long-tems contre une troupe déployée ayant 20 mille coups de fusil à lui envoyer, et pouvant en cinq minutes lui en tirer 2 ou 300 mille.

Dans les dernières guerres, on a vu maintes fois des colonnes russes, françaises et prussiennes, emporter des positions l'arme au bras sans tirer un coup de fusil; c'est le triomphe de l'impulsion et de l'effet moral qu'elle produit; mais contre le feu meurtrier et le sang froid de l'infanterie anglaise, les colonnes n'ont point eu le même succès à Talavera, à Busaco, à Fonte di Honor, à Albuera, encore moins à Waterloo.

Cependant, il serait imprudent d'en conclure que ce résultat fait pencher décidément la balance en faveur de l'ordre mince et des feux; car, si les Français se sont entassés dans toutes ces affaires en masses trop profondes, comme je l'ai vu plus d'une fois de mes propres yeux, il n'est pas étonnant que d'énormes colonnes, formées de bataillons déployés et flottans, battues de front et de flanc par un feu meurtrier, et assaillies de tous côtés, aient éprouvé le sort que nous avons signalé plus haut. Mais le même résultat aurait-il eu lieu avec des colonnes d'attaque, formées chacune d'un seul bataillon ployé

sur le centre selon le règlement? c'est ce que je ne pense pas, et pour juger de la supériorité décidée de l'ordre mince ou des feux sur l'ordre demi-profond ou d'impulsion offensive, il faudrait voir à plusieurs reprises ce qui arriverait à une ligne déployée, qui serait franchement abordée par un ennemi ainsi formé. (Figure 6 de la planche 2.) Quant à moi, je puis affirmer que dans toutes les actions où je me suis trouvé, j'ai vu réussir ces petites colonnes.

D'ailleurs est-il bien facile d'adopter un autre ordre pour marcher à l'attaque d'une position? Est-il possible d'y conduire une ligne immense en ordre déployé et faisant feu? Je crois que chacun se prononcera pour la négative: lancer 20 et 30 bataillons en ligne, en exécutant des feux de files ou de pelotons, dans le but de couronner une position bien défendue, c'est vouloir y arriver en désordre comme un troupeau de moutons, ou plutôt c'est vouloir n'y arriver jamais.

Que doit-on conclure de tout ce que nous venons de dire? 1° Que si l'ordre profond est dangereux l'ordre demi-profond est excellent pour l'offensive. 2° Que la colonne d'attaque par bataillons est le meilleur ordre pour emporter une position, mais qu'il faut diminuer autant que possible sa profondeur, pour lui donner plus de feux au besoin et pour diminuer l'action du feu

ennemi : il convient en outre de la couvrir par beaucoup de tirailleurs et de la soutenir par la cavalerie.

3° Que l'ordre déployé en 1re ligne, avec la seconde ligne en colonne, est celui qui convient le mieux à la défensive.

4° Que l'un et l'autre peuvent triompher selon le talent qu'aura un général pour employer à propos ses forces disponibles, ainsi que nous l'avons dit en traitant de l'initiative, à l'art. 3 du chapitre III, et à l'article 1er du chapitre IV.

A la vérité depuis que ce chapitre a été écrit, les nombreuses inventions qui ont eu lieu dans l'art de détruire les hommes pourront militer en faveur de l'ordre déployé, même pour aller à l'attaque. Toutefois il serait difficile de devancer les leçons qu'il faut attendre de l'expérience seule, car malgré tout ce que les batteries de fusées, les obusiers de Schrapnel ou de Bourman, et même les fusils de Perkins, peuvent offrir de menaçant; j'avoue que j'aurai de la peine à concevoir un meilleur système pour conduire de l'infanterie à l'assaut d'une position que celui de la colonne de bataillons. Peut-être même faudra-t-il songer à rendre à l'infanterie les casques et cuirasses qu'elle portait au 15e siècle, avant de la jeter sur l'ennemi en lignes déployées. Mais si l'on revenait décidément à ce système dé-

ployé il faudrait du moins, pour marcher à l'attaque, trouver un moyen plus favorable que celui de longues lignes contiguës, et adopter soit les colonnes à distances pour déployer en arrivant sur la position ennemie, soit les lignes rompues en échiquier, soit enfin la marche en bataille par le flanc des pelotons; opérations toutes plus ou moins scabreuses en face d'un adversaire qui saurait en profiter. Cependant, comme nous l'avons dit, un général habile peut, selon les circonstances et les localités, combiner l'emploi des deux systèmes.

Nous terminerons cette dissertation en rappelant, qu'un des points les plus essentiels pour conduire l'infanterie au combat, c'est de mettre ses troupes à l'abri du feu d'artillerie de l'ennemi autant que faire se peut, non en les retirant mal à propos, mais en profitant des plis du terrain ou d'autres accidens qui se trouvent devant elles, afin de les défiler des batteries. Quand on est venu sous le feu de mousqueterie, alors il n'y a pas à calculer sur des abris; si l'on est en mesure d'assaillir, il faut le faire; les abris ne peuvent convenir dans ce cas qu'aux tirailleurs et aux troupes défensives.

Il importe assez généralement de défendre les villages qui sont sur le front, ou de chercher à les enlever si l'on est assaillant; mais il ne faut pas non plus y attacher une importance

déplacée, en oubliant la fameuse bataille de Hochstedt. Marlborough et Eugène, voyant le gros de l'infanterie française enterré dans les villages, forcèrent le centre et prirent 24 bataillons sacrifiés à garder ces postes.

Par la même raison, il est utile d'occuper les bouquets de bois ou taillis qui peuvent donner un appui à celui des deux partis qui en est le maître. Ils abritent les troupes, permettent de cacher les mouvemens, protègent ceux de la cavalerie. Le rôle que joua le château d'Hougomont à la bataille de Waterloo, est un grand exemple de l'influence qu'un poste bien choisi peut avoir dans un combat.

Mais c'est trop m'étendre sur ce chapitre secondaire; il est tems de dire quelque chose des autres armes.

ARTICLE III.

De la cavalerie.

La formation de la cavalerie, soumise à peu près aux mêmes controverses que celle de l'infanterie, a été soumise aussi à la même incertitude, et le traité par trop vanté du comte de Bismark ne lui a pas fait faire de grands pas. Comme l'on n'a guère été mieux fixé sur son emploi, je me permettrai de soumettre ce que j'en pense à la décision de généraux habitués à la conduire.

L'emploi qu'un général doit faire de la cavalerie, dépend naturellement un peu de sa force relative avec celle de l'ennemi, soit en nombre, soit en qualité. Néanmoins, quelque modification que ces variations apportent, une cavalerie inférieure, mais bien conduite, peut toujours trouver l'occasion de faire de grandes choses, tant l'à-propos est décisif dans l'emploi de cette arme.

La proportion numérique de la cavalerie avec l'infanterie a beaucoup varié; elle dépend de la

disposition naturelle des nations, dont les habitans sont plus ou moins propres à faire de bons cavaliers : l'abondance et la qualité des chevaux exercent aussi certaine influence. Dans les guerres de la révolution, la cavalerie française, quoique désorganisée, et bien inférieure à celle des Autrichiens, servit à merveille. J'ai vu en 1796, à l'armée du Rhin, ce que l'on nommait pompeusement la réserve de cavalerie, et qui formait à peine une faible brigade (1500 chevaux). Dix ans après, j'ai vu ces mêmes réserves fortes de 15 à 20 mille chevaux, tant les idées et les moyens avaient changé.

En thèse générale, on peut admettre que l'armée en campagne doit avoir un sixième de sa force en troupes à cheval : Dans les pays de montagnes il suffit d'un dixième.

Quelque importante qu'elle soit, la cavalerie ne saurait défendre une position par elle-même sans secours d'infanterie. Son but principal est d'achever la victoire et de la rendre complète, en enlevant des prisonniers et des trophées, de poursuivre l'ennemi, de porter rapidement du secours sur un point menacé, d'enfoncer l'infanterie ébranlée, enfin de couvrir les retraites de l'infanterie et de l'artillerie. Voilà pourquoi une armée, manquant de cavalerie, obtient rarement

de grands succès, et pourquoi ses retraites sont si difficiles.

Il est reconnu qu'une attaque générale de cavalerie, contre une ligne en bon ordre, ne saurait être tentée avec succès sans être soutenue par de l'infanterie, du moins à certaine distance. On a vu à Waterloo tout ce qu'il en coûta à la cavalerie française d'avoir agi contre cette règle, et la cavalerie de Frédéric éprouva le même sort à Kunersdorff.

On peut se trouver appelé néanmoins à faire donner la cavalerie seule; mais en général, une charge sur une ligne d'infanterie qui se trouverait déjà aux prises avec l'infanterie adverse, est celle dont on peut attendre le plus d'avantages; les batailles de Marengo, d'Eylau, de Borodino et dix autres l'ont prouvé.

Cependant il est un cas où la cavalerie a une supériorité décidée sur l'infanterie; c'est quand il tombe une pluie ou neige battante qui mouille les armes et prive l'infanterie de son feu; le corps d'Augereau en fit une cruelle épreuve à Eylau, et la gauche des Autrichiens eut le même sort à Dresde.

Le moment et le mode les plus convenables pour faire donner la cavalerie, tiennent au coup d'œil du chef, au plan de la bataille, à ce que fait l'ennemi et à mille combinaisons trop longues à

énumérer ici ; nous nous bornerons donc à en indiquer les principaux traits.

On fait de grandes charges pour enlever les batteries de l'ennemi et faciliter aux masses d'infanterie les moyens de couronner sa position ; mais il faut que l'infanterie soit bien en mesure de soutenir sans délai, car une charge de cette nature n'a qu'un effet instantané, dont il faut vivement profiter avant que l'ennemi ne ramène une cavalerie désunie. La belle charge des Français sur Gösa à la bataille de Leipzig, le 16 Octobre, est un grand exemple en ce genre. Celles qu'ils exécutèrent à Waterloo dans le même but furent admirables mais sans résultats faute de soutien.

On exécute aussi de pareilles charges sur l'infanterie que l'on a déjà pu ébranler par un feu vif d'artillerie, ou de toute autre manière. Une des charges les plus remarquables de cette espèce, dont l'histoire ait conservé le souvenir, est celle de la cavalerie prussienne à la bataille de Hohenfriedberg. (Voyez la campagne de 1745.)

On fait des charges générales contre la cavalerie ennemie pour la chasser du champ de bataille et revenir ensuite contre ses bataillons.

La cavalerie pourrait être lancée avec succès pour prendre la ligne ennemie à revers, au moment d'une attaque sérieuse que l'infanterie exécuterait de front. Si elle est repoussée, elle peut

revenir au galop se rallier à l'armée; si elle réussit, elle peut causer la ruine de l'armée ennemie. Il est rare qu'on lui donne cette destination, et je ne vois pas néanmoins ce qui pourrait y mettre obstacle, car une cavalerie bien conduite ne saurait être coupée, lors même qu'elle se trouverait derrière l'ennemi.

Dans la défensive, la cavalerie peut également obtenir d'immenses résultats, en donnant à propos contre une troupe ennemie qui, ayant abordé la ligne, serait prête à y pénétrer, ou qui l'aurait déjà percée: elle peut dans ce cas rétablir les affaires, et causer la destruction d'un adversaire ébranlé et désuni par ses premiers succès même; une belle charge des Russes le prouva à Eylau et la cavalerie anglaise à Waterloo. Enfin, la cavalerie particulière des corps d'armée fait des charges d'à-propos, soit pour favoriser une attaque, soit pour profiter d'un faux mouvement de l'ennemi, soit pour achever sa défaite dans un mouvement rétrograde.

Quant au mode d'attaque, il dépend du but qu'on se propose et des autres circonstances qui influent aussi sur le moment à choisir. Le tiraillement avec le pistolet ne convient guère qu'aux avant-postes, dans une charge en fourrageurs, ou lorsque de la cavalerie légère veut harceler de l'infanterie et la dégarnir de son feu, afin de

favoriser une charge plus sérieuse. Pour le feu de carabine, on ne sait vraiment à quoi il peut être bon, puisqu'il exige d'arrêter toute la troupe, pour tirer de pied ferme, ce qui l'exposera à une défaite certaine, si elle est abordée franchement. Toutefois, il faut se garder de croire que l'avantage de la cavalerie contre une autre cavalerie dépende de l'impétuosité; le petit galop ou le trot sont à mon avis les meilleures allures pour charger en ligne, parce que dans cette circonstance tout dépend de l'ensemble, de l'aplomb et de l'ordre (*). La charge en fourrageurs présente des combinaisons contraires: dans celle-ci, il faut imiter les Turcs ou les Cosaques; ce sont les meilleurs exemples qu'on puisse prendre.

L'armement et l'organisation de la cavalerie ont été l'objet de bien des controverses, qu'il serait facile de réduire à quelques vérités.

La lance est la meilleure arme offensive pour une troupe de cavaliers qui chargent en ligne,

---

(*) Mr Wagner m'oppose l'opinion de cavaliers expérimentés qui préfèrent le galop en carrière, commencé à 200 pas. Je sais que beaucoup de cavaliers le pensent ainsi, mais je sais aussi que les généraux les plus distingués de cette arme penchent pour les charges au trot. Lasalle, un des plus habiles de ces généraux, disait un jour en voyant la cavalerie ennemie accourir au galop. — «Voilà des gens perdus!» et ces escadrons furent en effet culbutés au petit trot.

car elle atteint un ennemi qui ne saurait les approcher; mais il peut être bon d'avoir un second rang ou une réserve armée de sabres, plus faciles à manier lorsqu'il y a mêlée et que les rangs cessent d'être unis.

La cuirasse est l'arme défensive par excellence. La lance et une cuirasse de fort cuir doublé, ou de buffle, me semblent le meilleur armement de la cavalerie légère; le sabre et la cuirasse en fer celui de la grosse cavalerie. Quelques militaires expérimentés penchent même à armer les cuirassiers de lances, persuadés qu'une telle cavalerie, assez semblable aux anciens hommes d'armes, renverserait tout devant elle. Il est certain qu'une lance leur conviendrait mieux que le mousqueton, et je ne vois pas ce qui empêcherait de leur en donner de pareilles à celles de la cavalerie légère.

Quant à la troupe amphibie des dragons, les avis seront éternellement partagés; il est constant qu'il serait utile d'avoir quelques bataillons d'infanterie à cheval qui pussent devancer l'ennemi à un défilé, le défendre en retraite, ou fouiller un bois: mais faire de la cavalerie avec des fantassins, ou un soldat qui soit également propre aux deux armes, paraît chose difficile: le sort des dragons à pied français semblerait l'avoir suffisamment prouvé, si d'un autre côté la cavalerie

turque ne combattait pas avec le même succès à pied comme à cheval. On a dit que le plus grand inconvénient des dragons provenait de ce qu'on était obligé de leur prêcher le matin, qu'un carré ne saurait résister à leurs charges, et de leur enseigner le soir qu'un fantassin armé de son fusil devait culbuter tous les cavaliers possibles: cet argument est plus spécieux que vrai, car au lieu de leur prêcher des maximes si contradictoires, il serait plus naturel de leur dire, que si de braves cavaliers peuvent enfoncer un carré, de braves fantassins peuvent aussi repousser cette charge; que la victoire ne dépend pas toujours de la supériorité de l'arme, mais bien de mille circonstances; que le courage des troupes, la présence d'esprit des chefs, une manœuvre faite à propos, l'effet de l'artillerie et du feu de mousqueterie, la pluie, la boue même, ont contribué à des échecs ou à des succès; mais qu'en thèse générale, un brave à pied ou à cheval doit battre un poltron. En inculquant ces vérités à des dragons, ils pourront se croire supérieurs à leurs adversaires, soit qu'on les emploie comme fantassins, soit qu'ils chargent comme cavaliers. C'est ainsi qu'en agissent les Turcs et les Circassiens, dont la cavalerie met souvent pied à terre pour se battre dans les bois ou derrière un abri, le fusil à la main. Cependant, on ne saurait le

dissimuler, il faut de bons chefs et de bons soldats pour pousser l'éducation d'une troupe à ce degré de perfection.

Quoi qu'il en soit, un régiment de dragons attaché à chaque corps d'armée, d'infanterie ou de cavalerie, ainsi qu'à l'avant-garde ou à l'arrière-garde, pourrait y être très-utile, tandis que former des divisions entières de dragons c'est vouloir les réduire à l'impossibilité d'être employés comme infanterie dans le petit nombre de cas imprévus où cela pourrait devenir nécessaire. Il vaudrait mieux alors en faire des lanciers.

Tout ce qu'on a dit pour la formation de l'infanterie peut s'appliquer à la cavalerie, sauf les modifications suivantes:

1° Les lignes déployées en échiquier sont beaucoup plus convenables à la cavalerie que des lignes pleines; tandis que dans l'infanterie l'ordre déployé en échiquier serait trop morcelé, et dangereux si la cavalerie venait à pénétrer et à prendre les bataillons en flanc; l'échiquier n'est sûr que pour des lignes en colonnes d'attaque pouvant se défendre par elles-mêmes en tout sens contre la cavalerie. Soit qu'on forme l'échiquier, soit qu'on préfère des lignes pleines, la distance des lignes doit être d'environ 4 à 500 pas, vu la rapidité avec laquelle on est ramené si la charge est malheureuse. Seulement il est bon

d'observer que dans l'échiquier, la distance peut être moindre que dans la ligne pleine. Dans aucun cas, la seconde ligne ne saurait être pleine. On doit y laisser des ouvertures de deux escadrons, qu'on peut ployer en colonnes sur le flanc de chaque régiment, pour faciliter l'écoulement des troupes ramenées.

2° Dans l'ordre en colonnes d'attaque sur le centre, la cavalerie doit être par régimens, et l'infanterie seulement par bataillons. Pour bien se prêter à cet ordre, il faut alors des régimens de six escadrons, afin qu'en se ployant sur le centre par divisions, ils puissent en former trois. S'ils n'avaient que quatre escadrons, ils ne formeraient alors que deux lignes.

3° La colonne d'attaque de cavalerie ne doit jamais être serrée comme celle de l'infanterie, mais à distance ou demi-distance d'escadron, afin d'avoir du champ pour déboiter et charger. Cette distance ne s'entend au reste que pour les troupes lancées au combat; lorsqu'elles sont au repos derrière la ligne, on peut les serrer pour couvrir moins de terrain et diminuer l'espace qu'elles auraient à parcourir pour s'engager, bien entendu néanmoins, que ces masses seront à l'abri ou hors de portée du canon.

4° L'attaque de flanc étant plus à redouter dans la cavalerie que dans un combat d'infante-

rie contre infanterie, il est nécessaire d'établir, sur les extrémités d'une ligne de cavalerie, quelques escadrons échelonnés par pelotons, pour qu'ils puissent se former par un à droite ou un à gauche contre l'ennemi qui viendrait inquiéter le flanc.

Une observation importante aussi, c'est que dans la cavalerie surtout, il est bon que le commandement du chef s'étende en profondeur plutôt qu'en longueur. Par exemple, dans une division de deux brigades qui déploierait, il ne serait pas bon que chaque brigade formât une seule ligne derrière l'autre, mais bien que chaque brigade eût un régiment en première ligne et un en seconde : ainsi chaque unité de la ligne aura sa propre réserve derrière elle, avantage qu'on ne saurait méconnaître, car les évènemens vont si vite dans les charges, qu'il est impossible à un officier général d'être maître de deux régimens déployés.

Il est vrai qu'en adoptant ce mode, chaque général de brigade aura la faculté de disposer de sa réserve, et qu'il serait bon néanmoins d'en avoir une pour toute la division : c'est ce qui fait penser que le nombre de cinq régimens par division convient fort bien à la cavalerie. Si elle veut donner en ligne par brigades de deux régimens, le cinquième sert de réserve générale derrière le

centre. Si l'on veut, on peut aussi avoir trois régimens en ligne et deux en colonne derrière chaque aile.

Préfère-t-on, au contraire, prendre un ordre mixte en ne déployant que deux régimens à la fois et gardant le reste en colonnes? dans ce cas, on a aussi un ordre convenable, puisque trois régimens, formés par divisions derrière la ligne, en couvrent les flancs et le centre, tout en laissant des intervalles pour écouler la première ligne si elle est battue. (Voyez la figure 10 de la planche).

Deux maximes essentielles sont généralement admises pour les combats de cavalerie contre cavalerie: l'une est que toute première ligne doit être tôt ou tard ramenée, car, dans la supposition même où elle aurait fourni la charge la plus heureuse, il est probable que l'ennemi, en lui opposant des escadrons frais, la forcera à venir se rallier derrière la seconde ligne.

L'autre maxime est qu'à mérite égal des troupes et des chefs, la victoire restera à celui qui aura les derniers escadrons en réserve, et qui saura les lancer à propos sur les flancs de la ligne ennemie, déjà aux prises avec la sienne.

C'est sur ces deux vérités qu'on pourra se former une juste idée du système de formation le plus convenable pour conduire un gros corps de cavalerie au combat.

Quel que soit l'ordre qu'on adopte, il faut se garder de déployer de grands corps de cavalerie en lignes pleines; car se sont des masses difficiles à manier, et si la première est ramenée, la seconde sera entraînée sans pouvoir tirer le sabre. Au nombre des mille preuves que la dernière guerre en a données, nous citerons l'attaque exécutée par Nansouty en colonnes par régimens, sur la cavalerie prussienne déployée en avant de Chateau-Thierry.

Dans la première édition de ce traité, je me suis élevé contre la formation de la cavalerie sur plus de deux lignes; mais je n'ai jamais entendu exclure plusieurs lignes en échiquier ou échelonnées, ni des réserves formées en colonnes; je ne voulais parler que de la cavalerie déployée pour charger en muraille, et dont les lignes, inutilement entassées l'une derrière l'autre, seraient entraînées dès que la première viendrait à tourner le dos (*).

(*) M. Wagner pour combattre cette assertion cite la bataille de Ramilies, où Marlborough vainquit par une grande charge de cavalerie en lignes sans intervalles, contre les Français en échiquier. Mais si ma mémoire est fidèle, je crois que la cavalerie alliée était d'abord formée en échiquier sur deux lignes: la vraie cause de ce succès fut que Marlborough, voyant que Villeroi avait paralysé la moitié de son armée derrière Anderkirch et la Gette, eut le bon esprit de tirer 38 escadrons de cette

Au demeurant, en cavalerie plus qu'en infanterie encore, l'ascendant moral fait beaucoup; le coup d'œil et le sang-froid du chef, l'intelligence et la bravoure du soldat, soit dans la mêlée, soit pour le ralliement, procureront la victoire plus souvent que telle ou telle autre formation. Cependant, quand on peut réunir ces deux avantages, on n'en est que plus sûr de vaincre, et rien ne peut légitimer l'adoption d'un mode reconnu vicieux.

L'histoire des dernières guerres (1812 à 1815) a renouvelé aussi d'anciennes controverses, pour décider si la cavalerie, combattant en ligne, peut triompher, à la longue, d'une cavalerie irrégulière qui, évitant tout engagement sérieux, fuit avec la vélocité du Parthe et revient au combat avec la même vivacité, se bornant à harceler l'ennemi par des attaques individuelles. Lloyd s'est prononcé pour la négative, et plusieurs exploits des cosaques contre l'excellente cavalerie française semblent confirmer son jugement (*); mais il ne

---

aile pour renforcer sa gauche qui eut ainsi trois fois plus de cavalerie que les Français. Au reste j'admets volontiers maintes exceptions à une maxime que je ne donne pas plus pour absolue que toutes les autres maximes de tactique de cavalerie; tactique aussi mobile que cette arme.

(*) Quand je parle de l'excellente cavalerie française, j'entends parler de sa bravoure impétueuse et non de sa perfec-

faut pas s'y tromper, et croire qu'il serait possible d'exécuter les mêmes choses avec des régimens de cavalerie légère disciplinée, qu'on lancerait en fourrageurs contre des escadrons bien unis. C'est la grande habitude de se mouvoir en désordre, qui fait que les troupes irrégulières savent diriger tous les efforts individuels vers un but commun: les hussards les mieux exercés n'approcheront jamais de cet instinct naturel du Cosaque, du Tscherkès ou du Turc.

Pour les batailles, une cavalerie régulière, munie d'armes de longueur; et pour la petite guerre, une cavalerie irrégulière, armée d'excellens pistolets, de lances et de sabres; telle sera toujours la meilleure organisation pour cette branche importante du service de guerre.

---

tion; car elle n'approche de la cavalerie russe ou allemande, ni pour l'équitation, ni pour l'organisation, ni pour le soin des chevaux.

ARTICLE IV.

De l'artillerie et de l'emploi combiné des trois armes.

L'artillerie est à la fois une arme offensive et défensive également redoutable.

Comme moyen offensif, une grande batterie bien employée écrase une ligne ennemie, l'ébranle, et facilite aux troupes qui l'attaquent les moyens de l'enfoncer.

Comme arme défensive, il faut reconnaître qu'elle double la force d'une position, non seulement par le mal qu'elle fait à l'ennemi de loin, et par l'effet moral qu'elle produit à une longue distance sur les troupes qui marchent à l'attaque, mais encore par la défense locale qu'elle fera sur la position même, et à portée de mitraille. Elle n'est pas moins importante pour l'attaque et la défense des places ou des camps retranchés, car elle est l'âme de la fortification moderne. Nous avons dit quelques mots sur sa répartition dans la ligne de bataille, mais nous sommes plus em-

barrassés de dire la manière dont on doit la faire agir dans le combat. Ici les chances se multiplient tellement, à raison des circonstances particulières de l'affaire, du terrain et des mouvements de l'ennemi, qu'on ne peut pas dire que l'artillerie ait une action indépendante de celle des autres armes.

Cependant, on a vu à Wagram Napoléon jeter une batterie de 100 pièces dans la trouée occasionée à sa ligne par le départ du corps de Masséna, et contenir ainsi tout l'effort du centre des Autrichiens; mais il serait bien difficile d'ériger en maxime un pareil emploi de l'artillerie.

Nous nous bornerons donc à présenter ici quelques données fondamentales sur cette arme.

1° Dans l'offensive, on doit réunir une certaine masse d'artillerie sur le point où l'on se prépare à porter les grands coups; on l'emploiera d'abord à ébranler par son feu la ligne de l'ennemi, pour seconder l'attaque de l'infanterie et de la cavalerie.

2° Il faut en outre quelques batteries d'artillerie à cheval, pour suivre le mouvement offensif des colonnes, indépendamment des batteries légères à pied qui ont la même destination. Il ne faut pourtant pas lancer trop d'artillerie à pied dans un mouvement offensif; on peut la placer

de manière qu'elle atteigne les bataillons suivre les colonnes.

3° Nous avons déjà dit que la moitié ou moitié de l'artillerie à cheval doit être mobile, pour pouvoir se porter rapidement partout où le besoin l'exige (*). A cet effet, il faut la placer sur le terrain le plus ouvert, où elle puisse se mouvoir en tous sens. Nous avons dit aussi la meilleure place à assigner à l'artillerie de position.

4° Les batteries, quoique répandues en général sur toute une ligne défensive, doivent savoir diriger leur attention sur le point où l'ennemi trouverait plus d'avantages ou de facilités à pénétrer; il faut donc que le général commandant l'artillerie connaisse le point stratégique et tactique d'un champ de bataille, aussi bien que le terrain en lui-même, et que toute la répartition

(*) Depuis que ce chapitre a été publié pour la première fois, plusieurs puissances ont adopté le système de placer les artilleurs sur le train au lieu de les mettre à cheval; cela épargne beaucoup de chevaux et l'embarras de les tenir pendant le tir des batteries. Mais cela n'égalera jamais, pour la mobilité, la superbe artillerie à cheval des Russes, qui surpasse toute idée qu'on chercherait à s'en faire. Beaucoup d'autres inventions de bouches à feu ont eu lieu, mais elles ne sont pas encore assez connues pour trouver place ici, où nous n'avons à l'espérance à démontrer la manière de les employer.

des réserves d'artillerie, soit calculée sur cette double donnée.

5° Chacun sait que l'artillerie placée en plaine, ou au milieu de pentes doucement inclinées en glacis, est celle dont l'effet, à plein fouet ou à ricochets, sera le plus meurtrier: personne n'ignore non plus que le feu concentrique est celui qui convient le mieux.

6° Il est indispensable de répéter ici, que l'artillerie de bataille ne doit jamais oublier que sa principale destination est de foudroyer les troupes ennemies, et non de répondre à leurs batteries. Cependant, comme il est bon de ne pas laisser le champ libre à l'action du canon ennemi, il est utile de le contrebattre pour attirer son feu: on peut destiner à cela un tiers des pièces disponibles, mais les deux tiers au moins doivent être dirigés sur la cavalerie et l'infanterie.

7° Si l'ennemi s'avance en lignes déployées, les batteries doivent chercher à croiser leurs feux pour prendre ces lignes en écharpe; celles qui pourraient se placer sur les flancs, et battre les lignes dans leur prolongement, feraient un effet décisif.

8° Si l'ennemi s'avance en colonnes, on peut les battre de front, c'est-à-dire, dans leur profondeur. Toutefois, il n'est pas moins avantageux de les battre d'écharpe, et surtout de flanc ou

du revers. L'effet moral, produit sur les troupes par l'artillerie qui les prend de revers, est incalculable : il est rare que les plus vaillants soldats n'en soient pas étonnés ou ébranlés : le beau mouvement de Ney sur Preitz (bataille de Bautzen) fut neutralisé par quelques pièces placées par Kleist, qui prirent ses colonnes en flanc, les arrêtèrent et décidèrent le Maréchal à changer de direction. Quelques pièces d'artillerie légère, lancées à tout risque sur les flancs pour obtenir un pareil résultat, ne seraient jamais aventurées sans utilité.

9° Il est reconnu que les batteries doivent être constamment soutenues par de l'infanterie ou de la cavalerie, et qu'il est avantageux de bien appuyer leurs flancs.

Cependant il se présente bien des cas où il faut dévier de cette maxime, et l'exemple de Wagram dont nous avons parlé en est un des plus remarquables.

10° Il est très important que, dans les attaques de cavalerie, l'artillerie ne se laisse pas effrayer et qu'elle tire à boulets, puis à mitraille, aussi longtemps que cela se pourra. Dans ce cas, l'infanterie, chargée de protéger des batteries, doit être formée en carré à proximité, afin de donner refuge aux chevaux, et ensuite aux canonniers; un carré long, proportionné à l'étendue du front de la batterie, semble le plus propre à

remplir cette destination quand l'infanterie est derrière les pièces. Si elle se trouve à côté, un carré parfait est préférable.

11° Dans les attaques d'infanterie contre de l'artillerie, la maxime de tirer le plus longtemps possible, sans néanmoins commencer de trop loin, est encore plus rigoureuse que dans le cas cité mentionné. Les canonniers auront toujours le moyen de se mettre à l'abri de l'infanterie, s'ils sont convenablement soutenus. C'est ici un des cas de faire donner à la fois les trois armes, car si l'infanterie ennemie est ébranlée par l'artillerie, une attaque combinée d'infanterie et de cavalerie causera sa destruction.

12° Les proportions de l'artillerie ont considérablement varié dans les dernières guerres. Napoléon s'en fut conquérir l'Italie en 1800, avec 40 ou 50 pièces, et il réussit complètement; tandis qu'en 1812, il envahit la Russie avec 1200 pièces attelées et ne réussit point. Cela prouve assez qu'aucune règle absolue ne saurait fixer ces proportions. On admet généralement que 3 pièces par mille combattans sont suffisantes, et même en Turquie, comme dans les montagnes, c'est beaucoup trop.

Les proportions de la grosse artillerie, dite de réserve, avec celles de l'artillerie plus légère, varient également. C'est un grand abus que d'avoir

juge bien que les bornes et le but de cet aperçu ne permettent pas d'aborder de pareilles questions.

Placer les différentes armes selon le terrain, selon le but qu'on se propose, et celui que l'on peut supposer à l'ennemi; combiner leur action simultanée d'après les qualités propres à chacune d'elles; voilà tout ce que l'art peut enseigner; c'est dans l'étude des guerres, et surtout dans la pratique, qu'un officier supérieur pourra acquérir ces notions ainsi que le coup d'œil qui inspire leur application opportune. Je crois avoir rempli la tâche que je m'étais imposée, et je vais passer successivement à la narration des guerres mémorables, où mes lecteurs trouveront à chaque pas l'occasion de s'assurer que l'histoire militaire, accompagnée de saine critique, est bien la véritable école de la guerre.

De l'emploi combiné des trois armes.

Pour terminer entièrement ce tableau, il resterait à parler de l'emploi combiné des trois armes: mais combien de variations minutieuses ce sujet ne présenterait-il pas, si l'on avait la prétention de pénétrer dans tous les détails qu'exige l'application des maximes générales indiquées pour chacune de ces armes en particulier?

Plusieurs ouvrages, et les allemands surtout, ont sondé cet abîme sans fond, et ils n'ont obtenu de résultats passables, qu'en multipliant à l'infini les exemples pris dans les petits combats partiels des dernières guerres. Ces exemples suppléent en effet aux maximes, lorsque l'expérience démontre qu'il serait impossible d'en donner de fixes. Dire que le commandant d'un corps, composé des trois armes, doit les employer de manière à ce qu'elles s'appuient et se secondent mutuellement, semblerait une niaiserie, et c'est néanmoins le seul dogme fondamental qu'il soit possible d'établir, car vouloir prescrire à ce chef la manière dont il devra s'y prendre dans toutes les circonstances, ce serait s'engager dans un labyrinthe inextricable: on

juge bien que les bornes et le but de cet aperçu ne permettent pas d'aborder de pareilles questions.

Placer les différentes armes selon le terrain, selon le but qu'on se propose, et celui que l'on peut supposer à l'ennemi; combiner leur action simultanée d'après les qualités propres à chacune d'elles; voilà tout ce que l'art peut enseigner; c'est dans l'étude des guerres, et surtout dans la pratique, qu'un officier supérieur pourra acquérir ces notions ainsi que le coup d'œil qui inspire leur application opportune. Je crois avoir rempli la tâche que je m'étais imposée, et je vais passer successivement à la narration des guerres mémorables, où mes lecteurs trouveront à chaque pas l'occasion de s'assurer que l'histoire militaire, accompagnée de saine critique, est bien la véritable école de la guerre.

1er SUPPLÉMENT.

ENCORE UN MOT SUR LES BATAILLES.

Depuis que j'ai donné la définition des dix ordres de batailles mentionnés page 331, il m'est venu à la pensée de répondre à quelques assertions des mémoires de Napoléon publiés par le général Monthelon, qui se raportent à ce sujet :

Napoléon semble supposer que l'ordre oblique soit une conception moderne, une utopie inapplicable : je conteste également ces deux assertions, car l'ordre oblique est aussi ancien que Thèbes et Sparte, et je l'ai vu appliquer sous mes yeux.

Si on prenait le système oblique dans le sens absolu que lui donnait le général Ruchel à l'académie de Berlin, certes Napoléon aurait raison de le regarder comme une hyperbole ; mais je le répéterai, une ligne de bataille ne fut jamais une

figure géométrique parfaite ; et si l'on s'est servi de pareilles figures dans des discussions de tactique ce ne fut que pour formuler une idée et l'expliquer par un symbole. Il est certain néanmoins que toute ligne de bataille qui ne serait ni parallèle ni perpendiculaire à celle de l'ennemi, serait forcément oblique. Or si une armée attaque une extrémité de l'ennemi, en renforçant l'aile chargée de l'attaque et refusant l'aile affaiblie, la direction de sa ligne sera réellement un peu oblique, puisqu'une extrémité sera plus éloignée de la ligne ennemie que l'autre.

L'ordre oblique est si peu une chimère, que tout ordre échelonné sur une aile sera toujours oblique (Pl. 2 fig. 8), or j'ai vu plus d'un combat ainsi échelonné.

Quant aux autres figures tracées sur la même planche on ne saurait contester que à Eulingen ainsi qu'à Fleurus la disposition générale des Autrichiens ne fut concave, et celle des Français convexe. Mais ces deux ordres peuvent former une ligne parallèle aussi bien que deux lignes droites. Or ces ordres seraient en système parallèle si aucune partie de la ligne n'était plus renforcée ni plus rapprochée de l'ennemi que l'autre.

Au demeurant, en laissant là toutes les figures de géométrie, la véritable théorie scientifique des batailles se bornera toujours aux points suivans :

1° L'ordre de bataille offensif doit viser à déposter l'ennemi de sa position, par tous les moyens nécessaires.

2° Les manœuvres que l'art indique sont d'accabler une aile seulement, ou bien le centre et une aile en même temps. On peut aussi déloger l'ennemi par des manœuvres pour le déborder et le tourner.

3° On réussira d'autant mieux dans ces entreprises si l'on parvient à les cacher à l'ennemi jusqu'au moment de l'assaillir.

4° Attaquer le centre et les deux ailes en même temps, sans avoir des forces très supérieures, serait une absence totale de l'art, à moins qu'on ne renforçât considérablement l'une des attaques, en évitant de compromettre les autres.

5° L'ordre oblique n'est autre chose qu'une disposition tendant à réunir la moitié au moins de ses forces pour accabler une aile, en tenant l'autre fraction hors de portée de l'ennemi, soit par des échelons, soit par la direction inclinée de la ligne (Fig. 3 et 10, Pl. 2).

6° Les diverses formations convexes, concaves perpendiculaires, etc., présentent toutes la même combinaison d'attaques parallèles ou renforcées, sur une portion seulement de la ligne ennemie.

7° La défense devant vouloir le contraire de l'attaque, les dispositions d'un ordre défensif doi-

juge bien que les bornes et le but de cet aperçu ne permettent pas d'aborder de pareilles questions.

Placer les différentes armes selon le terrain, selon le but qu'on se propose, et celui que l'on peut supposer à l'ennemi; combiner leur action simultanée, d'après les qualités propres à chacune d'elles; voilà tout ce que l'art peut enseigner; c'est dans l'étude des guerres, et surtout dans la pratique, qu'un officier supérieur pourra acquérir ces notions ainsi que le coup d'œil qui inspire leur application opportune. Je crois avoir rempli la tâche que je m'étais imposée, et je vais passer successivement à la narration des guerres mémorables, où mes lecteurs trouveront à chaque pas l'occasion de s'assurer que l'histoire militaire, accompagnée de saine critique, est bien la véritable école de la guerre.

1er SUPPLÉMENT.

ENCORE UN MOT SUR LES BATAILLES.

Depuis que j'ai donné la définition des dix ordres de batailles mentionnés page 331, il m'est venu à la pensée de répondre à quelques assertions des mémoires de Napoléon publiés par le général Montholon, qui se raportent à ce sujet :

Napoléon semble supposer que l'ordre oblique soit une conception moderne, une utopie inapplicable : je conteste également ces deux assertions, car l'ordre oblique est aussi ancien que Thèbes et Sparte, et je l'ai vu appliquer sous mes yeux.

Si on prenait le système oblique dans le sens absolu que lui donnait le général Buchel à l'académie de Berlin, certes Napoléon aurait raison de le regarder comme une hyperbole ; mais je le répéterai, une ligne de bataille ne fut jamais une

vent avoir pour but de multiplier les difficultés de l'approche, puis de se ménager de fortes réserves bien cachées pour tomber au moment décisif, là où l'ennemi croirait ne trouver qu'un point faible.

87. Le meilleur mode à employer pour contraindre une ligne ennemie à quitter sa position est difficile à déterminer d'une manière absolue. Napoléon disait que pour enlever une position ou enfoncer une ligne, il fallait l'ébranler par le canon, la mettre en désordre par des charges de cavalerie, et la culbuter avec des masses d'infanterie. Tout ordre de bataille ou de formation qui saurait allier les avantages du feu à ceux de l'impulsion d'attaque et de l'effet moral qu'elle produit, serait un ordre parfait. Un mélange habile de lignes déployées et de colonnes, agissant alternativement selon l'opportunité des circonstances, sera toujours un bon système.

Quant à son application pratique, le coup d'œil du chef, le moral des officiers et soldats, leur instruction à toutes sortes de manœuvres et aux feux, les localités ou la nature du terrain, influeront toujours beaucoup sur les variantes qui se présenteraient.

Voici du reste quelques observations pour appuyer celles que nous avons déjà présentées au chapitre V.

Quelque solution que l'on donne à ces questions il me paraîtrait convenable, dans tous les cas, d'exercer les troupes :

1° A la marche en colonnes de bataillons sur le centre pour déployer, si l'on veut, à portée de mousquet, ou pour aborder l'ennemi avec les colonnes mêmes s'il le faut.

2° A la marche en lignes déployées et contiguës par 8 ou 10 bataillons à la fois.

3° A la marche en *échiquier de bataillons déployés*, qui offrent des lignes brisées plus faciles à mouvoir que de longues lignes contiguës.

4° A la marche en avant par les flancs des pelotons.

5° A la marche en avant par petits carrés, soit en ligne, soit en échiquier.

6° Aux changemens de front, par le moyen de ces diverses méthodes de marcher.

7° Aux changemens de front exécutés par des colonnes de pelotons à distances entières, pour se reformer sans déploiement ; moyen qui est moins morcelé que les autres manières de changer de front, et qui s'adapte mieux à toutes les espèces de terrain.

De toutes les manières de se mouvoir en avant, la marche par les flancs de pelotons est la plus aisée ; en plaine elle va à merveille ; en terrain coupé c'est la plus commode. Elle a l'inq

vent avoir pour but de multiplier les difficultés de l'approche, puis de se ménager de fortes réserves bien cachées pour tomber au moment décisif, là où l'ennemi croirait ne trouver qu'un point faible.

87. Le meilleur mode à employer pour contraindre une ligne ennemie à quitter sa position est difficile à déterminer d'une manière absolue. Napoléon disait que pour enlever une position ou enfoncer une ligne, il fallait l'écraser par le canon, la mettre en désordre par des charges de cavalerie, et la culbuter avec des masses d'infanterie. Tout ordre de bataille ou de formation qui saurait allier les avantages du feu à ceux de l'impulsion d'attaque et de l'effet moral qu'elle produit, serait un ordre parfait. Un mélange habile de lignes déployées et de colonnes, agissant alternativement selon l'opportunité des circonstances, sera toujours un bon système.

Quant à son application pratique, le coup d'œil du chef, le moral des officiers et soldats, leur instruction à toutes sortes de manœuvres et aux feux, les localités ou la nature du terrain, influeront toujours beaucoup sur les variantes qui se présenteraient.

Voici du reste quelques observations pour appuyer celles que nous avons déjà présentées au chapitre V.

mal (les Français surtout n'ont jamais bien su marcher en lignes déployées). Mais ces marches en échiquier seraient aussi dangereuses en cas d'une charge inopinée de cavalerie, on pourrait cependant les employer pour le premier moment de la marche, afin de la rendre plus aisée, alors les seconds échiquiers entraînent en ligne avec les premiers avant d'assaillir l'ennemi.

Quant à la formation pour aborder sérieusement l'ennemi, de tous les essais que j'ai vu faire, celui qui m'a paru le mieux réussir était la marche de 24 bataillons sur deux lignes de colonnes de bataillons, fermés sur le centre pour déployer: la première ligne allait au pas de charge sur la ligne ennemie, et arrivée à deux portées de mousqueterie elle déployait à la course; la compagnie de voltigeurs de chaque bataillon se répandait en tirailleurs, les autres se formaient, puis commençaient un feu de file nourri: la seconde ligne de colonnes suivait la première, et les bataillons qui la composaient se lançaient au pas de charge par les intervalles des compagnies qui tiraillaient. Cela se faisait à la vérité sans ennemi, et il semblait que rien ne dût résister à ce double effet du feu et de la colonne.

Outre ces lignes de colonnes, il y a encore trois autres moyens d'aller à l'attaque en bataille demi-profond

lons, que sur l'ordre mixte, moitié déployé, moitié en colonnes, ainsi que sur les carrés dans les vastes plaines.

Peut-être les nouvelles inventions exigeront-elles de recourir à l'ordre déployé, mais il ne faut pas trop se hâter, ni tomber dans un système de réaction trop exclusif dont on pourrait déplorer les suites.

Grâces à la grande discipline de l'infanterie russe et à son instruction parfaite pour les manœuvres de toute espèce, il est possible que l'on parvienne à la mouvoir en grandes lignes, avec assez d'ordre et d'ensemble pour lui faire adopter un système qui serait je crois impraticable avec des Français ou des Prussiens d'aujourd'hui. Mon expérience dans ce genre m'a appris à croire tout possible, et je ne suis pas du nombre des orthodoxes qui n'admettent qu'un même type et un même système pour toutes les armées, comme pour tous les pays.

Pour approcher le plus possible de la solution du problème, il me semble donc que l'on doit rechercher :

a) Le meilleur mode de se mouvoir en vue de l'ennemi, mais encore hors de portée de ses coups.

b) Le meilleur mode d'aborder à l'attaque.

c) Le meilleur ordre de bataille défensif.

lonnes avant l'abordage réel, soit pas sa ferme contenance, soit par son feu, soit enfin en prenant l'offensive lui même pour aller à leur rencontre (¹). Ce n'est guère que dans les villages, dans les défilés, que j'ai vu des mêlées réelles d'infanterie en colonnes, dont les têtes se choquaient à la bayonnette; en position de bataille je n'ai jamais rien vu de semblable.

Quoi qu'il en soit de ces controverses, on ne saurait trop le redire; il serait absurde de rejeter les feux de mousqueterie, comme de renoncer aux colonnes demi-profondes; et ce serait perdre une armée que de vouloir lui imposer un système absolu de tactique pour toutes les contrées, et contre toutes les nations indistinctement. C'est moins le mode de formation que l'emploi bien combiné des différentes armes qui donnera la victoire: j'en excepte néanmoins les colonnes trop profondes que l'on doit proscrire de toutes les théories.

(¹) J'ai bien vu aussi de grands combats où la moitié de l'infanterie était engagée par pelotons de tirailleurs; mais cela rentre dans la catégorie des bataillons engagés dans un feu de file irrégulier.

lonnes avant l'abordage réel, soit pas sa ferme contenance, soit par son feu, soit enfin en prenant l'offensive lui même pour aller à leur rencontre (*). Ce n'est guère que dans les villages, dans les défilés, que j'ai vu des mêlées réelles d'infanterie en colonnes, dont les têtes se choquaient à la bayonnette; en position de bataille je n'ai jamais rien vu de semblable.

Quoi qu'il en soit de ces controverses, on ne saurait trop le redire; il serait absurde de rejeter les feux de mousqueterie, comme de renoncer aux colonnes demi-profondes; et ce serait perdre une armée que de vouloir lui imposer un système absolu de tactique pour toutes les contrées, et contre toutes les nations indistinctement. C'est moins le mode de formation que l'emploi bien combiné des différentes armes qui donnera la victoire: j'en excepte néanmoins les colonnes trop profondes que l'on doit proscrire de toutes les théories.

(*) J'ai bien vu aussi de grands combats où la moitié de l'infanterie était engagée par pelotons de tirailleurs; mais cela rentre dans la catégorie des bataillons engagés dans un feu de file irrégulier.

lonnes avant l'abordage réel, soit pas sa ferme contenance, soit par son feu, soit enfin en prenant l'offensive lui même pour aller à leur rencontre (*). Ce n'est guère que dans les villages, dans les défilés, que j'ai vu des mêlées réelles d'infanterie en colonnes, dont les têtes se choquaient à la bayonnette; en position de bataille je n'ai jamais rien vu de semblable.

Quoi qu'il en soit de ces controverses, on ne saurait trop le redire; il serait absurde de rejeter les feux de mousqueterie, comme de renoncer aux colonnes demi-profondes; et ce serait perdre une armée que de vouloir lui imposer un système absolu de tactique pour toutes les contrées, et contre toutes les nations indistinctement. C'est moins le mode de formation que l'emploi bien combiné des différentes armes qui donnera la victoire: j'en excepte néanmoins les colonnes trop profondes que l'on doit proscrire de toutes les théories.

(*) J'ai bien vu aussi de grands combats où la moitié de l'infanterie était engagée par pelotons de tirailleurs; mais cela rentre dans la catégorie des bataillons engagés dans un feu de file irrégulier.

ne fût plus favorisé par la nature pour avoir une marine respectable, que la Grèce avec ses 50 îles et ses nombreuses côtes.

La prospérité d'Athènes, fruit de sa marine marchande, en fut une [illegible], à qui la Grèce dut son indépendance. Ses flottes, alors réunies à celles des insulaires, furent sous Thémistocles la terreur des Perses et les arbitres de l'Orient. Mais elles n'exécutèrent jamais de grandes descentes, parce que les forces de terre n'étaient pas proportionnées à celles de mer. Si la Grèce eût été un empire uni, au lieu d'une fédération de républiques, et si les flottes d'Athènes eussent été jointes à celles de Syracuse, de Corinthe et de Sparte, au lieu de se battre [illegible] elles, les Grecs eussent peut-être conquis l'empire du monde avant les Romains.

S'il faut en croire les traditions exagérées des anciens historiens grecs, la [illegible] armée de Xerxès n'avait pas moins de [illegible] mille vaisseaux, et ce nombre étonne moins quand on lit la nomenclature qu'en donne Hérodote. Mais ce qui est plus difficile à croire, c'est qu'au même instant, et par un effort concerté, 5 mille autres vaisseaux aient débarqué 300 mille Carthaginois en Sicile, où ils auraient été détruits par Gelon le jour même où Thémistocles détruisit la flotte de Xerxès à Salamine. Trois autres expéditions, sous Annibal, Imilcon, Amilcar, durent y porter tantôt 100 mille hommes, tantôt 150 mille : Agrigente et Palerme furent prises, Lylibée fondée, Syracuse [illegible] à deux reprises. La troisième fois Ambroclès s'échappe

lonnes avant l'abordage réel, soit pas sa ferme contenance, soit par son feu, soit enfin en prenant l'offensive lui même pour aller à leur rencontre (¹). Ce n'est guère que dans les villages, dans les défilés, que j'ai vu des mêlées réelles d'infanterie en colonnes, dont les têtes se choquaient à la bayonnette; en position de bataille je n'ai jamais rien vu de semblable.

Quoi qu'il en soit de ces controverses, on ne saurait trop le redire; il serait absurde de rejeter les feux de mousqueterie, comme de renoncer aux colonnes demi-profondes; et ce serait perdre une armée que de vouloir lui imposer un système absolu de tactique pour toutes les contrées, et contre toutes les nations indistinctement. C'est moins le mode de formation que l'emploi bien combiné des différentes armes qui donnera la victoire: j'en excepte néanmoins les colonnes trop profondes que l'on doit proscrire de toutes les théories.

(¹) J'ai bien vu aussi de grands combats où la moitié de l'infanterie était engagée par pelotons de tirailleurs; mais cela rentre dans la catégorie des bataillons engagés dans un feu de file irrégulier.

[illegible] ment [illegible] lui donne pour [illegible] de ne pas [illegible] pas [illegible] ment [illegible] lui donne pour [illegible] [illegible] de n'est guère que dans les [illegible] [illegible] les [illegible] que [illegible] des indices [illegible] [illegible] [illegible]

partir avec 500 galères et 700 bâtimens de transport pour Drépane, et gagner la bataille des îles Egates, où les Carthaginois perdirent 120 vaisseaux; cet événement mit fin à la première guerre punique.

La seconde ayant été signalée par l'expédition d'Annibal en Italie, donna une tournure moins maritime aux opérations. Scipion porta cependant les aigles romaines devant Carthagène, et par la conquête de cette place, ruina pour toujours l'empire des Carthaginois en Espagne. Enfin, il porta la guerre en Afrique avec un armement qui n'égalait pas même celui de Régulus, ce qui ne l'empêcha pas de triompher à Zama, d'imposer à Carthage une paix honteuse et de lui brûler 500 bâtimens. Plus tard, le frère de ce grand homme franchit l'Hellespont avec 25 mille hommes, et alla remporter à Magnésie la célèbre victoire qui livra le royaume d'Antiochus et toute l'Asie à la merci des Romains. Cette expédition fut favorisée par une victoire navale, remportée à Myonnèse en Ionie, par les Romains unis aux Rhodiens contre la marine d'Antiochus.

Dès lors les Romains n'ayant plus de rivaux, augmentèrent leur puissance de toute l'influence qu'assure l'empire de la mer. Paul Emile descendit à Samothrace à la tête de 25 mille hommes (168 avant J.-C.), vainquit Persée et soumit la Macédoine.

Vingt ans plus tard, la troisième guerre punique décida du sort de Carthage; l'important port d'Utique s'étant donné corps et biens aux Romains, un immense armement, parti de Lylibée, y transporta aussitôt 80 mille

fantassins et 6 mille chevaux. Le siège fut mis devant Carthage, et le fils de Paul Emile, adopté par le grand Scipion, eut la gloire d'achever la victoire de ses pères, en détruisant cette rivale acharnée des Romains.

Après ce triomphe, Rome dominait en Afrique comme en Europe; mais son empire fut un moment ébranlé en Asie par Mithridate le grand roi, après s'être successivement emparé des petits états voisins, ne commandait pas moins de 250 mille hommes, et avait une flotte de 400 vaisseaux, dont 300 pontés. Il battit les trois généraux romains qui commandaient en Cappadoce, envahit toute l'Asie Mineure, y fit massacrer 80 mille sujets romains, et envoya même une puissante armée en Grèce.

Sylla y descendit avec un renfort de 25 mille Romains, et reprit Athènes; mais Mithridate envoya successivement deux grandes armées par le Bosphore ou par les Dardanelles; la première, de 100 mille hommes, fut détruite à Chéronnée; la seconde, de 80 mille, eut le même sort à Orchomène. En même temps, Lucullus assemble toutes les forces maritimes des villes de l'Asie Mineure, celles des îles, et surtout de Rhodes, et vient prendre l'armée de Sylla à Bestos pour la conduire en Asie. Mithridate effrayé fait la paix.

Dans la seconde guerre, faite par Murena, et dans la troisième, conduite par Lucullus, il n'y eut plus de dangereuses opérations. Mithridate, poussé successivement jusqu'en Colchide, et ne tenant plus la mer, conçut alors le projet de tourner la mer Noire par le Caucase, pour remonter par la Tartarie contre Rome, projet difficile à concevoir

de la part d'un homme qui ne pouvait pas défendre ses états contre 50 mille Romains.

César descendit en Angleterre pour la seconde fois, avec 600 vaisseaux, portant près de 40 mille hommes. Dans les guerres civiles, il transporta 35 mille hommes en Grèce. Antoine, parti de Brindes pour le rejoindre avec 20 mille hommes, en passant au milieu des forces navales de Pompée, fut autant favorisé par la fortune de César que par les dispositions de ses lieutenans.

Plus tard César transporta 60 mille hommes en Afrique, mais ces derniers n'y arrivèrent que successivement et à plusieurs reprises.

Le plus grand armement qui signala les derniers jours de la république romaine fut celui d'Auguste, qui transporta 80 mille hommes et 12 mille chevaux destinés à combattre Antoine en Grèce; car, indépendamment des nombreux bâtimens de transport nécessaires pour une pareille armée, il avait 260 vaisseaux de guerre pour les protéger. Antoine avait des forces supérieures sur terre, et remit le sort du monde à celui d'une bataille navale; il avait 170 bâtimens de guerre, outre 60 galères égyptiennes de Cléopâtre, le tout monté de 22 mille fantassins d'élite, outre les équipages de rameurs.

Plus tard, Germanicus conduisit aux bouches de l'Ems une grande expédition, composée de mille vaisseaux partis des bouches du Rhin, et portant au moins 60 mille hommes. La moitié de cette flotte fut détruite au retour par la tempête, et on ne conçoit pas trop pourquoi Germanicus, maître des deux rives du Rhin, s'ex-

pour aux chances de la mer pour un si court trajet, qu'il pouvait exécuter par terre en peu de jours.

Lorsque l'empire romain eut étendu ses limites du Rhin jusqu'à l'Euphrate, les expéditions maritimes furent rares, et la grande lutte qui survint avec les peuples du Nord, après le partage de l'empire, fit porter toutes les forces de l'état du côté de la Germanie et de la Thrace. L'empire d'Orient conserva néanmoins une grande marine, dont les îles de l'Archipel lui faisaient une nécessité et lui fournissaient les moyens.

Les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne offrent donc peu d'intérêt sous le rapport maritime. Les Vandales furent les seuls qui, maîtres de l'Espagne, s'en allèrent descendre en Afrique sous Genseric au nombre de 80 mille; ils furent ensuite vaincus par Bélisaire, mais leur marine, maîtresse des Baléares et de la Sicile, domina un moment la Méditerranée.

Au moment même où les peuples de l'Est se jetaient sur l'Europe, ceux de la Scandinavie commençaient à visiter les côtes de l'Angleterre. Leurs opérations ne sont guère mieux connues que celles des barbares; elles se perdent dans les mystères d'Odin. Des Bardes de la Scandinavie accordent 2500 navires à la Suède; des calculs moins poétiques en donnent 970 aux Danois et 500 à la Norvége, qui souvent agirent de concert.

Les Suédois tournèrent naturellement leurs incursions vers le fond de la Baltique, et poussèrent les Varègues sur la Russie. Les Danois, placés plus à portée

de la mer du Nord, se dirigèrent vers les côtes d'Angleterre et de France.

Si l'énumération citée par Depping est exacte, il est certain du moins que la majeure partie de ces navires n'étaient que des barques de pêcheurs montées d'une vingtaine d'hommes. Il y avait aussi des *Snekars* à 20 bancs de rameurs, ce qui ferait 40 rames pour les deux bords. Les chefs montaient des *Dragons* à 34 bancs de rameurs. Les incursions des Danois, qui remontaient bien avant dans la Seine et la Loire, portent à croire que la majeure partie de ces bâtiments étaient très petits.

Toutefois Hengist, appelé en 449 par le Breton Wortiger, conduit cinq mille Saxons en Angleterre avec 18 vaisseaux seulement, ce qui prouverait qu'il y en avait aussi de grands, ou que la marine des bords de l'Elbe était supérieure à celle des Scandinaves.

De 527 à 584, trois nouvelles expéditions sous Ida et Cridda mettent l'Angleterre au pouvoir des Saxons, qui en forment sept royaumes. Ce n'est qu'au bout de trois siècles (835) que cette Heptarchie est réunie en un seul état sur la tête d'Ecbert.

Par un mouvement inverse de celui des Vandales, les populations africaines visitèrent à leur tour le midi de l'Europe. Les Maures franchirent en 712 le détroit de Gibraltar sous la conduite de Tarik. Appelés par le comte Julien ils ne vinrent d'abord qu'au nombre de 5 mille, et loin d'éprouver une vive résistance ils furent favorisés par les nombreux ennemis des Wisigoths. C'était

conviennent de fractionner beaucoup la ligne, mais en y habituant les chefs et les soldats, en dressant bien les guides des pelotons et les drapeaux directeurs, il ne saurait y avoir la moindre confusion. La seule objection qu'on pût lui faire serait le risque d'exposer des pelotons morcelés aux dangers d'un hourra de cavalerie.

Je ne nie pas le danger, mais on peut l'éviter :

1° En se faisant bien éclairer par la cavalerie.

2° En n'employant point cet ordre trop près de l'ennemi, mais seulement pour franchir la première partie d'un grand espace qui séparerait les deux armées.

Au moindre signe de l'approche de l'ennemi, la ligne serait reformée en une seconde, puisqu'il ne faut que le tems nécessaire à un peloton pour se mettre par files en ligne au pas de course. Je ne l'ai jamais vu faire devant l'ennemi, mais seulement dans des manœuvres, et pour les changemens de front surtout, cela était employé avec succès ; on pourrait toujours en essayer dans les grandes manœuvres d'été.

J'ai vu aussi essayer des marches en lignes de bataillons déployés en échiquier ; ces marches allaient fort bien, tandis que celles en lignes pleines et contiguës allaient toujours horriblement

mal (les Français comptent n'avoir jamais bien su marcher en lignes déployées). Mais les marches en obliques seraient aussi dangereuses en cas d'une charge inopinée de cavalerie, on pourrait cependant les employer pour le premier moment de la marche, afin de la rendre plus aisée, alors les seconds obliquaient entre-temps en ligne avec les premiers avant d'assaillir l'ennemi.

Quant à la formation pour aborder sérieusement l'ennemi, de tous les essais que j'ai vu faire, celui qui m'a paru le mieux réussir était la marche de 24 bataillons sur deux lignes de colonnes de bataillons, formés sur le centre pour déployer: la première ligne allait au pas de charge sur la ligne ennemie, et arrivée à deux portées de mousqueterie elle déployait à la course; la compagnie de voltigeurs de chaque bataillon se répandait en tirailleurs, les autres se formaient, puis commençaient un feu de file nourri: la seconde ligne de colonnes suivait la première, et les bataillons qui la composaient se lançaient au pas de charge par les intervalles des compagnies qui tiraillaient. Cela se faisait à la vérité sans ennemi, et il semblait que rien ne dût résister à ce double effet du feu et de la colonne.

Outre ces lignes de colonnes, il y a encore trois autres moyens d'aller à l'attaque en bataille demi-profonde.

gleterre par l'espoir du pillage; on assure que Lothaire appela aussi en France leur roi Ogier, pour se venger de ses frères. Les premiers succès de ces pirates augmentèrent leur goût pour les aventures: tous les cinq ou six ans, ils vomissent sur les côtes de France et de Bretagne des bandes qui dévastent tout. Ogier, Hasting, Régner, Sigefroi, les conduisent tantôt aux bouches de la Seine, tantôt à celles de la Loire, enfin à celles de la Garonne. On prétend même que Hasting entra dans la Méditerranée et remonta le Rhône jusqu'à Avignon, ce qui est pour le moins douteux. La force de leurs armemens n'est pas connue, le plus grand paraît avoir été de 300 voiles.

Au commencement du 10e siècle, Rollon, descendu d'abord en Angleterre, trouve dans Alfred un rival qui lui laisse peu d'espérance de succès, il s'allie avec lui, descend en Neustrie en 911, et marche de Rouen sur Paris; d'autres corps s'avancent de Nantes sur Chartres. Repoussé de cette ville, Rollon se répand dans les provinces voisines et ravage tout. Charles-le-Simple ne voit de meilleur moyen de délivrer son royaume de ce fléau sans cesse renaissant, qu'en offrant à Rollon de lui céder cette belle province de Neustrie, à charge d'épouser sa fille et de se faire chrétien, ce qui fut accepté avec empressement.

Trente ans plus tard le petit fils de Rollon, inquiété par les successeurs de Charles, appelle le roi de Dannemark à son secours. Celui-ci descend avec des forces considérables, bat les Français, fait leur roi prison-

nier, et assure pour toujours la Normandie au fils de Rollon.

Dans le même intervalle de 838 à 950, les Danois ont montré le même acharnement contre l'Angleterre et l'ont traitée plus mal encore que la France, bien que la conformité de langage et de mœurs les approche plus des Saxons que des Francs. Iwar établit sa race dans le Northumberland après avoir saccagé le royaume, Alfred-le-Grand, d'abord vaincu par les successeurs de ce chef, parvient à reconquérir son trône, et contraint les Danois à se soumettre à ses lois.

Les choses changent de nouveau de face : Swenon, plus heureux encore qu'Iwar, après avoir parcouru l'Angleterre en dévastateur autant qu'en maître, lui vend deux fois la paix au poids de l'or, et retourne en Danemark en laissant une partie de son armée dans le pays.

Ethelred, qui lui a disputé sans talens les débris de la puissance saxonne, croit ne pouvoir mieux se débarrasser de ses hôtes importuns, qu'en ordonnant le massacre simultané de tous les Danois restés dans l'île (1002). Mais Swenon reparaît l'année suivante avec une force imposante ; trois flottes ont opéré successivement, de 1003 à 1007, autant de débarquemens, qui ravagent de nouveau la malheureuse Angleterre.

En 1012, Swenon, descendu aux bouches de l'Humber, se répand encore une fois comme un torrent, et les Anglais, fatigués d'obéir à des princes qui ne savent pas les défendre, le reconnaissent comme roi du Nord.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

lui. Guillaume à profité du moment où le roi Anglo-Saxon combattait les Norvégiens, pour appareiller de Saint-Valery avec un des armements les plus considérables. (Hume affirme qu'il avait 3 mille bâtiments de transport, d'autres en réduisent le nombre à 1200, portant 60 à 70 mille combattans). Harold, accouru de York en toute hâte, lui livre près de Hastings une bataille décisive, dans laquelle le roi d'Angleterre trouve une mort honorable, et son heureux rival soumet bientôt tout le pays à sa domination.

Au même instant où ceci se passait, un autre Guillaume, surnommé Bras-de-fer, Robert Guiscart et son frère Roger, vont conquérir avec une poignée de braves la Calabre et la Sicile (1058 à 1070).

Trente ans sont à peine écoulés depuis ces mémorables événemens, lorsqu'un prêtre exalté anime l'Europe entière d'un vertige fanatique, et la précipite sur l'Asie pour conquérir la Terre-Sainte.

Suivi d'abord de cent mille hommes, puis de deux cent mille vagabonds mal armés, qui périssent en partie sous le fer des Hongrois, des Bulgares et des Grecs, Pierre l'Hermite parvient enfin à franchir le Bosphore, et arrive devant Nicée avec 50 ou 60 mille hommes, qui sont entièrement détruits ou pris par les Sarrasins.

Une expédition plus militaire succède à cette campagne de pélerins: 100 mille Français, Lorrains, Bourguignons et Allemands, conduits par Godefroi de Bouillon, se dirigent par l'Autriche sur Constantinople; un pareil nombre sous le comte de Toulouse marche par

Lyon, l'Italie, la Dalmatie et la Macédoine. Enfin Bohémond, prince de Tarente, avec des Normands, des Siciliens et des Italiens, s'embarque pour suivre la route par la Grèce sur Gallipoli.

Cette grande migration rappelle les expéditions fabuleuses de Xerxès; et les flottes génoises, vénitiennes, grecques, sont frétées pour transporter ces essaims de croisés en Asie en passant le Bosphore ou les Dardanelles; plus de 400 mille hommes se réunissent dans les plaines de Nicée, et y vengent la défaite de leurs devanciers; Godefroi vainqueur les conduit ensuite à travers l'Asie et la Syrie jusqu'à Jérusalem, où il fonde un royaume.

Tous les moyens maritimes de la Grèce et des républiques florissantes de l'Italie furent employés, soit à transporter ces masses au-delà du Bosphore, soit à les approvisionner durant le siège de Nicée; et le grand mouvement que cela imprima aux puissances littorales de l'Italie, fut peut-être le plus heureux résultat des croisades.

Ce succès momentané devint la cause de grands désastres; les Musulmans divisés entre eux se rallaient toutes les fois qu'il s'agissait de combattre les infidèles; et la division passa à son tour dans le camp des croisés. Il fallut une nouvelle expédition pour secourir le royaume que menaçait le vaillant Naureddin. Louis VII et l'empereur Conrad partirent à la tête chacun d'environ 100 mille croisés et prirent comme leurs prédécesseurs la route de Constantinople (1142). Mais les Grecs, effrayés

par les visites réitérées de ces hôtes menaçons, consommèrent leur ruine.

Conrad, qui avait voulu prendre les devants, tomba dans les pièges des Turcs, avertis par Manuel Comnènes, et fut défait en détail dans plusieurs rencontres par le sultan d'Icone. Louis, plus heureux, vainquit les Turcs sur les bords du Méandre, mais son armée privée de l'appui de Conrad, harcelée par l'ennemi, battue partiellement au passage des défilés et manquant de tout, se vit confinée à Attalie sur la côte de Pamphilie, où elle chercha les moyens de s'embarquer : les Grecs lui en fournirent d'insuffisans, et à peine 15 à 20 mille hommes parvinrent à Antioche avec leur roi ; le reste périt ou tomba aux mains des Sarrasins.

Ces faibles secours, bientôt dévorés par le climat et les combats journaliers, quoique alimentés par les petites troupes succesives que la marine italienne amenait d'Europe, étaient de nouveau prêts à succomber sous les coups de Saladin, lorsque la cour de Rome parvint à unir l'empereur Frédéric Barberousse avec les rois de France et d'Angleterre pour sauver la Terre-Sainte.

L'empereur parti le premier à la tête de 100 mille Allemands, se fraie un passage par la Thrace, malgré la résistance formelle des Grecs, alors gouvernés par Isaac l'Ange. Frédéric victorieux marche à Gallipoli, franchit les Dardanelles, s'empare d'Icone et meurt pour s'être baigné imprudemment dans une rivière qu'on a prétendu être le Cydnus. Son fils, le duc de Souabe,

bloqué par les Musulmans, détruit par des maladies, amène à peine 6 mille hommes à Ptolémaïs.

Au même instant Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste, mieux inspirés, (*) prirent la voie de mer en partant de Marseille et de Gênes avec deux grosses flottes (1190). Le premier s'empara de Chypre et tous deux descendirent ensuite en Syrie, où ils eussent probablement triomphé sans la rivalité qui s'éleva entre eux et ramena Philippe en France.

Douze ans après, une nouvelle croisade est décidée (1203), une partie des croisés s'embarque en Provence et en Italie; d'autres sous le comte de Flandre et le marquis de Montferrat prennent la route de Venise dans l'intention d'en faire autant. Mais ces derniers, séduits par l'habile Dandolo, se réunissent à lui pour aller attaquer Constantinople sous prétexte de soutenir les droits d'Alexis l'Ange, fils de cet Isaac l'Ange qui avait combattu l'empereur Frédéric, et successeur de ces Comnènes qui avaient favorisé la destruction des armées de Conrad et de Louis VII.

Vingt mille hommes osent aller attaquer l'ancienne capitale du monde, qui compte au moins 200 mille défenseurs. Ils lui livrent un double assaut par terre et

(*) Richard partit d'Angleterre avec 20 mille fantassins et 5 mille cavaliers, et débarqua en Normandie, d'où il se rendit par terre en Guyenne et de là à Marseille. On ignore quelle flotte le porta en Asie. Philippe s'embarqua à Gênes sur des navires italiens, avec des forces au moins aussi considérables.

par mer, et s'en emparent. L'usurpateur s'enfuit, Alexis l'Ange replacé sur le trône ne peut s'y maintenir; les Grecs s'insurgent en faveur de Murzuphle, mais des Latins livrent un assaut plus sanglant que le premier, s'emparent de Constantinople et placent sur le trône leur chef, le comte Baudouin de Flandre. Cet empire dure un demi siècle: les débris de celui des Grecs se réfugièrent à Nicée et à Trébizonde.

Une sixième expédition fut dirigée sur l'Egypte par Jean de Brienne, et malgré le succès de l'horrible siège de Damiette, il fut obligé de céder devant les efforts toujours croissans de la population musulmane; les débris de sa brillante armée, près d'être submergés par les eaux du Nil, furent trop heureux d'acheter la permission de se rembarquer pour l'Europe.

La cour de Rome, qui trouvait son compte à entretenir l'ardeur des Chrétiens pour ces expéditions, dont elle seule retirait le fruit, stimulait les princes allemands à soutenir le royaume chancelant de Jérusalem. L'empereur Frédéric et le Landgrave de Hesse s'embarquèrent à Brindes en 1227, à la tête de 40 mille soldats d'élite. Mais ce Landgrave, et ensuite Frédéric lui-même, étant tombés malades, la flotte relâcha à Tarente d'où l'empereur, irrité de l'orgueil de Grégoire IX, qui ose l'excommunier parce qu'il n'obéissait pas assez vite au gré de ses désirs, repartit plus tard avec dix mille hommes, cédant ainsi à la terreur qu'inspiraient les foudres pontificales.

Louis IX, animé du même esprit, ou guidé, s'il

faut en croire Ancelot, par des motifs d'une politique plus élevée, partit d'Aigues-Mortes en 1248, avec 120 gros vaisseaux et 1,500 petits bâtimens, loués aux Génois, Vénitiens et Catalans, car la France, quoique baignée par deux mers, n'avait pas alors de marine. Ce roi descendit à Chypre, y rallia encore quelques forces, et en repartit, dit Joinville, avec plus de 1800 vaisseaux pour descendre en Egypte. Son armée devait être d'environ 80 mille hommes, car bien que la moitié fût dispersée et jetée sur les côtes de Syrie, il marcha, quelques mois après, sur le Caire, avec 60 mille combattans, dont 20 mille à cheval. Il est vrai que le comte de Poitiers avait opéré un second débarquement de troupes venant de France.

On sait assez quel funeste sort éprouva cette brillante armée, ce qui n'empêcha pas, 20 ans après, le même roi, de tenter les chances d'une nouvelle croisade (1270). Il descendit cette fois sur les ruines de Carthage et assiégea Tunis; mais la peste détruisit la moitié de son armée en quelques semaines, et lui-même en fut la victime. Le roi de Sicile, débarqué avec de puissans renforts au moment de la mort de Louis, voulant ramener les débris de l'armée dans son île, essuya une tempête qui engloutit 4 mille hommes et 20 grands vaisseaux. Ce prince n'en méditait pas moins la conquête de l'empire grec et de Constantinople, comme une proie plus utile et plus sûre. Mais Philippe, fils et successeur de St.-Louis, pressé de retourner en France, rejeta cette proposition. Cet effort fut le dernier; les chrétiens,

abandonnés en Syrie, y furent détruits dans les attaques mémorables de Tripoli et de Ptolémaïs; quelques débris des ordres religieux se réfugièrent à Chypre et s'établirent à Rhodes.

Les Musulmans passèrent à leur tour les Dardanelles à Gallipoli en 1355, et s'emparèrent successivement des provinces européennes de l'empire d'Orient, auquel les Latins eux-mêmes avaient porté le dernier coup.

Mahomed II, assiégeant Constantinople (1453) fit, dit-on, passer sa flotte par terre pour l'introduire dans le canal et fermer le port, on va jusqu'à dire qu'elle était assez considérable pour être montée par 20 mille fantassins d'élite. Renforcé après la prise de cette place de tous les moyens de la marine grecque, Mahomet place en peu de tems son empire au premier rang des puissances maritimes. Il ordonne des attaques contre Rhodes et même contre Otrante sur le continent italien, tandis qu'il court en Hongrie chercher un rival plus digne de lui (Huniade). Repoussé et blessé à Belgrade, le Sultan se jette sur Trébizonde avec une flotte nombreuse, soumet cette ville, et va avec 400 voiles débarquer à l'île de Négreponl, qu'il prend d'assaut. Une seconde tentative sur Rhodes, exécutée, dit-on, avec 100 mille hommes, par un de ses meilleurs lieutenans, est repoussée avec perte. Mahomet s'apprêtait à y aller en personne à la tête d'une armée immense, assemblée sur les côtes d'Ionie, et que Vertot porte à 600 mille hommes, lorsque la mort le surprit dans ce projet.

Vers la même époque l'Angleterre commençait aussi à se montrer redoutable à ses voisins sur terre comme sur mer; et les Hollandais, armant leur pays aux flots de l'océan, formaient le germe d'une puissance plus extraordinaire encore que celle de Venise.

Edouard III débarqua en France et assiégea Calais avec 600 vaisseaux et 40 mille hommes.

Henry V descendit deux fois, en 1414 et 1417; il avait, dit-on, 1500 vaisseaux et seulement 30 mille hommes, dont 6 mille de cavalerie.

Mais jusqu'à cette époque et à la prise de Constantinople, tous les évènemens que nous venons de rapporter avaient eu lieu avant l'invention de la poudre, car, si Henry V eut quelques canons à Azincourt comme on le prétend, il est certain qu'on n'en faisait pas encore usage dans la marine.

Dès lors toutes les combinaisons des armemens changèrent, et cette révolution eut lieu, pour ainsi dire, au même instant où la découverte de la boussole, du Cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique, allaient changer aussi toutes les combinaisons du commerce maritime, et créer un système colonial absolument nouveau.

Nous ne parlerons pas ici des expéditions des Espagnols en Amérique, ni de celles des Portugais, des Hollandais et des Anglais dans l'Inde, en doublant le Cap de Bonne-Espérance. Malgré leur grande influence sur le commerce du monde, malgré le génie des Gama, des Albuquerque, des Cortes, ces expéditions, entreprises par de petits corps de 2 ou 3 mille hommes, contre

des peuplades du littoral qui ne connaissaient pas les armes à feu, n'offrent aucun intérêt comme opérations de guerre.

La marine espagnole, portée à un haut degré de splendeur par suite de cette découverte d'un nouveau monde, brilla sous Charles-Quint: cependant la gloire de l'expédition de Tunis, que ce prince conquit à la tête de 30 mille hommes d'élite, portés par 500 bâtimens génois ou espagnols, fut balancée par le désastre qu'essuya une expédition de même force, entreprise contre Alger (1541) dans une saison trop avancée, et malgré les sages avis de l'amiral Doria. A peine débarqué, l'Empereur vit 160 de ses vaisseaux et 8 mille hommes engloutis par les flots, et le reste, sauvé par l'habileté de Doria, se réunit au cap Metaluz, où Charles-Quint ne le rejoignit pas sans danger ni sans peine.

Dans ces entrefaites les successeurs de Mahomet n'avaient pas méconnu tous les avantages que leur promettait la domination de tant de belles provinces maritimes qui, tout en leur faisant connaître l'importance de l'empire des mers, leur fournissaient d'immenses moyens pour y arriver. A cette époque l'artillerie et l'art militaire n'étaient pas moins avancés chez les Turcs que chez les Européens. Leur grandeur fut portée à son apogée sous Soliman Ier, qui assiégeait et prit Rhodes (1522) avec un armement qu'on a porté à 140 mille hommes de troupes de terre, et qui serait encore considérable en le réduisant de moitié.

En 1565, Mustapha et le célèbre Dragut descendirent à Malte, où les chevaliers de Rhodes avaient fait un nouvel établissement; ils conduisaient 32 mille janissaires avec 140 vaisseaux: on sait comment Jean de la Valette s'immortalisa en le repoussant.

Un armement plus redoutable qu'on porte à 200 galères et 55 mille hommes fut dirigé en 1527 contre l'île de Chypre, où il prit Nicosie et mit le siège devant Famagouste. Les horribles cruautés commises par Mustapha augmentaient les alarmes qu'inspiraient ses progrès: l'Espagne, Venise, Naples et Malte réunirent leurs forces navales pour secourir Chypre; mais Famagouste avait déjà succombé malgré l'héroïque défense de Barberiego que Mustapha eut la lâcheté de faire écorcher vif pour venger la mort de 40 mille Turcs qui avaient péri depuis deux ans dans l'île.

Cependant la flotte combinée, conduite par deux héros, Don Juan d'Autriche frère de Philippe II, et André Doria, atteignit celle des Turcs à l'entrée du golfe de Lépante, près du même promontoire d'Actium où s'était jadis décidé l'empire du monde entre Antoine et Auguste. Ils la détruisirent presqu'entièrement, plus de 200 bâtimens et 30 mille Turcs furent pris ou coulés (1571).

Cette victoire ne mit pas fin à la suprématie des Ottomans, mais elle en arrêta l'essor: toutefois ils firent de si grands préparatifs que l'année suivante une flotte aussi considérable reprit la mer; la paix mit un terme à tant de ravages.

Le mauvais succès de Charles-Quint contre Alger n'empêcha pas Sébastien de Portugal de vouloir tenter la conquête de Maroc où l'appelait un prince Maure dépouillé de ses états. Descendu sur les côtes de ce royaume, à la tête de 20 mille hommes, ce jeune prince fut tué et son armée taillée en pièces à la bataille d'Alcazar par Muley Abdelmeleck, en 1578.

Philippe II, dont l'orgueil s'était accru depuis la bataille navale de Lépante, par les succès que son machiavélisme et l'aveuglement des ligueurs lui procuraient en France, ne croyait pas que rien pût résister à ses armes. Il imagina de soumettre l'Angleterre. L'invincible Armada destinée à cet effet, et qui fit tant de bruit dans le monde, se composait d'une expédition partie de Cadix au nombre de cent trente-sept bâtimens armés, selon Hume, de 2650 canons en bronze, et montés par 20 mille soldats outre 11 mille marins. A ces forces devait se joindre une armée de 25 mille hommes que le duc de Parme amènerait des Pays-Bas par Ostende. La tempête et les Anglais firent justice de cet armement considérable pour l'époque, mais qui, loin de mériter l'épithète pompeuse qu'on lui avait donnée, perdit 13 mille hommes et la moitié de ses vaisseaux sans avoir approché des côtes d'Angleterre.

Après cette expédition, celle de Gustaphe Adolphe en Allemagne se présente la première (1630). L'armée n'était que de 15 à 18 mille hommes; la flotte assez considérable comptait 9 mille matelots; mais c'est sans doute par erreur que M. Ancillon affirme qu'elle portait

8 mille canons. Le débarquement en Poméranie fut peu disputé par les Impériaux, et le roi de Suède trouva un grand point d'appui dans les peuples d'Allemagne. Son successeur fit une expédition d'une nature toute extraordinaire, et dont on ne trouve dans l'histoire qu'un seul autre exemple : nous voulons parler de la marche du roi de Suède Charles X, passant le Belt sur la glace, pour se rendre de Schleswig par l'île de Fionie sur Copenhague (1658). Il avait 25 mille hommes, dont 9 mille de cavalerie et une artillerie proportionnée. Cette entreprise fut d'autant plus audacieuse, que la glace n'était pas sûre puisque plusieurs pièces de canon et la voiture même du roi y furent englouties.

Après 75 ans de paix, la guerre entre Venise et les Turcs avait recommencé (1645). Les derniers portèrent une armée de 56 mille hommes avec 350 galères ou vaisseaux à Candie, et s'emparèrent du poste important de la Canée, avant que la république songeât à la secourir. Quoique Venise commençât à perdre des mœurs qui avaient fait sa grandeur, elle possédait encore quelques braves, Morosini, Grimani et Mocenigo, luttèrent plusieurs années contre les Turcs, à qui leur supériorité numérique et la possession de la Canée donnaient de grands avantages.

La flotte vénitienne avait acquis néanmoins sous Grimani un ascendent marqué, lorsqu'une tempête horrible en détruisit les deux tiers, avec l'amiral lui-même.

En 1648 commença le siège de Candie, Jénaf l'attaque avec fureur à la tête de 30 mille hommes, deux

assauts sont repoussés, une brèche immense permet d'en tenter un troisième; les Turcs pénètrent dans la place. Mocenigo se jette sur eux pour chercher la mort; une victoire éclatante couronne son héroïsme, il les repousse et comble les fossés de leurs corps.

Venise aurait pu chasser les Turcs en envoyant 20 mille hommes à Candie, mais l'Europe la soutenait faiblement, et la république avait mis en jeu tout ce qui lui restait de véritables guerriers.

Le siège, repris quelque tems après, dura plus que celui de Troie, chaque campagne était signalée par de nouvelles tentatives des Turcs pour porter des secours à leur armée et par des victoires navales des Vénitiens qui, suivant les progrès que la tactique navale faisait en Europe, avaient, sur les stationnaires musulmans, une supériorité marquée, et leur faisaient payer cher chaque tentative pour sortir des Dardanelles. Trois Morosini et plusieurs Mocenigo se signalèrent dans cette longue querelle.

Enfin le célèbre Kuiperli, placé par son mérite à la tête du ministère ottoman, résolut de conduire lui-même une guerre qui traînait depuis si longtems; il se rendit dans l'île où ses transports successifs amenèrent 50 mille hommes, à la tête desquels il poussa vivement les attaques (1667).

Les Turcs déployèrent dans ce mémorable siège plus d'art qu'ils n'en avaient montré jusqu'alors; leur artillerie, d'un calibre énorme, était bien servie, et il firent pour la première fois usage des tranchées, inventées par un ingénieur italien.

Les Vénitiens, de leur côté, perfectionnèrent la défense par les mines; jamais on ne vit plus d'acharnement pour s'entre-détruire par les combats, les mines, les assauts. Cette héroïque résistance donna à la garnison les moyens de gagner l'hiver: au printemps, Venise lui envoya des renforts, et le duc de la Feuillade amena quelques centaines de volontaires français.

Les Turcs ayant également reçu de puissans renforts, redoublèrent d'énergie, et le siège tirait à sa fin, lorsque 6 mille Français, conduits par le duc de Beaufort et Navailles, arrivèrent au secours (1669). Toutefois une sortie mal conduite découragea cette présomptueuse jeunesse, et Navailles, au bout de deux mois, dégoûté des souffrances du siège, prit sur lui de ramener les débris de ses troupes en France. Morosini n'ayant plus alors que 3 mille hommes exténué pour défendre une place ouverte de toutes parts, consentit enfin à l'évacuer par une convention qui devint un traité de paix formel. Candie avait coûté aux Turcs 25 ans d'efforts, plus de 100 mille hommes tués dans 18 assauts et dans plusieurs centaines de sorties; on estime à 35 mille hommes le nombre des Chrétiens de toutes les nations qui périrent dans cette honorable défense.

La lutte entre Louis XIV, la Hollande et l'Angleterre, offrit de grandes opérations maritimes, mais aucune descente notable. Celle de Jacque II en Irlande (1660), ne fut composée que de 6 mille Français, bien que la flotte de Tourville comptât 73 vaisseaux de ligne, portant 5800 pièces de canon et 29 mille matelots. Ce

fut une faute grave de n'avoir pas jeté au moins 20 mille hommes en Irlande avec de pareils moyens. Deux ans après, Tourville ayant été vaincu à la fameuse journée de la Hogue, les débris des troupes débarquées durent revenir par suite d'un traité d'évacuation.

Au commencement du dix-huitième siècle, les Suédois et les Russes firent deux expéditions bien différentes.

Charles XII, voulant secourir le duc de Holstein, descend en Dannemark à la tête de 20 mille hommes, portés par 200 transports et protégés par une forte escadre; à la vérité, il fut secondé par les marines anglaise et hollandaise, mais cette expédition n'en fut pas moins remarquable par les détails du débarquement. Le même prince alla descendre en Livonie pour secourir Narva, mais il abordait dans un port suédois.

Pierre-le-Grand ayant à se plaindre des Persans, et voulant profiter de leurs discordes, s'embarque en 1722 sur le Volga; il débouche dans la mer Caspienne avec 270 bâtimens, portant 20 mille fantassins, et va descendre à Agrakan aux bouches du Koïssou où il attend sa cavalerie qui, forte de 9 mille dragons et 5 mille cosaques, vient le joindre par terre en franchissant le Caucase. Le Czar va alors s'emparer de Derbent, il assiège l'akou, puis il traite enfin avec un des partis qui déchiraient l'empire des Sofis, en se faisant céder Astrabad, la clef de la Caspienne et en quelque sorte celle de la monarchie persane.

Le siècle de Louis XV ne fut signalé que par des expéditions secondaires, sans en excepter celle de Riche-

lieu contre Minorque, très glorieuse comme escalade, mais moins extraordinaire comme descente.

La guerre d'Amérique (1779) fut l'époque des plus grands efforts maritimes de la France: l'Europe ne vit pas sans étonnement cette puissance porter en même tems le comte d'Estaing en Amérique avec 25 vaisseaux de ligne, tandis que M. d'Orvilliers, avec 65 vaisseaux de ligne franco-espagnols, devait protéger une descente opérée par 300 vaisseaux de transport et 40 mille hommes réunis au Hâvre et à St.-Mâlo.

Cette nouvelle Armada se promena pendant deux mois sans rien entreprendre; les vents la chassèrent enfin dans ses ports.

Plus heureux, d'Estaing domina dans les Antilles et débarqua aux Etats-Unis 6 mille Français sous Rochambeau, qui, suivis plus tard d'une autre division, contribuèrent à investir la petite armée anglaise de Cornwallis à New-York (1781) et à fixer ainsi l'indépendance de l'Amérique. La France aurait triomphé peut-être pour toujours de son implacable rivale, si, à l'aide de ces parades dans la Manche, elle eût envoyé 10 vaisseaux et 7 à 8 mille hommes de plus avec le bailli de Suffren dans l'Inde.

La tentative de Hoche contre l'Irlande avec 25 mille hommes fut dispersée par les vents et n'eut pas d'autres suites (1796).

Plus tard l'expédition de Bonaparte, portant 23 mille hommes en Egypte avec 13 vaisseaux, 17 frégates et 400 transports, obtint d'abord des succès, bientôt suivis de

cuisans revers. On dit que, dans l'espoir de l'en chasser, les Turcs débarquèrent à Aboukir au nombre de 15 mille, et que malgré l'avantage de cette presqu'île pour se retrancher et attendre des renforts, ils furent tous culbutés à la mer ou pris: exemple mémorable de défensive à imiter en pareil cas.

L'expédition considérable dirigée en 1802 contre St.-Domingue fut remarquable comme descente, elle échoua ensuite par les ravages de la fièvre jaune.

Depuis leurs succès contre Louis XIV, les Anglais s'attachèrent plutôt à détruire des flottes rivales et à conquérir des colonies qu'à faire de grandes descentes. Celles qu'ils tentèrent au XVIIIe siècle contre Brest et Cherbourg, avec des corps de 10 à 12 mille hommes, ne pouvaient rien, au cœur d'un état aussi puissant que la France. Les conquêtes inouïes qui leur valurent l'empire de l'Indostan furent successives. Possesseurs de Calcuta et ensuite du Bengale, ils s'y renforcèrent peu à peu par des envois de troupes partiels, et par les cipayes qu'ils disciplinèrent jusqu'au nombre de 150 mille.

L'expédition anglo-russe contre la Hollande, en 1799, fut exécutée par 40 mille hommes, mais par plusieurs débarquemens successifs; elle est néanmoins intéressante par ses détails.

En 1801, Abercrombie, après avoir inquiété le Ferrol et Cadix, vint descendre avec 20 mille Anglais en Egypte: chacun en connaît les résultats.

L'expédition du général Stuart en Calabre (en 1806), après quelque succès à Mayda, dut regagner la Sicile.

Celle contre Buenos-Ayres plus malheureuse, se termina par une capitulation.

En 1807, lord Cartcarth descendit avec 25 mille hommes à Copenhague, en fit le siège et le bombardement, et s'empara de la flotte danoise, but de son entreprise.

En 1808, Wellington descendit en Portugal avec 15 mille hommes. On sait comment, victorieux à Vimiéra et appuyé par l'insurrection de tout le Portugal, il força Junot à évacuer ce royaume. La même armée, portée à 25 mille hommes sous les ordres de Moore, voulant pénétrer en Espagne pour secourir Madrid, fut rejetée sur la Corogne, et forcée à se rembarquer avec grande perte. Wellington, débarqué de nouveau en Portugal avec quelques renforts, ayant réuni 30 mille Anglais et autant de Portugais, venges cette défaite en surprenant Soult à Oporto (Mai 1809) et en allant ensuite jusqu'aux portes de Madrid battre Joseph à Talavéra.

L'expédition d'Anvers, exécutée la même année, fut la plus considérable que l'Angleterre ait entreprise depuis Henri V. Elle ne comptait pas moins de 70 mille hommes, dont 40 mille de troupes de terre et 30 mille marins: elle n'atteignit point son but par le peu de génie de celui qui la commandait.

Une descente d'une nature tout à fait semblable à celle du roi de Suède Charles X, fut celle de 30 bataillons russes passant, en 5 colonnes, le golfe de Bothnie sur la glace, avec leur artillerie, pour aller conquérir les îles d'Aland et semer la terreur jusqu'aux

portes de Stockholm, tandis qu'une autre division passait le golfe à Umeo (Mars 1809).

Le général Murray fit en 1813 une descente bien combinée vers Tarragone pour couper Suchet de Valence; toutefois, après quelques succès, il dut se rembarquer.

L'armement que l'Angleterre fit en 1815 contre Napoléon, revenu de l'île d'Elbe, fut remarquable par l'immense matériel qu'il débarqua à Ostende et Anvers. Les troupes montaient aussi à 60 mille Anglo-Hanovriens; mais les uns venaient par terre, et les autres débarquaient chez une puissance alliée, en sorte que ce fut un transport successif et pacifique plutôt qu'une expédition militaire.

Enfin, les Anglais firent, dans la même année 1815, une entreprise qui peut être rangée parmi les plus extraordinaires; nous voulons parler de celle contre la capitale des Etats-Unis d'Amérique. On vit, au grand étonnement du monde, une poignée de 7 à 8 mille Anglais, descendre au milieu d'un état de 10 millions d'âmes, pénétrer assez avant pour s'emparer de la capitale, et y détruire tous les établissemens publics: résultats dont on chercherait vainement un autre exemple dans l'histoire. On serait tenté d'en accuser l'esprit républicain et anti-militaire des habitans de ces provinces, si l'on n'avait pas vu les milices de la Grèce, de Rome ou de la Suisse, défendre mieux leurs foyers contre des aggressions bien plus puissantes; et si, dans cette même année, une expédition anglaise plus nombreuse que l'autre, n'avait été totalement défaite par les milices de la Louisiane sous les ordres du général Jackson.

Excepté les armemens peut-être un peu fabuleux de Xerxès et les croisades, rien de tout ce qui s'est fait, principalement depuis que les flottes de guerre portent une artillerie formidable, ne peut soutenir la moindre comparaison avec le projet colossal et les préparatifs proportionnés que Napoléon avait faits pour jeter 150 mille vétérans aguerris sur l'Angleterre, au moyen de 3 mille péniches, ou grandes chaloupes canonnières, protégées par 60 vaisseaux de ligne.

On voit aussi quelle différence il y a à tenter de pareilles descentes lorsqu'on n'a à franchir qu'un bras de mer de quelques lieues, ou lorsqu'on doit se porter en haute mer à de grandes distances. La quantité d'opérations exécutées par le Bosphore s'explique par cette différence, qui est décisive dans ces sortes d'entreprises (*).

(*) Six mois après la première publication de cet ouvrage, 30 mille Français embarqués à Toulon furent descendre à Alger, et plus heureux que Charles-Quint, s'emparèrent en peu de jours de cette place et de toute la régence. Cette expédition, aussi bien conduite par les troupes de la marine que par celles de terre, fit honneur à l'armée comme à ses chefs.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGE

DÉFINITION DES 5 BRANCHES LE L'ART . . . 1

CHAPITRE I.

DE LA POLITIQUE DE LA GUERRE.

Des guerres offensives, pour revendiquer des droits . 8
Des guerres défensives en politique et offensives militairement 10
Des guerres de convenance 12
Des guerres avec ou sans alliés 13
Des guerres d'intervention et de coalition 14
Des guerres d'invasion par esprit de conquêtes . . . 22
Des guerres d'opinions 27
Des guerres nationales 32
Des guerres civiles et de religion 35
Des doubles guerres et du danger d'entreprendre deux guerres à la fois 38

PAGE

CHAPITRE II.

DE LA POLITIQUE MILITAIRE OU PHILOSOPHIE DE LA GUERRE. 42

Statistique et géographie militaires. 45
Des diverses autres causes qui influent sur les opérations des armées 49
Des institutions militaires 53
Du choix des généraux et de la direction des opérations 65
De l'esprit militaire dans les nations et les armées . 81

CHAPITRE III.

DE LA STRATÉGIE.

Définition de la stratégie et de la tactique 90
Du principe fondamental de la guerre 96
Art. 1. Du théâtre d'opérations 97
— 2. Des bases d'opérations 101
— 3. Des opérations offensives et défensives . . . 104
— 4. Des points décisifs d'un théâtre de guerre, et des points objectifs d'opérations . . . 110
— 5. Des fronts d'opérations et des lignes de défense 115
— 6. Des zones et des lignes d'opérations . . . 125
— 7. Du moyen d'assurer les lignes d'opérations par des bases passagères ou des réserves stratégiques. 185
— 8. De l'ancien système des guerres de position et du système actuel des marches 192
— 9. Des magasins et de leurs rapports avec le système des marches , ... 203
— 10. Des frontières et des forteresses dans leurs rapports avec la stratégie 212

PAGE
Art. 11. Des camps retranchés 229
— 12. Des grands détachemens et des diversions . 237
— 13. Des descentes 249
— 14. Des passages de fleuves ou grandes rivières 256
— 15. Des retraites et des poursuites 263
— 16. Des cantonnemens et quartiers d'hiver . . 283
— 17. De la stratégie dans la guerre de montagnes 288
— 18. Des reconnaissances et autres moyens de connaître les projets de l'ennemi 305

CHAPITRE IV.

DE LA GRANDE TACTIQUE.

Art. 1. Des positions et batailles défensives . . . 319
— 2. Des batailles offensives 322
— 3. Des ordres de bataille, définition de dix ordres de bataille différens 327
4. Recontre de deux armées en marche . . . 341
— 5. Des surprises d'armée 343
— 6. De l'attaque et de la défense des retranchemens 346

CHAPITRE V.

DE LA FORMATION ET DE L'EMPLOI DES TROUPES POUR LE COMBAT.

Art. 1. Du placement des troupes dans la ligne de bataille 360
— 2. De la formation et de l'emploi de l'infanterie 370

Page

Art. 3. De la cavalerie 387
— 4. De l'artillerie et de l'emploi combiné des trois armes 402

1er SUPPLÉMENT.

Encore un mot sur les batailles 411

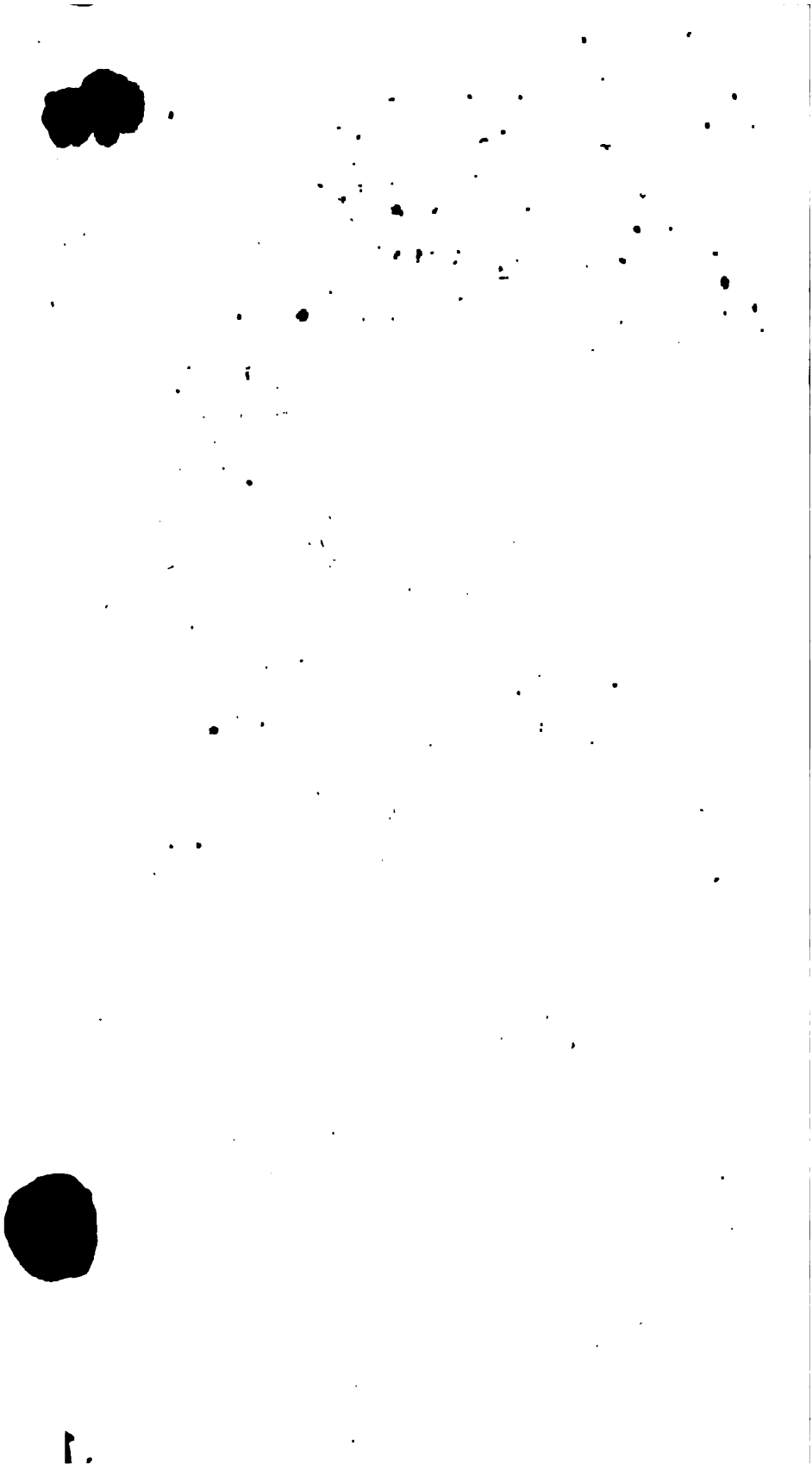
2me SUPPLÉMENT.

Notice sur les principales expéditions d'outre-mer . 423

ERRATA.

Page XV de la Notice d'Introduction, ligne 3, au lieu de *doit* lisez *dois*.
— 2 ligne 21, au lieu de *Maizeray* lisez *Maizerol*.
— 31 — 15, au lieu de *c'est à l'histoire* lisez *c'est à l'expérience*
— 128 — 15, au lieu de *ces moyens* lisez *ses moyens*.
— 131 — 26, le point et virgule doit être après le mot *Rhin*.
— 135 les deux dernières lignes depuis le mot *Europe* doivent être suprimées, ainsi que les deux premières lignes de la page suivante.
— 153 ligne 8, au lieu *d'extrême droite* lisez *extrême gauche*.
— 160 — 11, au lieu de N° *12* il faut N° *13*.
— 179 — 11, au lieu de *divers gentes* lisez *divergentes*.
— 209 — 11, au lieu de *reduction* lisez *reddition*.
— 212 — 14, au lieu de *gbirg* lisez *gebirge*.
— 213 — 23, au lieu de *racontés* lisez *racontée*.
— 226 — 7, au lieu de *sur elle* lisez *sur la première*.
— 254 — 10, au lieu de *jamait* lisez *jamais*.
— 269 — 10, au lieu de *cette dénomination* lisez *sa définition*.
— 321 — dernière, au lieu de *par* lisez *part*.
— 341 — 5, au lieu de *soit que* lisez *vu que*.
— 341 — 11, au lieu de *vide force* lisez *vive force*.
— 349 — 4, au lieu *d'une* lisez *d'un*.
— 352 — 27, au lieu de *officiers* lisez *officier*.
— 408 — 12, au lieu de *de pièces* lisez *des pièces*.
— 408 — 13, au lieu de *division* lisez *divisions*.
— 408 — 18, au lieu de *aupréable* lisez *au préalable*.
— 411 — 8, au lieu de *inappliquable* lisez *inapplicable*.
— 416 — 15, au lieu de *Prusiens* lisez *Prussiens*.
— 421 — 1, au lieu de *pas sa ferme* lisez *par sa ferme*.
— 439 — 1, au lieu de *menaçons* lisez *menaçans*.
— 449 — 19, au lieu de *Kuiperli* lisez *Kiouperli*.
— 450 — 16, au lieu de *exténué* lisez *exténués*.
— 451 — 23, au lieu de *Pakou* lisez *Bakou*.

On a écrit souvent le mot *tems* au lieu de *temps*, et plusieurs virgules ont été transposées, mais c'est sans conséquence.



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED

JUN 3